LE FIANCÉ

DE MLLE SAINT-MAUR

TROISIÈME PARTIE (1).

VII.

Pendant que le vicomte d'Arolles était à l'Opéra-Comique, Séverin Maubourg avait eu ses émotions d'un autre genre. Il avait reçu la visite d'un de ses anciens camarades de l'École des Beaux-Arts, garçon de talent, mais d'une timidité maladive, qu'on appelait le petit Antoine. Dépourvu d'entregent, de savoir-faire, sensible aux mouches, mal armé pour la dure bataille de la vie, il s'était marié à vingt-deux ans; sa femme ne lui avait apporté en dot que la beauté du diable, et lui avait donné quatre enfans. Il nouait à grand'peine les deux bouts. Séverin, qui l'estimait, lui avait rendu quelques services; mais le petit Antoine jouait de guignon. Ayant entendu parler du concours ouvert dans une ville du midi pour la construction d'un théâtre, le programme lui avait plu comme à Séverin. Il avait pris feu, il s'était mis au travail; il lui semblait que sa tête était grosse d'un chef-d'œuvre sur lequel il fondait déjà son avenir, sa cuisine et sa gloire. Il lui vint aux oreilles que Séverin concourait aussi; il en fut consterné, et se rendit incontinent auprès de lui pour s'assurer de ce qui en était.

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier et du 1er février.

— Est-il vrai que tu concoures? lui demanda-t-il d'un ton guilleret que démentaient sa pâleur et le tremblement de ses lèvres.

— On te l'a dit?

— Oui, et je quitte la place, je me retire.

— Pourquoi donc cela?

— Parce que tu as plus de talent que moi et de la corde de pendu dans ta poche. Tu es un rival trop redoutable... Allons, voilà ma chance ordinaire.

Il était fort ému et, pour un peu, se serait mis à pleurer. La lampe de Séverin fumait; il s'occupa de l'arranger, ce qui lui donna deux minutes pour tenir conseil, il ne lui en fallut pas davantage. Il se retourna brusquement vers le petit Antoine et lui dit : — On t'a mal informé, je ne concours pas.

— Bien sûr?

— Je ne concours pas, te dis-je; j'y avais pensé, mais je n'ai pas le temps.

Le petit Antoine le questionnait du regard, il cherchait à lire sur son visage; puis il lui sauta au cou en s'écriant : — A tout hasard, merci! — Et il se sauva.

Pendant la nuit qui suivit cet entretien, Séverin ne rêva pas, comme le vicomte d'Arolles, qu'il cueillait des roses au bord d'un précipice; mais il lui sembla qu'on venait de lui faire subir une douloureuse amputation. Il découvrit à son réveil qu'il s'était amputé lui-même, que le chirurgien, c'était lui. Était-ce vraiment lui? L'homme qui vient d'imposer à sa volonté un coûteux sacrifice croit découvrir au fond de son être quelque chose qui le dépasse; il y avait en lui un divin prisonnier dont il ne soupçonnait pas la présence, et tout à coup son prisonnier est devenu son maître.

Séverin ouvrit ses cartons, il contempla d'un œil morne ses dessins et ses plans, déjà fort avancés; le cœur lui saignait, il était amoureux de son théâtre. Il ne regrettait pas ce qu'il avait fait la veille, mais il s'étonnait de son courage et surtout de la promptitude de sa décision. Avait-il agi dans la plénitude de son bon sens, ou avait-il eu un transport au cerveau? Il donnait secrètement au diable le petit Antoine et ses doléances. — Les bonnes actions, pensa-t-il, sont vraiment des enfans trouvés, on ne leur connaît ni père ni mère; mais il faut avouer que les enfans de l'amour sont quelquefois bien gênans.

Une heure plus tard, il lui vint une distraction qui changea le cours de ses idées. M[lle] Saint-Maur était à Paris, où elle faisait un séjour, comme tous les hivers, chez sa tante, M[me] de Mirevieille. Avant de la laisser partir, le colonel lui avait fait promettre qu'elle

éviterait soigneusement toute rencontre avec son cousin ; mais le hasard dispose de nous. La veille, sa tante l'avait conduite à l'Opéra-Comique. Cachée dans l'ombre d'une baignoire, son cousin ne l'aperçut point; il était trop occupé à chercher des roses rouges dans une première loge. Au milieu d'un entr'acte, elle s'était mise un instant sur le devant de la baignoire, et Mme d'Arolles, qui ne la connaissait pas, avait dit au vicomte : — Tenez, vous qui êtes poète, Maurice, il y a là-bas une tête blonde qui doit vous plaire; elle ne ressemble à rien. — Il avait approuvé du bonnet, sans regarder ce qu'on lui montrait. S'il n'avait point vu sa cousine, sa cousine l'avait fort bien vu et beaucoup regardé. Elle avait fait ses réflexions, Mme de Mirevieille en avait fait aussi dans un autre style. Sa nièce l'ayant mise au courant de la négociation conduite par Séverin, elle lui proposa de mander l'ambassadeur, à quoi Simone consentit avec empressement.

On dépêcha un domestique à Séverin, et dans l'après-midi, toute affaire cessante, il se transporta dans la rue de Miroménil où Mme de Mirevieille habitait un petit hôtel entre cour et jardin. Pour la première fois de sa vie, il s'avisa de découvrir que la rue de Miroménil n'est pas une rue comme une autre; ce jour-là du moins elle avait quelque chose de particulier. Il découvrit aussi qu'il était agité, que le cœur lui battait plus vite qu'à l'ordinaire. Il s'arrêta pour souffler, il se disait à lui-même : — Eh bien! mon fils, qu'est-ce qui te prend?

Il trouva Mlle Saint-Maur seule avec sa tante. En le voyant entrer, elle se leva vivement de sa chaise et rougit, mais elle se remit en un instant. Il parut à Séverin qu'elle avait changé depuis quatre mois. Elle avait toujours sa fine taille, son sourire ingénu, sa voix et ses cheveux argentés; mais son tour de gorge s'était arrondi, elle avait l'air plus formé, plus d'assurance dans le regard, plus de décision dans les mouvemens. Elle venait de doubler un cap et de traverser la crise où les petites filles finissent, où la femme commence. Séverin sentit que son rôle de confident devenait plus difficile ou plus dangereux, qu'il n'en avait plus l'esprit, et qu'il avait eu tort de venir.

Elle lui tendit la main en lui disant d'un ton gai : — Grondez-moi, monsieur, grondez-moi bien; hier soir, il m'a fait peur.

Elle commença de lui raconter sa soirée théâtrale, et Séverin fut bien étonné d'apprendre que Maurice était allé à une première représentation et qu'il avait entendu deux actes de l'opéra nouveau dans la loge de la comtesse d'Arolles. Il en tira des conjectures dont il n'eut garde de faire part à Mlle Saint-Maur.

— Précisons, spécifions, mademoiselle, lui dit-il, car il me faut

des faits. Quelle énormité a commise ce scélérat pour vous indisposer contre lui?

— Aucune, répondit-elle. Je ne suis qu'une enfant, et je n'ai que des enfantillages à vous raconter.

— Sentait-il le soufre? avez-vous reconnu le pied fourchu?

— Non, mais il paraissait préoccupé.

— On le serait à moins; il passera ses examens dans quinze jours.

— Était-ce bien sa thèse qui l'occupait? J'en doute. De ma place, je lui demandais : — Qu'avez-vous? et son visage me répondait : — De quoi vous mêlez-vous?

— Voilà qui est grave, très grave. Enfin où est le corps du délit?

— Il n'y en a point, mais il avait un certain air...

— Au nom du ciel, quel air avait-il?

— Comment dire?.. Un air d'autorité dédaigneuse. Il retournait la tête comme pour chercher dans la salle quelque chose qui fût digne de lui, et, ne trouvant pas ce qu'il cherchait, il fronçait le sourcil. Un moment j'ai cru qu'il m'avait aperçue. Point du tout, et je soupçonne que si quelqu'un lui avait dit : — M[lle] Saint-Maur est ici, à vingt pas de vous, — il aurait eu besoin d'un instant de réflexion pour se remettre au fait. Il aurait répondu : — M[lle] Saint-Maur? Attendez,... ah! oui, je sais qui c'est.

— Rien n'est plus vraisemblable. Et ensuite?

— Ensuite, je vous l'ai dit, il a quitté sa place, et un peu plus tard je l'ai vu apparaître dans la loge de la comtesse d'Arolles que ma tante m'avait nommée. Je n'ai pu m'empêcher de me dire que si la comtesse avait une sœur cadette qui fût tout son portrait, ce serait vraiment là une femme pour Maurice, mais que pour jouer dignement ce rôle j'étais vraiment beaucoup trop...

— Trop quoi? demanda-t-il.

— Trop Seine-et-Marne, répondit-elle en riant.

M[me] de Mirevieille était surprise et un peu choquée du ton confidentiel dont M[lle] Saint-Maur parlait à Séverin. Elle l'avait écoutée sans rien dire, mais non sans donner quelques marques d'impatience. Elle trouvait que sa nièce ne le prenait pas assez haut avec le vicomte d'Arolles et ses ambassadeurs. Elle s'écria : — Monsieur, il ne s'agit pas de cela.

— Et de quoi s'agit-il, madame? lui demanda Séverin en lui faisant face.

— Le vicomte est un impertinent. Il nous avait parfaitement reconnues, à telles enseignes qu'au dernier entr'acte M[me] d'Arolles lui a montré ma nièce du bout de son éventail. Croyez-vous qu'il se soit dérangé pour venir nous rendre ses devoirs?

— Soyez sûre, madame, que sa courtoisie ne s'est jamais trouvée en défaut, et que s'il vous avait reconnues...

— S'il n'a pas daigné nous reconnaître, il est doublement impardonnable. Un homme qui peut passer une soirée à deux pas de la personne qu'il doit épouser sans que rien l'avertisse qu'elle est là est un déplorable fiancé.

— Et un homme à pendre, fit Séverin en souriant.

— A pendre, c'est possible, mais en tout cas à ne pas épouser.

— Qu'en pensez-vous, mademoiselle? dit-il en se retournant vers Simone.

Elle poussa un profond soupir. — Je pense, répondit-elle, que je ne sais plus où j'en suis, et que je serais fort obligée à la tireuse de cartes qui me prédirait mon avenir.

— Il ne s'agit pas de cela, répéta sèchement Mme de Mirevieille.

— Encore un coup, de quoi s'agit-il? demanda Séverin à la douairière.

— Ce monsieur se permet de traîner les gens. Depuis quatre mois, on n'a pas entendu parler de lui à la Rosière.

— Permettez, madame, vous oubliez qu'à cet égard il s'est conformé aux instructions nettes et précises que le colonel Saint-Maur m'avait chargé de lui transmettre.

— Il est des cas, monsieur, où la désobéissance est le premier des devoirs... Quand on n'est pas un fat, on ne laisse pas sécher sur pied une charmante fille, car, ne vous en déplaise, ma nièce est une charmante fille.

— Je suis entièrement de votre avis, s'écria Séverin en attachant sur Mlle Saint-Maur des yeux qui peut-être parlaient trop.

— Sur votre honneur et conscience? lui dit Simone, qui lui jeta un regard droit accompagné d'un indéfinissable sourire.

— En doutez-vous? répondit-il froidement.

— Il faut en finir, monsieur, reprit Mme de Mirevieille. J'ai décidé que Simone ne quitterait pas Paris sans savoir à quoi s'en tenir sur les intentions de son cousin. Nous lui donnons vingt-quatre heures pour s'excuser et pour se déclarer. Si demain soir nous n'avons pas sa réponse, tout est rompu entre nous et lui. Soyez assez bon pour l'en prévenir, et veuillez lui dire aussi que, si sa hautesse nous dédaigne, nous en sommes d'avance parfaitement consolées.

— Ah! sur ce point, madame, lui répliqua Séverin, permettez-moi de ne pas m'en rapporter à vous.

— Je vous en supplie, s'écria Simone, laissez-le bien à lui-même, ne pesez pas sur sa décision.

— Tenez pour certain que j'aurai soin de votre fierté comme s'il s'agissait de la mienne.

— Ma fierté est hors de cause; mais si j'osais vous dire toute ma pensée...

— Osez.

— Il me semble que le meilleur parti à prendre dans ce monde est de ne rien désirer, de ne rien demander, de ne rien vouloir et de laisser cheminer les événemens. Avec tout cela, on peut être malheureux, mais on n'est pas le complice de son malheur.

— Je vous répondrai qu'il ne faut pas aller à l'Opéra-Comique pour y chercher des règles de conduite.

— Oh! ce n'est pas d'hier que je suis devenue superstitieuse, cela date de plus loin...

Ce qu'elle allait ajouter lui parut difficile à dire, et se jetant dans une traverse pour sortir de ce mauvais pas : — Tenez, reprit-elle, Mlle Trimlet, qui est une personne fort raisonnable, m'a souvent répété : Ma chère enfant, ne demandez rien à Dieu dans vos prières, vous risqueriez de lui demander des chagrins.

— Eh bien! répliqua-t-il, vous direz de ma part à Mlle Trimlet que ce qui nous manque le plus souvent, c'est le courage d'être heureux.

— Il ne s'agit pas de cela, interrompit Mme de Mirevieille, à qui il parut que la conversation s'égarait; nous ne sommes pas ici pour approfondir des questions de haute morale. Nous vous avons fait venir, monsieur Maubourg, pour que vous nous fassiez justice d'un impertinent; vous avez vingt-quatre heures, ne nous demandez pas une minute de plus... Et surtout gardez-vous de laisser croire au vicomte que ma nièce en tient pour lui. Les peines de cœur, je connais cela. C'est une affaire de trois semaines, comme les rhumes.

En sortant, Séverin s'arrêta un moment au bas de l'escalier. Il avait la tête lourde, le cœur oppressé; il se disait : — Je suis par trop complaisant, maudit soit le métier qu'on me fait faire! Je n'aurais pas dû la revoir. Puis, se révoltant contre lui-même : — Eh! bon Dieu, quand il serait vrai que je la trouve charmante et que je me sens pour elle un dangereux attrait, qu'est-ce à dire? ni elle, ni lui, ni personne ne le saura jamais. Quand il fut dans la rue, il se redressa comme un homme qui répond de lui-même et qui met les passans au défi de le détourner de son chemin.

Ce soir-là, il devait dîner avec Maurice, qui, par extraordinaire, arriva en retard. Il fut frappé de l'étrangeté de sa figure, qui n'était pas celle de tous les jours. Le vicomte avait le teint échauffé, le regard étincelant, le pouls fébrile, des saccades dans la voix, le parler sec et cassant; il discourait d'abondance de cœur sur la pre-

mière matière venue, mais sans suite, avec des éclats de gaîté qui sonnaient creux, s'espaçant sur des vétilles, brouillant tous les tons et tous les sujets. Séverin le regardait avec étonnement; Maurice s'en aperçut, et peu à peu il se calma.

Entre la poire et le fromage, il lui demanda des nouvelles de son théâtre; Séverin lui raconta la visite du petit Antoine, et le vicomte fit un haut-le-corps. Dans la disposition d'esprit où il se trouvait depuis vingt-quatre heures, son romantique ami lui fit l'effet d'un héros de Berquin ou d'un habitant de la lune.

— As-tu perdu le sens? s'écria-t-il.

— Décidément tu ne m'approuves pas?

— Je t'empêcherai de faire une sottise aussi musquée.

— Elle est irréparable, je me suis laissé attendrir, et après tout je ne regrette rien. Ma carrière est faite, je vois mon chemin devant moi. Ce pauvre diable est chargé de famille; puisse son théâtre l'aider à graisser sa marmite! S'il n'a pas le prix, du moins ce ne sera pas ma faute. En admettant que j'eusse accouché d'un chef-d'œuvre, que m'aurait-il rapporté, ce concours? Un peu de cette fumée qu'on appelle la gloire. Il faut la laisser à ceux qui n'ont pas de quoi s'acheter des régalias... Tiens, en voici que je te recommande, ajouta-t-il en présentant à Maurice son étui à cigares.

Le vicomte se fâcha tout de bon, lui fit une scène et finit par lui dire : — Vois-tu, mon cher, c'est un métier de sot et une véritable preuve d'insanité d'esprit que de se sacrifier à qui que ce soit. La vie est un combat. Le monde appartient aux forts, aux habiles, aux attentifs, à ceux qui n'ont pas de distractions ni d'attendrissemens, et c'est affaire à Dieu de venir en aide aux infirmes et aux distraits. Tu as du talent, prends-en le plus grand soin, et laisse les pauvres diables démêler leurs fuseaux comme ils peuvent; le genre humain t'en saura gré. Tout pour les uns, rien pour les autres, c'est la loi de la nature. Le monde te paraît mal bâti? Ce n'est pas nous qui l'avons fait, et je ne vois pas d'autre parti à prendre pour un homme d'esprit que d'être résolûment injuste et de tout s'accorder en n'accordant rien aux autres.

— Tu parles d'or, lui répondit Séverin; mais je veux être pendu si tu es de ton avis.

— Pends-toi... Depuis quelque temps je suis furieusement revenu de toute espèce de don-quichottisme.

— Depuis quand? lui demanda Séverin.

Maurice le regarda sans lui répondre. Ils demeurèrent quelques instans les yeux dans les yeux, comme s'ils avaient croisé le fer. Ce fut le vicomte qui rompit le premier. — On étouffe ici, dit-il en se levant, allons nous promener.

Ils sortirent et arpentèrent l'asphalte. — A propos, dit tout à coup Séverin, tu es allé hier à l'Opéra-Comique, as-tu été content de ta soirée?

Le vicomte fit un geste de surprise. — Qui a bien pu te dire...

— Nous avons notre police secrète. Je me suis laissé conter que tu as fait une grande station dans la loge d'une femme que tu ne peux souffrir et que tu as surnommée la perle des enfans gâtés.

— C'est encore vrai. On m'avait reconnu; je me suis trouvé pris au trébuchet. Je veux bien passer pour un ermite, mais non pour un butor.

— Et vous avez fait la paix?

— Oui.

— Une paix fourrée?

— Ma belle-sœur a été gracieuse, et je crois avoir été poli.

— Tu ne l'as pas été avec tout le monde. Si tu avais daigné jeter les yeux sur une baignoire, peut-être aurais-tu vu quelqu'un qui te tient de près.

— Qui donc?

— Mlle Saint-Maur.

— Bah! qui pouvait supposer?.. A présent que j'y pense, j'ai la vision confuse d'une tête blonde qui rimait à cela. Elle t'a fait part de son indignation contre moi?

— Nullement; mais par le plus grand des hasards j'ai rencontré Mme de Mirevieille, chez qui elle est en séjour. Elle est persuadée que tu avais reconnu ta cousine et que ta conduite équivaut à une rupture. J'ai pris sur moi de l'assurer qu'il n'en était rien, qu'avant vingt-quatre heures tu lui aurais donné les explications les plus satisfaisantes.

— Tu t'es bien avancé, lui répondit Maurice d'un ton de vive contrariété; on m'avait donné six mois, attendons l'échéance.

— Eh! tu sais bien que tu n'es plus libre.

— Quand on n'est plus libre, on se libère, répliqua-t-il sèchement.

— Non, on ne se libère pas, repartit Séverin, et il ajouta en baissant la voix : — Tu es aimé et le bonheur est là.

— Tu es un drôle de corps! s'écria le vicomte. Tu as une manière tranquille, simple et dégagée de vous dire des choses lugubres qui vous donnent la chair de poule... Que veux-tu? Il y a en moi quelque chose qui résiste invinciblement au mariage.

— Tu aurais dû t'en aviser avant de m'envoyer à la Rosière.

— Je ne me suis jamais donné pour un homme raisonnable.

— Encore est-il des occasions où l'on est tenu de l'être, il y va de l'honneur... Il faut que je te quitte, je suis en affaires ce soir.

Promets-moi que d'ici à demain tu prendras ton parti en galant homme.

— Je te promets, lui répondit Maurice, qu'avant demain soir je prendrai une résolution quelconque, que toutes les formes seront sauvées et que mon ambassadeur sera à couvert de tout reproche.

Ils se quittèrent là-dessus, un peu plus froidement que d'habitude. Séverin s'en alla à ses affaires, le vicomte continua sa promenade. Il traversa la place de la Concorde et remonta les Champs-Élysées jusqu'à l'arc de l'Étoile. Il cherchait la solitude et ne la trouva point. Quelqu'un, visible pour lui seul, marchait à ses côtés, réglant son pas sur le sien. C'était un fantôme large de carrure; il avait le cou un peu engoncé, de l'autorité dans le regard, beaucoup d'esprit dans les coins de lèvres. Ce compagnon gênant, dont il ne pouvait se débarrasser, mettait le vicomte d'Arolles au supplice. Il se flattait par momens d'en être quitte, il croyait le voir s'effiler, s'amincir et bientôt se dissiper dans l'air comme une fumée; mais l'instant d'après il le revoyait à côté de lui, plus opaque, plus dense que jamais, et il ne pouvait mettre en doute son effrayante réalité. Il disputait avec lui, il lui tenait de longs raisonnemens et parfois lui disait des injures. Il cherchait à lui prouver qu'il n'avait aucune raison de l'aimer, qu'il avait au contraire à se plaindre de lui, et il fouillait dans le passé avec acharnement pour y trouver des griefs qu'il lui jetait à la face. L'autre lui répondait : — Tu voudrais bien te tromper toi-même, te donner le change, tu n'y réussiras pas. J'ai toujours été pour toi un frère, presque un père. Dans certaines circonstances, mon affection a été quelquefois indiscrète ou un peu tyrannique; c'était à bonne intention, et d'une mouche on ne fait pas un éléphant. Tu prétends m'asseoir sur la sellette des accusés; regarde-moi bien, je suis ton juge et je te fais peur. — Maurice lui criait alors avec rage : — Elle m'aime et je l'aime, cela répond à tout. — Laisse donc, je te juge et je te fais peur, lui répliquait l'ombre.

Cet entretien, qui n'en finissait pas, mit le vicomte sur les dents. Quand il se retrouva sur le boulevard, il avait le front moite, le teint défait. Pour échapper à l'invisible compagnon qui le poursuivait, il entra dans un petit théâtre; il éprouvait le besoin de se perdre dans une foule, de voir des faces humaines et de les entendre rire. En retournant chez lui une heure plus tard, il se dit que la vie ne vaut pas, comme charpente de pièce, la plus vulgaire opérette, puisque le vicomte d'Arolles pouvait parcourir toute la rue Montmartre sans qu'un passant l'arrêtât pour lui dire : — On vous a trompé, votre frère n'est pas votre frère.

Le lendemain, à trois heures précises de l'après-midi, le vicomte

d'Arolles se présentait à la porte d'un hôtel où il s'était juré de ne plus revenir. Sa belle-sœur lui avait dit : — Je serai seule. L'espérance de ce tête-à-tête lui donnait une sorte de vertige, le transportait de joie et d'épouvante. Il arrive, il traverse un vestibule; en s'approchant du salon, il croit entendre une voix d'homme qui lui était connue. Il ne se trompait point : quand la porte s'ouvrit, il aperçut le marquis de Niollis, qui, tiré à quatre épingles, le dos à la cheminée, se pavanant dans sa gloire, semblait vraiment le maître de la place. Maurice eut grand'peine à dissimuler son déplaisir et sa surprise. La comtesse lui tendit la main avec une sorte de nonchalance, lui demandant de ses nouvelles comme pour la forme. Il tâcha de se persuader que M. de Niollis avait été introduit par l'inadvertance d'un domestique; bientôt il lui vint à l'idée que le fâcheux, c'était le vicomte d'Arolles, qu'on était impatient de le voir partir, qu'il venait d'interrompre un important et savoureux entretien. Il régna pendant quelques secondes un silence embarrassé. Après avoir décousu, Gabrielle avait peine à recoudre; elle mit la conversation sur la politique; puis on aborda la chronique du jour, et le marquis en prit occasion pour placer un récit qui parut mortel à Maurice. Ce qu'il y avait de plus clair, c'est que M. de Niollis ne s'en allait pas; ses pieds avaient pris racine, et il semblait comme incrusté dans la cheminée. Maurice, dont le fort n'était pas la patience, allait se lever, quand Mme d'Arolles se prit à dire : — J'ai, moi aussi, messieurs, une histoire à vous raconter; une femme de mes amies se trouve dans un cruel embarras.

— C'est bien invraisemblable, comtesse, répondit le marquis; les femmes sont-elles jamais embarrassées?

— Cela se rencontre. Et tenez, marquis, et vous aussi, Maurice, peut-être aurez-vous un bon conseil à me donner. On est venu m'en demander, et je suis restée court.

— Ceci est encore plus invraisemblable, chère madame, répliqua M. de Niollis.

— Attendez, et quand vous saurez l'histoire... Cette pauvre femme, dans un jour de désœuvrement et d'ennui, pour tuer le temps, a conçu la funeste fantaisie de jouer un tour de sa façon un homme qui s'est fait une réputation d'indifférence un peu usurpée.

— Connaissons-nous ces deux visages? demanda Maurice, à qui ce préambule causait une sueur froide.

— Vous avez dû les apercevoir dans le monde, mais on croit connaître les gens, et souvent on s'y trompe.

— Et qu'a donc fait cette malheureuse? demanda à son tour le marquis.

— Elle s'est avisée d'écrire à cet indifférent trois lettres anonymes en style assez romanesque; par la dernière elle lui donnait un rendez-vous dans un lieu public, en le mettant au défi de la reconnaître. Il y est venu, et l'a reconnue.

— Elle devait s'y attendre, dit M. de Niollis en jouant avec son lorgnon. Un homme allumé acquiert des vivacités de pénétration qui dépassent celles d'un chien courant... Après tout, où est le mal?

— Ah! marquis, elle s'était amusée, et sa plaisanterie a été prise au sérieux, presque au tragique. On se croit aimé, passionnément aimé... Que faire?

— Détromper l'imbécile, répondit tranquillement le marquis.

Il ne s'aperçut pas qu'à ce mot Maurice avait bondi sur sa chaise et dirigeait sur lui un regard aussi perçant qu'une pointe d'acier. Ce regard lui disait clairement : Si tu as deviné le nom de l'imbécile, tu es un homme mort. — Mais M. de Niollis, qui avait de bonnes raisons de tenir à la vie, n'avait rien deviné. Il ne s'intéressait guère qu'à lui-même et aux histoires dont il était le héros ou le conteur. Il avait écouté Mme d'Arolles avec une attention polie, et n'était préoccupé que de savoir si le vicomte ne viderait pas bientôt la place. Si profond que fût son chagrin, si bouillante que fût sa colère, Maurice conservait encore assez de bon sens pour rendre justice à l'innocence du marquis. Ses traits contractés se détendirent. Il leva nonchalamment les yeux sur un tableau suspendu en face de lui, récente acquisition du comte d'Arolles, et il dit à sa belle-sœur :

— Voilà un beau paysage; n'est-ce pas un Hobbéma, madame?

Elle lui répondit : — Non, c'est un Ruysdael. — Et se tournant vers M. de Niollis : — Comme vous y allez, marquis! Le jeune homme dont je vous parle n'est point un imbécile; c'est au contraire, à ce qu'on assure, un garçon fin, avisé, fort spirituel, mais dont l'esprit va trop vite. Je donne tous les torts à la femme.

— En ce cas, pour lui apprendre à vivre, repartit M. de Niollis, je la condamne à aimer passionnément ce jeune homme.

— Vos remèdes sont terribles, dit-elle, et je doute qu'ils soient goûtés. Ne pourriez-vous trouver autre chose?

— Eh! vraiment, madame, de quoi vous mettez-vous en peine? lui dit Maurice sur un ton d'ironie dédaigneuse. Qui vous prouve que l'imbécile en question ne se soit pas amusé, lui aussi, à jouer la comédie? Et, en fût-il autrement, accordons-lui huit jours pour se consoler et chercher à son cœur un autre emploi. On donne huit jours à ses domestiques, on peut bien les donner à ses chagrins, encore le plus souvent n'en faut-il pas tant; quand on juge la femme qu'on aime, on n'a plus longtemps à l'aimer.

Parlant ainsi il se leva, s'approcha du tableau qu'il avait regardé

tout à l'heure, l'examina avec soin. — Décidément, dit-il, voilà un Ruysdael qui ressemble beaucoup à un Hobbéma. — Puis, pirouettant sur ses talons, il prit congé de sa belle-sœur, salua le marquis et gagna la porte.

Heureusement pour lui, il était bouillonnant de colère, et la colère est une précieuse ressource : elle grise les chagrins, elle les empêche de se reconnaître. Le vicomte se sentait comme battu par un vent de tempête, il l'entendait gronder; il y avait en lui une houle, la vague écumeuse se dressait de toute sa hauteur et retombait sur elle-même avec un terrible fracas. Ce grand bruit l'étourdissait; il se crut délivré, guéri comme par enchantement. Il lui semblait que cette femme était sortie de son cœur et qu'elle n'y rentrerait pas. Il lui disait : — Merci, vos remèdes sont efficaces; ils sauvent dans la minute les malades qu'ils ne tuent pas.

La première chose que fit cet homme en colère fut d'acheter un splendide bouquet qu'il fit porter incontinent dans un hôtel de la rue de Miroménil; puis il se rendit à son cercle, où il écrivit à un vieux colonel une lettre respectueuse, quasi filiale. Aussitôt qu'il l'eut mise à la poste, il se transporta de sa personne dans l'hôtel où son bouquet l'avait précédé. Mme de Mirevieille lui fit un accueil assez froid; mais, quand il le voulait, il avait la langue dorée. Il fut si empressé, si gracieux, si séduisant, il se donna tant de peine pour amadouer la bonne dame qu'elle ne lui tint pas longtemps rigueur. Elle lui tendit une main de réconciliation en le traitant de vilain homme, après quoi, ayant sonné sa camériste, elle la pria d'avertir Mlle Saint-Maur qu'une visite l'attendait au salon.

Simone avait éprouvé naguère en présence de son cousin un pénible accès de timidité, qui avait glacé sa langue dans sa bouche; elle s'était vue hors d'état de lui prouver qu'elle n'était pas une sotte. Depuis ce temps, il s'était passé bien des choses dans sa tête, pour ne rien dire d'un événement qui s'appelait Séverin Maubourg. Elle aborda le vicomte d'un air aisé, simple, ouvert, quoiqu'un peu réservé. Elle lui parut une personne toute nouvelle dont il avait à faire la connaissance. Il constata qu'elle avait des yeux et qu'ils étaient gris, il rendit justice à ses cheveux, il s'avisa que sa coiffure allait à son visage, et que ce visage avait un charme d'étrangeté, un mystère de poésie qui manque aux beautés classiques. Il admira surtout son air de vérité, de candeur, de jeunesse, la pureté de son regard, la grâce de son sourire aussi frais que s'il n'avait jamais servi, et il se dit que les femmes qui mentent, n'eussent-elles que vingt-cinq ans, sont déjà vieilles.

Mlle Saint-Maur ne put ignorer l'heureuse impression qu'elle produisait sur lui. Il s'en expliqua aussi clairement que peut le faire

un homme délicat dont les titres et papiers n'ont pas encore reçu le dernier visa. Il lui échappa pourtant dans le feu de l'improvisation quelques phrases inspirées par un sentiment passionné, et en les débitant il monta sur ses grands chevaux et haussa le ton, comme s'il s'était flatté de faire porter sa voix jusqu'au milieu du faubourg Saint-Honoré. Séverin l'avait averti que Mlle Saint-Maur avait un prodigieux bon sens; il l'oublia et ne s'aperçut point que ce bon sens s'étonnait un peu de sa brusque métamorphose et croyait y découvrir quelque parti-pris qui n'était pas absolument naturel. Simone se disait : Est-ce bien lui qui parle? est-ce bien à moi que ce discours s'adresse? En revanche, il lui plut beaucoup par le vif éloge qu'il fit de Séverin Maubourg. Elle trouva que cette fois il avait la note juste, que son enthousiasme était de bon aloi. Il lui conta l'histoire du petit Antoine et l'extravagant sacrifice que lui avait fait Séverin. Ce trait enchanta Mlle Saint-Maur, mais lui donna beaucoup à penser; elle se demanda si l'ami intime de son cousin n'était pas de ces hommes à qui les sacrifices ne coûtent rien. Elle dit à Maurice : — M. Maubourg est donc un homme parfait, puisque dans l'occasion ce sage est capable d'être fou?

— Halte-là! lui répliqua-t-il. Que direz-vous des fous qui sont dans l'occasion capables d'être sages? N'auraient-ils que la seconde place dans votre estime?

Mme de Mirevieille répondit pour Simone : — Rassurez-vous, mon cher vicomte, les jeunes filles bien élevées admirent les sages, mais elles ont un penchant secret à aimer les fous.

— A ce compte les fous ont le gros lot! s'écria-t-il.

— Dieu leur fasse la grâce d'en sentir tout le prix! repartit la douairière.

L'instant d'après, en reconduisant Maurice, elle lui dit à l'oreille : — Eh bien! que vous en semble?

— Ah! madame, lui répondit le vicomte, il me semble que votre salon ressemble prodigieusement au chemin de Damas.

Une demi-heure plus tard, il entrait chez Séverin. Il lui cria du seuil : — *Consummatum est.*

— Tu as rompu? lui demanda Séverin avec une poignante émotion.

— J'épouse. Es-tu content?

— Toi-même, l'es-tu? reprit Séverin en tâchant de sourire.

— Mon Dieu! oui, elle est charmante, répondit-il d'un ton bref.

Il était à mille lieues de se douter que depuis la veille au soir Séverin berçait dans son cœur une inquiétude mêlée d'une confuse espérance. Il se disait : — Et pourtant, si Maurice ne veut pas de son bonheur, ne pourrait-il pas arriver?.. — Il n'achevait ni sa phrase

ni son rêve, mais bientôt il les recommençait. Il y avait dans sa vie une porte, non pas ouverte, mais entre-bâillée, par laquelle lui arrivaient des bouffées d'air frais et le chant lointain d'un oiseau. La porte venait de se refermer et l'oiseau de se taire. Il parut à Séverin qu'on avait subitement muré sa vie; il se sentait prisonnier. Il fit un énergique effort sur lui-même, félicita chaudement Maurice d'avoir pris le bon parti. Maurice, qui ne tenait pas en place, l'écoutait à peine, et, après avoir tourné et viré dans la chambre, il se retira aussi brusquement qu'il était entré.

Le lendemain, Séverin reçut une petite lettre que Mlle Saint-Maur lui avait écrite avant de quitter Paris. Elle était ainsi conçue :

« Monsieur, quel ambassadeur vous êtes ! Tout s'est passé comme vous le désiriez, tout arrivera comme vous l'aurez voulu... Vous m'avez dit que ce qui nous manque le plus, c'est le courage d'être heureux. J'emporte votre mot à la Rosière, et je tâcherai d'avoir ce genre de courage. Peut-être il m'en coûtera. Vous êtes heureux, monsieur, rien ne vous coûte, et le petit Antoine, dont on a eu l'indiscrétion de me parler, ne se doutera jamais du sacrifice que vous lui avez fait. Je m'aperçois que j'oublie de vous remercier, et pourtant je n'avais pas d'autre raison de vous écrire. Excusez-moi, je vous prie, et croyez que je fais des vœux bien sincères pour votre bonheur. »

Cette lettre renfermait un sens caché que Séverin ne devina point; les esprits d'une certaine trempe raisonnent moins juste dans leurs propres affaires que dans celles des autres. Il ne put cependant échapper à ce philosophe que Mlle Saint-Maur lui avait écrit dans un moment de mélancolie. — Oui-dà, se dit-il, à quoi me suis-je employé? et ce mariage aurait-il pour conséquence de faire trois malheureux?

Il repoussa cette pensée, et, après avoir relu le billet sans le comprendre davantage, il l'approcha de ses lèvres, l'en écarta violemment et le brûla.

VIII.

Trois semaines après, le vicomte d'Arolles avait obtenu sa licence avec tous les honneurs de la guerre. Cette brillante réussite, qui chatouilla faiblement son orgueil, lui valut de son frère le billet que voici :

« Comme on se trompe, mon cher ami ! Il faut que je te confesse ma bêtise. Je m'étais fourré dans l'esprit que tu ne pouvais pardonner à Gabrielle la mauvaise plaisanterie qu'elle t'avait faite un soir à la Tour, en t'obligeant de croire pendant quelques minutes aux

revenans. Elle m'a appris que vous vous étiez rencontrés à l'Opéra-Comique et que tu ne lui avais point fait grise mine. Je m'imaginais aussi que la licence te servait de prétexte pour nous bouder et ne pas nous voir, et te voilà licencié de vrai. Je te croyais étonnant, tu es tout simplement admirable; mécréant que je suis, je m'étais permis d'en douter. Il me tarde de te dire, parlant à ta personne, tout le bien que je pense de toi. Démolis bien vite ta cellule ou saute par-dessus ton mur et viens déjeuner demain. Nous serons seuls avec Gabrielle, qui compte sur toi. »

Maurice accepta sans hésiter cette invitation. Qu'aurait-il pu craindre? Il était sûr de lui, sûr de sa volonté, sûr de sa colère et de son mépris.

Quand il arriva chez son frère, la comtesse était seule au salon, assise près de la cheminée, ses coudes sur ses genoux, l'œil fixé sur un grand feu qui flambait. Elle était enfoncée dans une rêverie, ce qui étonna Maurice; il n'imaginait pas qu'elle fût capable de rêver. Elle ne l'entendit pas venir et fut plus d'une minute sans s'apercevoir qu'il était là. Elle tressaillit, se leva et lui dit d'une voix rapide : — Je vous dois des explications.

Il recula d'un pas. — Des explications, madame? A propos de quoi? Tenez-les pour données, je les tiens pour reçues.

Elle n'eut pas le temps de lui répondre, le comte d'Arolles venait d'entrer. Il courut à son frère, le contempla d'un air attendri, lui secoua les deux mains, s'écriant comme certain personnage de Gil-Blas : — Seigneur licencié, ornement d'Oviedo, flambeau de la philosophie, excusez mes transports, je ne suis point maître de la joie que votre présence me cause! — Et se tournant vers sa femme : — Votre déjeuner, ma chère, sera-t-il à la hauteur des circonstances? Vous voyez dans ce jeune gentilhomme la huitième merveille du monde, et il mérite d'être traité comme un prince.

Après cela, changeant de ton : — Mon compliment sera court, dit-il à Maurice; tu es un homme, tu sais vouloir, tout est là.

— Bon Dieu! s'écria le vicomte impatienté, que de discours à propos de trois boules blanches!

— Il n'y a pas de petites choses, lui répliqua Geoffroy, il n'y a que de petits hommes, et tu n'en es pas... mais tu as mauvais visage, mon pauvre garçon, je te trouve maigri. Nous le remplumerons, n'est-ce pas, Gabrielle?

La comtesse ne lui répondit que par un signe de tête et un sourire incertain, et, le déjeuner étant servi, on se mit à table. Pendant tout le repas, le comte d'Arolles fit feu de tribord et de bâbord; le sang lui pétillait dans les veines, et il cherchait à mettre en gaîté son frère, qui le laissait dire et observait Gabrielle à la dérobée.

Elle parlait peu, avait l'air soucieux, paraissait souffrante. Geoffroy lui fit la guerre sur son manque d'appétit.

— Elle traîne depuis quinze jours, dit-il à son frère. Ce ne sera rien. C'est un tribut qu'elle paie à l'hiver.

— Et au monde, ajouta-t-elle. Je sors trop.

— Oh! bien, voilà la première fois que vous vous plaignez du monde.

— Il nous fait une vie de galère, reprit-elle avec un accent de mélancolie.

— Mais comme on l'adore, cette galère! lui dit le comte en la regardant d'un œil d'admiration.

Après le déjeuner, quand on se retrouva au coin du feu, la conversation changea de thème. — Et ton mariage? dit Geoffroy à son frère sans autre préambule.

— Il se porte fort bien, répondit-il. C'est une affaire faite ou peu s'en faut.

— Il te vient donc à la fois tous les genres de sagesse?

— Un instant, ce n'est pas par sagesse que je me marie. — Et il ajouta : — Voyons, nous sommes en famille, je puis être impunément ridicule... Eh bien! j'oserai vous confesser que je tourne au jeune premier, que je suis ridiculement amoureux de Mlle Saint-Maur.

Gabrielle releva la tête et chercha les yeux de Maurice sans parvenir à les rencontrer.

— Si tu as voulu produire un effet, s'écria le comte, tu ne l'as pas manqué. Pour ma part, j'ai toujours trouvé Simone charmante; mais du diable si je m'étais aperçu que tu en fusses amoureux.

— Que veux-tu? je la voyais au travers de mes souvenirs d'enfance... L'autre jour, je l'ai revue à Paris, et il m'a semblé que je venais de la découvrir.

— Tu as été subitement touché de la grâce?

— De la sienne, dont le charme est incomparable.

Gabrielle le regarda de nouveau : — Mettez donc cela en vers, lui dit-elle.

— Ne le découragez pas, ma chère, reprit le comte; laissez-le nous jouer tranquillement un petit air sur la meilleure de ses guitares. J'ai toujours trouvé qu'il jouait de cet instrument à ravir.

— Que dites-vous là? répondit-elle. On ne chante pas Mlle Saint-Maur en s'accompagnant d'une guitare; on prend sa lyre.

— On y ajoute même une corde, fit le comte.

— Puisque vous êtes résolus à vous moquer de moi, repartit Maurice, à votre aise, je rentre dans ma coquille. Après tout, la

grande affaire de ce monde n'est pas de chanter Mlle Saint-Maur, c'est de l'épouser.

— Ne te fâche pas. Tu es le plus délicieux garçon que je connaisse. Je te demandais d'épouser, tu as poussé la complaisance jusqu'à tomber amoureux. Te voilà bien; quand il s'agit de me faire plaisir, tu ne regardes pas aux frais.

— Mon Dieu! je comprends votre surprise; moi-même, vous me voyez encore ébahi de mon aventure. Le fait est que j'avais eu comme un autre le mépris de la jeune fille. Là, franchement, j'ai découvert que c'est le plus sot des mépris, et que la chose la plus ravissante de l'univers, c'est une jeune fille, quand elle est blonde et qu'elle s'appelle Simone. Tenez, j'ai toute honte bue; on dira de moi que je me décide à faire une fin, je vous déclare en confidence que ma fin est un commencement.

— A merveille! s'écria Geoffroy; le malheur est que les hommes finissent d'ordinaire par où ils auraient dû commencer.

— Je suis fort impatiente de faire la connaissance de Mlle Saint-Maur, dit la comtesse en égratignant de ses ongles roses l'écran qu'elle tenait à la main.

— Mais vous la connaissez déjà, lui répondit Maurice.

— En vérité?

— L'autre soir, au théâtre, vous me l'avez montrée en me disant : — Elle ne ressemble à rien; ce serait un joli modèle pour Chaplin.

— Il me semble en effet me souvenir... elle n'est pas mal, repartit la comtesse, et il lui échappa un petit rire aigrelet qui ne passait pas le nœud de la gorge. — Voilà qui est plaisant, reprit-elle, sans moi vous ne l'auriez pas remarquée.

— Une chose plus bizarre encore, c'est que je ne l'ai pas vue quand vous me l'avez montrée. Ce n'est que plus tard, en sortant du théâtre;... mais je vous ennuie.

— Tu me rajeunis, lui dit son frère.

— Je venais de mettre Gabrielle en voiture, poursuivit Maurice; je me retourne et j'aperçois Mme de Mirevieille qui attendait la sienne. A côté d'elle j'avise, enveloppés dans un capuchon, deux yeux du gris le plus doux, qui me regardaient, et ce regard semblait sortir du fond d'un bois.

— Du fond des gorges de Franchard, fit Gabrielle.

— C'est possible. Il y avait dans ces yeux gris comme une douce sauvagerie qu'étonnaient, sans l'éblouir, les grâces artificielles de toutes les femmes un peu trop civilisées qui se trouvaient là.

— Bien obligé pour la civilisation, lui dit-elle.

— Et tu as incontinent offert ton cœur à cette fille des bois? demanda le comte.

— Je ne lui ai rien offert du tout, pas même mon bras. J'étais stupéfait, parfaitement sot, et je me disais : Malheureux, voilà ton bonheur qui te regarde! C'est tout au plus si je conservai assez de présence d'esprit pour aider Mme de Mirevieille à trouver sa voiture. Le lendemain, je fus moins sot et plus éloquent, et j'avançai si bien mes affaires que le surlendemain je vins ici pour tout vous raconter; mais j'ai trouvé dans ce salon M. de Niollis, qui n'a pas démarré de la place, et j'ai dû garder pour moi ma nouvelle.

— C'est vraiment admirable! s'écria la comtesse; je n'avais jamais cru à Chactas, j'y crois.

— Et moi, je serai ton père Aubry, dit le comte. Si tu as besoin d'un conseil, si tu désires que je donne un coup de pied jusqu'à Fontainebleau...

— Ne te dérange pas, lui répondit Maurice, les fers sont au feu, et je n'ai besoin de personne.

Geoffroy lui frappa sur l'épaule en lui disant : — Que tu es gentil! on t'aurait fait exprès que tu ne me plairais pas davantage... A propos, te sens-tu toujours du goût pour la diplomatie?

— Pour la diplomatie et pour les voyages, plus que jamais. Si je restais à Paris, je n'y ferais rien.

— Tu auras sous peu de mes nouvelles;... mais je m'oublie, je devrais être à Versailles. On nous annonce une séance orageuse. Le cœur vous en dit-il, Gabrielle?

— Non, répondit-elle d'un air de sombre irritation; je ne me sens pas de force à résister à un discours.

— Comme la grippe vous change les femmes! s'écria Geoffroy. Soignez-vous; dois-je vous envoyer votre médecin?

Elle lui répondit non par un signe de tête. Il s'approcha d'elle, la baisa au front et dit à son frère : — Tiens-tu compagnie à cette malade?

— Impossible, à mon vif regret; je suis attendu chez moi.

Le comte sortit le premier du salon; Maurice s'avança vers sa belle-sœur pour lui dire adieu. Elle l'attendait debout contre la cheminée, la tête haute, le regard altier et provocant. Il soutint ce regard avec un calme impassible.

— Vous me jugez bien naïve, lui dit-elle en faisant danser son écran dans sa main; votre histoire est un conte bleu, et je n'en crois pas un seul mot.

— Elle est cependant vraie, lui répondit-il, et je ne m'explique pas votre incrédulité.

Cela dit, il la salua et rejoignit son frère dans l'antichambre.

A quelques jours de là, le vicomte d'Arolles arrivait à la Rosière, où il s'était annoncé. Il trouva le colonel Saint-Maur dans la meilleure disposition d'esprit, tête à tête avec une grande carte de géographie où il s'amusait à voyager avec le doigt. Il venait de pénétrer au cœur de l'Afrique; il revint en hâte de Tombouctou pour ouvrir ses bras à son neveu.

— Ah! vous voilà, beau sire, s'écria-t-il. Enchanté de vous revoir. Vous arrivez ici avec l'intention bien arrêtée de me demander ma fille en mariage?

— Effectivement, colonel.

— Vous en avez fini, mon prince, avec vos atermoiemens? Vous avez bien fait toutes vos réflexions?

— Je n'en avais point à faire.

— Et votre plus cher désir est d'épouser cette demoiselle aujourd'hui même?

— Le plus tôt possible.

— Tu es comme le lièvre, toi. Tu te donnes du temps pour brouter, pour dormir, pour écouter d'où vient le vent, et puis tu prends tes jambes à ton cou, et tu crois, mon gas, que tout est fait.

— J'osais l'espérer.

— Eh bien! tout est défait.

— Qu'est-il donc arrivé? demanda Maurice vivement contrarié.

— Il est arrivé que le diable s'est fourré au travers de ce mariage, et, quand je le bâtis d'un côté, il le débâtit de l'autre. Il est arrivé que tu ne voulais pas et qu'à présent c'est Simone qui ne veut plus... A son tour, elle demande du temps pour réfléchir, un mois, deux mois, que sais-je? Je l'ai raisonnée, je l'ai prise par tous les bouts. On n'imagine pas toutes les objections de bibus que peut inventer une femme qui se bute. C'est une pluie fine; on croit que cela ne mouille pas, et on se sent trempé jusqu'aux os.

— Mais enfin quelles raisons vous a-t-elle données?

— D'où sors-tu? Est-ce que les femmes donnent des raisons? Elle soutient qu'on t'a mis le pistolet sur la gorge, que ce n'est pas trop d'un mois pour s'assurer que tu ne te repens pas. Le fond de l'affaire, à ce que j'imagine, c'est que sa petite fierté veut avoir sa revanche et se donner le plaisir de te tenir le bec dans l'eau. Tu l'as balancée, elle te balance... Ne prends pas cet air déconfit. On prétend que dans le secret de son cœur elle t'adore; c'est l'opinion de Mlle Trimlet aussi bien que de ton ami l'architecte, qui par parenthèse n'est guère poli, il n'a pas daigné nous faire sa visite de digestion... Tout ce que je sais, pour ma part, c'est que j'ai dit cent fois à cette petite des horreurs de toi, et qu'elle a toujours refusé de les croire.

— Je vous suis fort obligé, colonel. Ne pourrait-il pas se faire qu'à la longue vos petites calomnies eussent produit quelque impression?

— Mes calomnies? Peut-on te calomnier?.. Je lui ai dit que dans le temps tu avais tous les vices, mais que tu les avais crevés sous toi. Fais-lui voir leur acte de décès, enfin sois éloquent, sois habile, déploie toutes tes grâces. Elle est au jardin, va lui parler, je te donne carte blanche, je te la livre pieds et poings liés. Fais toi-même tes affaires; si je m'en mêle, je me fâcherai, elle pleurera, et je ferai des bassesses pour avoir la paix. Est-ce compris?

Le vicomte descendit dans le jardin et se mit à la recherche de sa cousine. Il se flattait de l'amener sans peine à composition, et il était lui-même impatient de s'engager sans retour. Peut-être ressemblait-il à ce joueur malheureux qui, après avoir perdu au baccarat la moitié de sa fortune, craignant de perdre l'autre, s'en alla trouver le concierge d'une prison pour lui demander en grâce de le mettre sous clef. Il tardait à Maurice d'être le prisonnier de sa parole et de Mlle Saint-Maur; mais les geôliers ne sont pas toujours d'humeur à mettre les gens sous clef. Mlle Saint-Maur n'était pas seule au jardin, elle avait sa sœur auprès d'elle. Mlle Sophie avait attrapé ses quinze ans; c'est l'âge de l'ignorance, mais la curiosité commence à poindre, et l'ignorance, désireuse de s'instruire, est un tiers fort incommode dans un entretien d'amour. Simone fit accueil au vicomte; elle ne laissa pas de prendre sa sœur par la main et ne la lâcha plus. Ce garde du corps mit l'éloquence de Maurice à la gêne. Il attendit pour s'expliquer un moment plus favorable.

On était à la mi-mars. La journée était belle, et le soleil préparait en secret cet heureux coup d'état qu'on appelle le printemps; il promettait des fleurs aux pêchers et des feuilles à tous les arbres qui en demandaient. Le vicomte proposa à sa cousine de faire le tour du parc et de descendre jusqu'à la Seine. Elle y consentit. Il pelotait en attendant partie; il était aimable, empressé, bien disant, approuvait et admirait tout. Simone était fort édifiée de ses manières et de son langage; toutefois elle le soupçonnait d'avoir son dessein, et elle se tenait sur ses gardes. Elle lui répondait avec un peu d'effort; elle avait des distractions causées par des inquiétudes. Son avenir lui appartenait encore, elle n'avait pas prononcé le oui fatal. Elle priait le ciel qu'il la ramenât de sa promenade saine et sauve, sans s'être liée par un mot irrévocable. Il lui semblait, comme naguère à Séverin, qu'il y avait dans sa vie une porte ouverte par laquelle un jour ou l'autre pouvait entrer quelqu'un. Elle démêlait mal les intentions de ce visiteur que sa destinée attendait en silence. Pensait-il à Mlle Saint-Maur? N'y pensait-il

point? Savait-on bien quels étaient ses sentimens et ses vues? Plus d'une fois elle avait cru surprendre dans son regard une secrète émotion, comme si son cœur lui était venu subitement dans les yeux. Sans doute il n'avait rien dit qui pût la confirmer dans le soupçon qu'elle avait conçu; mais avait-il le droit de parler? Il aurait fallu le prendre au collet en lui criant : — Aimez-moi donc, je vous permets de m'aimer. — N'osant crier, elle lui avait écrit; avait-il compris son billet? La situation de cet homme était aussi délicate que sa conscience; cependant tout pouvait s'arranger. Il arrive tant de choses! Le point est de ne pas se presser. Quel malheur si un jour Séverin venait frapper à une porte trop tôt fermée en disant à Mlle Saint Maur : — C'est votre faute, vous ne m'avez pas attendu! — Et voilà pourquoi Mlle Saint-Maur s'était emparée de la main de sa sœur et la gardait résolûment dans la sienne malgré les efforts que faisait cette main captive pour se dégager.

On atteignit l'extrémité d'une avenue d'ormeaux et un terre-plein qui commande la vue de la Seine. Le vicomte s'assit sur un banc; il fallut bien s'asseoir à côté de lui. Sophie s'ennuyait mortellement; la conversation n'était pas assez gaie pour la divertir, ni assez tendre pour l'émouvoir. Elle profita de la circonstance pour s'écarter un peu, et, quand Simone la chercha des yeux, elle avait disparu.

— Il est donc vrai qu'il vous faut un mois ou même deux pour vous décider? demanda Maurice à brûle-pourpoint.

L'heure fatale était venue. Simone se résigna, baissa la tête, détourna les yeux, et répondit : — Êtes-vous sûr qu'en sollicitant ce délai je ne songe pas à votre intérêt plus qu'au mien?

— Les juges qui punissent un coupable l'assurent toujours que c'est pour son bien, répliqua-t-il d'un ton presque amer; mais le coupable est peu reconnaissant à ses juges de la peine qu'ils se donnent pour l'amender.

Elle trouva qu'il le prenait un peu haut, elle fut tentée de s'insurger; il avait dans les yeux quelque chose qui lui imposa.

— De quoi vous punirais-je? répondit-elle doucement.

— Alors c'est une épreuve?

— Peut-être.

— Soyez persuadée qu'elle est de trop.

— Vous le dites aujourd'hui; mais demain?

Il repartit avec une énergie d'accent qui ressemblait à de la colère : — Je vous jure que demain, comme après-demain, je serai l'homme que vous voyez aujourd'hui. Je vous jure que je vous réponds de votre bonheur, et que, si vous étiez malheureuse avec moi, je me tiendrais pour un misérable.

Mlle Saint-Maur fut saisie d'un tremblement. Il se repentit de l'avoir effrayée, et il prit sa voix la plus caressante pour lui dire :

— Permettez-moi de penser que dès cet instant nous sommes engagés d'honneur l'un envers l'autre.

Elle regarda couler la Seine, elle crut voir couler sa destinée. Il lui parut que tantôt elle s'était livrée à de sottes rêveries, qu'elle s'était grossièrement abusée, qu'elle avait caressé une chimère et fondé son avenir sur la plus trompeuse des espérances : elle était folle de s'imaginer que Séverin eût pour elle plus que de l'amitié; ce sage, cet homme de volonté et de devoir, cette tête ronde, ce puritain savait-il aimer, ce qui s'appelle aimer? Elle crut entendre le bruit d'une porte qui roulait pesamment sur ses gonds; il n'y avait personne derrière.

Maurice lui avait pris la main, qu'il porta à ses lèvres en disant :

— J'attends, ne me répondrez-vous pas?

Tout à coup une voix cria : — Les voici, mais nous arrivons mal à propos.

Le vicomte se leva tout d'une pièce, il aperçut son frère et un peu plus loin sa belle-sœur. Heureuse de l'incident, bénissant le ciel qui l'avait entendue, Simone courut à leur rencontre.

— Ma charmante cousine, excusez notre indiscrétion, lui dit le comte d'Arolles; j'ai de bons yeux, et ce n'est pas ma faute si le bocage a perdu son mystère... Vous voyez des gens qu'un prochain départ empêchera de signer à votre contrat, et qui n'ont pas voulu se mettre en route sans vous avoir présenté leurs meilleurs souhaits. Ma femme était impatiente de faire votre connaissance.

Puis, allant à son frère et lui prenant le bras, il le tira à l'écart.

— Petit Maurice, commença-t-il, j'ai de grosses nouvelles à te conter. Tu es trop absorbé dans tes amours pour soupçonner ce qui se passe dans Landerneau et que nous sommes en pleine crise ministérielle. On m'a offert avec insistance le ministère de l'intérieur. J'ai refusé, cela t'étonne, mais tu vas me comprendre. Tu sais ou tu ne sais pas que j'ai donné à plein collier dans cette grande conspiration avortée qu'on appelle l'entreprise de la fusion. Que veux-tu? ma simplicité d'esprit ne pouvait admettre qu'un prince fût capable de refuser une couronne plutôt que de s'imposer le modeste sacrifice de coudre une loque tricolore à son drapeau blanc. Il y a des incrédulités fatales. Quoique Bernardin de Saint-Pierre nous en donne sa parole d'honneur, je n'avais jamais cru que Virginie eût mieux aimé se noyer que d'ôter sa chemise. Il paraît cependant que l'histoire est vraie, puisqu'elle vient de se répéter. Bref, je me suis outrageusement trompé, et nous voilà réduits à ta charmante république, que nous tâcherons de rendre décente et habitable; mais en

ce qui me regarde, on a beau dire qu'erreur ne fait pas compte, j'estime qu'il faut toujours compter avec ses erreurs. Si j'acceptais en ce moment un portefeuille, je serais tiré à deux chevaux entre les engagemens que j'ai pris et ceux que je devrais subir. Rien n'use plus vite un homme d'état que les collisions de devoirs et les tiraillemens. Je préfère m'en aller, disparaître, faire le plongeon... Rassure-toi, je ne me retire pas sur le fumier du bonhomme Job. On m'a offert une ambassade, je l'ai acceptée, et j'irai passer à Constantinople le temps qui sera strictement nécessaire aux mues de ma conscience. Je ferai là-bas de profondes réflexions, ajouta-t-il en riant, sur les beautés du régime républicain, et à mon retour j'aurai la tournure et les opinions d'un ministre vraisemblable de la république.

— Quand pars-tu? lui demanda Maurice d'une voix fiévreuse.

— Le plus tôt possible. Ma nomination n'est pas encore annoncée, mais elle est décidée depuis huit jours, et huit jours ont suffi à ton admirable belle-sœur pour avancer beaucoup ses préparatifs de départ. Demain je l'emmène à la Tour, où elle a de grosses affaires à régler. J'espère que dans un mois je pourrai me rendre à mon poste.

Maurice demeura comme perdu dans ses pensées. Sa raison lui criait : — Tu es sauvé! — mais il est des momens où notre raison nous apparaît comme une étrangère qui ne sait pas nos secrets.

— Ah çà! j'aime à croire que tu me regrettes un peu, lui dit Geoffroy en le tirant doucement par l'oreille.

— Tu n'en doutes pas?

Le comte d'Arolles se mit à rire et s'écria : — Nigaud, je t'emmène.

— A Constantinople?

— Apparemment. Tu es si bien commencé! je prétends achever mon ouvrage. Je te ferai attacher à l'ambassade, j'en ai déjà touché un mot au ministre. Quand tu auras le pied à l'étrier, je piquerai la mule... Marie-toi bien vite, poursuivit-il, tu viendras nous rejoindre là-bas. Un seul toit, une seule gamelle, un seul cœur à partager entre quatre, voilà une partie carrée qui est tout à fait de mon goût.

— Un instant, s'écria Maurice éperdu, il faut savoir si cette partie est du goût de tout le monde.

— Et qui se permettrait d'y trouver à redire? Serait-ce Gabrielle par hasard? Elle m'en a donné l'idée.

Ces paroles portèrent le dernier coup au vicomte. Il répondit en cherchant ses mots : — Je lui en suis fort reconnaissant, mais c'est impossible. Certainement Simone... Elle ne consentira pas à s'éloigner de son père... Et le colonel lui-même...

— Éternel faiseur de difficultés! répliqua Geoffroy. Ah! tu t'imagines que Simone... Je vais de ce pas la consulter.

A ces mots, malgré les efforts que fit son frère pour le retenir, il se dirigea vers le banc où s'étaient assises la comtesse et Mlle Saint-Maur.

L'entretien de ces deux femmes était froid, pénible, contraint. En venant à la Rosière pour la première fois, Gabrielle s'était promis d'y instruire un procès, d'y faire subir à Mlle Saint-Maur un interrogatoire en forme; elle n'en eut pas le courage. Elle se sentait hors d'état d'achever une phrase où se trouverait le nom de Maurice; si accoutumée qu'elle fût à se posséder, elle craignait de se trahir en le prononçant. Elle ne parlait à Simone que des choses les plus indifférentes, et son ton était sec, avec une nuance de hauteur. Mlle Saint-Maur n'éprouvait qu'une curiosité bienveillante pour une femme dont elle admirait l'élégance et l'éblouissante beauté; mais il lui parut que la comtesse l'examinait avec une attention indiscrète, qu'elle attachait sur son visage des yeux de lynx ou de basilic, qu'elle l'analysait, qu'elle l'épluchait. Elle crut découvrir une dureté cachée dans son sourire, une secrète malveillance dans son regard, une griffe sous sa politesse, un scalpel au fond de ses yeux. Les femmes du monde ne se doutent pas de la sûreté de clairvoyance avec laquelle les âmes droites et simples les pénètrent souvent. Toutefois Mlle Saint-Maur résistait à son impression, qu'elle traitait de déraisonnable. Elle se disait : — Que lui ai-je fait? pour quel motif me voudrait-elle du mal? — Son impression était plus forte que son raisonnement, et, en dépit de sa bonne volonté, elle ne parvenait pas à rompre la glace. Elle fut charmée de voir s'approcher le comte, qui lui cria :

— Que dirait Mlle Simone Saint-Maur si on lui proposait d'aller faire un tour à Constantinople?

— Elle en serait fort surprise.

— Et sa surprise serait-elle du nombre des étonnemens agréables?

— Pourquoi pas? répliqua-t-elle.

— Tu l'entends, Maurice... Silence! Ne te mêle de rien, personne ne te demande ton avis. Je me réserve l'avantage de traiter cette affaire avec elle.

Aussitôt, offrant son bras à Simone, il l'entraîna d'un pied gaillard le long de l'avenue qui conduisait à la maison, laissant face à face son frère et Gabrielle. Ils se mirent aussi en marche, mais à pas comptés, et virent disparaître bientôt à l'un des tournans du chemin la robe lilas de Mlle Saint-Maur.

La comtesse jeta un regard en dessous à Maurice, qui cheminait à côté d'elle, muet comme un tombeau. Puis elle lui dit : — Je

vous fais mon compliment, elle est fort bien, et vous êtes un homme de goût. Quand je l'ai vue l'autre soir, j'ai cru retrouver une figure de connaissance. Sûrement je l'avais rencontrée quelque part, dans le premier roman anglais qu'on m'a permis de lire. Elle doit s'appeler Evelina, ou Mary, ou Queechy, et sous un air timide elle cache une volonté tenace. Savez-vous ce qu'elle compte faire de l'homme qu'elle croit aimer? Elle l'épouse pour le gouverner et le convertir. L'amour pour ce genre de blondes est une tyrannie douce, une véritable direction de consciences. La vôtre sera en de bonnes mains.

Il lui répondit : — Vous m'avez deviné. J'avais besoin d'un directeur; pouvais-je en trouver un plus charmant?

Elle quitta le ton de l'ironie pour lui dire en s'animant : — Prenez-y garde, je soupçonne Mlle Saint-Maur d'être une personne très fière. Elle ne voudrait plus de vous, si elle venait à se douter que vous l'épousez par dépit.

— Où prenez-vous, s'il vous plaît, que je l'épouse par dépit?

— Soyons tous les deux de bonne foi. Je suis convenue qu'elle est charmante, convenez que vous ne l'aimez pas.

— Vous vous trompez étrangement, je vous affirme que je l'aime.

— Vous le diriez cent fois que je ne vous croirais pas.

— Vous m'en croiriez si vous connaissiez comme moi Mlle Saint-Maur. Elle a un mérite bien rare que vous ne soupçonnez point.

— Quel mérite?

— Elle a, madame, des yeux et une bouche qui n'ont jamais menti.

— Quand je vous disais que vous l'épousiez par dépit, répondit-elle en brassant du pied un amas de feuilles sèches. Elle poursuivit d'une voix sourde : — Vraiment oui, je connais des femmes qui mentent; mais les unes mentent quand elles affirment qu'elle aiment, les autres quand elles soutiennent qu'elles n'aiment pas. Ces dernières méritent votre indulgence. Elles se défendent comme elles peuvent contre l'homme qu'elles redoutent et peut-être contre elles-mêmes. Leurs mensonges sont un bouclier derrière lequel s'abritent leur repentir et leur faiblesse.

Elle regarda fixement Maurice : — Je vous ai menti une fois, reprit-elle; mais savez-vous quand? Il me semble que c'est toute la question.

— J'ai renoncé à la résoudre, répondit-il en évitant son regard, et vous emporterez votre secret à Constantinople.

Ils se turent pendant quelques minutes. Tout à coup, s'arrêtant, Gabrielle glissa la main dans une poche intérieure de son mantelet fourré, elle en tira un carnet et de ce carnet un papier, qu'elle tendit à Maurice en lui disant : — Lisez.

Après un moment d'hésitation, il prit le papier et lut ce qui suit :

« Je vous aime, et vous le savez ; mais vous affectez de ne pas le savoir. Par un jeu cruel vous feignez de ne pas me comprendre et vous m'avez toujours empêché de m'expliquer. Mon supplice ne peut se prolonger indéfiniment. Ce que vous me défendez de vous dire, je vous l'écris. Désormais nous ne pourrons plus ignorer, vous et moi, ce que nous devons penser l'un de l'autre. Je suis trop malheureux pour ne pas préférer au doute qui me tourmente la plus funeste des certitudes. Si après avoir lu cet aveu vous me permettez de vous revoir, ce sera me permettre d'espérer ; si vous me punissez de mon audace en me bannissant de votre présence, je ne croirai pas, sachez-le bien, que vous m'ayez sacrifié à votre devoir. Vos rigueurs me confirmeraient dans un soupçon qui s'impose à mon esprit. Depuis quelques mois, il y a dans votre cœur une passion mystérieuse, contre laquelle vous vous défendez mollement ; elle vous cause un trouble secret, dont les symptômes ne m'ont point échappé. Qui est mon rival? Je ne le sais pas encore ; mais cet inconnu fera peut-être votre malheur. Mérite-t-il vraiment d'être préféré par vous à un homme dont la discrétion vous est connue et qui saurait cacher au monde sa gloire et son bonheur? »

Après avoir lu cette lettre, Maurice la froissa dans sa main, que la fièvre et la colère faisaient trembler. Soudain il vit accourir au travers d'un taillis la jolie levrette de Mlle Saint-Maur, qui était à la recherche de sa maîtresse. En trois bonds, elle atteignit l'avenue. L'air inquiet, à demi farouche, elle s'approcha de la comtesse d'Arolles, tourna en cercle autour d'elle, la queue basse, le museau frissonnant, comme si elle eût flairé un ennemi. Puis, allant à Maurice, elle se dressa sur ses pattes de derrière, posa les pattes de devant sur son épaule, allongea vers lui sa tête fine et ses yeux humides, dont le regard était presque humain. Il est question dans *les Mille et une Nuits* de princesses qui, métamorphosées en chiennes par la baguette d'un enchanteur, en sont réduites à parler avec les yeux. Le regard de la levrette était parlant; il disait à Maurice : Défie-toi. Il la caressa; il aurait voulu la garder auprès de lui pour qu'elle le gardât contre lui-même, mais les princesses enchantées sont courtes dans leurs discours comme dans leurs apparitions, il faut saisir leurs avertissements au vol. La levrette mordilla un instant la main droite du vicomte, et bientôt fit un bond comme pour happer le papier qu'il tenait dans sa main gauche et qu'il mit hors d'atteinte. Elle reprit terre, tourna une seconde fois autour de Gabrielle, et repartit comme un trait.

Maurice rendit la lettre à sa belle-sœur en lui disant : — A quelle fin m'avez-vous fait lire cette brûlante déclaration?

— Ne vous a-t-elle rien appris?

— Pardonnez-moi, répondit-il durement, elle m'a appris qu'un fat irrité peut tout se permettre avec certaines femmes et leur jeter un insolent défi, parce qu'il sait bien qu'elles ne se fâchent jamais.

Elle lui repartit avec une mansuétude qui l'étonna : — Une fois pour toutes, qu'entendez-vous par certaines femmes?

— Celles qui n'ont pas de cœur et qui n'admettent pas qu'on en ait. — Et, se calmant, il ajouta : — Croyez que je vous juge sans colère; mais vous conviendrez que j'ai le droit de vous juger.

— Encore ne faut-il calomnier personne, répliqua-t-elle. Êtes-vous certain d'avoir lu dans mes pensées? et ne serait-il pas possible que l'homme qui a écrit cette lettre me connût mieux que vous?

— C'est de M. de Niollis que vous entendez parler?

— De lui ou d'un autre, il n'importe; je parle d'un homme qui peut-être m'a devinée et qui me reproche une passion mystérieuse à laquelle tour à tour je m'abandonne et je résiste. S'il a dit vrai, pensez-vous que je sois à plaindre ou à blâmer?

Ils étaient sortis de la forêt, ils longeaient le mur de clôture du jardin. Maurice hâta le pas. Gabrielle se plaça devant lui, au milieu de l'allée, et lui barra le passage. La lèvre plissée, le sourcil frémissant, l'œil en feu, elle s'écria : — Vous ne me croyez pas? Qu'exigez-vous de moi? Quel gage de ma sincérité, quelle garantie puis-je vous donner?

— Un second éventail, répondit-il avec un sourire amer. Pour votre bonheur et pour le mien, vraies ou fausses, vos explications sont venues trop tard.

Elle eut un emportement de hauteur et de colère. — Vous n'épouserez pas Mlle Saint-Maur, lui dit-elle; ce mariage serait une mauvaise action.

— Pourquoi donc, je vous prie?

— Vous n'avez plus le droit de disposer de vous... Vous lui offrez votre cœur, je la défie de m'en chasser!

Maurice lui imposa silence par un geste énergique; à l'angle de la muraille, il avait vu apparaître Simone. Elle venait annoncer à Mme d'Arolles que le comte l'attendait, qu'il était pressé de retourner à Paris. Elle n'avait rien entendu, mais ce qu'elle voyait l'étonna. Elle promenait son regard de Maurice à la comtesse, de la comtesse à Maurice, et ce regard les fit pâlir l'un et l'autre. Le vicomte se remit le premier de son trouble. Il s'avança vers sa cousine et lui tendit la main; elle n'eut pas l'air de s'en apercevoir. Elle laissa passer devant elle la comtesse sans la quitter des yeux; puis elle dit à Maurice : — Partez-vous aussi?

— Si vous me le permettez, lui répondit-il, j'attendrai le dernier train.

— Fort bien, dit-elle d'un ton si tranquille et si posé que le vicomte se rassura.

— Mon cher Maurice, lui cria son frère, qui venait au-devant de lui, je te félicite de tout mon cœur. Tu épouses non-seulement la personne la plus blonde de l'univers, mais la plus sensée, la plus avisée, la plus réfléchie, la plus raisonnable. C'est un plaisir que de causer affaires avec elle, et si jamais j'ai un cas très embrouillé à débattre avec le Grand-Turc, c'est elle que je lui enverrai pour le mettre à la raison.

— On en dira tant, mademoiselle, que je serai jalouse de vous, dit la comtesse à Simone avec un sourire forcé et un frémissement dans la voix.

Simone la regarda sans lui répondre, et cette fois ce fut l'oiseau qui fit baisser les yeux du basilic.

Après le départ de son frère et de sa belle-sœur, le vicomte d'Arolles fit de vaines tentatives pour se retrouver un instant seul avec sa cousine. Elle évita soigneusement le tête-à-tête. Pendant le dîner, elle parut préoccupée, pensive; elle cherchait à mettre de l'ordre dans ses idées, à démêler certaines sensations, aussi confuses que vives, qui lui causaient une sorte d'effarement. Que signifiait le trouble subit qui s'était peint sur deux visages au moment où elle avait paru au détour d'une muraille? Les rôles étaient donc renversés? Comment se faisait-il qu'on eût peur d'elle, qui avait eu souvent peur des autres? A l'exemple de l'animal « inquiet et douteux » de la fable, à qui tout donnait la fièvre, elle eût dit volontiers : — Ma présence effraie aussi les gens ! — Elle raisonnait avec elle-même sur son aventure, où sa candeur ne voyait pas clair. Le bandeau de l'innocence sur les yeux, elle allait et venait au bord d'un fossé.

En sortant de table, le colonel, frappé de son air rêveur, lui pinça la joue en lui disant : — Bon voyage, mademoiselle; vous voilà déjà en route pour la Turquie?

— Il est bon que je la voie en rêve, lui répondit-elle, je ne la verrai pas autrement.

— Qu'est-ce à dire? Il est trop tard pour réclamer; ton enjôleur de futur beau-frère, cette gloire de la tribune, a tiré parole de toi.

— C'était un badinage, répliqua-t-elle avec une douce fermeté; j'aime trop la Rosière, je n'irai pas à Constantinople.

Maurice se pencha vers elle et lui dit tout bas : — Parlez pour moi comme pour vous; nous n'irons pas là-bas, c'est trop loin.

Elle poussa un soupir de soulagement, et ses yeux témoignèrent au vicomte beaucoup d'estime et un peu de reconnaissance.

— Mille tonnerres! s'écria le colonel, ces êtres-là sont trop embrouillés pour moi. Cela dit blanc, cela dit noir dans la même minute. Mademoiselle Trimlet, quand donc les femmes auront-elles le sens commun?

L'excellente demoiselle, un peu piquée, lui repartit de son ton le plus grenadier : — Mais, avec votre permission, monsieur le colonel, je suis une femme, moi aussi.

— Si peu que rien, ma chère, lui répondit-il; faites-moi ma partie d'échecs.

Simone leur apporta l'échiquier, et courut à son piano, l'ouvrit, entama un nocturne de Chopin. Comme elle achevait la dixième mesure, Maurice lui prit les deux mains et lui dit :

— Persistez-vous à me mettre à l'épreuve?

— Oui.

— Et cette épreuve sera-t-elle longue?

— Cela dépend de vous... Il m'est venu un caprice.

— Quel qu'il soit, vous serez obéie.

— Le départ de la comtesse d'Arolles est-il proche?

— Elle partira demain soir pour la Tour, répondit le vicomte sans oser regarder cette timide qui était devenue intimidante.

— Ainsi vous ne la reverrez pas?

— Je lui ai fait mes adieux;... mais pourquoi désirez-vous que je ne la revoie pas?

Elle hésita un moment. — Je crois que cette femme ne m'aime pas, et je sens que je ne peux pas l'aimer. Avouez que tantôt elle vous disait du mal de moi.

Comme il se taisait, elle reprit : — J'ai votre parole?

— Assurément, mais j'ai la vôtre aussi. Donnez-moi l'assurance que nous sommes engagés l'un envers l'autre.

— C'est Chopin qui vous répondra.

Cela dit, Mlle Saint-Maur se hâta de recommencer son nocturne. Le vicomte d'Arolles entendit mal les explications que devait lui donner Chopin. Il comprit seulement que sa musique renferme un délicieux poison à l'usage des âmes tristes.

VICTOR CHERBULIEZ.

(*La quatrième partie au prochain n°.*)

LES PREUVES

DE

LA THÉORIE DE L'ÉVOLUTION

EN HISTOIRE NATURELLE

La science n'a pas de prétention à la vérité absolue, elle ne connaît que des faits constatés ou des théories dont la probabilité, voisine de la certitude, repose sur la concordance des preuves accumulées qui militent en faveur de ces théories. Ainsi en astronomie la rotation de la terre sur elle-même et autour du soleil est un fait confirmé par toutes les observations directes et tous les calculs. Il en est de même de la théorie de l'attraction. Quand Newton en formula les lois, des objections se produisirent de toutes parts : elles furent toutes réfutées, et les progrès ultérieurs de la mécanique céleste confirment tous les jours l'existence de ces lois. En physique, la théorie de la transformation des forces, quoique d'origine récente, domine déjà la science tout entière; les difficultés disparaissent à mesure qu'elles surgissent, et tous les jours des preuves nouvelles s'ajoutent à celles que l'on connaissait déjà. Chaleur, lumière, électricité, magnétisme, ne sont pas des agens distincts, des fluides impondérables, comme on disait autrefois, ce sont des modes de mouvement. En chimie, la théorie moderne de l'atomicité rend compte non-seulement de la nature des combinaisons connues, mais, permettant en outre de prévoir les combinaisons possibles, elle devient une puissante méthode d'investigation qui enfante tous les jours de nouvelles découvertes. En physiologie, la doctrine des actions réflexes, malgré son origine récente, s'affermit également par l'addition des observations et des expériences nouvelles qui la confirment.

Comme celui de la physiologie, l'objet des sciences naturelles est plus complexe que celui des sciences astronomiques, physiques ou chimiques; les faits sont moins simples, moins nets, les phénomènes plus compliqués, les expériences moins sûres, les déductions plus difficiles. Dans l'être organisé, végétal ou animal, des appareils multiples et variés remplissent des fonctions différentes qui s'influencent réciproquement. Les formes ne sont plus géométriques comme celles des astres et des cristaux : elles sont variables avec l'âge, puisque les êtres vivans naissent, s'accroissent et meurent. L'ensemble de ces êtres constitue une série progressive qui se compose de créatures de plus en plus parfaites, depuis ces organismes élémentaires et ambigus, intermédiaires entre le végétal et l'animal, jusqu'à l'homme, glorieux couronnement du règne organisé. Récemment encore aucune loi générale ne reliait ces êtres entre eux : on avait reconnu leurs affinités réciproques, traduites par la méthode naturelle en botanique et en zoologie; mais la cause de ces affinités, celle du développement individuel, les liens qui unissent les végétaux et les animaux fossiles aux végétaux et aux animaux vivans, étaient inconnus. La théorie de l'évolution, émise par Lamarck (1) dès 1809, philosophiquement comprise par Goethe, définitivement formulée par Charles Darwin et développée par ses disciples, relie entre elles toutes les parties de l'histoire naturelle, comme les lois de Newton ont relié entre eux les mouvemens des corps célestes. Cette théorie, connue aussi sous les noms de darwinisme, transformisme, théorie de la descendance, a été maintes fois exposée. Mon but dans cette étude est de montrer qu'elle a tous les caractères des lois newtoniennes, et qu'elle s'appuie comme elles sur une concordance de preuves qui se multiplient tous les jours. Au jugement des esprits non prévenus et suffisamment doués, elles lui donnent donc le caractère de probabilité voisine de la certitude, *postulatum* de la vérité dans les sciences positives.

I. — CONTINUITÉ DE LA CRÉATION. — ATAVISME.

Le point de départ de la doctrine de l'évolution, c'est la *continuité de la création* sur la terre, depuis la première apparition des êtres organisés jusqu'à l'heure actuelle. Cette continuité est une découverte des temps modernes. Au commencement et même au milieu du XVIIIe siècle, les naturalistes ne connaissaient guère que les végétaux et les animaux vivans. La paléontologie n'était pas encore née. Cependant, dès la fin du XVIe siècle, deux grands artistes, Léonard de Vinci et Bernard Palissy (2) avaient déjà annoncé que la

(1) Voyez une étude sur Lamarck dans la *Revue* du 1er mars 1873.

(2) *Discours admirables des pierres,* 1580 (*OEuvres complètes*), édition Cap, p. 275.

terre renfermait des coquilles qui avaient vécu dans le sein de mers disparues dont le fond émergé constituait le squelette des continens actuels. Leur œil exercé avait reconnu l'analogie de ces formes nouvelles avec les formes connues des coquilles vivantes; mais c'est seulement un siècle plus tard que cette vérité fut établie scientifiquement par Stenon et Hooke, puis vulgarisée par Buffon. Les progrès de la paléontologie ne pouvaient être rapides. Les matériaux dont elle se sert, enfouis dans les profondeurs de la terre, ne sont le plus souvent restitués à la lumière que par des fouilles entreprises dans une intention toute différente : c'est le hasard qui les met au jour, et la plupart de ces restes négligés, dispersés, oubliés, souvent détruits, sont perdus pour l'étude. On ne recueillit d'abord que des débris animaux, ossemens, carapaces et coquilles, les empreintes végétales conservées dans le sein de la terre passaient complétement inaperçues. On savait seulement qu'il existait des bois silicifiés fossiles, semblables au bois de nos arbres vivans.

L'ignorance de la paléontologie se compliquait chez Linné et ses contemporains d'une idée préconçue : ils admettaient *a priori* que les espèces avaient été créées l'une après l'autre, qu'elles jouissaient d'une existence propre et se distinguaient par des caractères dits *spécifiques* se transmettant héréditairement par voie de génération. Ces naturalistes étaient convaincus que ces espèces n'avaient d'autre lien entre elles qu'une ressemblance plus ou moins étroite avec d'autres espèces auxquelles on les réunissait pour constituer le groupe conçu sous le nom de *genre* par Tournefort. Ce préjugé, joint à l'absence de toute notion paléontologique, empêchait le progrès qui s'est accompli depuis; il se faisait dans une autre direction : la botanique, science purement descriptive à cette époque, avait devant elle la tâche immense de découvrir, de reconnaître, de décrire et de classer les végétaux vivans à la surface du globe : elle y suffisait à peine, et l'inventaire est loin d'être achevé.

La paléontologie systématique est l'œuvre du XIX[e] siècle. Sous l'impulsion de Cuvier, celle des animaux devança celle des végétaux. Cependant ceux-ci sont étudiés à leur tour par Schlotheim, Adolphe Brongniart, Corda, Lindley et Goeppert; mais, la plupart des animaux et des végétaux découverts dans le sein de la terre paraissant fort différens de ceux qui vivent actuellement, on en avait conclu qu'il y avait discontinuité complète entre la création des êtres organisés vivans et celle des corps organisés fossiles. Le génie de Cuvier n'avait cependant pas méconnu que les espèces éteintes rentraient dans le cadre général du règne animal et comblaient certaines lacunes entre les différens ordres dont il se compose; mais il n'admettait pas que les animaux vivans fussent les descendans de leurs ancêtres disparus. La géologie de cette époque

était favorable à l'opinion de Cuvier : elle enseignait que la terre avait été le théâtre de grandes révolutions, de cataclysmes épouvantables dans lesquels tous les êtres créés avaient péri. Le déluge biblique, origine première de ces idées préconçues, était un exemple et une preuve de ces cataclysmes. Il y a plus : le soulèvement des montagnes, attesté par le redressement et le contournement des couches déposées d'abord horizontalement au fond de la mer, apparaissait aux yeux des géologues comme un phénomène violent et subit comparable à un changement à vue sur la scène de l'Opéra lorsque les montagnes surgissent au coup de sifflet du machiniste. Ces soulèvemens semblaient être la cause de cataclysmes périodiques entraînant la destruction de tous les animaux et de tous les végétaux existant alors. La science moderne a fait justice de toutes ces suppositions. Éclairée par la physique du globe et la paléontologie, l'histoire de la terre nous enseigne que notre globe n'a pas été le théâtre de révolutions périodiques. Ses archives, représentées par les différentes couches qui composent l'écorce terrestre, renferment les débris d'une succession d'animaux et de végétaux commençant par les organismes les plus simples et se terminant par les plus complexes. Semblables aux inscriptions et aux médailles sur lesquelles s'appuie la chronologie de l'histoire, ils nous dévoilent la progression des êtres depuis les terrains les plus anciens jusqu'aux plus modernes. La continuité avec les espèces actuellement vivantes ne saurait être niée désormais : il n'y a pas d'hiatus dans la création.

Donnons d'abord quelques exemples empruntés à la botanique. Dans nos jardins et dans nos bois, nous sommes entourés de végétaux qui vivaient aux époques géologiques antérieures à l'époque moderne. Deux espèces d'érables (1), le hêtre, le sapin argenté, le noyer d'Amérique à feuilles cendrées, le grenadier, l'arbre de Judée, le laurier-rose, les pistachiers lentisque et térébinthe, l'arbre aux quarante écus (2), existaient déjà pendant l'époque tertiaire. Le climat de cette époque ayant été plus chaud que celui de la nôtre, on les retrouve à l'état fossile dans des localités où ils ne pourraient plus vivre actuellement : le grenadier aux environs de Lyon, le laurier des Canaries en Provence, le gincko au Spitzberg, en Sibérie et au Groënland, à des latitudes où aucun arbre ne peut résister actuellement à la violence des vents et aux rigueurs de l'hiver. On a retrouvé le même arbre à l'état fossile près de Sinigaglia en Italie. Ainsi donc le gincko, qui date de l'époque jurassique,

(1) *Acer opulifolium, A. monspessulanum.*
(2) *Gincko biloba.*

s'est propagé en rayonnant pendant l'époque tertiaire du pôle vers les régions méridionales. Partout il a succombé par suite de changemens climatologiques auxquels il a été soumis, excepté en Chine et au Japon, où il est encore à l'état sauvage. Réintroduit en Europe en 1754, il s'accommode très bien des climats de l'Angleterre, de la France et de l'Italie. Voilà donc un arbre fossile encore vivant, ainsi que ceux mentionnés précédemment avec lui. Il en est de même du laurier-rose (*Nerium oleander*). Spontané dans le Var, la rivière de Gênes, la Sicile, le midi de l'Espagne, la Grèce, la Syrie, etc., il a été trouvé fossile dans les grès tertiaires inférieurs de la Sarthe, dont le climat présent lui serait mortel.

Ces deux exemples, auxquels nous pourrions en joindre beaucoup d'autres, suffisent pour démontrer que la flore actuelle n'est que la continuation de la flore fossile, puisque des espèces enfouies dans le sein de la terre vivent encore à sa surface; mais le plus souvent l'identité des formes fossiles avec les formes vivantes n'est pas absolue : on trouve de légères nuances. Comment s'en étonner, puisque le climat auquel l'espèce actuelle s'est accommodée est différent de celui auquel l'espèce fossile était soumise? Les influences du milieu ambiant sont encore manifestes de nos jours. En voyageant du sud au nord, ou en s'élevant de la plaine sur les Alpes et les Pyrénées, on voit les espèces se modifier. Les botanistes leur ont donné souvent des noms différens, mais on reconnaît très bien l'identité originelle en suivant pas à pas les modifications successives qu'elles subissent (1). Le voisinage de la mer, l'humidité plus ou moins grande de l'atmosphère, la nature et la composition chimique du sol produisent des effets semblables. Il est grand, le nombre des espèces vivantes que l'on peut rattacher ainsi par voie de comparaison aux espèces fossiles; mais il en est beaucoup aussi dont la généalogie n'est pas encore établie et ne le sera peut-être jamais. Toutefois on peut affirmer dès aujourd'hui que la flore actuelle est, par voie de descendance, la continuation de la flore tertiaire.

Cette descendance nous est encore démontrée par les phénomènes d'*atavisme* que nous présente le règne végétal. On entend par atavisme la réapparition chez les descendans de caractères ou de particularités qui existaient chez les ancêtres. En voici quelques exemples. Le gincko, dont nous avons parlé, a les feuilles d'une fougère, le tronc d'un arbre de la famille des conifères, des fleurs mâles en chatons comme celles des amentacées (peupliers, bouleaux, etc.), et une graine nue comme celle des *Cycas*. Ces faits et d'autres plus minutieux prouvent que les fougères sont les ancê-

(1) Le genévrier de la plaine devient le genévrier nain de la montagne, le *Saxifraga aspera* devient *Saxifraga bryoides*, le pin sylvestre pin de montagne, etc.

tres communs de cet arbre et des cycadées; il possède en outre, par anticipation, les chatons mâles des amentacées, qui lui succéderont dans l'ordre hiérarchique des végétaux, ordre identique à celui de la succession des végétaux dans l'échelle des terrains géologiques. Tout le monde connaît le vulgaire chardon roulant de nos terrains stériles; il fait partie du genre *Eryngium*, famille des ombellifères. Cette famille appartient à l'embranchement des *Dicotyledones*, et comme toutes les plantes qui germent avec deux feuilles séminales, la plupart des *Eryngium* ont des feuilles à nervures divergentes; mais un certain nombre d'*Eryngium* américains portent de longues feuilles rubanées à nervures parallèles comme celle des ananas, des *Pandanus*, des *Agave*. Ces *Eryngium* ont donc conservé par atavisme les feuilles des végétaux monocotylédones, leurs ancêtres. Les *Arum* ou les *Smilax* au contraire, quoique monocotylédones, possèdent déjà par anticipation les feuilles divergentes des dicotylédones, leurs successeurs. De même les *Acacia* de la Nouvelle-Hollande ont, au lieu de feuilles composées comme ceux de l'Afrique et de l'Asie, des feuilles à nervures parallèles, pétioles élargis appelés *phyllodes*, analogues aux feuilles rubanaires des monocotylédones. De même encore certaines renoncules aquatiques rappellent les fluteaux (*Alisma*) de nos marais, qui appartiennent aux monocotylédones. La crainte d'entrer dans des détails trop techniques et de citer des plantes connues des seuls botanistes m'empêche de multiplier ces exemples.

Voyons si la zoologie confirme les vérités générales que la botanique nous enseigne, sachons si le règne animal actuellement vivant se continue également sans interruption avec le règne animal fossile, si les êtres qui se meuvent et se multiplient autour de nous sont les descendans de ceux dont les ossemens ou les enveloppes solides reposent depuis un nombre incalculable de siècles au sein des couches géologiques. Je ne parlerai guère que des mammifères pour n'être pas entraîné à citer des animaux inconnus de la plupart des lecteurs. La botanique nous a appris que les grandes divisions du règne végétal, les monocotylédones et les dicotylédones, comprenant les végétaux supérieurs ou phanérogames, ont été précédés dans les dépôts plus anciens par leurs ancêtres paléontologiques immédiats, les fougères et les lycopodes. Il en est de même pour les mammifères : les plus inférieurs, didelphes ou marsupiaux de l'Australie (kangourous, thylacine, phascolôme), correspondent à des didelphes fossiles, les *Thylacotherium* et les *Phascolatherium* de l'étage jurassique de Stonesfield en Angleterre. Ce sont les mammifères les plus anciens que l'on connaisse. Ainsi, de même qu'en botanique les monocotylédones et les gymnospermes ont paru avant les dicotylédones, dont l'organisation est plus par-

faite, de même les mammifères inférieurs ou marsupiaux ont précédé les mammifères plus parfaits dont l'homme fait partie. Dans les deux règnes, l'ordre paléontologique et l'ordre hiérarchique se confondent. Les êtres organisés les plus simples ont paru avant les plus complexes, les inférieurs avant les supérieurs. Étudions l'origine de quelques ordres bien connus de la classe des mammifères supérieurs.

Quel est l'observateur, artiste ou savant, peu importe, qui n'ait été frappé des formes étranges et massives de certains animaux, — éléphans, rhinocéros, hippopotames et tapirs, — qui jurent avec les formes habituelles des mammifères appartenant aux ordres voisins, chevaux, cerfs, gazelles, taureaux et moutons? La science confirme ce que l'instinct de l'artiste fait pressentir. Ces animaux monstrueux sont pour ainsi dire des étrangers dans la création actuelle, ce sont les descendans directs et immédiats de leurs prédécesseurs éteints. Dans la faune fossile, les mastodontes ou éléphans fossiles à molaires hérissées de tubercules, ont précédé les éléphans à molaires composées de lames verticales à surface lisse. Cautley et Falconer ont découvert dans les terrains tertiaires des collines de Siwalik, au pied de l'Himalaya, les débris d'un animal (1) que les naturalistes ont tantôt classé parmi les éléphans, tantôt parmi les mastodontes : cet animal établit donc la transition entre les mastodontes, genre éteint, et les nombreux éléphans qui lui ont succédé. De nos jours, il n'existe plus que deux espèces d'éléphans vivans. Celui de l'Inde diffère à peine de l'*Elephas antiquus* fossile, fort voisin lui-même de l'*Elephas meridionalis*, également fossile, et trouvés tous deux dans les couches pliocènes ou tertiaires supérieures de France et d'Italie. Quant à l'éléphant d'Afrique, il se rattache directement à l'*Elephas priscus* provenant des couches les plus récentes du Val d'Arno en Toscane. Ne sait-on pas aussi qu'en 1799 un pêcheur tongouse découvrit à l'embouchure de la Léna en Sibérie un éléphant en chair et en os, couvert de crins et de laine, conservé dans la glace qui l'entourait; c'est l'*Elephas primigenius* des naturalistes. Son squelette est le plus bel ornement du musée de Pétersbourg.

La généalogie des rhinocéros est aussi évidente que celle des éléphans. La souche primitive remonte aux *Palæotherium*, pachydermes dont Cuvier trouva les os en telle abondance dans les plâtrières de Montmartre à Paris qu'il put reconstituer le squelette complet de ces animaux : l'une des espèces était de la taille d'un cheval. Ces quadrupèdes étaient munis d'une trompe comme les tapirs et avaient comme eux les os du nez très courts. Dans les rhino-

(1) *Elephas Cliftii* ou *Mastodon elephantoïdes*.

céros fossiles, descendans des *Palæotherium*, les os du nez sont plus développés et portent une ou deux cornes. Le rhinocéros unicorne d'Asie se rattache à deux rhinocéros fossiles, celui de Sansan dans le Gers et celui d'Eppelsheim sur les bords du Rhin. Les affinités du rhinocéros bicorne d'Afrique avec celui provenant des argiles rouges de Pikermi, près d'Athènes, ont été signalées par un éminent paléontologiste, M. Gaudry, qui a découvert et décrit ce dernier animal sous le nom de *Rhinoceros pachygnathus*. On connaît trois espèces de tapirs vivans : une dans l'Inde, les deux autres dans l'Amérique méridionale. De véritables tapirs fossiles des terrains tertiaires supérieurs, leurs prédécesseurs immédiats, descendent eux-mêmes des *Lophiodon* du commencement de l'époque tertiaire.

Étudions encore les solipèdes, représentés actuellement par les différentes espèces de chevaux et d'ânes. Ce qui caractérise ces animaux, c'est de marcher sur un seul doigt terminé par un sabot, tandis que les pachydermes ont deux ou plusieurs doigts ; mais la paléontologie nous a fait connaître une série d'animaux par lesquels, en partant des pachydermes, on arrive insensiblement aux chevaux actuels : ainsi l'*Archippus* avait quatre doigts aux pieds de devant; le *Palæotherium* trois, celui du milieu étant plus large que les deux latéraux, l'*Hipparion* en avait trois également, mais les deux latéraux étaient très amoindris. Enfin dans le cheval actuel les doigts latéraux sont réduits à deux stylets osseux cachés sous la peau et sans usage : l'animal marche sur un seul doigt. De même l'os extérieur de la jambe, le péroné, entier dans le *Palæotherium*, se réduit également chez le cheval à un court stylet incapable de fortifier le membre dont il fait partie. Ainsi le cheval, l'animal le plus rapide et le plus élégant de la création, descend de lourds pachydermes antédiluviens. On sait combien l'homme a pu faire varier et améliorer les races chevalines qu'il a créées par la sélection artificielle et un entraînement judicieux. L'animal a été profondément modifié dans ses formes extérieures, cependant on voit quelquefois réapparaître le second doigt ou un rudiment du cinquième métacarpien et un autre os qui existaient chez l'*Hipparion*, ancêtre du cheval. Il existe des individus qui offrent accidentellement une raie noire le long de l'épine dorsale ou des vergetures sur les flancs, indices de la parenté du cheval, de l'âne, du zèbre, de l'hémione et du dauw, chez lesquels cette raie ou ces vergetures sont constantes : nouvelle preuve qu'ils ont tous une souche commune dont ils sont les descendans diversifiés. Donnons un dernier exemple emprunté à l'ordre des carnassiers. M. Gaudry a découvert dans les argiles rouges de Pikermi, près d'Athènes, une hyène (1) intermédiaire entre la hyène

(1) *Hyena eximia.*

rayée et la hyène tachetée vivantes qui sont ses dérivés, et trois civettes qui se rapprochent de plus en plus des hyènes par leurs caractères ostéologiques. Les *Amphycion* fossiles sont intermédiaires entre le loup et le chien et un genre parmi les canidés, le *Cynodon* se rapproche des civettes. Enfin M. Gaudry a rapporté de Grèce vingt-deux crânes et les membres d'une espèce de singe, le *Mesopithecus Pentelici*, qui relie les macaques aux semnopithèques.

La chaîne des animaux est donc continue, et les lacunes qui semblaient séparer les animaux vivans des animaux fossiles, les animaux fossiles ou les animaux vivans entre eux se comblent journellement. On connaît en paléontologie les passages des reptiles aux oiseaux; ceux des reptiles aux mammifères existent encore en Australie, ce sont les monotrêmes (ornithorhynque et échidné); quelques genres d'animaux inférieurs ont même traversé toute la série des terrains depuis les plus anciens jusqu'à l'époque actuelle : tels sont les encrines, les oursins, les térébratules et les coraux à six ou huit rayons, tandis que les coraux à quatre rayons, leur souche commune, expirent déjà dans la période houillère (1).

Les phénomènes d'atavisme que nous avons constatés dans le règne végétal existent également dans le règne animal. Nous en avons déjà indiqué quelques-uns chez le cheval dont les membres présentent les rudimens avortés et sans usage des os qui sont entiers et fonctionnaient utilement chez les *Palæotherium*. Les exemples foisonnent, je me borne à en indiquer un petit nombre. Les chiens et les autres carnivores qui marchent sur quatre doigts ont un pouce et un gros orteil avortés munis d'un ongle, mais qui ne porte pas sur le sol. L'ornithorhynque et l'échidné ont conservé le sternum de l'ichthyosaure, reptile pélagique éteint, voisin des poissons. Chez lui, ce sternum soutenait des nageoires, chez les monotrêmes ce sont des membres antérieurs dont l'usage est de fouir le sol. Dans les baleines adultes, les dents sont remplacées par des fanons, lames parallèles élastiques implantées dans la mâchoire supérieure : elles ferment la vaste gueule de l'animal, laissent échapper l'eau par leurs interstices, mais arrêtent au passage les petits animaux dont le gigantesque cétacé se nourrit. Chez la jeune baleine, on voit les rudimens de dents analogues à celles des reptiles et des genres voisins, les cachalots et les dauphins; mais ces dents ne poussent pas et sont remplacées par des fanons. Il en est de même chez les ruminans (bœuf, mouton, cerf, etc.); les incisives n'existent qu'à la mâchoire inférieure, mais sous le bourrelet cartilagineux de la mâchoire supérieure on trouve le germe des dents qui ne se sont pas développées. Un paléontologiste distingué, M. le

(1) E. Haeckel, *Arabische Corallen*, p. 48.

professeur Rutimeyer de Bâle, a été même conduit par ses études à considérer tous les systèmes de première dentition appelée *dentitions de lait* comme ataviques ou héréditaires et les dentitions définitives comme acquises ultérieurement. Issus des sauriens ou lézards munis de deux poumons, les serpens n'en ont qu'un seul qui se prolonge dans le ventre, mais au sommet de ce poumon unique on découvre une petite masse avortée qui représente l'autre poumon.

Ces organes rétrospectifs sont en général rudimentaires et sans usage. L'homme lui-même n'en est pas dépourvu, et je suis forcé de le citer, parce qu'il sait par son expérience personnelle que ces organes ne lui sont d'aucune utilité. Il porte sur sa poitrine les traces des mamelles qui ne se développent et ne fonctionnent que chez la femme. Ces traces sont une réminiscence éloignée de l'hermaphroditisme qui caractérise les animaux inférieurs. Parmi les muscles, ceux de l'oreille, incapables de la faire mouvoir, représentent exactement ceux qui impriment des mouvemens si rapides et si variés à l'oreille du cheval et de l'âne. Le muscle peaucier, au moyen duquel ces quadrupèdes impriment à leur peau des secousses vibratoires pour chasser les mouches qui l'incommodent, existe également sur les parties latérales du cou de l'homme, mais il est incapable de mouvoir la peau et reste par conséquent sans usage. Je citerai encore le plantaire grêle, auxiliaire inutile des muscles puissans du mollet, mais dont la rupture donne lieu à l'accident connu sous le nom de *coup de fouet*. Mince et sans force chez l'homme, ce muscle est très développé chez les chats; aussi est-il le principal agent des sauts prodigieux qu'ils exécutent pour atteindre leur proie. Les muscles pyramidaux, réminiscence des muscles qui ferment la poche des marsupiaux, nous reportent aux mammifères inférieurs. La caroncule lacrymale est une trace de la troisième paupière des reptiles et des oiseaux, le coccyx un rudiment de queue, l'appendice vermiforme de l'intestin grêle le cœcum des rongeurs réduit à la grosseur d'un tuyau de plume. La science compte déjà plus de vingt cas authentiques dans lesquels un grain de sable ou un pépin de raisin pénétrant dans cet étroit cul-de-sac ont amené une péritonite suivie de mort. Ainsi donc la série animale comme la série végétale nous offre une foule d'exemples d'atavisme, c'est-à-dire d'organes avortés sans usage pour l'espèce qui les présente, mais qui, bien développés, fonctionnaient utilement chez d'autres espèces moins élevées dans la série. Ces réminiscences sont des preuves inattaquables en faveur de la continuité de la création et de la théorie de la descendance.

Depuis peu de temps, les anatomistes sont entrés dans une autre voie qui a déjà conduit à des résultats importans et confir-

matifs de ceux que nous avons énoncés. Les muscles chez l'homme présentent souvent des anomalies dans leurs formes, leurs attaches, leurs divisions en deux ou plusieurs faisceaux. Jusqu'ici les traités d'anatomie humaine se bornaient à signaler ces anomalies, ils ne les discutaient pas. On les croyait rares, elles sont très communes. M. John Wood, professeur d'anatomie au *King's college* de Londres, n'a pas observé moins de 558 anomalies sur 36 cadavres seulement (1). Or, en comparant ces anomalies avec les muscles correspondans des animaux, on reconnaît qu'elles représentent l'état normal des ordres inférieurs à l'homme. Ainsi MM. Wood et Samuel Pozzi ont observé plusieurs fois chez l'homme un muscle appelé *sternalis brutorum* par les anciens anatomistes. Ce muscle est normal chez les singes supérieurs jusqu'aux cynocéphales. D'autres anomalies sont une réminiscence de la forme habituelle de ces muscles chez les carnassiers, les rongeurs, les marsupiaux et même les reptiles. On observe aussi des os anormaux. M. Luschka, professeur à Tubingue, a rencontré sur un homme des os représentant l'*episternum* de beaucoup de mammifères. Les organes intérieurs ne sont pas toujours conformés de la même manière, et M. Samuel Pozzi a signalé chez l'homme la présence accidentelle d'un lobe impair du poumon appelé *azygos*, commun à tous les quadrupèdes. Je m'arrête de peur d'entrer dans des détails trop techniques, et me borne à constater que les anomalies, confirmant les inductions tirées des organes rudimentaires, proclament comme eux l'unité et la continuité dans la création du règne animal; mais cela ne signifie en aucune façon que l'homme descende du singe. Des écrivains incompétens attribuent souvent cette opinion à Darwin et à ses disciples; c'est une assertion complétement erronée. Aucun zoologiste sérieux n'a jamais dit que l'homme descendît des singes en général ou d'un singe en particulier, mais depuis Linné tous les naturalistes considèrent l'homme comme faisant partie de la classe des mammifères. Linné le plaçait avec les singes dans l'ordre des primates, car c'est avec les singes qu'il a le plus d'analogies morphologiques, anatomiques et physiologiques. L'homme est sorti du règne animal tout entier, comme le prouvent la structure normale de ses organes en fonction, comparés à ceux des mammifères supérieurs, les organes sans fonctions dont les rudimens font partie de son économie, et enfin les anomalies rétrospectives qui rappellent l'état régulier de ses prédécesseurs dans l'ordre de la création.

(1) *Variations in human myology observed during the session 1867-1868* (*Proceedings of the royal Society*, t. XVI, p. 483).

II. — TRANSITIONS ENTRE LES ÊTRES ORGANISÉS. — NON-EXISTENCE DE L'ESPÈCE.

Goethe, âgé de quatre-vingt-deux ans, déclarait (1) que Linné était, après Shakspeare et Spinosa, l'auteur qui avait fait sur lui la plus vive impression. En parlant ainsi, il avait en vue la *Philosophia botanica* de ce naturaliste, livre plein de vues prophétiques dont l'avenir a consacré la justesse : chacune est condensée dans une courte phrase aphoristique, presque toutes sont devenues des axiômes de la science. Une de ces sentences est celle-ci : *natura non fecit saltus*, il n'y a pas de lacunes dans la nature. En effet, si l'on considère l'ensemble du règne organisé, on voit que les formes végétales et animales passent insensiblement les unes aux autres : individus, espèces, genres, familles, embranchemens, règnes, rien n'est isolé, tout se tient. Dans cet immense tableau, il n'y a pas de couleurs tranchées, il n'y a que des nuances et des dégradations infinies. Les exemples sont innombrables. Il est des genres où les botanistes n'ont pu s'entendre sur la distinction des espèces, tant elles se confondent les unes avec les autres. Tels sont les genres rose, ronce (*Rubus*), *Hieracium*, etc. Dans certaines familles, les crucifères, les ombellifères par exemple, les limites des genres sont tellement indécises qu'elles n'ont jamais été fixées définitivement. Même observation pour les familles : le genre *Verbascum* est intermédiaire entre les solanées et les scrofularinées, le genre *Detarium* entre les rosacées et les légumineuses, l'*Aphyllantes* entre les liliacées et les joncées. Les classes même ne sont pas séparées par des limites infranchissables. Les nénuphars sont intermédiaires entre les monocotylédones et les dicotylédones, les cycadées entre les fougères et les gymnospermes. Certains champignons, des infusoires problématiques, oscillent entre les végétaux et les animaux. Toutes nos divisions dites naturelles sont, comme Lamarck l'avait déjà dit, réellement artificielles.

Il faut en dire autant du règne animal. En fait d'espèces, on trouve tous les passages imaginables entre la grande marte brune du Poitou et la marte zibeline de Sibérie, qui en paraît si différente. Les espèces de campagnols, de souris, d'écureuils, de chiens sauvages et dans les mammifères supérieurs, la famille des sapajous (*Cebus*), sont composées d'espèces si semblables, si voisines, se confondant tellement les unes avec les autres que l'accord entre les zoologistes ne se fera jamais. Dans les oiseaux, les ornithologistes citent le genre vautour, les fauvettes et les bécasseaux. Dans les poissons, les ichthyologistes se perdent dans la distinction des espèces de

(1) *Œuvres d'histoire naturelle*, traduites par Ch. Martins, p. 191.

morues, de salmones. Les malacologistes ont renoncé à se mettre d'accord dans le genre hélice, cône, *Unio*, huître et térébratules vivantes ou fossiles. Rien de plus frappant qu'une espèce de planorbe (*Planorbis multiformis*), coquille abondante dans les calcaires d'eau douce de Steinheim, en Wurtemberg. Le docteur Hilgendorf a montré que cette espèce présentait vingt-deux variétés de formes telles que certaines ressemblent à des hélices, d'autres à des scalaires, genres fort différens du genre planorbe. Trouvées dans des couches géologiques distinctes, ces formes, loin d'être reconnues comme des variations d'un même animal, avaient été considérées comme constituant au moins douze espèces appartenant à plusieurs genres séparés.

Comme transitions entre groupes zoologiques, je citerai le galéopithèque, intermédiaire entre les singes et les chauves-souris, la loutre entre les fouines et les phoques, le bœuf musqué du Groënland entre les bœufs et les moutons, le geai entre les oiseaux de proie diurnes et les passereaux. Dans les reptiles, les lézards ont quatre pattes, les bimanes les deux antérieures seulement, les bipèdes et les chalcides les deux postérieures, le *Pseudopus Pallasii* de Dalmatie de petits tubercules sans usage, et dans l'orvet de nos bois, les membres sont cachés sous la peau ; enfin ils disparaissent avec l'os sternal dans les véritables serpens qui sont complétement privés de membres. On voit que la transition est aussi ménagée que possible. Il serait inutile de multiplier les exemples, la loi est générale et sans exception. Les lacunes apparentes se comblent journellement par la découverte d'animaux vivans ou fossiles, et la chaîne interrompue se renoue et se continue.

Une conséquence nécessaire de la loi de l'évolution et de la continuité de la création, c'est que l'*espèce* n'existe pas telle qu'elle était comprise par les naturalistes du temps passé. Pour eux, les êtres organisés avaient été créés séparément, et ils s'imaginaient pouvoir discerner ces êtres isolés propagés par voie de génération successive. Ainsi Linné croyait avoir distingué les espèces telles qu'elles étaient sorties des mains du Créateur. Chez ce grand naturaliste, les facultés synthétiques et analytiques étaient si bien équilibrées que pendant longtemps on admit ses espèces comme des types définitifs. Cependant, en examinant les plantes de plus près, on finit par apercevoir des différences qui avaient échappé à sa sagacité ou qu'il n'avait pas jugées assez importantes pour motiver l'établissement d'une nouvelle espèce et la création d'un nouveau nom. Peu à peu on divisa et on subdivisa les espèces linnéennes. Dans la flore de Suède, le pays de l'Europe le mieux connu sous le point de vue botanique, Linné comptait en 1745 huit espèces du genre *Hieracium*; M. Fries en 1846 en énumère seize. Linné distinguait deux

espèces de roses, M. Fries en décrit huit. Il en a été de même dans les autres pays de l'Europe. En 1815, dans sa *Flore française*, De Candolle décrit neuf espèces de ronces (*Rubus*), et en 1848 MM. Grenier et Godron en comptent 24 dans leur *Flore de France*. En 1869, M. Gaston Genevier en distingue 203 dans la seule vallée de la Loire. Tous les genres ne se sont pas accrus dans cette proportion, mais tous ont vu le nombre de leurs espèces augmenter rarement par la découverte d'une forme entièrement nouvelle et inconnue, mais le plus souvent parce qu'on a séparé, distingué et nommé des formes connues que l'on réunissait autrefois sous le même nom spécifique. Quelques botanistes doués au plus haut degré de l'esprit analytique, frappés par les différences, peu sensibles aux analogies, poussent la multiplication à ses dernières limites, et comme on ne trouve pas deux pieds d'une même plante qui se ressemblent complétement, il en résulte que l'idée d'espèce se confond avec celle d'individu. En effet, un observateur attentif, parcourant habituellement une allée de marronniers ou de tilleuls, trouvera en examinant ces arbres dans les quatre saisons de l'année que chacun d'eux présente quelque particularité qui manque à son voisin. Plusieurs botanistes, ayant sous les yeux de nombreux échantillons d'une même plante recueillies dans une même localité, sont incapables de se convaincre réciproquement : l'un voudra comprendre tous ces individus sous un même nom, c'est-à-dire en faire une seule espèce; l'autre, tenant compte des différences qu'ils présentent toujours, en voudra faire deux, un autre en distinguera trois ou quatre, désignées chacune par un adjectif particulier. L'espèce n'existant pas, c'est-à-dire les plantes et les animaux passant des uns aux autres par des nuances insensibles, le conflit est sans solution et l'accord impossible. La notion de l'espèce est donc une notion purement subjective; ainsi que Lamarck l'avait très bien compris, elle n'a d'existence que dans l'esprit du naturaliste qui la crée. Cependant comme il faut nommer les plantes et les animaux pour les distinguer entre eux, on continuera à *faire des espèces*, pour me servir du terme consacré, mais on ne se querellera plus. Les uns, doués de l'esprit synthétique, s'efforceront de ne distinguer que des êtres qui ont des formes très différentes; les autres, les esprits analytiques, résisteront à cette tendance, et ne confondront pas des plantes ou des animaux qui sont semblables sans être identiques. C'est un juste équilibre entre ces facultés de l'esprit, l'analyse et la synthèse, qui fait les grands classificateurs : Linné, de Jussieu, Lamarck, les deux De Candolle, Cuvier, Robert Brown, De Blainville, Lindley, Joseph Hooker, Bentham et leurs imitateurs.

Ce serait ici le lieu de parler des causes multiples qui modifient les plantes et les animaux dans leurs caractères extérieurs et les

transforment en espèces; mais ce long chapitre mériterait une étude spéciale. Je me contenterai d'énumérer les causes principales de la transformation : d'abord l'influence du milieu, c'est-à-dire les changemens de climat et de conditions d'existence agissant pendant la longue série des périodes géologiques. L'être, s'adaptant peu à peu au nouveau milieu dans lequel il se trouve placé, se modifie, se métamorphose et devient une nouvelle espèce. Une autre cause est l'hybridité, c'est-à-dire les fécondations croisées donnant lieu à un hybride, un métis qui se propage à son tour. Dans le règne animal, nous connaissons les léporides métis du lièvre et du lapin, dans le règne végétal l'*Aegilops triticoïdes*, hybride spontané du blé et de l'*Aegilops ovata*, très commun dans le midi de la France. Une troisième cause est la sélection naturelle, c'est-à-dire la survivance dans la lutte pour l'existence des espèces les mieux douées. Lutte des végétaux entre eux, des animaux entre eux, des végétaux avec les animaux : lutte incessante, éternelle, d'où résulte l'harmonie que nous admirons dans la création. Cette lutte produit un état stable, mais temporaire, qui nous paraît immuable et définitif, parce que nous passons vite sur la terre et que nous observons la nature depuis hier. Notre expérience personnelle est presque nulle, et celle de nos ancêtres civilisés insuffisante. Nous soupçonnons à peine les changemens qui se sont opérés avant nous : ceux qui s'opèrent sous nos yeux nous échappent par la petitesse des effets, que le temps seul rend appréciables. Cette lutte des êtres organisés entre eux est comparable à celle de forces physiques égales et contraires qui s'annulent réciproquement, et au lieu d'un mouvement produisent le repos. L'homme lui-même, quand il a voulu concilier les antagonismes sociaux, n'a-t-il pas, au lieu de la force qui comprime, essayé d'opposer ces antagonismes l'un à l'autre et de les neutraliser ainsi? n'a-t-il pas inventé l'équilibre des pouvoirs? En cela, il ne faisait qu'imiter la nature, et les fondateurs du gouvernement parlementaire en Angleterre appliquaient les doctrines de leur illustre compatriote Charles Darwin avant même qu'il fût né.

III. — PREUVES TIRÉES DE L'EMBRYOLOGIE. — ACCORD DU PRINCIPE DE L'ÉVOLUTION AVEC LA MÉTHODE NATURELLE.

Pour démontrer l'affinité des êtres organisés, nous les avons considérés jusqu'ici dans leur état adulte, c'est-à-dire l'animal arrivé au terme de sa croissance, la plante munie de ses fleurs et de ses fruits. Nous avons trouvé des analogies nombreuses et variées entre ces êtres achevés; mais elles le sont encore plus si nous les considérons dans leur première période de développement, dans leur état

embryonnaire. Un grand fait fondamental nous frappe d'abord, c'est que tout être organisé, végétal ou animal, procède d'une cellule. La loi est sans exception depuis les algues élémentaires qui ont apparu en premier lieu dans les anciennes mers géologiques jusqu'à l'homme, le dernier venu sur le globe terrestre; mais dès que l'évolution individuelle commence, des différences se manifestent. Chez les végétaux inférieurs dits inembryonnés, la cellule séparée de sa mère donne directement naissance à l'être nouveau. Chez les végétaux supérieurs, un embryon, une plante en miniature apparaît déjà dans la graine : elle est munie de feuilles primordiales transitoires appelées cotylédons, toujours différentes de celles que la plante portera plus tard. Dans les monocotylédones, qui succèdent hiérarchiquement et géologiquement aux inembryonnés, il n'y a qu'un cotylédon; dans les végétaux supérieurs, appelés dicotylédonés, il y en a deux, toujours opposés et toujours simples. Ainsi c'est dans l'embryon que nous trouvons le seul trait commun à chacun des trois grands embranchemens du règne végétal. Si nous considérons maintenant les subdivisions de ces embranchemens, c'est-à-dire les familles naturelles, nous trouvons avec Jussieu que les caractères tirés de l'embryon et de ses enveloppes, c'est-à-dire de la graine, sont encore ceux qui s'appliquent le plus généralement à toutes les plantes d'une même famille. Dans les unes, l'embryon constitue à lui seul toute la graine comme dans les renonculacées et les crucifères; dans les autres, il est accompagné d'un corps de nature variable appelé albumen ou endosperme. Sa nature fournit également des caractères distinctifs qu'on chercherait vainement dans les fleurs, les fruits ou les feuilles. Farineux dans les graminées, l'albumen est huileux dans les euphorbiacées, corné dans les rubiacées, etc. En un mot, les caractères tirés de l'embryon et de la graine sont en général les seuls qui soient communs à tous les végétaux composant les divisions et les subdivisions du règne végétal. Les plantes ayant toutes une origine commune, on conçoit qu'il en soit ainsi. Leur analogie est encore évidente dans la graine et pendant la germination; plus tard les différences se manifestent : elles sont dues aux déviations spécifiques résultant du développement ultérieur diversement modifié par les influences variées auxquelles le végétal est soumis.

C'est également dans l'embryologie seulement qu'on a pu trouver en zoologie les caractères généraux qui s'appliquent à tous les animaux d'une même classe. Les petits de tous les mammifères viennent au monde vivans et nus; la mère les nourrit de son lait. Ceux des oiseaux, des reptiles et des poissons sont renfermés dans un œuf entouré d'une coquille et contenant la substance nutritive de l'embryon dont le développement a lieu pendant l'incubation. Malgré

ces différences, tous les embryons se ressemblent dans les premières semaines et témoignent ainsi de leur origine commune. Ainsi les embryons de l'homme, du chien, de la tortue, âgés d'un mois, et celui de la poule au quatrième jour de l'incubation, diffèrent si peu l'un de l'autre qu'on ne saurait les distinguer (1); mais, au bout de six ou huit semaines pour les deux mammifères et le reptile et de huit jours pour le poulet, les traits distinctifs apparaissent et s'accentuent à mesure que l'animal s'accroît. Aussi le fondateur de l'embryologie comparée, l'illustre Ernest de Baer, avait-il coutume de dire que, s'il oubliait par malheur d'étiqueter les bocaux renfermant les embryons très jeunes qu'il recevait de toutes parts, il lui était dans la suite impossible de dire à quelle classe d'animaux ces fœtus appartenaient. Je comprends l'étonnement des commençans et des gens du monde lorsqu'ils voient que les caractères généraux des grandes divisions du règne animal et du règne végétal sont empruntés à l'embryon, état initial et passager des êtres organisés; mais, grâce aux doctrines évolutionistes, il est clair que l'embryon seul pouvait fournir ces caractères, car seul il présente l'ensemble de ceux qui sont fondamentaux et communs à toute une classe; plus tard ils sont masqués par le développement diversifié des êtres qui la composent.

Quand on a voulu diviser une grande classe, les mammifères par exemple, la génération a encore fourni le seul trait commun qui s'appliquât à tous les animaux compris dans les trois subdivisions principales. Chez les mammifères supérieurs, le fœtus acquiert déjà un grand développement dans le sein de la mère avec laquelle il communique par un organe spécial appelé placenta. Dans les mammifères plus inférieurs, appelés didelphes ou marsupiaux, ce fœtus est expulsé de bonne heure et déposé par la mère dans une poche lorsqu'il pèse à peine quelques grammes; il se greffe sur une tétine, grandit dans cette poche, et s'y réfugie encore au moindre danger lorsqu'il est assez fort pour la quitter. Enfin dans les monotrèmes ou ornithodelphes, le mode de génération est intermédiaire entre celui des vivipares ou mammifères et des ovipares ou reptiles et oiseaux.

L'identité originelle des espèces d'un même ordre nous est révélée également par l'embryologie dans les rangs inférieurs du règne animal. Rien de plus divers que les genres dont se compose l'ordre des crustacés. Un certain nombre d'entre eux avaient été rangés jadis dans la classe des mollusques, et il n'est pas de zoologiste qui ne s'étonne à ses débuts de voir figurer dans un même groupe des animaux aussi différens qu'un anatife, un crabe, une écrevisse, une

(1) Voyez Haeckel, *Histoire de la Création des êtres organisés*, traduction française, pl. II, p. 271.

lernocère et une sacculine; mais la consanguinité de ces animaux nous est dévoilée par leur forme embryonnaire appelée *Nauplius*, qui est à peu de chose près la même pour tous. De là cette conséquence naturelle que le nauplius est le type originaire qui a donné naissance à tous les crustacés. On pourrait répéter cette démonstration pour un ordre quelconque en s'appuyant sur la paléontologie, qui nous prouve constamment que ces types fondamentaux apparaissent toujours les premiers dans le sein des terrains avant les dérivés qui en sont sortis. Ainsi dans les reptiles ce sont des animaux ressemblant aux protées actuels; dans les batraciens de petits animaux appelés *Protriton* par M. Gaudry, intermédiaires entre les batraciens munis d'une queue, comme les salamandres, et ceux qui en sont privés comme les grenouilles, issus tous deux d'un type commun, le *Protriton*.

Ces enseignemens ne sont pas les seuls que nous donne l'embryologie : au lieu d'embrasser un ordre d'animaux tout entier, si nous considérons un animal en particulier et que nous suivions son développement, nous verrons encore la grande loi de l'évolution se manifester de la manière la plus éclatante. Je prends un exemple généralement connu : la grenouille commune. La femelle pond un œuf fécondé; mais, quand cet œuf éclot, il en sort un être bien différent de sa mère, un têtard, animal aquatique, muni d'une longue nageoire caudale, respirant par des branchies l'air contenu dans l'eau et mourant asphyxié si on le sort de son élément liquide; c'est un poisson, mais ce poisson n'est qu'un état transitoire de la grenouille. On voit paraître d'abord les pattes de derrière, puis celles de devant. Pendant que ces pattes s'allongent, la queue se raccourcit et finit par disparaître complétement. Ces changemens extérieurs sont accompagnés de modifications intérieures non moins surprenantes. Les vaisseaux qui se rendaient aux branchies s'oblitèrent peu à peu, celles-ci disparaissent insensiblement et sont remplacées par des poumons qui respirent l'air de l'atmosphère; l'animal purement aquatique est devenu amphibie; le têtard s'est métamorphosé en grenouille.

Ainsi donc le batracien a d'abord été poisson et est devenu amphibie par suite de changemens qui s'opèrent sous nos yeux; mais cette métamorphose n'est pas spéciale aux batraciens, elle s'opère chez tous les animaux à l'intérieur de l'œuf ou dans le sein de la mère. Dans le premier mois de leur vie embryonnaire, les mammifères, les oiseaux et les reptiles portent sur le cou des fissures indices des branchies des poissons, mais ces branchies ne se développent pas, l'animal recevant le sang de la mère qui a respiré pour lui ou se nourrissant aux dépens du jaune de l'œuf. Le cœur de l'homme et le système de vaisseaux qui en procède rappellent d'a-

bord celui des poissons, puis celui des reptiles, et c'est pour ainsi dire la première inspiration de l'enfant nouveau-né qui, fermant la communication des deux cavités appelées oreillettes, le transforme en un être à respiration purement aérienne (1). Au commencement de la vie fœtale, les quatre membres sont représentés par de simples palettes attachées directement au tronc; le bras, l'avant-bras, la cuisse et la jambe apparaissent plus tard, et chez tous l'appendice caudal est plus ou moins développé. Ces embryons ressemblent donc à des poissons comme le têtard de la grenouille; mais par suite d'une évolution progressive ils deviennent mammifères, oiseaux ou reptiles, suivant qu'ils proviennent d'un animal appartenant à l'une de ces trois classes; c'est l'évolution individuelle connue sous le nom d'*ontogénie* par opposition à la *phylogénie*, qui expliquait l'évolution d'un type tel que le *Nauplius* par exemple, qui donne naissance à toute la série des crustacés.

Nous ne pouvons pas reconnaître dans les végétaux un développement semblable à l'évolution ontogénique, parce que ces êtres sont trop simples et que leur hiérarchie n'est pas évidente comme celle des animaux. Un végétal dit supérieur ne diffère pas tellement d'un végétal inférieur qu'on puisse apprécier une évolution individuelle. Cependant il y a dans les fougères, après leur germination, un état transitoire qui rappelle singulièrement l'état définitif des végétaux cellulaires. La grande loi de l'évolution se manifeste donc à la fois dans la série végétale et animale depuis l'apparition de ses premiers termes à la surface du globe jusqu'aux temps actuels; elle se manifeste également, si nous considérons à part une classe de végétaux ou d'animaux, — c'est la *phylogénie*, — et enfin elle se révèle dans chaque individu en particulier, puisqu'il gravit un certain nombre d'échelons pour atteindre celui où se trouve l'être qui lui a donné naissance : c'est l'*ontogénie*.

Signalons une dernière concordance de preuves qui est d'autant plus convaincante qu'elle établit une étroite solidarité entre l'ancienne philosophie des sciences naturelles conçue par Linné, développée par Jussieu, et la nouvelle doctrine dont l'origine remonte à Lamarck. La méthode naturelle, c'est-à-dire la classification des êtres établie sur leurs affinités, avait été indiquée par Magnol et formulée par Linné; mais c'est Laurent de Jussieu qui en fut le législateur: c'est lui qui établit les bases sur lesquelles elle repose et rédigea le code qui la régit, dans la préface du *Genera plantarum,* qui parut en 1789. A cette époque, la paléontologie végétale n'existait pas, l'anatomie végétale naissait à peine, on ne connaissait qu'un nombre de plantes fort restreint : la doctrine de l'évolution n'était pas même

(1) Voyez, pour plus de détails, A. Sabatier, *Études sur le cœur,* 1873.

soupçonnée. Guidé par l'instinct du génie, Laurent de Jussieu cherche et trouve dans l'embryon végétal les bases de la classification naturelle; il comprend que cet état transitoire est le plus important de tous. Aujourd'hui nous savons pourquoi il en est ainsi; c'est que, les végétaux ayant une origine commune, l'embryon résume en lui les traits primitifs, fondamentaux, qui s'effacent lorsque les végétaux se diversifient en se développant. L'ordre que Linné avait déjà établi dans la classification naturelle des végétaux (1) : acotylédones, polycotylédones (*gymnospermes*), monocotylédones et dicotylédones, Jussieu le conserve et le justifie; puis il subordonne successivement les organes les moins importans aux plus importans. Empruntant après l'embryon ses caractères d'abord à ses enveloppes, c'est-à-dire à la graine, puis au fruit, ensuite aux étamines, à la corolle, au calice et enfin aux organes foliacés, il établit la série des familles naturelles. Or quel est l'ordre de cette série? C'est précisément l'ordre de l'évolution du règne végétal depuis les terrains primaires jusqu'à l'époque actuelle. Ainsi partant d'un principe rationnel, la *subordination des caractères*, Jussieu construit la série évolutive, qu'il ne connaissait pas, telle cependant que nous l'envisageons aujourd'hui. Quelle preuve plus convaincante de la vérité d'une doctrine pour tout homme réfléchi que de voir un grand esprit arriver par des voies différentes à un résultat confirmé un siècle après lui, grâce aux acquisitions et aux progrès des sciences de la nature?

Le principe de l'évolution n'est point limité aux êtres organisés, c'est un principe général qui s'applique à tout ce qui a un commencement, une durée progressive, une décadence inévitable et une fin prévue. L'application de ce principe est destinée à hâter le progrès de toutes les sciences positives, et à éclairer d'un nouveau jour l'histoire de l'humanité : système solaire, globe terrestre, êtres organisés, genre humain, civilisation, peuples, langage, religions, ordre social et politique, tout suit les lois de l'évolution. Rien ne se crée, tout se transforme. Salomon l'avait déjà compris lorsqu'il disait : *Nihil sub sole novi*. L'immobilité, un recul définitif, sont des impossibilités démontrées par l'histoire et confirmées par l'expérience de tous les jours. Les changemens brusques, les restaurations violentes ou les bouleversemens complets sans racines dans le passé n'ont point de chances dans l'avenir. Le temps est l'auxiliaire indispensable de toute modification durable, et l'évolution de la nature vivante est le modèle et la règle de tout ce qui progresse dans l'ordre physique comme dans l'ordre intellectuel et moral.

CHARLES MARTINS.

(1) *Philosophia botanica*, p. 402.

LES

MAITRES D'AUTREFOIS

IV[1].

L'ÉCOLE HOLLANDAISE. — RUYSDAEL, — CUYP.

I.

La Haye.

Quand on n'a pas visité la Hollande et qu'on connaît le Louvre, est-il possible de se faire une idée juste de l'art hollandais? Très certainement. Sauf quelques lacunes rares, tel peintre qui nous manque presque absolument, tel autre dont nous n'avons pas le dernier mot, et la liste en serait courte, le Louvre nous offre sur l'ensemble de l'école, sur son esprit, son caractère, ses perfections, sur la diversité des genres, un seul excepté, — les tableaux de *corporations* ou de *régens*, un aperçu historique à peu près décisif et par conséquent un fonds d'études inépuisable.

Harlem possède en propre un peintre dont nous ne connaissions que le nom, avant qu'il ne nous fût révélé très récemment par une faveur bruyante et fort méritée. Cet homme est Frans Hals, et l'enthousiasme tardif dont il est l'objet ne se comprendrait guère hors de Harlem et d'Amsterdam. Jean Steen ne nous est pas beaucoup plus familier. C'est un esprit peu attrayant qu'il faut fréquenter chez lui, cultiver de près, avec lequel il importe de converser souvent pour n'être pas trop choqué par ses bruyantes saillies et par ses licences, — moins éventé qu'il n'en a l'air, moins grossier qu'on ne le croirait, très inégal, parce qu'il peint à tort et à travers, après boire comme avant. Somme toute, il est bon de savoir ce que vaut Jean

(1) Voyez la *Revue* des 1er, 15 janvier et 1er février.

Steen quand il est à jeun, et le Louvre ne donne qu'une idée très imparfaite de sa tempérance et de son grand talent. Van der Meer est presque inédit en France, et comme il a des côtés d'observateur assez étranges même en son pays, le voyage ne serait pas inutile si l'on tenait à se bien renseigner sur cette particularité de l'art hollandais. A part ces découvertes et quelques autres de peu de prix, il n'en reste pas à faire de notables en dehors du Louvre et de ses annexes, j'entends par là certaines collections françaises qui ont la valeur d'un musée par le choix des noms et la beauté des exemplaires. On dirait que Ruysdael a peint pour la France, tant ses œuvres y sont nombreuses, tant il est visible aujourd'hui qu'on le goûte et qu'on le respecte. Pour deviner le génie natif de Paul Potter ou la puissance expansive de Cuyp, il faudrait peut-être quelque effort d'induction; mais on y arriverait. Hobbema aurait pu se borner à peindre *le Moulin* du Louvre; il gagnerait certainement à n'être connu que par cette page maîtresse. Quant à Metzu, Terburg, aux deux Ostade, surtout à Pierre de Hooch, on pourrait presque les voir à Paris et s'en tenir là.

Aussi j'ai cru longtemps, et c'est une opinion qui se confirme ici, que quelqu'un nous rendrait un grand service en écrivant un voyage autour du Louvre, moins encore, car la vie n'y suffirait pas, un voyage autour du salon carré, moins encore, un simple voyage autour de quelques tableaux, parmi lesquels on choisirait, je suppose, *la Visite* de Metzu, *le Militaire et la Jeune Femme* de Terburg et l'*Intérieur hollandais* de Pierre de Hooch. Assurément ce serait, sans aller bien loin, une exploration originale et aujourd'hui de grand enseignement. Un critique éclairé qui se chargerait de nous révéler tout ce que renferment ces trois tableaux, nous étonnerait, je crois, beaucoup par l'abondance et la nouveauté des aperçus. On verrait qu'une œuvre d'art bien modeste peut servir de texte à de longues analyses. On s'apercevrait que l'étude est un travail en profondeur plutôt qu'en étendue, qu'il n'est pas nécessaire d'en élargir les limites pour en accroître la force pénétrante, et qu'il y a de très grandes lois dans un petit objet.

Qui nous a jamais défini dans son intimité la manière de ces trois peintres, les meilleurs, les plus savans dessinateurs de l'école, du moins en fait de figures? Le *Lansquenet* de Terburg par exemple, ce gros homme en harnais de guerre, avec sa cuirasse, son pourpoint de buffle, sa grande épée, ses bottes à entonnoir, son feutre posé par terre, sa grosse face enluminée, mal rasée, un peu suante, avec ses cheveux gras, ses petits yeux humides et sa large main, potelée et sensuelle, dans laquelle il offre des pièces d'or et dont le geste nous éclaire assez sur les sentimens du personnage et sur l'objet de sa visite, — cette figure, un des plus beaux morceaux

hollandais que nous possédions au Louvre, qu'en savons-nous? On a bien dit, je présume, qu'elle était peinte au naturel, que l'expression était des plus vraies, et que la peinture en était excellente. Excellente est peu concluant, il faut en convenir, lorsqu'il s'agit de nous apprendre le pourquoi des choses. Pourquoi excellente? Est-ce parce que la nature est imitée de telle façon qu'on croit la prendre sur le fait? est-ce parce qu'aucun détail n'est omis? est-ce parce que la peinture en est lisse, simple, propre, limpide, aimable à regarder, facile à saisir, et qu'elle ne pèche en aucun point ni par la minutie, ni par le négligé? Comment se fait-il que depuis qu'on s'exerce à peindre des figures costumées dans leur acception familière, dans une attitude posée, et certainement posant devant le peintre, on n'a jamais ni dessiné, ni modelé, ni peint comme cela? Le dessin, où l'apercevez-vous, sinon dans le résultat, qui est tout à fait extraordinaire de naturel, de justesse, d'ampleur, de finesse et de réalité sans excès? Saisissez-vous un trait, un contour, un accent, un point de repère, qui sentent le jalon, la mesure prise? Ces épaules fuyantes en leur perspective et dans leur courbe, ce long bras posé sur la cuisse, si parfaitement dans sa manche, ce gros corps rebondi, sanglé haut, si exact dans son épaisseur, si flottant dans ses limites extérieures, ces deux mains souples qui, grandies à l'échelle de la nature, auraient l'étonnante apparence d'un moulage, — ne trouvez-vous pas que tout cela est coulé d'un jet dans un moule qui ne ressemble guère aux accens anguleux, craintifs ou présomptueux, incertains ou géométriques, dans lesquels s'enferme ordinairement le dessin moderne? Notre temps s'honore avec raison de compter des observateurs émérites qui dessinent fortement, finement et bien. J'en citerais un qui physionomiquement dessine une attitude, un mouvement, un geste, une main dans ses plans, ses phalanges, son action, ses contractions, de telle manière que, pour ce seul mérite, et il en a de plus grands, il serait un maître incontesté dans notre école actuelle. Comparez, je vous prie, sa pointe aiguë, spirituelle, expressive, énergique, au dessin presque impersonnel de Terburg. Ici vous apercevrez des formules, une science qui se possède, un savoir acquis qui vient en aide à l'examen, le soutient, au besoin y suppléerait, et qui, pour ainsi dire, dicte à l'œil ce qu'il doit voir, à l'esprit ce qu'il doit sentir. Là, rien de semblable : un art qui se plie au caractère des choses, un savoir qui s'oublie devant les particularités de la vie, rien de préconçu, rien qui précède la naïve, forte et sensible observation de ce qui est; en sorte qu'on pourrait dire que le peintre éminent dont je parle *a un dessin*, tandis qu'il est impossible d'apercevoir du premier coup quel est celui de Terburg, de Metzu, de Pierre de Hooch.

Allez de l'un à l'autre. Après avoir examiné le galant soudard de

Terburg, passez à ce personnage maigre, un peu gourmé, d'un autre monde et déjà d'une autre époque, qui se présente avec quelque cérémonie, debout et saluant comme un homme de qualité cette fine personne aux bras fluets, aux mains nerveuses, qui le reçoit chez elle et n'y voit pas de mal. Puis arrêtez-vous devant l'*Intérieur* de Pierre de Hooch; entrez dans ce tableau profond, étouffé, si bien clos, où le jour est si tamisé, où il y a du feu, du silence, un aimable bien-être, un joli mystère, et regardez près de la femme aux yeux luisans, aux lèvres rouges, aux dents friandes, ce grand garçon à mine ingénue, qui fait penser à Molière, un peu benêt, un fils émancipé de M. Diafoirus, tout droit sur ses jambes en fuseaux, tout gauche en ses grands habits raides, tout singulier avec sa rapière, si maladroit dans ses faux aplombs, si bien à ce qu'il fait, si merveilleusement créé qu'on ne l'oublie plus. Là encore c'est la même science cachée, le même dessin anonyme, le même et incompréhensible mélange de nature et d'art. Pas l'ombre de parti-pris dans cette expression des choses si ingénument sincère, que la formule en devient insaisissable; pas de *chic*, ce qui veut dire, en termes d'atelier, nulles mauvaises habitudes, nulle ignorance affectant des airs capables et pas de manie. Faites un essai, si vous savez tenir un crayon; allez copier le trait de ces trois figures, essayez de les *mettre en place*, proposez-vous cet exercice difficile de faire de cette peinture indéchiffrable un extrait qui en soit le dessin. Essayez de même avec un dessinateur moderne, et peut-être, sans autre avertissement, découvrirez-vous vous-même, en réussissant avec le moderne, en échouant avec les anciens, qu'il y a tout un abîme d'art entre eux.

Le même étonnement saisit quand on étudie les autres parties de cet art exemplaire. La couleur, le clair-obscur, le modelé des surfaces pleines, le jeu de l'air ambiant, enfin la facture, c'est-à-dire les opérations de la main, tout est perfection et mystère. A prendre l'exécution par sa superficie, trouvez-vous qu'elle ressemble à ce qu'on a fait depuis? et jugez-vous que la manière de peindre aujourd'hui soit en progrès ou en retard sur celle-là? De nos jours, est-ce à moi de le dire? de deux choses l'une, ou l'on peint avec soin, et l'on ne peint pas toujours très bien, ou l'on y met plus de malice, et l'on ne peint guère. C'est lourd et sommaire, spirituel et négligé, sensible et fort esquivé, ou bien c'est consciencieux, expliqué partout, rendu selon les lois de l'imitation, et personne, pas même ceux qui la pratiquent, n'oseraient déclarer que cette peinture, pour être plus scrupuleuse, en est plus parfaite. Chacun se fait un métier selon son goût, son degré d'ignorance ou d'éducation, la lourdeur ou la subtilité de sa nature, selon sa complexion morale et physique, selon son sang, selon ses nerfs. Nous avons des

exécutions lymphatiques, nerveuses, robustes, débiles, fougueuses ou ordonnées, impertinentes ou timides, seulement sages dont on dit qu'elles sont ennuyeuses, exclusivement sensibles, dont on dit qu'elles n'ont pas de fonds. Bref, autant d'individus, autant de styles et de formules, quant au dessin, quant à la couleur et quant à l'expression de tout le reste par l'action de la main.

On discute avec quelque vivacité pour savoir lequel a raison de ces exécutans si divers. En toute conscience, personne n'a précisément tort, mais les faits témoignent que personne n'a pleinement raison. La vérité qui nous mettrait tous d'accord reste à démontrer; elle consisterait à établir : qu'il y a dans la peinture un métier qui s'apprend et par conséquent peut et doit être enseigné, une méthode élémentaire qui également peut et doit être transmise, — que ce métier et cette méthode sont aussi nécessaires en peinture que l'art de bien dire et de bien écrire pour ceux qui se servent de la parole ou de la plume, — qu'il n'y a nul inconvénient à ce que ces élémens nous soient communs, — que prétendre se distinguer par l'habit quand on ne se distingue en rien par la personne est une pauvre et vaine façon de prouver qu'on est quelqu'un. Jadis c'était tout le contraire, et la preuve, c'est la parfaite unité des écoles, où le même air de famille appartenait à des personnalités si distinctes et si hautes. Eh bien! cet air de famille leur venait d'une éducation simple, uniforme, bien entendue et, comme on le voit, bien salutaire. Or cette éducation, dont nous n'avons pas conservé une seule trace, quelle était-elle? Voilà ce que je voudrais qu'on enseignât et ce que je n'ai jamais entendu dire ni dans une chaire, ni dans un livre, ni dans les cours d'esthétique, ni dans les leçons orales. Ce serait un enseignement professionnel de plus à une époque où presque tous nous sont donnés, excepté celui-là.

Ne nous fatiguons pas d'étudier ensemble ces beaux modèles. Regardez ces chairs, ces têtes, ces mains, ces gorges nues : rendez-vous compte de leur souplesse, de leur plénitude, de leur coloris si vrai, presque sans couleur, de leur tissu compact et si mince, si dense et cependant si peu chargé. Examinez de même les ajustemens et les accessoires, les satins, les fourrures, les draps, les velours, les soies, les feutres, les plumes, les épées, les ors, les broderies, les tapis, les fonds, les lits à tentures, les parquets si parfaitement unis, si parfaitement solides. Voyez comme tout est pareil chez Terburg et chez Pierre de Hooch, et cependant comme tout diffère, comme la main agit de même, comme le coloris a les mêmes élémens, et cependant comme ici le sujet est enveloppé, fuyant, voilé, profond, comme la demi-teinte transforme, assombrit, éloigne toutes les parties de cette toile admirable, comme elle donne aux choses leur mystère, leur esprit, un sens encore plus saisissable,

une intimité plus chaude et plus invitante, — tandis que chez Terburg les choses se passent avec moins de cachotterie; la vraie lumière est partout, le lit est à peine dissimulé par la couleur sombre des tentures, le modelé est dans son naturel, ferme, plein, nuancé de tons simples, peu transformés, seulement choisis, de sorte que couleur, facture, évidence du ton, évidence de la forme, évidence du fait, tout est d'accord pour exprimer qu'avec de tels personnages il ne doit y avoir ni détours, ni circonlocutions, ni demi-teintes. Et considérez que chez Pierre de Hooch comme chez Metzu, chez le plus renfermé comme chez le plus communicatif de ces trois peintres fameux, vous distinguerez toujours une part de sentiment qui leur est propre et qui est leur secret, une part de méthode et d'éducation reçue qui leur est commune et qui est le secret de l'école.

Trouvez-vous qu'ils colorent bien tout en colorant l'un plutôt en gris, l'autre plutôt en brun et en or sombre? Et jugez-vous que leur coloris n'a pas plus d'éclat que le nôtre tout en étant plus sourd, plus de richesse tout en étant plus neutre, plus de puissance et de beaucoup tout en contenant moins de forces visibles? Quand par hasard vous apercevez dans une collection ancienne un tableau de genre moderne, fût-il des meilleurs et sous tous les rapports des plus fortement conçus, passez-moi le mot, c'est quelque chose comme une *image*, c'est-à-dire une peinture qui fait effort pour être colorée et qui ne l'est point assez, pour être peinte et qui s'évapore, pour être consistante et qui n'y parvient pas toujours ni par sa lourdeur quand elle est épaisse, ni par l'émail de ses surfaces lorsque par hasard elle est mince. A quoi cela tient-il? car il y a de quoi consterner les hommes d'instinct, de sens et de talent qui peuvent être frappés de ces différences? Sommes-nous beaucoup moins doués? Peut-être. Moins chercheurs? Tout au contraire. Nous sommes surtout moins bien élevés. Supposons que, par un miracle qui n'est pas assez demandé et qui, fût-il imploré comme il devrait l'être, ne s'accomplira probablement jamais en France, un Metzu ou un Pierre de Hooch ressuscite au milieu de nous, quelle semence il jetterait dans les ateliers et quel généreux et riche terrain il trouverait pour y faire éclore de bons peintres et de belles œuvres. Notre ignorance est donc extrême. On dirait vraiment que l'art de peindre est depuis longtemps un secret perdu et que les derniers maîtres tout à fait expérimentés qui le pratiquèrent en ont emporté la clé avec eux. Il nous la faudrait, on la demande, personne ne l'a plus; on la cherche, elle est introuvable. Il en résulte que l'individualisme des méthodes n'est à vrai dire que l'effort de chacun pour imaginer ce qu'il n'a point appris; que dans certaines habiletés pratiques on sent les laborieux expédiens d'un esprit en peine; et que presque toujours la soi-disant originalité des procédés modernes cache au

fond d'incurables malaises. Voulez-vous avoir une idée des investigations de ceux qui cherchent et des vérités que nous mettons au jour après de longs efforts? Je n'en donnerai qu'un exemple, et le voici.

Notre art pittoresque, genre historique, genre, paysage, nature morte et autres, s'est compliqué depuis quelque temps d'une question fort à la mode et qui mérite en effet de nous occuper, car il s'agit de rendre à la peinture un de ses moyens d'expression les plus délicats et les plus nécessaires. Je veux parler de ce qu'on est convenu d'appeler les *valeurs*. On entend par ce mot d'origine assez vague, de sens obscur, la quantité de clair ou de sombre qui se trouve contenue dans un ton. Exprimée par le dessin et par la gravure, la nuance est facile à saisir : tel noir aura, par rapport au papier qui représente l'unité de clair, plus de valeur que tel gris. Exprimée par la couleur, c'est une abstraction non moins positive, mais moins aisée à définir. Grâce à une série d'observations d'ailleurs peu profondes et par une opération analytique qui serait familière à des chimistes, on dégage d'une couleur donnée cet élément de clair ou d'obscur qui se combine avec son principe colorant, et scientifiquement on arrive à considérer un ton sous le double aspect de la couleur et de la valeur, de sorte qu'il y a dans un violet par exemple non-seulement à estimer la quantité de rouge et de bleu qui peut en multiplier les nuances à l'infini, mais à tenir compte aussi de la quantité de clarté ou de force qui le rapproche soit de l'unité claire, soit de l'unité sombre. L'intérêt de cet examen est celui-ci : une couleur n'existe pas en soi, puisqu'elle est, comme on le sait, modifiée par l'influence d'une couleur voisine. A plus forte raison, n'a-t-elle en soi ni vertu ni beauté. Sa qualité lui vient de son entourage, ce qu'on appelle aussi ses complémentaires. On peut ainsi, par des contrastes et des rapprochemens favorables, lui donner des acceptions très diverses. Bien colorer, je le dirai plus expressément ailleurs, c'est ou connaître ou bien sentir d'instinct la nécessité de ces rapprochemens; mais bien colorer, c'est en outre et surtout savoir habilement rapprocher les valeurs des tons. Si vous ôtiez d'un Véronèse, d'un Titien, d'un Rubens, ce juste rapport des valeurs dans leur coloris, vous n'auriez plus qu'un coloriage discordant, sans force, sans délicatesse et sans rareté. A mesure que le principe colorant diminue dans un ton, l'élément valeur y prédomine. S'il arrive, comme dans les demi-teintes où toute couleur pâlit, comme dans les tableaux de clair-obscur outré où toute nuance s'évanouit, comme dans Rembrandt par exemple, où quelquefois tout est monochrome, s'il arrive, dis-je, que l'élément coloris disparaisse presque absolument, il reste sur la palette un principe neutre, subtil et cependant réel, la valeur pour

ainsi dire abstraite des choses disparues, et c'est avec ce principe négatif, incolore, d'une délicatesse infinie, que se font quelquefois les plus rares tableaux.

Ces choses terribles à énoncer en français et dont vraiment l'exposition n'est permise que dans un atelier et à huis-clos, il m'a fallu vous les dire, puisque je n'aurais pas été compris sans cela. Or cette loi qu'il s'agit aujourd'hui de mettre en pratique, n'imaginez pas qu'on l'ait découverte; on l'a retrouvée parmi des pièces fort oubliées dans les archives de l'art de peindre. Peu de peintres en France en ont eu le sentiment bien formel. Il y eut des écoles entières qui ne s'en doutèrent pas, s'en passèrent et ne s'en trouvèrent pas mieux, on le voit maintenant. Si j'écrivais l'histoire de l'art français au XIXe siècle, je vous dirais comment cette loi fut tour à tour observée puis méconnue, quel fut le peintre qui s'en servit, quel est celui qui l'ignora, et vous n'auriez pas de peine à convenir qu'on eut tort de l'ignorer. Un peintre éminent, trop admiré quant à sa technique, qui vivra, s'il vit, par le fond de son sentiment, des élans fort originaux, un rare instinct du pittoresque, surtout par la ténacité de ses efforts, Decamps, ne s'est jamais occupé de savoir qu'il y eût des valeurs sur une palette; c'est une grande infirmité qui commence à frapper les gens un peu avisés et dont les esprits délicats souffrent beaucoup. Je vous dirais également à quel observateur sagace les paysagistes contemporains doivent les meilleures leçons qu'ils aient reçues; comment, par une grâce d'état charmante, cet esprit sincère, simplificateur par essence, eut le sentiment naturel des valeurs en toute chose, les étudia mieux que personne, en établit les règles, les formula dans ses œuvres et en donna de jour en jour des démonstrations plus heureuses. C'est désormais le principal souci de tous ceux qui cherchent, depuis ceux qui cherchent en silence jusqu'à ceux qui le font plus bruyamment et sous des noms bizarres. La doctrine qui s'est appelée *réaliste* n'a pas d'autre fondement sérieux qu'une observation meilleure et plus saine des lois du coloris. Il faut bien se rendre à l'évidence et reconnaître qu'il y a du bon dans ces visées, et que si les réalistes savaient plus et peignaient mieux, il en est dans le nombre qui peindraient fort bien. Leur œil en général a des aperçus très justes et des sensations particulièrement délicates, et, chose singulière, les autres parties de leur métier ne le sont plus du tout. Ils ont, paraît-il, une des facultés les plus rares, ils manquent de ce qui devrait être le plus commun, si bien que leurs qualités, qui sont grandes, perdent leur prix pour n'être pas employées comme il faudrait, qu'ils ont l'air de révolutionnaires parce qu'ils affectent de n'admettre que la moitié des vérités nécessaires, et

qu'il s'en faut à la fois de très peu et de beaucoup qu'ils n'aient strictement raison.

Tout cela, c'était l'*a b c* de l'art hollandais, ce devrait être l'*a b c* du nôtre. Je ne sais pas quelle était, doctrinalement parlant, l'opinion de Pierre de Hooch, de Terburg et de Metzu sur les valeurs, ni comment ils les nommaient, ni même s'ils avaient un nom pour exprimer ce que les couleurs doivent avoir de nuancé, de relatif, de doux, de suave, de subtil dans leurs rapports. Peut-être le coloris dans son ensemble comportait-il à la fois toutes ces qualités soit positives, soit impalpables. Toujours est-il que la vie de leurs œuvres et la beauté de leur art tiennent précisément à l'emploi savant de ce principe. La différence qui les sépare des tentatives modernes est celle-ci : de leur temps, on n'attachait au clair-obscur un grand prix et un grand sens, que parce que cela paraissait être l'élément vital de tout art bien conçu. Sans cet artifice, où l'imagination joue le premier rôle, il n'y avait pour ainsi dire plus de fiction dans la reproduction des choses, et partant l'homme s'absentait de son œuvre ou du moins n'y participait plus à ce moment du travail où sa sensibilité doit surtout intervenir. Les délicatesses d'un Metzu, le mystère d'un Pierre de Hooch tiennent, je vous l'ai dit, à ce qu'il y a beaucoup d'air autour des objets, beaucoup d'ombres autour des lumières, beaucoup d'apaisemens dans les couleurs fuyantes, beaucoup de transpositions dans les tons, beaucoup de transformations purement imaginaires dans l'aspect des choses, en un mot, le plus merveilleux emploi qu'on ait jamais fait du clair-obscur, en d'autres termes aussi, la plus judicieuse application de la loi des valeurs. Aujourd'hui c'est le contraire. Toute valeur un peu rare, toute couleur finement observée, semblent avoir pour but d'abolir le clair-obscur et de supprimer l'air. Ce qui servait à lier sert à découdre. Toute peinture dite originale est un placage, une mosaïque. L'abus des rondeurs inutiles a jeté dans l'excès des surfaces plates, des corps sans épaisseur. Le modelé a disparu le jour même où les moyens de l'exprimer semblaient meilleurs et devaient le rendre plus savant, de sorte que ce qui fut un progrès chez les Hollandais est pour nous un pas en arrière, et qu'après être sortis de l'art archaïque, sous prétexte d'innover encore, nous y revenons.

Que dire à cela? Quel est celui qui démontrera l'erreur où nous tombons? De claires et frappantes leçons, qui les donnera? Il y aurait un expédient plus sûr : faire une belle œuvre qui contînt tout l'art ancien avec l'esprit moderne, qui fût le XIXe siècle et la France, ressemblât trait pour trait à un Metzu, et ne laissât pas voir qu'on s'en est souvenu.

II.

De tous les peintres hollandais, Ruysdael est celui qui ressemble le plus noblement à son pays. Il en a l'ampleur, la tristesse, la placidité un peu morne, le charme monotone et tranquille. Avec des lignes fuyantes, une palette sévère, en deux grands traits expressément physionomiques, — des horizons gris qui n'ont pas de limites, des ciels gris dont l'infini se mesure, — il nous aura laissé de la Hollande un portrait, je ne dirai pas familier, mais intime, attachant, admirablement fidèle et qui ne vieillit pas. A d'autres titres encore, Ruysdael est, je crois bien, la plus haute figure de l'école après Rembrandt, et ce n'est pas une mince gloire pour un peintre qui n'a fait que des paysages soi-disant inanimés, et pas un être vivant, du moins sans l'aide de quelqu'un.

Considérez qu'à le prendre par le détail, Ruysdael serait peut-être inférieur à beaucoup de ses compatriotes. D'abord il n'est pas adroit à un moment et dans un genre où l'adresse était la monnaie courante du talent, et peut-être est-ce à ce défaut de dextérité qu'il doit l'assiette et le poids ordinaire de sa pensée. Il n'est pas non plus précisément habile. Il peint bien et n'affecte aucune originalité de métier. Ce qu'il veut dire, il le dit nettement, avec justesse, mais comme avec lenteur, sans sous-entendus, vivacité ni malices. Son dessin n'a pas toujours le caractère incisif, aigu, l'accent bizarre, propres à certains tableaux d'Hobbema. Je n'oublierai pas qu'au Louvre, devant le *Moulin à eau*, la vanne d'Hobbema, une œuvre supérieure qui n'a pas, je vous l'ai dit, son égale en Hollande, il m'est arrivé quelquefois de m'attiédir pour Ruysdael. Ce *Moulin* est une œuvre si charmante, il est si précis, si ferme dans sa construction, si voulu d'un bout à l'autre dans son métier, d'une coloration si forte et si belle, le ciel est d'une qualité si rare, tout y paraît si finement gravé, avant d'être peint, et si bien peint par dessus cette âpre gravure; enfin, pour me servir d'une expression qui sera comprise dans les ateliers, il s'encadre d'une façon si piquante et *fait si bien dans l'or*, que quelquefois, apercevant à deux pas de là le petit *Buisson* de Ruysdael et le trouvant jaunâtre, cotonneux, un peu rond de pratique, j'ai failli conclure en faveur d'Hobbema et commettre une erreur qui n'eût pas duré, mais qui serait impardonnable, n'eût-elle été que d'un instant.

Ruysdael n'a jamais su mettre une figure dans ses tableaux, et, sous ce rapport, les aptitudes d'Adrian van de Velde seraient bien autrement diverses, pas un animal non plus, et, sous ce rapport, Paul Potter aurait sur lui de grands avantages, dès qu'il arrive à Paul Potter d'être parfait. Il n'a pas la blonde atmosphère de Cuyp,

et l'ingénieuse habitude de placer dans ce bain de lumière et d'or, des bateaux, des villes, des chevaux et des cavaliers, le tout dessiné comme on le sait, quand Cuyp est de tous points excellent. Son modelé, pour être des plus savans lorsqu'il l'applique soit à des végétations, soit à des surfaces aériennes, n'offre pas les difficultés extrêmes du modelé humain de Terburg ou de Metzu. Si éprouvée que soit la sagacité de son œil, elle est moindre en raison des sujets qu'il traite. Quel que soit le prix d'une eau qui remue, d'un nuage qui vole, d'un arbre buissonneux que le vent tourmente, d'une cascade s'écroulant entre des rochers, tout cela, lorsqu'on songe à la complication des entreprises, au nombre des problèmes, à leur subtilité, ne vaut pas, quant à la rigueur des solutions, l'*Intérieur galant* de Terburg, la *Visite* de Metzu, l'*Intérieur hollandais* de Pierre de Hooch, l'*École* et *la Famille* d'Ostade qu'on voit au Louvre, ou le merveilleux Metzu du musée Van-der-Hoop, d'Amsterdam. Ruysdael ne montre aucun esprit, et, sous ce rapport également, les maîtres spirituels de la Hollande le font paraître un peu morose. A le considérer dans ses habitudes normales, il est simple, sérieux et robuste, très calme et grave, assez habituellement le même, à ce point que ses qualités finissent par ne plus saisir tant elles sont soutenues; et devant ce masque qui ne se déride guère, devant ces tableaux presque d'égal mérite, on est quelquefois confondu de la beauté de l'œuvre, rarement surpris. Telles marines de Cuyp, par exemple le *Clair de lune* du musée Six, sont des œuvres de prime-saut, absolument imprévues, et font regretter qu'il n'y ait pas chez Ruysdael quelques saillies de ce genre. Enfin sa couleur est monotone, forte, harmonieuse et peu riche. Elle ne varie que du vert au brun; un fond de bitume en fait la base. Elle a peu d'éclat, n'est pas toujours aimable et, dans son essence première, n'est pas de qualité bien exquise. Un peintre d'intérieur raffiné n'aurait pas de peine à le reprendre sur la parcimonie de ses moyens, et jugerait quelquefois sa palette par trop sommaire.

Avec tout cela, malgré tout cela, Ruysdael est unique : il est aisé de s'en convaincre au Louvre, d'après son *Buisson, le Coup de soleil, la Tempête, le Petit Paysage* (n° 474). J'en excepte *la Forêt*, qui n'a jamais été très belle, et qu'il a compromise en priant Berghem d'y peindre des personnages. A l'exposition rétrospective faite au profit des Alsaciens-Lorrains, on peut dire que Ruysdael régnait avec une souveraineté manifeste, quoique l'exposition fût des plus riches en maîtres hollandais et flamands, car il y avait là Van Goyen, Wynants, Paul Potter, Cuyp, Van de Velde, Van der Neer, Van der Meer, Hals, Teniers, Bol, Salomon Ruysdael, Van der Heyden avec deux œuvres sans prix. J'en appelle aux souvenirs de tous ceux pour qui cette exposition d'œuvres excellentes fut un trait de lu-

mière, Ruysdael n'y marquait-il pas comme un maître, et, chose plus estimable encore, comme un grand esprit? A Bruxelles, à Anvers, à La Haye, à Amsterdam, l'effet est le même; partout où Ruysdael paraît, il a une manière propre de se tenir, de s'imposer, d'imprimer le respect, de rendre attentif, qui vous avertit qu'on a devant soi l'âme de quelqu'un, que ce quelqu'un est de grande race et que toujours il a quelque chose d'important à vous dire.

Telle est l'unique cause de la supériorité de Ruysdael, et cette cause suffit : il y a dans le peintre un homme qui pense, et dans chacun de ses ouvrages une conception. Aussi savant dans son genre que le plus savant de ses compatriotes, aussi naturellement doué, plus réfléchi et plus ému, mieux qu'aucun autre il ajoute à ses dons cet équilibre qui fait l'unité de l'œuvre et la perfection des œuvres. Vous apercevez dans ses tableaux comme un air de plénitude, de certitude, de paix profonde, qui est le caractère distinctif de sa personne, et qui prouve que l'accord n'a pas un seul moment cessé de régner entre ses belles facultés natives, sa grande expérience, sa sensibilité toujours vive, sa réflexion toujours présente. Ruysdael peint comme il pense, sainement, fortement, largement. La qualité extérieure du travail indique assez bien l'allure ordinaire de son esprit. Il y a dans cette peinture sobre, soucieuse, un peu fière, je ne sais quelle hauteur attristée qui s'annonce de loin, et de près vous captive par un charme de simplicité naturelle et de noble familiarité tout à fait à lui. Une toile de Ruysdael est un tout où l'on sent une ordonnance, une vue d'ensemble, une intention maîtresse, la volonté de peindre une fois pour toutes un des traits de son pays, peut-être bien aussi le désir de fixer le souvenir d'un moment de sa vie. Un fonds solide, un besoin de construire et d'organiser, de subordonner le détail à des ensembles, la couleur à des effets, l'intérêt des choses au plan qu'elles occupent; une parfaite connaissance des lois naturelles et des lois techniques, avec cela un certain dédain pour l'inutile, le trop agréable ou le superflu, un grand goût avec un grand sens, une main fort calme avec le cœur qui bat, tel est à peu près ce qu'on découvre à l'analyse dans un tableau de Ruysdael.

Je ne dis pas que tout pâlisse à côté de cette peinture, d'éclat médiocre, de coloris discret, de procédés constamment voilés; mais tout se désorganise, se vide et se découd. Placez une toile de Ruysdael à côté des meilleurs paysages de l'école, et vous verrez aussitôt apparaître dans ses voisins des trous, des faiblesses, des écarts, une absence de dessin là où il en faudrait, des traits d'esprit quand il n'en faudrait pas, des ignorances mal déguisées, des effacemens qui sentent l'oubli. A côté de Ruysdael, un beau Van de Velde est maigre, joli, précieux, jamais très mâle ni très mûr; un Guil-

laume Van de Velde est sec, froid et mince, presque toujours bien dessiné, rarement bien peint, vite observé, peu médité. Isaac Ostade est trop roux, avec des ciels trop nuls. Van-Goyen est par trop incertain, volatil, évaporé, cotonneux; on y sent la trace rapide et légère d'une intention fine, l'ébauche est charmante, l'œuvre n'est pas venue, parce qu'elle n'a pas été substantiellement nourrie d'études préparatoires, de patience et de travail. Cuyp lui-même souffre sensiblement de ce voisinage sévère, lui si fort et si sain. Sa continuelle dorure a des gaîtés dont on se lasse, à côté des sombres et bleuâtres verdures de son grand émule, et quant à ce luxe d'atmosphère qui semble un reflet pris au midi pour embellir ses tableaux du nord, on cesse d'y croire, pour peu qu'on connaisse les bords de la Meuse ou du Zuiderzée.

En général on remarque dans les tableaux hollandais, j'entends les tableaux de plein air, un parti-pris de force sur des clairs, qui leur donne beaucoup de relief et, comme on dit dans la langue des peintres, une particulière autorité. Le ciel y joue le rôle de l'aérien, de l'incolore, de l'infini, de l'impalpable. Pratiquement il sert à mesurer les valeurs puissantes du terrain, et par conséquent à découper d'une façon plus ferme et plus tranchée la silhouette du sujet. Que ce ciel soit en or comme chez Cuyp, en argent comme chez Van de Velde ou Salomon Ruysdael, floconneux, grisâtre, fondu dans des buées légères comme dans Isaac Ostade, Van-Goyen, ou Wynants, — il fait trou dans le tableau, conserve rarement une valeur générale qui lui soit propre et presque jamais ne se met avec l'or des cadres dans des relations bien décisives. Estimez la force du pays, elle est extrême. Tâchez d'estimer la valeur du ciel, et le ciel vous surprendra par l'extrême clarté de sa base. Je vous citerais ainsi tels tableaux dont on oublie l'atmosphère et tels fonds aériens, qu'on pourrait repeindre après coup sans que le tableau, terminé d'ailleurs, y perdît. Beaucoup parmi les œuvres modernes en sont là. Il est même à remarquer, sauf quelques exceptions que je n'ai point à signaler si je suis bien compris, que notre école moderne en son ensemble paraît avoir adopté pour principe que l'atmosphère étant la partie la plus vide et la plus insaisissable du tableau, il n'y a pas d'inconvénient à ce qu'elle en soit la partie la plus incolore et la plus nulle.

Ruysdael a senti les choses différemment et fixé une fois pour toutes un principe bien autrement audacieux et vrai. Il a considéré l'immense voûte qui s'arrondit au-dessus des campagnes ou de la mer comme le plafond réel, compacte, consistant de ses tableaux. Il le courbe, le déploie, le mesure, il en détermine la valeur par rapport aux accidens de lumière semés dans l'horizon terrestre; il en nuance les grandes surfaces, les modèle, les exécute en un mot

comme un morceau de premier intérêt. Il y découvre des arabesques qui continuent celles du sujet, y dispose des taches, en fait descendre la lumière et ne l'y met qu'en cas de nécessité. Ce grand œil bien ouvert sur tout ce qui vit, cet œil accoutumé à la hauteur des choses comme à leur étendue, va continuellement du sol au zénith, ne regarde jamais un objet sans observer le point correspondant de l'atmosphère et parcourt ainsi sans rien omettre le champ circulaire de la vision. Loin de se perdre en analyses, constamment il synthétise et résume. Ce que la nature dissémina, il le concentre en un total de lignes, de couleurs, de valeurs, d'effets. Il encadre tout cela dans sa pensée comme il veut que cela soit encadré dans les quatre angles de sa toile. Son œil a la propriété des chambres noires : il réduit, diminue la lumière et conserve aux choses l'exacte proportion de leurs formes et de leur coloris. Un tableau de Ruysdael, quel qu'il soit, — les plus beaux bien entendu sont les plus significatifs, — est une peinture entière, pleine et forte, en son principe, grisâtre en haut, brune ou verdâtre en bas, qui s'appuie solidement des quatre coins aux cannelures chatoyantes du cadre, qui paraît obscure de loin, qui se pénètre de lumière quand on s'en approche, belle en soi, sans aucun vide, avec peu d'écarts, comme qui dirait une pensée haute et soutenue, et pour langage une langue du plus fort tissu. J'ai ouï dire que rien n'était plus difficile à copier qu'un tableau de Ruysdael et je le crois, comme il n'est rien de plus difficile à imiter que la façon de dire des grands écrivains de notre XVII[e] siècle français. Ici comme là c'est le même tour, le même style, un peu le même esprit, je dirais presque le même génie. Je ne sais pourquoi j'imagine que, si Ruysdael n'avait pas été Hollandais et protestant, il aurait été de Port-Royal.

Vous remarquerez à La Haye et à Amsterdam deux paysages qui sont l'un en grand, l'autre en petit, la répétition du même sujet. La petite toile est-elle l'étude qui a servi de texte à la plus grande? Ruysdael dessinait-il ou peignait-il d'après nature? S'inspirait-il ou copiait-il directement? C'est là son secret, comme à la plupart des maîtres hollandais, sauf peut-être Van de Velde, qui certainement a peint en plein air, a excellé dans les études directes, et qui dans l'atelier perdait beaucoup de ses moyens, quoi qu'on en dise. Toujours est-il que ces deux œuvres sont charmantes et démontreraient ce que je viens de dire des habitudes de Ruysdael. C'est une vue prise à quelque distance d'Amsterdam, avec la petite ville de Harlem noirâtre, bleuâtre, pointant à travers des arbres et perdue, sous le vaste ondoiement d'un ciel nuageux, dans les buées pluvieuses d'un mince horizon; en avant, pour unique premier plan, une blanchisserie à toits rougeâtres, avec une lessive étendue à plat sur des prés. Rien de plus naïf et de plus pauvre comme point de départ,

rien de plus vrai non plus. Il faut voir cette petite toile, haute de 1 pied 8 pouces, pour apprendre d'un maître qui ne craignit jamais de déroger, parce qu'il n'était pas homme à descendre, comment on relève un sujet quand on est soi-même un esprit relevé, comment il n'y a pas de laideurs pour un œil qui voit beau, pas de petitesses pour une sensation grande, en un mot ce que devient l'art de peindre quand il est pratiqué par un noble esprit.

La *Vue d'une rivière*, du musée Van-der-Hoop, est la dernière expression de cette manière hautaine et magnifique. Ce tableau serait encore mieux nommé le *Moulin à vent*, et sous ce titre il ne permettrait plus à personne de traiter sans désavantage un sujet qui, sous la main de Ruysdael, a trouvé son expression typique incomparable. En quatre mots, voici quelle est la donnée : un coin de la Meuse probablement; à droite un terrain étagé avec des arbres, des maisons, et pour sommet le noir moulin, ses bras au vent, montant haut dans la toile; une estacade contre laquelle vient onduler assez doucement l'eau du fleuve, une eau sourde, molle, admirable; un petit coin d'horizon perdu, très ténu et très ferme, très pâle et très distinct, sur lequel s'enlève la voile blanche d'un bateau, une voile plate, sans aucun vent dans sa toile, d'une valeur douce et tout à fait exquise. Là-dessus un grand ciel chargé de nuages avec des trouées d'un azur effacé, des nuées grises montant directement en escalade jusqu'au haut de la toile; pour ainsi dire pas de lumière nulle part dans cette tonalité puissante, composée de bruns foncés et de couleurs ardoisées sombres ; une seule lueur au centre du tableau, un rayon qui de toute distance vient comme un sourire éclairer le disque d'un nuage. Grand tableau carré, *grave* (il ne faut pas craindre d'abuser du mot avec Ruysdael), d'une extrême sonorité dans le registre le plus bas, et mes notes ajoutent *merveilleux dans l'or*. Au fond, je ne vous le signale et n'y insiste que pour arriver à cette conclusion, qu'outre le prix des détails, la beauté de la forme, la grandeur de l'expression, l'intimité du sentiment, c'est encore une tâche singulièrement imposante à la considérer comme simple décor.

Voilà tout Ruysdael : de hautes allures, peu de charme, sinon par hasard, un grand attrait, une intimité qui se révèle à mesure, une science accomplie, des moyens très simples. Imaginez-le conforme à sa peinture, tâchez de vous représenter sa personne à côté de ses tableaux, et vous aurez, si je ne me trompe, la double image très concordante d'un songeur austère, d'une âme chaude, d'un esprit laconique et d'un taciturne. J'ai lu quelque part, tant il est évident que le poète se révèle à travers les retenues de la forme et malgré la concision de son langage, que son œuvre avait le caractère d'un poème élégiaque en une infinité de chants. C'est beaucoup dire quand on songe au peu de littérature que comporte un

art dont la technique a tant d'importance, dont la matière a tant de poids et de prix. Élégiaque ou non, poète à coup sûr, si Ruysdael avait écrit au lieu de peindre, je soupçonne qu'il aurait écrit en prose plutôt qu'en vers. Le vers admet trop de fantaisie et de stratagèmes, la prose oblige à trop de sincérité pour que ce véridique et clair esprit n'eût pas préféré ce langage à l'autre. Quant au fond de sa nature, c'était un rêveur, un de ces hommes comme il en existe beaucoup de notre temps, rares à l'époque où naquit Ruysdael, un de ces *promeneurs solitaires* qui fuient les villes, fréquentent les banlieues, aiment sincèrement la campagne, la sentent sans emphase, la racontent sans phrase, que les lointains horizons inquiètent, que les plates étendues charment, qu'une ombre affecte, qu'un coup de soleil enchante. On ne se figure Ruysdael ni très jeune, ni très vieux; on ne voit pas qu'il ait eu une adolescence, on ne sent pas davantage le poids affaiblissant des années. Ignorât-on qu'il est mort avant cinquante-deux ans, on se le représenterait entre deux âges, comme un homme mûr ou de maturité précoce, fort sérieux, maître de lui de bonne heure, avec les retours attristés, les regrets, les rêveries d'un esprit qui regarde en arrière et dont la jeunesse n'a pas connu le malaise accablant des espérances. Je ne crois pas qu'il eût un cœur à s'écrier : *Levez-vous, orages désirés!* Ses mélancolies, car il en est plein, ont je ne sais quoi de viril et de raisonnable où n'apparaissent ni le tumultueux enfantillage des premières années ni le larmoiement nerveux des dernières; elles ne font que teinter sa peinture en plus sombre, comme elles auraient teinté la pensée d'un janséniste.

Que lui a fait la vie pour qu'il en ait un sentiment si dédaigneux ou si amer? Que lui ont fait les hommes pour qu'il se retire en pleine solitude et qu'il évite à ce point de se rencontrer avec eux, même dans sa peinture? On ne sait rien ou presque rien de son existence, sinon qu'il naquit vers 1630, qu'il mourut en 1681, qu'il fut l'ami de Berghem, qu'il eut Salomon Ruysdael pour frère aîné et probablement pour premier conseiller. Quant à ses voyages, on les suppose et l'on en doute : ses cascades, ses lieux montueux, boisés, à coteaux rocheux, donneraient à croire ou qu'il dut étudier en Allemagne, en Suisse, en Norvége, ou qu'il utilisa les études d'Everdingen et s'en inspira. Son grand labeur ne l'enrichit point, et son titre de bourgeois de Harlem ne l'empêcha pas, paraît-il, d'être fort méconnu. On en aurait même la preuve assez navrante, s'il est vrai que par commisération pour sa détresse plus encore que par égard pour son génie, dont personne ne se doutait guère, on dut l'admettre à l'hôpital de Harlem, sa ville natale, et qu'il y mourut. Mais avant d'en venir là que lui arriva-t-il? Eut-il des

joies, s'il eut certainement des amertumes? Sa destinée lui donna-t-elle l'occasion d'aimer autre chose que des nuages, et de quoi souffrit-il le plus, s'il a souffert, du tourment de bien peindre ou de vivre? Toutes ces questions restent sans réponse, et cependant la postérité se les adresse. Auriez-vous jamais l'idée d'en demander autant sur Berghem, Karel-Dujardin, Wouwerman, Goyen, Terburg, Metzu, Pierre de Hooch lui-même? Tous ces peintres brillans ou charmans peignirent, et il semble que ce soit assez. Ruysdael peignit, mais il vécut, et voilà pourquoi il importerait tant de savoir comment il vécut. Je ne connais dans l'école hollandaise que trois ou quatre hommes dont la personne intéresse à ce point : Rembrandt, Paul Potter, Ruysdael, Cuyp peut-être, et c'est déjà plus qu'il n'en faut pour les classer.

III.

Cuyp non plus ne fut pas très goûté de son vivant, ce qui ne l'empêcha pas de peindre comme il l'entendait, de s'appliquer ou de se négliger tout à son aise, et de ne suivre en sa libre carrière que l'inspiration du moment. D'ailleurs cette défaveur assez naturelle, si l'on songe au goût pour l'extrême *fini* qui régnait alors, il la partageait avec Ruysdael, il la partagea même avec Rembrandt, lorsque vers 1650 Rembrandt cessa tout à coup d'être compris. Il était, comme on le voit, en bonne compagnie. Depuis il a été bien vengé, par les Anglais d'abord, plus tard par l'Europe entière. Dans tous les cas, Cuyp est un très beau peintre. En premier lieu, il a ce mérite d'être universel. Son œuvre est un si complet répertoire de la vie hollandaise, surtout en son milieu champêtre, que son étendue et sa variété suffiraient à lui donner un intérêt considérable. Paysages, marines, chevaux, bétail, personnages de toute condition, depuis les hommes de fortune et de loisir jusqu'aux bergers, petites et grandes figures, portraits et tableaux de basses-cours, telles sont les curiosités et les aptitudes de son talent qu'il aura contribué plus qu'aucun autre à élargir le cadre des observations locales où se déployait l'art de son pays. Né l'un des premiers en 1605, de toutes les manières par son âge, par la diversité de ses recherches, par la vigueur et l'indépendance de ses allures, il aura été l'un des promoteurs et des initiateurs les plus actifs de l'école.

Un peintre qui d'une part touche à Hondekoeter, de l'autre à Ferdinand Bol, et, sans imiter Rembrandt, qui peint des animaux aussi aisément que Van de Velde, des ciels mieux que Both, des chevaux et de grands chevaux plus sévèrement que Wouwerman ou Berghem ne peignent les leurs en petit, — qui sent vivement la mer, les fleuves et leurs rivages, qui peint des villes, des bateaux

au mouillage et de grandes scènes maritimes avec une ampleur et une autorité que Guillaume Van de Velde ne possédait pas,— un peintre qui de plus avait une manière de voir à lui, une couleur propre et fort belle, une main puissante, large, aisée, le goût des matières riches, épaisses, abondantes, un homme qui s'étend, grandit, se renouvelle et se fortifie avec l'âge, — un pareil personnage est un homme vaste. Si l'on songe en outre qu'il vécut jusqu'en 1691, qu'il survécut ainsi à la plupart de ceux qu'il avait vus naître, et que pendant cette longue carrière de quatre-vingt-six ans, sauf un trait de son père très marqué dans ses ouvrages et par la suite un reflet du ciel italien qui lui vint peut-être des Both et de ses amis les voyageurs, il reste lui, sans alliage, sans mélange, sans défaillance non plus, il faut convenir que c'était un fort cerveau.

Si notre Louvre donne une idée assez complète des formes diverses de son talent, de sa manière et de sa couleur, il ne donne pas toute sa mesure, et ne marque pas le point de perfection qu'il peut atteindre et qu'il a quelquefois atteint. Son grand paysage est une belle œuvre qui vaut mieux par l'ensemble que par les détails. On ne saurait aller plus loin dans l'art de peindre la lumière, de rendre les sensations aimables et reposantes dont vous enveloppe et vous pénètre une atmosphère chaude. *C'est un tableau.* Il est vrai sans l'être trop. Il est observé sans être copié. L'air qui le baigne, la chaleur ambrée dont il est imbibé, cette dorure qui n'est qu'un voile, ces couleurs qui ne sont qu'un résultat de la lumière qui les inonde, de l'air qui circule autour et du sentiment du peintre qui les transforme, ces valeurs si tendres dans un ensemble si fort, tout cela vient à la fois de la nature et d'une conception; ce serait un chef-d'œuvre, s'il ne s'y glissait des insuffisances qui semblent le fait d'un jeune homme ou d'un dessinateur distrait. Son *Départ pour la promenade* et sa *Promenade,* deux pages équestres d'un si beau format, de si noble allure, sont aussi remplies de ses plus fines qualités : le tout baigne dans le soleil et se trempe dans ces ondes dorées qui sont pour ainsi dire la couleur ordinaire de son esprit. Il a cependant fait mieux. Il y a de lui des choses plus rares. Je ne parle pas de ces petits tableaux trop vantés qui ont passé à diverses époques dans nos expositions françaises rétrospectives. Sans sortir de France, on a pu voir dans des ventes de collections particulières des œuvres de Cuyp, non pas plus délicates, mais plus puissantes et plus profondes. Un vrai beau Cuyp est une peinture à la fois subtile et grosse, tendre et robuste, aérienne et massive. Ce qui appartient à l'impalpable, comme les fonds, les enveloppes, les nuances, l'effet de l'air sur les distances et du plein jour sur le coloris, tout cela correspond aux parties légères de son esprit, et pour le rendre sa palette se volatilise et son métier s'as-

souplit. Quant aux objets de substance plus solide, de contours plus arrêtés, de couleur plus évidente et plus consistante, il ne craint pas d'en élargir les plans, d'en étoffer la forme, d'insister sur les côtés robustes, et d'être un peu lourd, pour n'être jamais faible ni par le trait, ni par le ton, ni par la facture. En pareil cas, il ne se raffine plus, et, comme tous les bons maîtres à l'origine des fortes écoles, il ne lui en coûte aucunement de manquer de charme, lorsque le charme n'est pas le caractère essentiel de l'objet qu'il représente.

Voilà pourquoi ses cavalcades du Louvre ne sont pas, selon moi, le dernier mot de sa belle manière sobre, un peu grosse, abondante, tout à fait mâle. Il y a là un excès de dorure, du soleil et tout ce qui s'ensuit, rougeurs, luisans, reflets, ombres portées; ajoutez-y je ne sais quel mélange de plein air et de jour d'atelier, de vérité textuelle et de combinaisons, enfin je ne sais quoi d'improbable dans les costumes et de suspect dans les élégances, d'où il résulte que malgré des qualités hors ligne, ces deux tableaux ne rassurent pas absolument. Le musée de La Haye possède un *Portrait du sire de Roovère* dirigeant la pêche du saumon aux environs de Doordrecht, qui reproduit avec moins d'éclat, avec plus d'évidence encore quant aux défauts, le parti-pris des deux toiles célèbres dont je parle. Le personnage est un de ceux que nous connaissons. Il est en habit ponceau brodé d'or, bordé de fourrures, avec toque noire à plumes roses et sabre courbe à poignée dorée. Il monte un de ces grands bais bruns dont vous connaissez aussi la tête busquée, le coffre un peu lourd, les jambes raides et les sabots de mule. Mêmes dorures dans le ciel, dans les fonds, dans les eaux, sur les visages, mêmes reflets trop clairs, comme il arrive dans la vive lumière quand l'air ne ménage en rien ni la couleur, ni le bord extérieur des objets. Le tableau est naïf et bien assis, ingénieusement coupé, original, personnel, convaincu; mais, à force de vérité, l'abus de la lumière ferait croire à des erreurs de savoir et de goût.

Maintenant voyez Cuyp à Amsterdam au musée Six et consultez les deux grandes toiles qui figurent dans cette collection unique. L'une représente l'*Arrivée de Maurice de Nassau à Scheveninguen*. C'est une importante page de marine avec bateaux chargés de figures. Ni Backhuysen, ai-je besoin de le dire? ni Van de Velde, ni personne, n'aurait été de force à construire, à concevoir, à colorer de la sorte un tableau d'apparat de ce genre et de cette insignifiance. Le premier bateau à gauche, opposé à la lumière, est un morceau admirable. Quant au second tableau, le très fameux effet de lune sur la mer, je relève sur mes notes la trace assez succinctement formulée de la surprise et du plaisir d'esprit qu'il m'a causés. « Un étonnement et une merveille : grand, carré; la mer,

une côte escarpée, un canot à droite; en bas, canot de pêche avec figure tachée de rouge; à gauche, deux bateaux à voiles; pas de vent, nuit tranquille, sereine, eaux toutes calmes; la lune pleine à mi-hauteur du tableau, un peu à gauche, absolument nette dans une large trouée de ciel pur; le tout incomparablement vrai et beau, de couleur, de force, de transparence, de limpidité. Un Claude Lorrain de nuit, plus grave, plus simple, plus plein, plus naturellement exécuté d'après une sensation juste; un véritable trompe-l'œil avec l'*art* le plus savant. »

Comme on le voit, Cuyp réussit à chaque entreprise nouvelle. Et si on s'appliquait à le suivre, je ne dis pas dans ses variations, mais dans la variété de ses tentatives, on s'apercevrait qu'en chaque genre il a dominé par momens, ne fût-ce qu'une fois, tous ceux de ses contemporains qui se partageaient autour de lui le domaine si singulièrement étendu de son art. Il aurait fallu le bien mal comprendre ou se bien peu connaître pour refaire après lui un *Clair de lune*, un *Débarquement de prince* en grand appareil naval, pour peindre *Doordrecht et ses environs*. Ce qu'il a dit est dit, parce qu'il l'a dit à sa manière, et que sa manière sur un sujet donné vaut toutes les autres.

Il a la pratique d'un maître, l'œil d'un maître. Il a créé, chose qui suffit en art, une formule fictive et toute personnelle de la lumière et de ses effets. Il a eu cette puissance assez peu commune d'imaginer d'abord une atmosphère et d'en faire non-seulement l'élément fuyant, fluide et respirable, mais la loi et pour ainsi dire le principe ordonnateur de ses tableaux. C'est à cela qu'il est reconnaissable. Si l'on n'aperçoit pas qu'il ait agi sur son école, à plus forte raison peut-on s'assurer qu'il n'a subi l'influence de personne. Il est un; quoique divers, il est lui. Cependant, car il y a suivant moi un cependant avec ce beau peintre, il lui manque ce je ne sais quoi qui fait les maîtres indispensables. Il a pratiqué supérieurement tous les genres, il n'a pas créé un genre ni un art; il ne personnifie pas dans son nom toute une manière de voir, de sentir ou de peindre, comme on dirait : C'est du Rembrandt, du Paul Potter ou du Ruysdael. Il vient à un très haut rang, mais certainement en quatrième ligne, dans ce juste classement des talens où Rembrandt trône à l'écart, où Ruysdael est le premier. Cuyp absent, l'école hollandaise y perdrait des œuvres superbes : peut-être n'y aurait-il pas un grand vide à combler dans les inventions de l'art hollandais.

IV.

Une question se présente, entre beaucoup d'autres, quand on étudie le paysage hollandais et qu'on se souvient du mouvement

correspondant qui s'est produit en France il y a quarante-cinq ans à peu près. On se demande quelle fut l'influence de la Hollande en cette nouveauté, si elle agit sur nous, comment, dans quelle mesure et jusqu'à quel moment, ce qu'elle pouvait nous apprendre, enfin par quels motifs sans cesser de nous plaire elle a cessé de nous instruire. Cette question, fort intéressante, n'a jamais, que je sache, été pertinemment étudiée, et ce n'est pas moi qui tenterai de le faire. Elle touche à des choses trop voisines de nous, à des contemporains, à des vivans. On comprend que je n'y serais pas à l'aise. Je voudrais seulement en poser les termes élémentaires.

Il est clair que pendant deux siècles nous n'avons eu en France qu'un seul paysagiste, Claude Lorrain. Très Français, quoique très Romain, très poète, mais avec ce clair bon sens qui longtemps a fait douter que nous fussions une race de poètes, assez bonhomme au fond quoique solennel, ce très grand peintre est, avec plus de naturel et moins de portée, le pendant dans son genre de Poussin dans la peinture d'histoire. Sa peinture est un art qui représente à merveille la valeur de notre esprit, les aptitudes de notre œil, qui nous honore et qui devait un jour ou l'autre passer dans les arts classiques. On le consulte, on l'admire, on ne s'en sert pas, surtout on ne s'en tient pas là, surtout on n'y revient plus, pas plus qu'on ne revient à l'art d'*Esther* et de *Bérénice*. Est-ce tant pis? est-ce tant mieux? C'est accompli, donc c'était inévitable. Le XVIIIe siècle ne s'est guère occupé du paysage, sinon pour y mettre des galanteries, des mascarades, des fêtes soi-disant champêtres ou des mythologies amusantes dans des trumeaux. Toute l'école de David l'a visiblement dédaigné, et ni Valenciennes, ni Bertin, ni leurs continuateurs en notre époque, n'étaient d'humeur égalment à le faire aimer. En toute sincérité, ils adoraient Virgile et aussi la nature. En toute vérité, on peut dire qu'ils n'avaient le sens délicat et vrai ni de l'un ni de l'autre. C'étaient des latinistes qui scandaient noblement des hexamètres, des peintres qui voyaient les choses en amphithéâtre, arrondissaient assez pompeusement un arbre et détaillaient son feuillé. Au fond, ils goûtaient peut-être encore mieux Delille que Virgile, faisaient quelques bonnes études et peignaient mal. Avec beaucoup plus d'esprit qu'eux, de la fantaisie et des dons réels, le vieux Vernet que j'allais oublier n'est pas non plus ce que j'appellerais un paysagiste très pénétrant, et je le classerai avant Hubert Robert, mais avec lui parmi les bons décorateurs de musées et de vestibules royaux. Je ne parle pas de Demarne, moitié Français, moitié Flamand, et que la Belgique et la France n'ont aucune envie de se disputer bien chaudement, et je crois pouvoir omettre Lantara, sans grand dommage pour la peinture française.

Il a fallu que David fût mort ou à peu près et son école à bout de crédit, qu'on fût à court de tout et en train de se retourner comme une nation le fait quand elle change de goût, pour qu'on vît apparaître à la fois dans les lettres et dans les arts la passion sincère des choses champêtres. L'éveil avait commencé par les prosateurs, puis de 1816 à 1825 il avait passé dans les vers. Enfin de 1824 à 1830 on vit que les peintres avertis se mettaient à suivre. Le premier élan nous vint de la peinture anglaise, et par conséquent lorsque Géricault et Bonington acclimatèrent en France la peinture de Constable et de Gainsborough, ce fut d'abord une influence anglo-flamande qui prévalut. La couleur de Van-Dyck dans ses fonds de portraits, les audaces et la fantasque palette de Rubens, voilà d'abord ce qui nous servit à nous dégager des froideurs et des conventions de l'école précédente. La palette y gagna beaucoup, la poésie n'y perdit pas, la vérité ne s'en trouva qu'à demi satisfaite. Notez qu'à la même époque et par suite d'un amour pour le merveilleux qui correspondait à la mode littéraire des ballades, des légendes, à la couleur un peu roussâtre des imaginations d'alors, le premier Hollandais qui souffla quelque chose à l'oreille des peintres, ce fut Rembrandt. A l'état visible, à l'état latent, le Rembrandt des brumes chaudes est un peu partout au début de notre école moderne. Et c'est précisément parce qu'on sentait vaguement Rubens et Rembrandt cachés dans la coulisse qu'on fit à ceux qu'on appela des romantiques la mine ombrageuse qui les accueillit quand ils entrèrent en scène.

Vers 1828, on vit du nouveau. Des hommes très jeunes, il y avait dans le nombre des enfans, montrèrent un jour des tableaux fort petits qu'on trouva coup sur coup bizarres et charmans. Je ne nommerai de ces peintres éminens que les deux qui sont morts, ou plutôt je les nommerai tous, sauf à ne parler selon mon droit que de ceux qui ne peuvent plus m'entendre. Les maîtres du paysage français contemporain se présentèrent ensemble; ce furent MM. Flers, Cabat, Dupré, Rousseau et Corot. Où se formèrent-ils? D'où venaient-ils? Qui les avait poussés au Louvre plutôt qu'ailleurs? Qui les avait conduits, les uns en Italie, les autres en Normandie? On dirait vraiment, tant leurs origines sont incertaines, leurs talens d'apparence fortuite, qu'on touche à des peintres morts depuis deux siècles et dont l'histoire n'a jamais été bien connue.

Quoi qu'il en soit de l'éducation de ces enfans de Paris nés sur les quais de la Seine, formés dans les banlieues, instruits on ne voit pas trop comment, deux choses apparaissent en même temps qu'eux : des paysages naïvement, vraiment rustiques et des formules hollandaises. La Hollande cette fois trouvait à qui parler; elle nous enseignait à voir, à sentir et à peindre. Telle fut la sur-

prise, qu'on n'examina pas de trop près l'intime originalité des découvertes. L'invention parut aussi nouvelle de tous points qu'elle parut heureuse. On admira; et Ruysdael entra le même jour en France, un peu caché pour le moment dans la gloire de ces jeunes gens. Du même coup on apprit qu'il y avait des campagnes françaises, un art de paysage français et des musées avec d'anciens tableaux qui pouvaient nous enseigner quelque chose.

Deux des hommes dont je parle restèrent à peu près fidèles à leurs premières affections, ou, s'ils s'en écartèrent un moment, ce fut pour y revenir ensuite. Corot dès le premier jour se détacha d'eux. Le chemin qu'il a suivi, on le sait. Il cultiva l'Italie de bonne heure et en rapporta je ne sais quoi d'indélébile. Il fut plus lyrique, aussi champêtre, moins agreste. Comme eux, il aima les bois et les eaux, mais autrement. Il inventa un style; il mit moins d'exactitude à voir les choses qu'il n'eut de finesse pour saisir ce qu'il devait en extraire et ce qui s'en dégage. De là, cette mythologie toute personnelle et ce paganisme si ingénieusement naturel qui ne fut, sous sa forme un peu vaporeuse, que la personnification de l'esprit même des choses. On ne peut pas être moins hollandais.

Quant à Rousseau, un artiste complexe, très dénigré, très vanté, en soi fort difficile à définir avec mesure, ce qu'on pourrait dire de plus vrai, c'est qu'il représente en sa belle et exemplaire carrière, tous les efforts de l'esprit français pour créer en France un nouvel art hollandais : je veux dire un art aussi parfait tout en étant national, aussi précieux tout en étant plus divers, aussi dogmatique tout en étant plus moderne. A sa date et par son rang dans l'histoire de notre école, c'est un homme intermédiaire et de transition entre la Hollande et les peintres de l'avenir, s'il en vient. Il dérive des peintres hollandais et s'en écarte, il les admire et il les oublie. Dans le passé, il leur donne une main, de l'autre il fait signe à ce qui doit être. Il invente, il provoque, il appelle à lui tout un courant d'ardeurs, de bonnes volontés, de germes à naître. Dans la nature, il découvre mille choses nouvelles. Le répertoire de ses sensations est immense. Toutes les saisons, toutes les heures du jour, du soir et de l'aube, toutes les intempéries, depuis le givre jusqu'aux chaleurs caniculaires, toutes les altitudes depuis les grèves jusqu'aux collines, depuis les landes jusqu'au Mont-Blanc, les villages, les prés, les taillis, les futaies, la terre nue et aussi toutes les frondaisons dont elle est couverte, — il n'est rien qui ne l'ait tenté, arrêté, convaincu de son intérêt, persuadé de le peindre. On dirait que les peintres hollandais n'ont fait que tourner autour d'eux-mêmes, quand on les compare à l'ardent parcours de ce chercheur d'impressions nouvelles. Tous ensemble, ils auraient fait leur carrière avec un petit abrégé des cartons de Rousseau. A ce

point de vue, il est absolument original, et par cela même il est bien de son temps. Une fois plongé dans cette étude du relatif, de l'accidentel et du vrai, on va jusqu'au bout. Non pas seul, mais pour la plus grande part, il contribua à créer une école qu'on pourrait appeler l'*école des sensations*.

Si j'étudiais un peu intimement notre école de paysage contemporaine au lieu d'en esquisser les quelques traits tout à fait caractéristiques, j'aurais d'autres noms à joindre aux noms qui précèdent. On verrait comme dans toutes les écoles, des contradictions, des contre-courans, des traditions académiques qui continuent à filtrer à travers le vaste mouvement qui nous porte au vrai naturel, des souvenirs de Poussin, des influences de Claude, l'esprit de synthèse poursuivant son travail opiniâtre au milieu des travaux si multiples de l'analyse et des observations naïves. On remarquerait aussi des personnalités saillantes, quoiqu'un peu sujettes, qui doublent les grandes sans leur trop ressembler, qui découvrent à côté sans avoir l'air de découvrir. Enfin je citerais des noms qui nous honorent infiniment, et je n'aurais garde d'oublier un peintre ingénieux, brillant, un esprit multiforme, qui a touché à mille choses, fantaisie, mythologie, paysage, qui a aimé la campagne et la peinture ancienne, Rembrandt, Watteau, beaucoup Corrége, passionnément les taillis de Fontainebleau et par-dessus tout peut-être les combinaisons d'une palette un peu chimérique; — enfin celui de tous les peintres contemporains qui le premier devina Rousseau, le comprit, le fit comprendre, le proclama un maître et le sien, et mit au service de cette originalité inflexible son talent plus souple, son originalité mieux comprise, son influence acceptée, sa renommée faite. Ce que je désire montrer, et cela suffit ici, c'est que dès le premier jour l'impulsion donnée par l'école hollandaise et par Ruysdael, l'impulsion directe s'arrêta court ou dériva, et que deux hommes surtout contribuèrent à substituer l'étude exclusive de la nature à l'étude des maîtres du nord : Corot, sans nulle attache avec eux, Rousseau, avec un plus vif amour pour leurs œuvres, un souvenir plus exact de leurs méthodes, mais avec un impérieux désir de voir plus, de voir autrement, et d'exprimer tout ce qui leur avait échappé. Il en résulta deux faits conséquens et parallèles, des études plus subtiles, sinon mieux faites, des procédés plus compliqués sinon plus savans.

Ce que Jean-Jacques Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, Sénancour, nos premiers maîtres paysagistes en littérature, observaient d'un coup d'œil d'ensemble, exprimaient en formules sommaires, ne devait plus être, quarante ou cinquante ans plus tard, qu'un abrégé bien incomplet et qu'un aperçu bien limité le jour où la littérature se fit purement descriptive. De

même les besoins de la peinture, voyageuse, analytique, imitative, allaient se trouver à l'étroit dans le style et dans les méthodes étrangères. L'œil devint plus curieux et plus précieux; la sensibilité, sans être plus vive, devint plus nerveuse, le dessin fouilla davantage, les observations se multiplièrent, la nature, étudiée de plus près, fourmilla de détails, d'incidens, d'effets, de nuances; on lui demanda mille secrets qu'elle avait gardés pour elle, ou parce qu'on n'avait pas su, ou parce qu'on n'avait pas voulu l'interroger profondément sur tous ces points. Il fallut une langue pour exprimer cette multitude de sensations nouvelles. C'est le peintre Rousseau qui presqu'à lui tout seul inventa le vocabulaire dont on se sert aujourd'hui. Dans ses esquisses, dans ses ébauches, dans ses œuvres terminées, vous apercevrez les essais, les efforts, les inventions heureuses ou manquées, les néologismes excellens ou les mots risqués dont ce profond chercheur de formules travaillait à enrichir la langue ancienne et l'ancienne grammaire des peintres. Si vous prenez un tableau de Rousseau, le meilleur, et que vous le placiez à côté d'un tableau de Ruysdael, d'Hobbema ou de Wynants, du même ordre et de même acception, vous serez frappé des différences, à peu près comme il vous arriverait de l'être si vous lisiez coup sur coup une page d'un descriptif moderne, après avoir lu une page des *Confessions* ou d'*Obermann;* c'est le même effort, le même élargissement d'études et le même résultat quant aux œuvres. Le terme est plus physionomique, l'observation plus rare, la palette infiniment plus riche, la couleur plus expressive, la construction même plus scrupuleuse. Tout semble mieux senti, plus réfléchi, plus scientifiquement raisonné et calculé. Un Hollandais resterait béant devant tant de scrupules et stupéfait devant de pareilles facultés d'analyse. Et cependant les œuvres sont-elles meilleures? sont-elles plus fortes? sont-elles plus fortement inspirées et plus vivantes? Quand Rousseau représente une *Plaine sous le givre*, est-il plus près du vrai que ne le sont Ostade et Van de Velde avec leurs *Patineurs?* Quand Rousseau peint une *Pêche aux truites*, est-il plus grave, plus humide, plus ombreux que ne l'est Ruysdael en ses eaux dormantes ou dans ses sombres cascades? Mille fois on nous a décrit dans des voyages, dans des romans ou dans des poèmes les eaux d'un lac battant une grève déserte, la nuit, au moment où la lune se lève, tandis qu'un rossignol chante au loin. Senancour n'avait-il pas esquissé le tableau, une fois pour toutes, en quelques lignes graves, courtes et ardentes? Un nouvel art naissait donc le même jour sous la double forme du livre et du tableau, avec les mêmes tendances, des artistes doués du même esprit, un même public pour le goûter. Était-ce un progrès ou le contraire d'un progrès? La postérité en décidera mieux que nous ne saurions le faire.

Ce qu'il y a de positif, c'est qu'en vingt ou vingt-cinq ans, de 1830 à 1855, l'école française avait beaucoup tenté, énormément produit et fort avancé les choses, puisque, partie de Ruysdael avec des *moulins à eau*, des *vannes*, des *buissons*, c'est-à-dire un sentiment très hollandais, dans des formules toutes hollandaises, elle en était arrivée d'une part à créer un genre exclusivement français avec Corot, d'autre part à préparer l'avenir d'un art plus universel encore avec Rousseau. S'est-elle arrêtée là? Pas tout à fait. L'amour du chez soi n'a jamais été, même en Hollande, qu'un sentiment d'exception et qu'une habitude un peu singulière. A toutes les époques, il s'est trouvé des gens à qui les pieds brûlaient de s'en aller ailleurs. La tradition des voyages en Italie est peut-être la seule qui soit commune à toutes les écoles, flamande, hollandaise, anglaise, française, allemande, espagnole. Depuis les Both, Berghem, Claude et Poussin, jusqu'aux peintres de nos jours, il n'est pas de paysagistes qui n'aient eu l'envie de voir les Apennins et la campagne de Rome, et jamais il n'y eut d'école locale assez forte pour empêcher le paysage italien d'y glisser cette fleur étrangère qui n'a jamais donné que des produits hybrides. Depuis trente ans, on est allé beaucoup plus loin. Ce n'est plus le voyage en Italie, c'est le voyage lointain qui a tenté les peintres et changé bien des choses à la peinture. Le motif de ces excursions aventureuses, c'est d'abord un besoin de défrichemens propre à toutes les populations accumulées en excès sur un même point, la curiosité de découvrir et comme une obligation de se déplacer pour inventer. C'est aussi le contre-coup des études scientifiques dont le progrès ne s'obtient que par des courses autour du globe, autour des climats, autour des races. Il en est résulté le genre que vous savez : une peinture cosmopolite, plutôt nouvelle qu'originale, peu française et qui ne représentera dans notre histoire, si l'histoire s'en occupait, qu'un moment de curiosité, d'incertitude, de malaise, et qui n'est à vrai dire qu'un changement d'air essayé par des gens assez mal portans.

Cependant, sans sortir de France, on continue de chercher au paysage une forme plus décisive. Il y aurait un curieux travail à faire sur cette élaboration latente, lente et confuse d'un nouveau mode qui n'est point trouvé, qui même est bien loin d'être trouvé, et je m'étonne que la critique n'ait pas étudié le fait de plus près au moment même où nous le voyons s'accomplir sous nos yeux. Un certain déclassement s'opère aujourd'hui parmi les peintres. Il y a moins de catégories, je dirais volontiers de castes, qu'il n'y en avait jadis. L'histoire confine au genre, qui lui-même confine au paysage et même à la nature morte. Beaucoup de frontières ont disparu. Que de rapprochemens le pittoresque n'a-t-il pas opé-

rés! Moins de raideur d'un côté, plus d'audace de l'autre, des modes nouvelles, des toiles moins vastes, le besoin de plaire et de se plaire, la vie de campagne qui ouvre bien des yeux, tout cela a mêlé les genres, transformé les méthodes. On ne saurait dire à quel point le grand jour des champs, entrant dans les ateliers les plus austères, y a produit de conversions et de confusions.

Le paysage fait tous les jours plus de prosélytes qu'il ne fait de progrès. Ceux qui le pratiquent exclusivement ne sont pas plus habiles; mais il est beaucoup plus de peintres qui s'y exercent. Le *plein air*, la lumière diffuse, *le vrai soleil*, prennent aujourd'hui, dans la peinture et dans toutes les peintures, une importance qu'on ne leur avait jamais reconnue, et que, disons-le franchement, ils ne méritent point d'avoir. Toutes les fantaisies de l'imagination, ce que l'on appelait les mystères de la palette à l'époque où le mystère était un des attraits de la peinture, cèdent la place à l'amour du vrai absolu et du textuel. La photographie quant aux apparences des corps, l'étude photographique quant aux effets de la lumière, ont changé la plupart des manières de voir, de sentir et de peindre. A l'heure qu'il est, la peinture n'est jamais assez claire, assez nette, assez formelle, assez crue. Il semble que la reproduction mécanique de ce qui est soit aujourd'hui le dernier mot de l'expérience et du savoir, et que le talent consiste à lutter d'exactitude, de précision, de force imitative avec un instrument. Toute ingérence personnelle de la sensibilité est de trop. Ce que l'esprit imaginait est tenu pour artifice, et tout artifice, je veux dire toute convention, est proscrit d'un art qui ne devrait être qu'une convention. De là, comme vous vous en doutez, des controverses dans lesquelles les élèves de la nature ont le nombre pour eux. Même il existe des appellations méprisantes pour désigner les pratiques contraires. On les appelle le *vieux jeu*, ce qui veut dire une façon vieillotte, radoteuse et surannée de comprendre la nature en y mettant du sien. Choix des sujets, dessin, palette, tout participe à cette manière impersonnelle de voir les choses et de les traiter. Nous voilà loin des anciennes habitudes, je veux dire des habitudes d'il y a quarante ans, où le bitume ruisselait à flots sur les palettes des peintres romantiques et passait pour être la couleur auxiliaire de l'idéal. Il y a une époque et un lieu dans l'année où ces modes nouvelles s'affichent avec éclat : c'est à nos expositions du printemps. Pour peu que vous vous teniez au courant des nouveautés qui s'y produisent, vous remarquerez que la peinture la plus récente a pour but de frapper les yeux des foules par des images saillantes, textuelles, aisément reconnaissables en leur vérité, dénuées d'artifices, et de nous donner exactement les sensations de ce que nous voyons dans la rue. Et le public est tout disposé à fêter un art qui représente avec tant de

fidélité ses habits, son visage, ses habitudes, son goût, ses inclinations et son esprit. Mais la peinture d'histoire, me direz-vous? D'abord, au train dont vont les choses, est-il bien certain qu'il existe encore une école d'histoire. Ensuite, si ce vieux nom de l'ancien régime s'appliquait encore à des traditions brillamment défendues, fort peu suivies, n'imaginez pas que la peinture d'histoire échappe à la fusion des genres et résiste à la tentation d'entrer elle-même dans le courant. On hésite, on a quelques scrupules à s'y jeter et finalement on s'y lance. Regardez bien d'années en années les conversions qui s'opèrent et sans examiner jusqu'au fond, ne considérez que la couleur des tableaux. Si de sombre elle devient claire, si de noire elle devient blanche, si de profonde elle remonte aux surfaces, si de souple elle devient raide, si de la matière huileuse elle tourne au mat, et du clair-obscur au papier japonais, vous en avez assez vu pour apprendre qu'il y a là un esprit qui a changé de milieu et un atelier qui s'est ouvert au jour de la rue. Si je ne mettais d'extrêmes précautions à vous parler de choses auxquelles je m'interdis de toucher, je serais plus explicite et vous ferais saisir du doigt des vérités qui ne sont pas niables.

Ce que je veux en conclure, c'est qu'à l'état latent comme à l'état d'études professionnelles, le paysage a tout envahi et que, chose singulière, en attendant qu'il ait rencontré sa propre formule, il a bouleversé toutes les formules dont on se servait autour de lui. Il a causé beaucoup de ravages, troublé de bons esprits et compromis quelques talens. Il n'en est pas moins vrai qu'on travaille pour lui, que les tentatives essayées sont essayées à son profit, et que, pour excuser le mal qu'il a fait à la peinture en général, il serait heureux que ce genre de peinture y trouvât son compte.

Au milieu des modes changeantes, il y a cependant comme un filon d'art qui continue. Vous pouvez, en parcourant nos salles d'exposition, apercevoir çà et là des tableaux qui détonnent et s'imposent, par une ampleur, une gravité, une puissance de gamme, une interprétation des effets et des choses, où l'on sent presque la palette d'un maître. Il n'y a là ni figures, ni agrémens d'aucune sorte. La grâce en est même absolument absente; mais la donnée en est forte, la couleur profonde et sourde, la matière épaisse et riche, et quelquefois une grande finesse d'œil et de main se cache sous les négligences voulues ou les brutalités un peu choquantes du métier. Le peintre dont je parle, et que j'aurais du plaisir à nommer, joint à l'amour vrai de la campagne l'amour non moins évident de la peinture ancienne et des meilleurs maîtres. Ses tableaux en font foi, ses eaux-fortes et ses dessins sont également de nature à en témoigner. Ne serait-ce pas là le trait d'union qui nous rattache encore aux écoles des Pays-Bas? En tout cas,

c'est le seul coin de la peinture française actuelle où l'on soupçonne encore leur influence. Je ne sais pas quel est celui des peintres hollandais qui prévaut dans le laborieux atelier que je vous signale. Et je ne suis pas bien certain que Van der Meer de Delft n'y soit pas pour le moment plus consulté et plus écouté que Ruysdael. On le dirait à un certain dédain pour le dessin, pour les constructions délicates et difficiles, pour le soin du rendu que le maître d'Amsterdam n'aurait ni conseillé ni approuvé. Toujours est-il qu'il y a là le souvenir vivant et présent d'un art partout ailleurs oublié.

Cette trace ardente et forte est de bon augure. Il n'est pas d'esprit avisé qui ne sente qu'elle vient en ligne assez directe du pays par excellence où l'on savait peindre, et qu'en la suivant avec persistance le paysage moderne aurait quelque chance de retrouver ses voies. Je ne serais pas surpris que la Hollande nous rendît encore un service, et qu'après nous avoir ramenés de la littérature à la nature, un jour ou l'autre, après de longs circuits, elle nous ramenât de la nature à la peinture. C'est à cela qu'il faut revenir tôt ou tard. Notre école sait beaucoup, elle s'épuise à vagabonder; son fonds d'études est considérable; il est même si riche qu'elle s'y complaît, s'y oublie, et qu'elle dépense à recueillir des documens des forces qu'elle emploierait mieux à produire et à mettre en œuvre. Il y a temps pour tout, et le jour où peintres et gens de goût, où tous comprendront plus justement que les plus belles études du monde ne valent pas un bon tableau, l'esprit public aura fait encore une fois un retour sur lui-même, ce qui est le plus sûr moyen de faire un progrès.

V.

Je serais fort tenté de me taire sur *la Leçon d'anatomie*. C'est un tableau qu'il faudrait trouver très beau, parfaitement original, presque accompli, sous peine de commettre aux yeux de beaucoup d'admirateurs sincères une erreur de goût, de convenance ou de bon sens. Il m'a laissé très froid, j'ai le regret d'en faire l'aveu. Et cela étant dit, il est nécessaire que je m'explique ou, si l'on veut, que je me justifie.

Historiquement *la Leçon d'anatomie* est d'un haut intérêt, car on sait qu'elle dérive très évidemment de tableaux analogues perdus ou conservés, et qu'elle témoigne ainsi de la façon dont un homme de grande destinée s'appropriait les tentatives de ses devanciers. A ce titre, c'est un exemple non moins célèbre que bien d'autres du droit qu'on a de prendre son bien où on le trouve, quand on est Shakspeare, Rotrou, Corneille, Calderon, Molière ou Rembrandt. Notez que dans cette liste des inventeurs pour qui le

passé travaille, je ne cite qu'un peintre et que je pourrais les y mettre tous. Ensuite par sa date dans l'œuvre de Rembrandt, par son esprit et par ses mérites, elle montre le chemin qu'il avait parcouru depuis les tâtonnemens incertains que nous révèlent deux toiles vraiment trop estimées du musée de La Haye : je veux parler du *Saint Siméon* et d'un petit portrait de *jeune homme*, qui me paraît évidemment être le sien et qui dans tous les cas est le portrait d'un enfant fait avec quelque timidité par un enfant.

Quand on se souvient que Rembrandt est élève de Pinas et de Lastman, et pour peu qu'on ait aperçu une œuvre ou deux de celui-ci, on devrait être moins surpris, ce me semble, des nouveautés que Rembrandt nous montre à ses débuts. A vrai dire, et pour parler sagement, ni dans les inventions, ni dans les sujets, ni dans ce mariage pittoresque des petites figures avec de grandes architectures, ni même dans le type et les haillons israélites de ces figures, ni enfin dans la vapeur un peu verdâtre et dans la lumière un peu soufrée qui baignent ses toiles, il n'y a rien qui soit bien inattendu, ni par conséquent bien à lui. Il faut arriver à 1632, c'est-à-dire à *la Leçon d'anatomie*, pour apercevoir enfin quelque chose comme la révélation d'une carrière originale. Encore convient-il d'être juste non-seulement avec Rembrandt, mais avec tous. Il faut se rappeler qu'en 1632 Ravesteyn avait de cinquante à soixante ans, que Frans Hals avait quarante-huit ans, et que de 1627 à 1633 ce merveilleux praticien avait fait les plus considérables et aussi les plus parfaits de ses beaux ouvrages. Il est vrai que l'un et l'autre, Hals surtout, étaient ce qu'on appelle des peintres en dehors, ce qui veut dire que l'extérieur des choses les frappait plus que le dedans, qu'ils se servaient mieux de leur œil que de leur imagination, et que la seule transfiguration qu'ils fissent subir à la nature c'était de la voir brillante, charmante, richement colorée, élégamment posée, physionomique et vraie, et de la reproduire avec la meilleure palette et la meilleure main du monde. Il est également vrai que le mystère de la forme, de la lumière et du ton ne les avait pas exclusivement préoccupés, et qu'en peignant prestement, sans grande analyse et d'après des sensations promptes, ils ne peignaient que ce qu'ils voyaient, n'ajoutaient ni beaucoup d'ombres aux ombres, ni beaucoup de lumière à la lumière, et que de cette façon la grande invention de Rembrandt dans le clair-obscur était restée chez eux à l'état de moyen courant, mais non pas à l'état de moyen rare et pour ainsi dire de poétique. Il n'en est pas moins vrai que, si l'on place Rembrandt en cette année 1632 entre des professeurs qui l'avaient fort éclairé et des maîtres qui lui étaient extrêmement supérieurs comme habileté pratique et comme

expérience, *la Leçon d'anatomie* ne peut manquer de perdre une bonne partie de sa valeur absolue.

Son réel mérite est donc de marquer une étape dans la carrière du peintre; elle indique un grand pas de fait, révèle avec évidence ce qu'il se propose, et si elle ne permet pas de mesurer encore tout ce qu'il devait être peu d'années après, elle en donne un premier avertissement. C'est le germe de Rembrandt : il y aurait lieu de regretter que ce fût déjà lui, et ce serait le méconnaître que de le juger d'après ce premier témoignage. Le sujet ayant été traité déjà dans la même acception, avec une table de dissection, un cadavre également en raccourci, et, on peut le supposer, la lumière agissant de même sur l'objet central qu'il importait de montrer, il resterait à l'acquit de Rembrandt d'avoir mieux traité le sujet peut-être, à coup sûr de l'avoir plus finement senti. Je n'irai pas jusqu'à chercher le sens métaphysique profond d'une scène où l'effet pittoresque et la sensibilité cordiale du peintre suffisent pour tout expliquer. Et je n'ai jamais bien compris toute la philosophie qu'on a supposée contenue dans ces têtes graves et simples et dans ces personnages sans geste, posant, ce qui est même un tort, assez symétriquement pour des portraits. Je crois qu'en se bornant à regarder la peinture, à la bien juger, à la froidement examiner, on sera plus près de la vérité et aussi de la justice que Rembrandt attendait des gens de goût.

La plus vivante figure du tableau, la plus réelle, la plus sortie, comme on pourrait dire en songeant aux limbes qu'une figure peinte doit successivement traverser pour entrer dans les réalités de l'art, la plus ressemblante aussi, c'est le médecin, le docteur Tulp. Parmi les autres, il en est d'un peu mortes que Rembrandt a laissées en route et qui ne sont ni bien vues, ni bien senties, ni bien peintes. Deux au contraire, j'en compterais trois en y comprenant la figure accessoire et de second plan, sont, à les bien regarder, celles où se révèle le plus clairement ce point de vue lointain, ce je ne sais quoi de vif et de flottant, d'indécis et d'ardent, qui sera tout le génie de Rembrandt. Elles sont grises, estompées, parfaitement construites sans contours visibles, modelées par l'intérieur, en tout vivantes d'une vie particulière, très subtile, infiniment rare, et que Rembrandt seul aura découverte sous les surfaces de la vie réelle. C'est beaucoup, puisqu'à ce propos on pourrait déjà parler de Rembrandt, de son art, de ses méthodes, comme d'un fait accompli; mais c'est là tout, et c'est trop peu quand on pense à ce que contient une œuvre de Rembrandt complète et quand on songe à l'extraordinaire célébrité de celle-ci.

La tonalité générale n'est ni froide, ni chaude; elle est jaunâtre.

Le faire est mince et n'a que peu d'ardeur. L'effet est saillant sans être fort, et en aucune partie des étoffes, du fonds, de l'atmosphère particulière où la scène est placée, le travail ni le ton ne sont très riches. Quant au cadavre, on convient assez généralement qu'il est ballonné, peu construit, qu'il manque d'études. J'ajouterais à ces reproches deux reproches plus graves : le premier, c'est qu'à part la blancheur molle et pour ainsi dire macérée des tissus, ce n'est pas un mort; il n'en a ni la beauté, ni les laideurs, ni les accidens caractéristiques, ni les accens terribles; il n'en donne pas l'idée, n'en éveille pas la sensation, toujours poignante; il a été vu d'un œil indifférent, regardé par une âme distraite, et c'est un grand tort pour le tableau et un sérieux grief contre le peintre. En second lieu, et ce défaut résulte du premier, le cadavre n'est tout simplement, ne nous y trompons pas, qu'un effet de lumière blafarde dans un tableau noir. Et, comme il m'arrivera de vous le dire plus tard, cette préoccupation de la lumière quand même, indépendamment de l'objet éclairé, je dirai sans pitié pour l'objet éclairé, devait pendant toute la vie de Rembrandt ou le merveilleusement servir ou le desservir, suivant le cas. Ici ce fut la première circonstance mémorable où manifestement elle le trompa en lui faisant dire autre chose que ce qu'il avait à dire. Il avait à peindre un homme, il ne s'est pas assez soucié de la forme humaine; il avait à peindre la mort, il l'a oubliée pour chercher sur sa palette un ton blanchâtre qui fût de la lumière. Je demande à croire qu'un génie comme Rembrandt a été quelquefois plus attentif, plus ému, plus noblement inspiré par le morceau qu'il avait à rendre.

Quant au clair-obscur, dont *la Leçon d'anatomie* offre un premier exemple à peu près formel, comme nous le verrons ailleurs magistralement appliqué dans ses diverses expressions soit de poésie intime, soit de plastique nouvelle, j'aurai d'autres occasions meilleures de vous en parler. Je me résume, et je crois pouvoir dire qu'heureusement pour sa gloire Rembrandt a fait de bien autres choses, qu'il a donné même en ce genre des notes décisives qui diminuent singulièrement l'intérêt de ce premier tableau. J'ajouterai que, si le tableau était petit, sous tous les rapports il serait jugé comme une œuvre faible, et que, si le format donne à la tentative un prix qu'elle n'aurait pas sans lui, il ne saurait en faire un chef-d'œuvre, ainsi qu'on l'a trop inconsidérément répété.

EUGÈNE FROMENTIN.

(*La suite au prochain n°.*)

LES MÉMOIRES

DE

LORD SHELBURNE

Life of William, earl of Shelburne, afterwards first marquess of Lansdowne, with extracts from his Papers and correspondence, by lord Edward Fitzmaurice, vol. Ier, 1737-1766, London 1875; Macmillan.

Montaigne dit quelque part que « pour veoir un homme de la commune façon, à peine qu'un artisan lève les yeux de sa besogne, là où, pour veoir un personnage grand et signalé arriver en une ville, les ouvroirs et les boutiques s'abandonnent. » Je ne sais si de nos jours le peuple a conservé la même ardeur à courir à ces spectacles, car il pourrait répéter avec la « vieille au chef ridé » du poète : « Un roi! sous l'empereur, j'en ai tant vu de rois! » mais, lorsqu'un éditeur intelligent ramène sur la scène « un de ces hommes dont la vie et les opinions peuvent servir de patron, » le public lettré s'empresse de faire cortége à ce personnage; on se met aux portes pour le regarder, pour observer sa physionomie, pour prendre sa mesure, et, s'il daigne nous raconter sa vie, nous communiquer les observations qu'il a recueillies, les jugemens qu'il a portés sur les hommes de son temps, on se serre autour de lui, on ne se lasse pas de l'écouter, on lui tient fidèle compagnie. Faut-il s'inquiéter de cette disposition persistante des esprits et se persuader avec des moralistes chagrins que cette curiosité indiscrète est un signe d'impuissance, que, n'ayant plus l'énergie de « faire grand » nous nous ingénions, comme les vieillards, à ressaisir dans le passé un reste de vie qui nous échappe? N'est-ce pas après tout le plus noble des plaisirs, la distraction la plus efficace, pour une race éprouvée par le sort comme la nôtre, que de contempler l'homme

et de démêler les fils compliqués dont est faite la trame de la vie? Et si Goethe a eu raison de soutenir que la « véritable étude de l'humanité, c'est l'homme, » les confidences, les autobiographies, ne sont-elles pas les documens indispensables pour mener cette étude à bonne fin?

Si l'on avait quelques doutes sur l'intérêt de ces Mémoires ou sur l'importance de lord Shelburne pour l'histoire politique de l'Angleterre au XVIIIe siècle, nous n'aurions que l'embarras du choix pour lui trouver les parrains et les introducteurs les plus accrédités. Le chef du cabinet actuel de Saint-James, M. Disraeli, l'a appelé le ministre le plus capable, le plus accompli du XVIIIe siècle, le premier grand ministre qui a compris l'importance de la classe moyenne, et Bentham aimait à répéter que c'était le « seul ministre qui n'avait pas peur du peuple. » Enfin, s'il est vrai qu'un homme d'état ne peut pas avoir marqué dans l'histoire de son pays sans avoir soulevé contre lui bien des inimitiés, Burke s'est chargé de fournir à la renommée de Shelburne ce murmure d'insultes qui poursuit toujours les grands acteurs. « S'il n'était pas en fait de moralité un Catilina ou un Borgia, il ne fallait en rendre grâce qu'à la faiblesse de son intelligence. » En voilà assez pour piquer notre curiosité : à coup sûr, nous n'avons pas affaire à une de ces médiocrités effacées dont la postérité ne s'occupe pas.

Sur le soir de la vie, lord Shelburne essaya de recueillir ses souvenirs et de raconter l'histoire de son temps. Il a laissé deux versions, dirions-nous, de sa biographie, qu'il n'a pas eu le temps de réduire et de combiner jusqu'à la fin de sa carrière. Aussi la tâche de lord E. Fitzmaurice n'a-t-elle pas été très facile. Un sentiment de piété filiale a retenu la plume et la critique de l'écrivain; il s'est trouvé devant ces manuscrits, devant le journal insignifiant de lady Shelburne, comme un de ces auteurs des livres sacrés qui juxtaposaient les documens traditionnels sans oser les raccorder. Il en résulte que l'ouvrage ne se déroule pas facilement selon l'ordre des temps; il ressemble un peu à ces rivières contrariées par des barrages, qui sont condamnées quelquefois à remonter leur cours. Le tissu du récit est un peu lâche et souvent brisé : on ne peut pas s'empêcher de songer à la conversation d'un vieillard qu'un nom, un souvenir évoqué, détournent de sa route et précipitent dans d'autres réminiscences dont il subit l'enchantement, et qu'il suit dans le chemin de traverse où elles l'attirent.

I.

William Fitzmaurice, depuis comte de Shelburne, naquit le 20 mai 1737 à Dublin. Il passa les quatre premières années de sa

vie dans la partie la plus retirée du sud de l'Irlande, sous la domination d'un vieux grand-père, Thomas Fitzmaurice, comte de Kerry. Ce puissant seigneur avait bien le caractère le plus sévère, le plus obstiné qu'on pût imaginer; peu intelligent, mais doué de nerfs solides et d'une persévérance que rien ne lassait, sans grande éducation, sauf celle qu'il avait reçue à l'armée, où il avait laissé la réputation d'un homme brave et actif, un bel homme d'ailleurs, qui « pour mon bonheur et celui des miens, remarque Shelburne, épousa une femme très laide, la fille de sir William Petty, qui apporta dans notre famille tout le bon sens que nous avons montré et la fortune que nous conserverons, je pense. » Lord Shelburne n'eut pas le bonheur d'être élevé par cette femme judicieuse; elle mourut peu de mois après sa naissance, et il resta sous la tutelle de ce terrible grand-père qui, après la mort de sa femme, s'enferma dans sa vie de gentilhomme campagnard. La monotonie de cette existence n'était troublée que par l'arrivée de l'almanach: c'était le grand événement de l'année, et le comte de Kerry ne permettait pas qu'un autre que lui en fît la lecture à toute la famille. Cet almanach lui tenait lieu de toute autre littérature; il le lisait tous les soirs jusqu'à ce que celui de l'année suivante eût paru. Du reste, c'était un homme d'honneur, d'une justice inflexible et qui gouvernait son comté comme ses enfans. Il tenait tout ce pays barbare sous sa main de fer; prompt à réprimer toutes les violences, il faisait exécuter les lois avec un soin scrupuleux et assurait aux étrangers le respect de leurs personnes et de leurs propriétés. Jusqu'au sein de la famille, il apportait cet esprit de rigoureuse justice, il ne connaissait pas d'autres principes; aussi ses enfans comme ses serviteurs avaient peur de lui et ne l'aimaient pas. Quant à lui, il ne témoignait d'affection que pour son petit-fils, dont nous résumons la biographie.

Ce n'était pas auprès de ses parens directs, au foyer paternel, que lord Shelburne pouvait recueillir des impressions plus douces et corriger ce tempérament un peu farouche qui semble avoir été le caractère de la famille pendant plusieurs générations. Son père avait été éteint et brisé sous cette discipline de fer qui ne permettait aucune résistance, et quand il échappa à cette contrainte le pli était pris, il ne put pas ressaisir le gouvernement de lui-même; il ne fit que changer de vasselage et tomba sous la tutelle de sa femme, personne très passionnée, irritable, d'une activité dévorante, avide de pouvoir et d'argent encore plus. Lord Kildare, dans une lettre qu'il adressait à lord Holland et où il essayait de marquer tous les travers de caractère et les défauts de Shelburne, assure que par tous ces côtés il était bien le fils de sa mère. Livré aux exemples et aux influences de la maison paternelle, lord Shel-

burne fût resté une sorte de sauvageon, un de ces gentilshommes campagnards qui ne rachètent pas leur ignorance par la distinction des manières, et qui sont tout ensemble grossiers et vulgaires; mais il eut le bonheur de rencontrer dans sa famille une femme d'une beauté d'âme et d'une noblesse rare. C'est à elle, à lady Arabella Denny, qu'il dut d'entrevoir un autre idéal que celui de la force brutale et de la justice implacable; c'est elle qui lui fit connaître et aimer les deux qualités qui font la dignité et l'agrément de la vie, l'amabilité et l'indépendance de caractère. Depuis la mort de son grand-père, elle avait ménagé à l'enfant délaissé cette joie de se sentir aimé, sans laquelle l'éducation reste une chose apprise qui n'atteint pas aux sources de la vie. Lord Shelburne lui en a conservé une reconnaissance attendrie; il a senti que sa nature morale s'était éveillée, s'était épanouie sous le doux rayonnement de ce caractère idéal. A la fin de sa carrière, le vieillard parlait d'elle avec enthousiasme, et il formait le projet, si la mort lui en laissait le temps, d'écrire sa vie, car il prétendait que c'était une mémoire plus digne d'être conservée et transmise à la postérité que celle de Mme Roland ou de Mme de Maintenon.

C'était assurément une apparition curieuse et qui pouvait tenter le pinceau d'un artiste. Le seul trait d'elle qu'il nous ait conservé révèle une nature d'une exquise sensibilité jointe à une énergie et à une force de volonté dont toutes les femmes ne sont pas capables. Vivant à la campagne avec son mari, elle était en butte aux poursuites de son beau-frère, être grossier et sauvage, un peu fou, et, heureusement pour elle, un vrai lâche. En parler à son mari, c'était brouiller les deux frères et les séparer pour jamais. Elle résolut de se débarrasser elle-même de cet ennemi. Elle s'exerça en secret à tirer au pistolet; puis, quand elle fut d'une force raisonnable, elle pria son beau-frère de l'accompagner dans le lieu retiré où elle s'exerçait, et après lui avoir donné des preuves non équivoques de son habileté, elle lui déclara brusquement qu'elle avait appris à tirer pour se délivrer de ses importunités, et que, s'il ne changeait pas d'attitude, elle saurait bien se faire justice. De ce moment le rustre se le tint pour dit.

L'éducation de lord Shelburne jusqu'à l'âge de quatorze ans fut bien négligée. Envoyé d'abord dans une école publique, il fut placé bientôt sous la direction d'un précepteur, pendant que ses parens vivaient en Angleterre. Ce précepteur était un *clergyman* de l'esprit le plus étroit, descendant d'une famille de réfugiés français, brave homme, d'un bon naturel, mais sans grande culture et prenant tout au tragique. Le jeune Shelburne répond un jour à l'intendant de son père qui lui demandait de lui faire l'honneur de dîner

chez lui : « Je veux bien, à la condition qu'à table vous ne porterez la santé ni de mon père ni de ma mère. » Cette réponse, rapportée au précepteur, lui paraît trahir un mauvais cœur ; après avoir tenu conseil avec l'intendant et pris même l'avis d'un troisième personnage, ils tombent d'accord qu'il convient d'en écrire aux parens, car ce propos annonce une corruption et une insensibilité effrayantes. Rien cependant n'était plus simple. Le jeune homme était écœuré de la bassesse et des flagorneries de l'intendant, et il avait voulu se prémunir contre ce débordement de viles flatteries et de protestations de dévoûment.

A quinze ans, ses parens le rappellent à Londres. Il y jouit de la plus grande liberté, il va et vient comme il lui plaît, il fait les connaissances qui lui conviennent, il prend son plaisir où bon lui semble; ses parens n'exercent sur lui aucun contrôle, sauf sur l'article argent, et n'avait été la libéralité de quelques vieilles tantes, il n'aurait pas pu suffire aux plus modestes exigences. Avant de l'envoyer à l'université d'Oxford, son père le prend un jour avec lui dans ses visites aux hommes marquans du moment, afin que plus tard il eût le plaisir de se rappeler qu'il avait vu les célébrités de la génération précédente. Il le conduit aussi à la chambre des communes pour entendre parler lord North, que l'opinion publique signalait comme un orateur distingué. Le futur ministre n'est pas encore pénétré de l'utilité d'assister à ces tournois d'éloquence, et, sous prétexte qu'il n'aime pas la manière de lord North, il s'esquive et se prive du plaisir d'entendre une seconde fois le brillant orateur. Cette étourderie lui attire une sévère algarade de son père, qui, dans son irritation, lui prédit qu'il ne sera jamais un homme.

A l'université, il eut encore la mauvaise chance de tomber sous la direction d'un maître fort étroit d'esprit; il lut avec lui un certain nombre d'ouvrages sur la loi naturelle et sur les lois des nations, un peu d'histoire, du Tite-Live, et traduisit avec soin quelques-unes des harangues de Démosthène. Les *Discours* de Machiavel *sur Tite-Live*, les harangues de Démosthène, firent une profonde impression sur son esprit. Il suivit assidûment les leçons de Blackstone sur le droit civil et politique de l'Angleterre et y puisa des connaissances précieuses. Quant à ses condisciples, ils étaient en général assez médiocres : aucun n'a marqué plus tard ni dans la politique ni dans les lettres.

Quand la guerre éclata en 1757, le futur lord Shelburne, qui ne se plaisait pas à la maison paternelle, désespérant d'obtenir la permission d'aller au loin, prit le parti d'entrer dans l'armée. Son père, sur les conseils de son ami Fox, le plaça dans le 20e régiment

sous les ordres du général Wolfe. Cet officier, qui devait s'illustrer par la victoire qu'il remporta sous les murs de Québec, était très connu et estimé dans l'armée pour plusieurs faits d'armes très brillans. C'était un grand bel homme, mince et bien fait, avec des yeux bleus qui dénotaient plus de vivacité que de pénétration. A peine la nouvelle recrue était-elle arrivée au régiment qu'il lui demanda combien son père lui allouait de pension, et, apprenant qu'elle ne dépassait pas 600 livres par an, il lui conseilla tout de suite d'emprunter pour faire face aux obligations de sa nouvelle position et de distribuer sa paie aux officiers malheureux. Le général ne se borna pas à recommander au jeune officier ces manières larges et généreuses, il s'attacha à élargir ses idées, à lui ouvrir l'esprit; il lui fit lire non-seulement des ouvrages traitant de l'art militaire, mais aussi des livres de philosophie, il lui inspira le goût des lettres et lui communiqua sur toutes choses des sentimens vraiment libéraux. Malheureusement Shelburne ne put obtenir l'autorisation de l'accompagner en Amérique, et après son départ il fut attaché à la personne du général Clerke, qui reporta sur lui une partie de l'affection que lui avait vouée Wolfe. Après avoir fait partie de l'expédition contre Rochefort, il servit dans la guerre d'Allemagne, sous le prince de Brunswick, et se distingua à la bataille de Minden et dans la retraite qui suivit l'échec du prince héréditaire à Closter-Camp. De retour en Angleterre, il reçut la récompense de sa bravoure; il fut promu au grade de colonel et désigné pour être un des aides-de-camp du roi, au grand scandale des courtisans et des amis du duc de Newcastle, qui s'alarmaient de l'arrivée à la cour de ces nobles de campagne, parmi lesquels l'opposition avait recruté ses plus vigoureux champions.

Avant d'entrer dans le récit des événemens parlementaires auxquels il a été mêlé et de raconter les diverses anecdotes qu'il a recueillies sur les personnages éminens qui l'ont précédé dans les conseils du gouvernement, lord Shelburne se demande pourquoi la monarchie constitutionnelle s'est acclimatée en Angleterre et a réussi. Il ne se laisse pas éblouir par le tableau lumineux que Montesquieu a tracé dans l'*Esprit des lois* de la constitution de son pays. En véritable Anglais, en homme d'état qui connaît tous les détours et les surprises de la vie parlementaire, il cherche dans les faits l'explication de cette grandeur, de cette sécurité, de ce bonheur, en un mot, dont l'Angleterre a joui depuis la révolution de 1688. Si la dynastie de Hanovre n'a pas repris les erremens familiers aux rois, si elle n'a pas rétabli les prérogatives, les immunités royales et usurpé le pouvoir que la nation avait racheté à si grand prix, l'honneur n'en revient pas à ce système savant de freins

et de contre-poids qui distingue la constitution anglaise. L'explication est plus simple et plus dramatique. La dynastie nouvelle ne pouvait pas oublier qu'il existait quelque part un prétendant dont les droits à la couronne étaient consacrés par les principes monarchiques et soutenus par les sympathies constantes d'un parti puissant. Ce souvenir suffisait pour tenir en bride l'esprit royal et empêcher le retour du despotisme. Pour faire échec aux revendications des Stuarts, pour avoir un point d'appui dans la nation et ne pas rester isolé, le nouveau roi dut se jeter dans les bras des vieux whigs et répudier toutes les prétentions et les allures des vieilles royautés, en un mot répéter au peuple : « Nous sommes vos esclaves et vos nègres. » D'autre part le prétendant n'était pas un danger assez redoutable pour mettre tout en question et troubler cette paix relative qui, pour un grand pays, est la condition du travail et de la prospérité. Il était incapable de comprendre son temps et de s'accommoder aux transformations qui s'étaient accomplies dans les mœurs et dans les idées du peuple. Romanesque et ignorant, il vivait de cette vie de chimères et d'imagination qui pouvait convenir à un chevalier errant, mais qui le rendait étranger au milieu d'une nation active, énergique, dont la culture et les progrès avaient été merveilleusement servis par l'invention de l'imprimerie.

Lord Shelburne avait un sentiment très net des conditions de la monarchie constitutionnelle, et il recommandait chez le souverain une qualité qui rarement a été estimée à son prix, qu'il appelle l'*indolence* et qui pourrait être mieux comprise, si nous l'appelions le *tempérament flegmatique*. Funeste quand elle est le fruit de la faiblesse ou du vice, l'indolence préserve les rois de cette ingérence directe, impérieuse dans les affaires du pays, qui blesse un peuple fier et actif. Il n'est pas donné à tous les hommes d'être assis sur un trône et de savoir ne pas jeter à tout moment leur sceptre et leur épée dans la balance où se décident les destins du pays. Pour cette réserve, pour cette modération, qui ne sont pas l'abdication, il faut un grand esprit et aussi un grand cœur, ajoute lord Shelburne. Il faut sentir que la fonction qu'on remplit n'est pas stérile, inutile au pays, et qu'elle n'a rien de semblable à cette position du grand-électeur de Siéyès, condamné à ne pouvoir faire autre chose que s'engraisser. Il y aurait peut-être de la flatterie à décerner aux George cette vertu si utile aux monarques constitutionnels; l'honneur en revient aux circonstances plus encore qu'à leur sagesse. Étrangers à la langue et aux mœurs de l'Angleterre, ils se contentèrent de jouir du côté théâtral et positif de la royauté, et, comme leur cœur était ailleurs, ils ne se passionnèrent pas pour la politique d'un pays qui n'était pas le leur, et ils

laissèrent volontiers de vrais Anglais s'asseoir au timon et tenir la barre.

Lord Shelburne ne rapporte pas au génie de Guillaume III la fondation et le succès de la monarchie constitutionnelle en Angleterre. Il ne partage pas l'admiration de ses compatriotes pour ce souverain et ne souscrirait pas au portrait que Macaulay en a tracé. Il nous le dépeint comme un Hollandais fier et sagace, dont la passion maîtresse était de faire la guerre, et la guerre contre la France. Rien de plus absurde et de plus faux que de le célébrer pour son amour de la liberté. Il l'avait vue de trop près en Hollande, et il ne s'était occupé que de la miner sourdement dans l'intérêt de son ambition. D'une main habile, il avait semé dans son pays tous ces germes de confusion et de corruption qui éclatèrent après lui, et amenèrent la ruine du gouvernement républicain. Quand le parlement décréta le renvoi de sa garde hollandaise, il déclara qu'il ne l'eût pas souffert, s'il avait eu des enfans ou une postérité. On ne peut pas citer un seul acte de réglementation secondaire qui remonte à lui et qui n'ait pas eu pour visée de servir son ambition. L'histoire de ses favoris est scandaleuse; aucun d'eux n'a été pour l'Angleterre un ornement ou une force, et il les a comblés de dotations fastueuses vraiment insolentes et qui n'étaient pas justifiées par des services éminens. S'il avait distribué aux protestans français réfugiés après la révocation les confiscations faites en Irlande, au lieu de les partager entre ses favoris, il aurait assuré pour toujours la tranquillité de l'Irlande, et accru considérablement la richesse et l'industrie des deux royaumes. Il arriva en Angleterre, comme il l'aurait fait pour une campagne, dans le dessein de servir ses projets politiques avant tout et ensuite dans l'intérêt de ses compagnons pour les enrichir de gros bénéfices. — La sévérité de ce portrait nous laisse pressentir que l'auteur sera plus indulgent pour l'adversaire de Guillaume III. En effet, Louis XIV est apprécié par lord Shelburne avec une sympathie qui étonne chez un Anglais. Louis XIV, dit-il, « était un roi dans toute l'acception du mot. Comme peu de rois, il s'était identifié avec la nation et ne faisait qu'un avec elle. Sa correspondance avec Colbert et ses autres ministres témoigne d'une grande intelligence des affaires et de l'administration, et d'un art achevé pour conserver à l'autorité royale son prestige et ses prérogatives. Il avait de grandes qualités, sinon de grands talens, et, s'il a montré une âme trop portée aux pratiques de la dévotion, il faut bien pardonner quelque chose à ce vieillard chargé d'ans et de gloire, qui voyait descendre à l'horizon l'astre brillant de sa fortune. Ce fut du reste la faute de la monarchie plus que de l'homme. » Nous ne re-

fusons pas à Louis XIV un talent incomparable pour l'art de représenter cet élément *prestigieux* du pouvoir, qui, selon la fine analyse de M. Bagehot, est une des forces de la royauté, surtout aux époques où les peuples sont conduits par l'imagination; mais après nous être prosternés devant cette majesté imposante, nous nous étonnerons que Shelburne puisse lui décerner un brevet de bon administrateur au mépris de ces entreprises inspirées par un orgueil insensé et de ces mesures funestes qui ont amassé sur ses successeurs l'orage et la foudre, et qui font de son long règne comme le suicide de la monarchie.

II.

Des mémoires écrits par un témoin bien placé pour observer, pour recueillir les propos ou les attitudes qui livrent le secret d'un homme, ont tout l'attrait d'un salon où se rencontrent les hommes qui marquent dans la politique ou dans les lettres. Sans l'ennui de se soumettre aux exigences de la vie du monde, on a la comédie dans son fauteuil, on voit venir sur la scène, on suit de près tous ces demi-dieux que le public aperçoit d'en bas et voit de loin passer dans le rayon doré de la renommée. On surprend leur physionomie quand ils lèvent le masque, quand ils déposent le personnage pour laisser apparaître l'homme. On les entend livrer *leurs pensées de derrière*, comme dit Pascal; le plaisir et le profit sont au comble quand la galerie qu'on vous ouvre est aussi riche, aussi bien choisie que celle de lord Shelburne.

Voici d'abord un des grands ennemis de la France, le duc de Marlborough, que nous avons chansonné, mais dont nous n'avons pas nié les talens d'homme de guerre, comme l'affirme lord Shelburne en laissant entendre que le vaincu a mauvaise grâce à contester la valeur d'un général qui nous a toujours battus. Napoléon en effet, dont les jugemens font loi en cette matière, a parlé du duc dans les termes les plus flatteurs, et c'est sous ses auspices qu'a paru en France la meilleure histoire de Jean Churchill, duc de Marlborough; mais son entreprise et sa délicatesse n'ont pas rencontré d'aussi bons garans. On sait que sous le règne de la reine Anne ce fut lui qui fut roi, grâce à l'ascendant que la duchesse de Marlborough exerçait sur la reine, et dont elle abusait indignement. Elle avait coutume de répéter que ce n'était pas la peur du diable qui la tenait à l'écart de certaines intrigues, mais sa résolution arrêtée de ne dépendre jamais de personne. Jalouse de pouvoir, impatiente de tout frein, elle s'abandonnait à ses passions, car personne, et pas plus son mari que d'autres, n'avait d'autorité sur elle pour la

retenir. On a trouvé parmi les papiers conservés à Blenheim (1) la preuve d'une transaction qui peint le caractère du duc et de la duchesse. Un vieil ami du duc, un camarade d'enfance qui l'avait perdu de vue pendant plusieurs années, se présenta un jour à lui pendant qu'il commandait l'armée dans les Flandres; il fut reçu très cordialement par le duc, qui lui demanda ce qu'il pourrait bien faire pour lui. L'ami confiant lui répondit qu'il serait très heureux d'obtenir une commission de chef d'escadron ou de lieutenant-colonel. Là-dessus il partit, emportant les assurances les plus positives; mais le temps se passait, et le brevet n'arrivait pas. Il ne pouvait pas croire que la duchesse de Marlborough fût la cause de ce retard. Enfin, vaincu par l'évidence, il retourne au camp du duc dans les Flandres. Le duc ne lui laissa pas la peine de s'expliquer. Dès qu'il l'aperçut, il lui déclara que le plus court moyen pour en finir était de faire passer à la duchesse une somme de 300 livres, et l'assura que lorsque l'envoi lui serait parvenu, elle ferait lever toutes les difficultés.

Si le duc et la duchesse avaient les mains ouvertes pour recevoir, ils étaient tout aussi capables de garder ou de déchirer les pièces compromettantes que des naïfs avaient l'imprudence de leur confier. Quand lord Oxford, accusé de trahison, fut envoyé à la Tour de Londres, il reçut du duc de Berwick, qui lui avait quelques obligations, une lettre originale du duc de Marlborough *au prétendant* pour en faire l'usage qui lui semblerait bon dans sa position. Son avocat lui conseilla d'envoyer son fils chez le duc avec une copie de la lettre, mais de ne se dessaisir à aucun prix de cette pièce, car il savait que plus d'une fois le duc s'était emparé d'un document de ce genre et l'avait lacéré. Lord Harley en effet, le fils de lord Oxford, se rendit chez le duc, et lui remit simplement la lettre de la part de son père sans ajouter un seul mot. Le duc la lut attentivement, puis, relevant la tête : « Mylord, dit-il, ce n'est pas mon écriture. » Lord Harley répliqua : « L'original est entre les mains de mon père. » Là-dessus ils échangèrent de profondes révérences sans prononcer un mot de plus, et peu de semaines après l'accusation fut abandonnée.

Dans l'année 1716, lors de la panique qui s'empara de tout le pays sur la nouvelle qu'une invasion était imminente, le duc de Marlborough était presque tombé en enfance, et la couronne ne pouvait plus compter sur son épée pour repousser l'ennemi; mais dans ce péril, on essaya de réveiller le génie assoupi du vieux gé-

(1) Château aux environs de Woodstock, bâti en exécution d'un vote du parlement, pour être offert à Marlborough, en souvenir de la bataille de ce nom, qu'il avait gagnée sur les Français.

néral. Les envoyés de la cour le trouvèrent dans un fauteuil avec toutes les apparences d'un vieillard qui radote, et tout ce qu'ils purent tirer de lui, ce fut : « concentrez l'armée et n'éparpillez pas les corps. » Le capitaine tant de fois victorieux ne pouvait plus tracer un plan de campagne et mener ses soldats à la victoire; mais dans ce corps usé et affaissé il avait rassemblé assez de lumière pour donner encore un bon conseil, et de sa voix cassée il leur avait rappelé les règles de son art, et la tactique qui l'avait illustré.

Au nombre de ceux qui ont le mieux rempli le programme de la dynastie de Hanovre, tel que l'a tracé Shelburne, « *la royauté sans le gouvernement personnel* et la chambre des communes faisant les affaires du pays, » il n'en est pas de plus distingué par ses talens, autant que par sa longue administration, que Robert Walpole.

« Comparé à tous les hommes de son temps, il était le plus capable de conduire la chambre des communes; la rectitude et la clarté de son esprit, sa fermeté, son expérience des affaires, son amabilité et sa large hospitalité de gentilhomme campagnard le désignaient pour remplir ces fonctions. C'était tout l'opposé du duc de Newcastle : il avait des idées arrêtées et ne laissait à personne le soin de penser pour lui. Il ne souffrait pas qu'un autre s'occupât de son ministère, et il respectait le département de ses collègues. Quand on lui parlait à son lever d'affaires de finances, il avait l'habitude de répondre : « Persuadez Lowndes (1); quant à moi, je n'ai pas d'objection. » Toujours de bonne humeur et d'un caractère très égal, une seule fois il s'emporta au conseil des ministres et il leva la séance sur-le-champ, disant qu'un homme n'était pas en état de s'occuper d'affaires quand il n'était plus de sang-froid : du reste de manières grossières, cynique dans ses propos, en particulier sur l'amour et les femmes, ce qui ne l'empêchait pas d'être leur esclave. Quand un de ses amis venait lui parler des infidélités de Mrs..., il lui fermait la bouche incontinent et déclarait qu'il ne voulait rien entendre sur ce sujet, car il ne pouvait pas se passer d'elle. Sans scrupule, il pratiquait largement la corruption et ne s'en cachait pas. Un jour, pendant la confusion qui accompagnait un vote de la chambre des communes, lord Welcombe se trouva à côté de lui, et, se penchant à son oreille, Walpole lui dit avec ce naturel parfait qui indiquait un entier désintéressement des questions morales : « Jeune homme, je vais vous raconter l'histoire de tous vos amis à mesure qu'ils passeront devant nous. Un tel, j'ai sauvé son frère de la potence, celui-ci de la misère; les deux fils de cet autre, je les ai placés... » Vingt années de pouvoir se résumaient en deux mots : perfidie et ingratitude. »

(1) Le secrétaire de la trésorerie.

L'honneur de Walpole est d'avoir ménagé à son pays une longue période de paix qui fut très favorable au développement de la prospérité générale. La faute la plus grave qu'il commit fut de céder à un mouvement malsain de l'opinion publique et de déclarer la guerre à l'Espagne, tout en étant convaincu de la puérilité des motifs et des conséquences funestes qu'elle devait entraîner. Il eut la main forcée par une véritable scène de tréteaux. Lacordaire a cité, dans une de ses plus belles conférences, comme exemple de la puissance de la parole, ce trait d'un matelot anglais entrant au parlement et entraînant le vote de la chambre par ce simple discours : « Quand les Espagnols m'eurent ainsi mutilé, ils voulurent me faire peur de la mort; mais j'acceptai la mort comme j'avais accepté l'outrage en recommandant mon âme à Dieu et ma vengeance à ma patrie. » M. Reynald, dans son excellente *Histoire d'Angleterre*, a détruit en partie cette légende dramatique; il prétend que le matelot n'était pas une victime de la cruauté des Espagnols, que c'était un mauvais drôle qui avait eu les oreilles coupées par ordre des magistrats anglais; mais voici bien une autre histoire : lord Shelburne assure que l'alderman Breckford lui a raconté que, dans sa jeunesse, il fut chargé d'amener à la barre de la chambre des communes le fameux matelot Jenkins, et que, si quelqu'un avait eu la fantaisie de lui ôter sa perruque, il aurait constaté que le drôle avait bel et bien ses deux oreilles. Depuis lors la mise en scène a été bien simplifiée, et, pour lancer un peuple dans les aventures, il suffit, comme on sait, d'une dépêche qu'on ne montre pas.

Au-dessus de Walpole, le plus grand parmi ceux qui ont assuré à l'Angleterre au XVIII[e] siècle la supériorité des mers et la première place dans le concert européen fut, tout le monde le nomme, le premier Pitt, dont la gloire est consacrée sous le titre de lord Chatham. Les forts et les puissans n'exercent pas seulement sur l'imagination un attrait irrésistible; ils sont aussi pour la pensée un problème toujours nouveau, dans lequel le regard curieux ne se lasse jamais de plonger. Écoutons ce qu'un homme de la génération qui l'a suivi, qui l'a rencontré et observé dans les conseils du pays, peut avoir à nous révéler.

« William Pitt n'était pas d'une extraction très relevée. Celui qui paraît être le chef, le fondateur de la famille, est un certain gouverneur Pitt, connu sous le nom de Pitt *diamant,* parce qu'il se trouvait détenteur d'un énorme diamant. Ce n'est pas de la médisance de rappeler que la folie était héréditaire dans la famille : une sœur était enfermée dans une maison d'aliénés, une autre s'était jetée dans une vie de dissipation et de désordre, et sa conduite était si scandaleuse qu'elle n'é-

tait plus reçue dans la bonne compagnie. Son frère aîné n'était pas enfermé, mais il était obligé de mener une vie très retirée, en Angleterre d'abord, puis sur le continent, et, malgré une fortune considérable dont il avait hérité, il s'était trouvé bientôt gêné, sans amis, victime de sa générosité tout autant que de la mauvaise gestion de ses biens. »

Lord Shelburne le rencontra à Utrecht, et pendant toute une soirée il ne fit que raconter des anecdotes piquantes sur son frère William, et lui donner les noms les plus outrageans, le traitant d'hypocrite, d'imposteur, de misérable.

« Cadet d'une famille sans fortune, William Pitt débuta dans la vie par le métier des armes, et pendant qu'il était cornette de cavalerie, il ne parut pas un livre sur l'art militaire qu'il ne dévorât. Esprit ardent, doué de l'imagination la plus éblouissante, avec un grain de folie, il s'appliqua dès sa plus tendre jeunesse à l'étude du style, à l'art d'exprimer sa pensée, de la formuler d'une manière saisissante; *totus in hoc*, sans paraître se soucier beaucoup de toute autre science. »

Cependant, pas plus que lord Grenville, il n'était capable de bien tourner une lettre ordinaire; aussi Wilkes l'appelait le premier orateur et le plus mauvais épistolier de son temps. Son imagination était si puissante que les choses lui apparaissaient dans une lumière plus intense la seconde fois que la première. Ce n'est pas à propos de lui qu'on aurait pu dire que l'imagination est une sensation affaiblie.

« Il était si jaloux de ne pas fausser son goût qu'il évitait de jeter les yeux sur une mauvaise gravure. Maître de lui, il contenait ou sacrifiait toute autre passion pour ménager libre carrière à son ambition. Il est de mode de soutenir que Pitt était violent, impétueux, romanesque, qu'il méprisait l'argent, qu'il était ennemi de l'intrigue, connaissait mal les hommes et ne s'inquiétait pas des conséquences. Rien n'est moins exact que ce jugement; sans avoir recours à des témoignages particuliers, on peut dire que l'ensemble de sa vie le dément. Sans doute il n'était pas l'esclave de l'avarice : à l'endroit de l'argent comme de toute autre chose, il savait réprimer ses désirs; mais il aimait l'ostentation à un degré ridicule, prodigue dans sa maison et dans sa famille au-delà de toute prudence. Certainement son mariage n'avait eu rien de sentimental, et les conditions qu'il stipula au moment où il descendit du pouvoir ne témoignent pas précisément d'une complète indifférence à l'endroit de l'argent ou d'autres avantages... Du reste sa maxime favorite était *qu'avec peu de chose de nouveau on pouvait aller très loin, obtenir de grands résultats*. Il savait prendre une résolution sur-le-champ et sans tergiverser. Il ne se donnait pas le souci de ménager les individus, car

il pensait qu'il pourrait agir avec plus de promptitude et mieux saisir l'occasion, s'il n'avait pas l'embarras de gouverner un parti. Toujours en représentation, jamais naturel, dans un état perpétuel de tension et de contrainte, incapable d'amitié ou de tout sentiment qui y ressemblât, il était toujours sur le qui-vive et n'avait jamais d'abandon. »

Pendant dix ans, il avait pu entretenir avec lord Shelburne les rapports d'affaires les plus intimes, le recevoir à toute heure à la ville ou à la campagne, sans lui offrir un verre d'eau ou causer avec lui cinq minutes dès qu'il ne s'agissait plus d'affaires. « Grand de sa personne et aussi bien tourné que peut l'être un martyr de la goutte, avec un œil d'épervier, une petite tête, une figure fine, un long nez aquilin et parfaitement droit, de très bonne compagnie, il avait conservé toutes les manières de la vieille cour avec une certaine dose de pédanterie, en particulier quand il affectait un ton léger. » Cependant lord Shelburne n'était jamais introduit auprès de lui qu'après avoir reçu un rendez-vous, et il le trouvait toujours seul, assis dans son salon, un livre ouvert devant lui, et à la campagne le chapeau et la canne à la main.

Un mois avant que la mort de son père (1761) lui ouvrît la chambre des lords, lord Shelburne avait sollicité la place de contrôleur de la maison royale, et le refus que le nouveau roi opposa à sa requête lui donna de l'humeur. Il parla même de se retirer à la campagne et de se consacrer tout entier à l'administration de ses terres; mais Fox, un vieil ami de son père, l'en dissuada, lui faisant remarquer qu'il était encore trop jeune pour songer à la retraite ou à la philosophie. Retenu sur la scène politique, Shelburne fut mêlé dès les premières heures à toutes ces intrigues qui commencent avec le règne de George III et qui amenèrent la chute des whigs. Élevé dans les traditions du parti tory, il avait subi plus tard à l'université d'Oxford l'ascendant du docteur King, un jacobite des plus fervens; il ne fut cependant jamais inféodé à aucun parti. Sa conduite et sa ligne politique furent plutôt celles d'un whig; mais il ne s'enrôla pas sous cette bannière. Avec la perspicacité qui le distinguait, il s'était bien aperçu, en entrant dans la vie politique, que le parti whig ne vivait plus que de son capital et qu'il était travaillé par des fermens de dissension intérieure et de décomposition. En effet, à l'avénement de George III, la position des partis avait été sensiblement modifiée. Les whigs avaient dû leur triomphe et la longue durée de leur fortune à cette petite noblesse de campagne qui s'était constituée, selon M. Disraeli, après la sécularisation des biens ecclésiastiques. Inquiets sur la valeur de leurs titres de propriété, ils étaient devenus les prétoriens du nou-

veau régime et avaient exercé une surveillance jalouse sur les menées des vieux tories. A une époque où le capital était rare, l'instruction peu répandue, où les mouvemens de l'opinion publique ne pouvaient pas se produire comme de nos jours, ces nobles de campagne étaient les maîtres du monde politique par leurs parens ou les gens qu'ils employaient. Ils n'avaient pas cependant le nombre avec eux, et lord Shelburne prétend que, si la nation avait été appelée à voter par tête, les Stuarts auraient été restaurés sans difficulté; mais la classe intelligente et active, qui dominait dans le parlement et qui formait l'opinion publique, était dévouée au parti whig. Le *credo* whig avait pour lui toutes les faveurs, et quiconque voulait réussir dans la politique se déclarait whig comme tous les sectaires se réclament du nom de chrétien. Cependant les oligarchies sont le gouvernement le plus précaire; dès qu'elles sont menacées, elles sont vaincues; elles ne peuvent pas supporter un échec grave, et la possession du pouvoir avait développé au sein du parti whig ces jalousies, ces animosités, ce dédain de l'ennemi, qui sont le présage d'une ruine prochaine. De plus, à l'avénement de George III, le parti jacobite changea brusquement de position, et leur enleva un moyen facile d'émouvoir l'opinion et de la rallier à eux en évoquant le fantôme du roi de l'autre côté de l'eau. Désabusés sur le caractère du prétendant, forcés de s'avouer à eux-mêmes ses folies et son incapacité, lassés de leur vie de complots ou de bouderie sur leurs terres, les jacobites profitèrent du nouveau règne pour rentrer à Londres et reprendre leur ancienne position à la cour. Le roi les accueillit avec une faveur marquée. Élevé par sa mère dans tous les préjugés et la fierté des petites cours d'Allemagne, il se sentit doucement caressé dans ses prétentions au droit divin par les hommages de ces partisans des Stuarts, et il se promit de se servir de leur concours pour mettre fin à la suprématie de la junte whig.

Les whigs reconnurent bien que leur empire était menacé, que le terrain était miné sous leurs pas; ils ne surent pas comment faire face au danger. La noblesse de campagne n'était plus l'arbitre des destinées de la nation; d'autres intérêts avaient grandi. L'industrie, le commerce, avaient enrichi d'autres classes dont l'influence et l'opinion ne pouvaient plus être négligées; le centre de gravité du gouvernement tendait à se déplacer et la politique puritaine n'était plus de saison. Au moment où les tories accouraient en foule à la cour et abjuraient publiquement leurs sentimens jacobites, les whigs ne pouvaient plus se poser en défenseurs du trône et du protestantisme : ce rôle était fini; il aurait fallu trouver d'autres moyens pour retenir le pouvoir. C'était l'heure de revendiquer hautement l'extension et le développement des principes de la révolution de

1688, le progrès de la liberté civile et religieuse; mais dans leur longue administration ils avaient subi l'influence assoupissante du pouvoir, ils n'avaient pas rempli leur programme. Insensiblement ils avaient repris les traditions et les erremens de leurs adversaires; une implacable Némésis les poursuivait et allait leur faire expier leur infidélité aux principes libéraux. Leur crédit en effet était bien compromis. On ne voulait pas admettre qu'il pût se rencontrer dans ces grandes familles de la révolution un seul homme assez désintéressé pour sacrifier à la cause de la liberté une place à la cour ou une fonction rétribuée; on ne les croyait plus en état de mener avec succès les affaires à l'intérieur, ni de conduire avec honneur une guerre avec l'étranger.

III.

Ce fut au milieu de ces circonstances que lord Shelburne entra dans la vie publique et devint un auxiliaire de la politique de lord Bute, qui de concert avec le roi poursuivait l'abaissement du parti whig. Dès l'avénement de George III, lord Bute avait été appelé au conseil privé, admis dans le cabinet, et c'était lui qui devait assurer le triomphe de la *prérogative* royale, et rejeter dans l'ombre la « grande connexion » que protégeaient la popularité et l'énergie de Pitt. Pour mener à bonne fin un dessein aussi hardi, il fallait écarter Pitt et prendre en main la direction de la chambre des communes, où la voix tonnante du grand député (*great commoner*) pouvait infliger de nouvelles défaites au parti de la cour. Un seul homme pouvait remp ir cette mission, c'était le rival d'éloquence de Pitt, Henry Fox, l'élève de Walpole. Bute chargea Shelburne de s'entendre avec lui. Fox ne repoussa pas ces ouvertures; mais il fit marchander son appui d'une manière honteuse. Enfin le traité est conclu; Shelburne en écrit les termes à Bute : « M. Fox assistera aux séances de la chambre tous les jours, et, soit en prenant la parole, soit en gardant le silence, comme il le jugera prudent selon les circonstances, il fera de son mieux pour soutenir les désirs de votre seigneurie et n'acceptera aucune espèce d'engagement avec personne autre. Il tâchera de voir votre seigneurie deux fois par semaine. »

Pour favoriser le succès de sa politique intérieure, Bute avait besoin de terminer une guerre dispendieuse et de ménager à son administration le prestige d'une paix solide dont tout le pays profiterait pour s'enrichir. Lord Shelburne le soutint dans cette campagne; il y apporta même la fougue de la jeunesse et se prononça plus tôt que le ministre ne l'avait souhaité pour le rappel des

troupes d'Allemagne, lors de la discussion de l'adresse dans la chambre des lords (décembre 1761). Le duc de Bedford, quoique collègue de Bute, avait pris la résolution, sans consulter le ministre dirigeant, de proposer un amendement tendant à la paix. Shelburne soutint cet amendement à la chambre des lords et prononça, à cette occasion, son second discours. Il insista sur la nécessité de relever le crédit, de ne pas prodiguer en dépenses de guerre les sommes destinées à éteindre la dette; il dénonça à la vigilance de la chambre l'état de la flotte, négligée depuis longtemps, et qui cependant était le vrai rempart de la liberté et de la sécurité du pays. Au vote, l'amendement fut rejeté par 105 voix contre 16. Cet insuccès jeta Bute dans un abattement et des alarmes extrêmes. Autour de lui, on répétait que lord Shelburne était *fou*. Les communes, d'après tout ce qu'avait recueilli Bute, n'étaient pas plus favorables à cette politique de paix, et il chargea Fox de s'aboucher avec le membre qui devait développer un amendement dans le même sens que celui du duc de Bedford, afin d'obtenir qu'il ne le présentât pas; mais, au moment de faire voter, il y eut dissentiment dans le sein du cabinet. Le duc de Newcastle demandait 2 millions pour continuer la guerre d'Allemagne; lord Bute proposa 1 million. Auprès de ceux qui blâmaient la guerre, il se prévalait de cette position pour les convaincre de la sincérité de sa politique de paix. Était-ce bien le motif qui avait décidé son opposition au chiffre demandé par le duc de Newcastle? Shelburne remarque avec finesse que les hommes de cette trempe ont d'ordinaire plus d'un motif pour agir, que la raison qu'ils donnent au public, et qu'ils finissent par soutenir avec conviction, n'est pas la vraie raison, la raison décisive; celle-là, ils la taisent, la cachent aux autres et ne se l'avouent pas à eux-mêmes. Ici le secret de la tactique de Bute c'est qu'il convoitait depuis longtemps la place de premier lord de la trésorerie; on en eut bientôt la preuve : quand le duc de Newcastle, blessé de se trouver en minorité dans le cabinet, eut déclaré qu'il ne pouvait pas supporter cet affront et eut donné sa démission, Bute fut tout de suite chargé de le remplacer.

Cependant tout n'était pas gagné : il fallait faire ratifier par le parlement les préliminaires dont les termes étaient arrêtés depuis le mois de novembre, et Bute avait besoin d'une parole éloquente pour défendre ce projet et repousser les assauts furieux auxquels il allait être exposé. Un seul homme pouvait lui offrir toutes les qualités qu'il cherchait, c'était Fox, et Shelburne fut chargé de nouveau de négocier avec lui. Au milieu de ces négociations, le duc de Cumberland ouvrit l'avis qu'il fallait renvoyer lord Bute, en le comblant de faveurs et de témoignages d'estime, et confier à Fox

le poste de premier lord de la trésorerie, avec la mission de conduire les débats dans la chambre des communes. Fox ne se laissa pas tenter par cette insinuation de son ancien ami; il repoussa vivement cette ouverture, comme il avait refusé déjà d'entrer dans le cabinet en qualité de garde des sceaux. Tout en devenant le *leader* des communes, Fox conserva sa place de payeur général. Les cupides ressemblent aux dévots, ils savent toujours découvrir des accommodemens pour ne pas lâcher leur proie. Il prétendit que c'était un devoir pour lui de ne pas sacrifier les intérêts de ses amis, de ses employés, que l'on répandait déjà le bruit qu'il avait reçu une grosse somme d'argent pour défendre le traité de paix, et que, s'il donnait sa démission de payeur général, on ne manquerait pas de s'écrier que c'était pour masquer un marché honteux, et que ce serait confirmer indirectement ce bruit outrageant. Tant il est vrai que, lorsqu'un homme politique a mauvaise renommée, tous ses actes sont interprétés dans un sens fâcheux pour son honneur.

« M. Fox, dit Shelburne, était un homme d'affaires d'une haute capacité, d'une activité extraordinaire; esprit net, pénétrant, il ne manquait ni d'assurance, ni de décision dans ses rapports avec les hommes. Il avait appartenu dans les commencemens au parti tory. Son ambition avait le caractère de l'âge moderne, étroite, intéressée, en un mot l'ambition des places qui avait la cour pour objet et la corruption pour moyen. « Je vous donnerai tant et vous me donnerez ceci en échange, et nous nous moquerons du public. » Il avait tellement l'habitude de ces marchés qu'il considérait tout autre raisonnement comme une perte de temps, ou comme un signe certain de folie ou de la plus grande fourberie. « Tout homme, disait-il, est honnête ou malhonnête selon le sentiment de celui qui en parle; tout homme est rusé, Dieu l'a fait ainsi et lui a donné la ruse au lieu de la force; seulement l'un met sa ruse à tromper des assemblées publiques, un autre des particuliers, des femmes... » Pour lui, l'esprit public était l'esprit d'une faction, c'était là son *credo* politique; mais il payait ce dédain de l'opinion par une certaine peur du public, car il avait le sentiment qu'on ne peut pas acheter le concours de tout le monde, et qu'une collaboration ainsi acquise est toujours incertaine. Orgueilleux plus qu'on ne peut dire, envieux jusqu'à l'amertume, rancuneux, ce qui s'accorde bien avec ses autres qualités, si l'on y prend garde, et ce que sa vie a bien mis en lumière, il était du reste extraordinairement sagace et pénétrant. »

Ce portrait, tracé longtemps après les événemens, probablement dans le courant de l'année 1803, se ressent un peu du changement qui se produisit dans les relations de Shelburne avec Fox et que nous aurons à raconter. Quoi qu'on puisse penser de Fox, c'était un

homme de résolution, et, du jour où il eut accepté la direction des communes pour enlever la ratification de la paix, il n'hésita pas sur les moyens, et appliqua résolument les procédés consacrés au XVIIIe siècle. C'est sous cette forme dégagée que Shelburne fait allusion à ce scandaleux trafic de voix dont Fox fut l'instigateur et qui changea la majorité de la chambre. Du reste la composition des communes, et à peu d'exceptions près des colléges électoraux, lui rendit sa tâche très aisée. Le roi avait bien jugé cette assemblée et son nouveau chef quand il avait dit à George Grenville : « Pour gouverner des gens sans scrupule, nous ne pouvons pas prendre des saints. »

Le vote des préliminaires fut suivi d'une hécatombe des grands seigneurs whigs et de tous les fonctionnaires suspects. Cependant Fox poursuivit sa vengeance jusque sur les employés de l'ordre inférieur, et Shelburne, qui avait applaudi à la destitution des personnages politiques, se sépara de lui très nettement sur ce point.

« La majorité qu'il a obtenue a tourné la tête à Fox. Il pense qu'il a rempli tous ses engagemens et qu'il ne peut pas être suffisamment récompensé. Décidé à se retirer à la fin de l'année, c'est-à-dire à siéger à la chambre des lords, il ne s'occupe plus de personne et ne s'intéresse plus aux affaires de la chambre. Il ne songe qu'à ce qu'il pourrait bien demander pour lui, pour son frère, ses neveux, ses amis ou ceux de sa femme et ses cliens. Il peuple tous les emplois de ses créatures, et s'attache à chasser tous les amis du duc de Newcastle, sans souci de ce qui peut arriver après lui, ou de l'état dans lequel il laissera l'administration. »

Poursuivi par la haine des tories et des Écossais qui s'étaient un moment laissés conduire par lui, Fox, dont la santé n'était pas bonne, et qui aimait les doux loisirs, demande à quitter la chambre où il était en butte aux plus violentes attaques, et à recevoir le prix du service signalé qu'il avait rendu à la couronne et à sa politique. Sa prétention était d'obtenir le titre et le rang de pair et de conserver sa place de payeur général, qui lui ménageait le maniement de sommes considérables et lui assurait d'énormes profits. Shelburne servit encore d'intermédiaire entre Fox et Bute au sujet de cette place, et il ne pouvait pas cacher l'étonnement et le dégoût que lui inspirait une avidité si impudente.

Il aurait fallu un talent de diplomate bien merveilleux pour échapper à tous les écueils dont était semée une négociation aussi mesquine. Fox accusa vivement Shelburne de l'avoir trahi, d'avoir laissé supposer qu'en acceptant la pairie il renoncerait au poste de payeur général et le traita d'infâme menteur. Walpole, dans ses

Mémoires, insinue que Shelburne convoitait cette place; mais la grande fortune de Shelburne l'élève au-dessus de ce soupçon, et il donnait à ce même moment la preuve de son désintéressement en refusant la place de secrétaire d'état et de président du comité du commerce (*Board of trade*). Les ennemis de Shelburne se sont emparés de cet incident pour l'accuser de duplicité, et ils ont prétendu qu'il avait dépassé Fox, le type de l'homme rusé. Préoccupé de défendre des intérêts contraires, jaloux de conserver au gouvernement l'appui d'un défenseur comme Fox, Shelburne a peut-être atténué ou exagéré quelqu'une des expressions de ses divers interlocuteurs; d'un côté il faisait espérer au roi que Fox donnerait sa démission, et, quand il causait avec celui-ci, il passait légèrement sur l'importance que le roi et son ministère attachaient à la résignation de son emploi. Bute accepta les justifications de Shelburne et ne lui retira pas sa confiance. Il essaya de calmer l'irritation de Fox, et, faisant allusion aux bonnes intentions du négociateur, il qualifia l'inexactitude qu'on lui reprochait de *fraude pieuse*, à quoi Fox répliqua vivement « qu'il voyait bien la fraude, mais qu'il cherchait en vain la piété. » Après une entrevue avec le roi, dans laquelle il témoigna assez d'aigreur, Fox finit par obtenir ce qu'il désirait; il devint lord Holland et resta payeur général jusqu'en 1765. Cette satisfaction ne suffit pas à désarmer son ressentiment, et, quoiqu'il eût déclaré que Shelburne et lui resteraient bons amis, la rupture fut complète; il ne cessa pas de parler de Shelburne dans les termes les plus outrageans.

Malgré la joie bruyante avec laquelle le parti de la cour accueillit le vote de la paix, la prérogative royale n'avait pas encore vaincu, et les parlementaires n'étaient pas contraints de se rendre à merci. Tout à coup lord Bute fut saisi, au milieu de son triomphe, par un de ces mouvemens de lassitude et d'effroi qui s'emparent quelquefois des ambitieux dont la fortune a été trop rapide; il résolut de se retirer de la scène.

Il aurait désiré que Shelburne fît partie du nouveau ministère comme secrétaire d'état chargé des sceaux; mais Grenville, qui devenait chef de la nouvelle administration, objectait la jeunesse de Shelburne, son inexpérience, la date récente de son entrée à la chambre des lords, les susceptibilités des vieux pairs et l'imprudence qu'il y avait à les froisser quand une partie de la noblesse se préparait à faire une opposition ouverte. En apprenant ces difficultés, Shelburne se déclara prêt à s'effacer et à laisser occuper le terrain par des personnages plus autorisés. Bute ne s'avoua pas vaincu, et, imaginant de nouvelles combinaisons, il fit offrir à son protégé la présidence du *Conseil du commerce*. Cette place ne sou-

riait pas à Shelburne, qui n'avait pas d'ailleurs grande confiance en ce nouveau ministère, destiné, peut-être avant un an, à tomber sous les clameurs de l'opinion publique. Le pouvoir de ce conseil n'était pas en rapport avec la responsabilité dont il était chargé devant le public; il formulait des propositions, indiquait certaines mesures à prendre, mais les moyens d'exécution lui faisaient défaut. Rarement ceux qui avaient précédé Shelburne dans ces fonctions avaient eu la satisfaction de faire quelque bien, de voir appliquer leurs idées. Aussi Shelburne posait pour condition à son acceptation qu'il aurait, comme les autres secrétaires d'état, le droit de pénétrer jusqu'au roi; Bute lui représenta que ce serait semer dans le nouveau ministère et auprès de ses collègues des fermens de jalousie et de discorde, et que dans l'intérêt commun il fallait conserver les choses sur l'ancien pied. Shelburne finit par se rendre à ces considérations et écrivit à Bute qu'il n'y aurait pas dans le cabinet de membre plus ferme, de meilleure humeur et moins disposé à se plaindre.

IV.

Les difficultés qu'avait prévues Shelburne ne tardèrent pas à se produire. Les questions coloniales prenaient une importance croissante et soulevaient des problèmes délicats sur le fond des choses comme sur la procédure. Shelburne n'était pas d'accord avec ses collègues. L'Amérique du Nord n'était guère à cette époque qu'une expression géographique, et la partie civilisée était divisée en gouvernemens aussi différens d'étendue que de constitution. C'était une situation qui fait songer aux petits états de l'Italie avant 1860, avec cette différence que tandis que les royaumes et les duchés italiens présentaient toutes les variétés de l'absolutisme, tous les états de l'Amérique étaient un produit sain et vigoureux de la liberté anglaise. Le gouvernement dans ces colonies était réparti, à l'image de la métropole, entre un gouverneur et un conseil, nommés par la couronne, et des assemblées librement élues par les colons. Pour les subsides en temps de guerre, pour leur traitement et pour les autres dépenses régulières, les gouverneurs dépendaient de l'assemblée. Supportant malaisément cette dépendance, ils auraient voulu s'affranchir du contrôle permanent de l'assemblée, qui tous les ans était appelée à voter ces dépenses, et ils demandaient que ce budget fût voté une fois pour toutes, comme la liste civile était fixée à l'entrée de chaque règne par le parlement. Leurs amis et patrons à Londres soutenaient leurs prétentions et y voyaient un prétexte pour réclamer que le parlement de l'empire, passant par-dessus la tête

des assemblées coloniales, imposât lui-même les colonies et les fît contribuer aux frais généraux du gouvernement. Shelburne, qui avait soutenu une lutte avec ses collègues sur des questions de délimitation des états et qui l'avait emporté, réserva son opinion, sous le prétexte qu'il n'avait pu encore recueillir tous les élémens d'une solution. Il était d'ailleurs en discussion avec lord Egremont au sujet des prérogatives du *Conseil du commerce*. Le roi soutenait Shelburne dans ses prétentions, uniquement pour user et affaiblir ses ministres dans des dissensions intimes et conserver dans toute sa plénitude la prérogative de la couronne.

Le dissentiment éclata sur une question plus brûlante, sur la légalité du mandat d'arrêter Wilkes, le fameux pamphlétaire dont l'histoire a été racontée dernièrement ici-même (1). Halifax en avait assumé la responsabilité sans en saisir le conseil des ministres; tout au plus avait-il pris l'avis de Grenville et d'Egremont, qui composaient avec lui le triumvirat directeur. Dès que le mandat d'amener avait été lancé, Shelburne avait consulté un homme de loi, qui lui remit une note fortement motivée et très sévère pour Halifax. Dégoûté de la tournure que prenaient les affaires, il résolut de quitter le pouvoir; mais ses amis, notamment lord Bute, le firent revenir sur sa détermination. Il se rendit à leurs sages représentations, persuadé que les jours de ses adversaires étaient comptés et que ce n'était pas la peine de se quereller avec eux. En effet, le roi était excédé des façons pédantes de Grenville, et, poursuivi du désir de s'en débarrasser, il était disposé à rappeler non-seulement Bedford, mais Pitt et Temple lui-même. Bute reçut la mission de former un nouveau cabinet et d'entrer en négociation avec Pitt, et lord Shelburne fut chargé de s'aboucher avec le représentant de Pitt. Ses dispositions à l'égard de « l'idole de la multitude » étaient toutes changées. Au début de sa carrière, il était plein de préjugés contre Pitt; il lui reprochait l'échec de l'expédition sur Rochefort, dont il avait fait partie, les dépenses énormes qu'entraînait la guerre d'Allemagne, sa politique belliqueuse, ses rapports avec Newcastle et le vieux parti whig, dont il ne pouvait pas supporter la médiocrité; enfin il avait pris parti pour lord Bute, l'objet des assauts furieux de Pitt. Tout avait conspiré pour les séparer; mais en 1763 la situation n'était plus la même, la paix était faite et l'arrivée de Pitt aux affaires était la condition, — qui l'eût cru quelques années auparavant? — du maintien et de la durée de la paix. Pour contenir l'ennemi héréditaire de la nation, s'il pouvait être tenté de prendre sa revanche, il fallait à la tête du minis-

(1) Voyez la *Revue* du 15 octobre 1875.

tère un homme énergique et dont la renommée dût suffire à protéger le pays. Une politique pusillanime, incertaine dans ses vues, trop complaisante pour l'étranger, n'a jamais été une garantie solide de la dignité et de la sécurité d'une grande nation. On est toujours tenté de mettre le pied sur ceux qui s'humilient et s'abandonnent. De plus Shelburne n'avait pas pu se dérober toujours à l'ascendant qu'exerçait sur tous ceux qui l'approchaient un grand esprit comme Pitt. Ajoutons encore, pour expliquer cette conversion, qu'il avait appris que Pitt s'était exprimé sur son compte en des termes très flatteurs, et la louange venant d'une pareille bouche ne pouvait le laisser indifférent.

Malgré le zèle qu'il apportait à ces négociations, il ne put les faire aboutir : il se heurta à des antipathies personnelles. Pitt ne voulait pas laisser rentrer le duc de Bedford dans le ministère; celui-ci demandait l'éloignement de Bute, et le roi finalement ne voulut pas consentir à rappeler aux affaires ces whigs dont il avait salué la chute avec tant de joie, il y avait peu d'années. Dès qu'il fut constant, après les deux entrevues de Pitt avec le roi, que la combinaison proposée avait échoué et que le roi, malgré son déplaisir, garderait son ancien ministère, Shelburne donna sa démission de la présidence du *Conseil du commerce*. Walpole, toujours prompt à médire de son prochain, n'a pas manqué d'insinuer que Shelburne avait pressenti la prochaine arrivée de Pitt au ministère et qu'il cherchait dès ce moment à faire sa paix avec lui.

Quelques semaines après, quand s'ouvrirent les débats parlementaires à propos de Wilkes, lord Shelburne parla dans la chambre des lords contre la motion proposée de déclarer que « le privilége du parlement ne s'étendait ni à la production ni à la publication de libelles séditieux. » A la vérité il glissa dans son discours un compliment pour lord Bute et des protestations d'attachement à la couronne; mais toutes ce précautions et ces réserves n'eurent aucun succès. George III ne pouvait pas supporter la moindre opposition. Il avait pour devise : *stet pro ratione voluntas*, et il exigeait une soumission absolue. Ceux qui osaient la lui refuser étaient ses ennemis; ses ministres ne devaient être de fait, comme de nom, que ses serviteurs, et le parlement un *lit de justice* pour enregistrer ses édits. Aussi ne put-il pardonner à Shelburne de s'être permis un vote indépendant sur une question qui lui tenait à cœur et dont il avait fait la pierre de touche du dévoûment à sa personne. Shelburne, sur son ordre exprès, fut destitué de sa place d'aide-de-camp du roi, sous prétexte « qu'il s'était conduit comme un homme indigne et qu'il n'avait pas tenu sa parole. » Sa majesté eût été bien embarrassée de prouver en quoi Shelburne avait manqué à ses engagemens, car

dès la première heure il avait protesté contre le caractère arbitraire de l'arrestation de Wilkes. A quelque temps de là, Shelburne s'étant présenté à la cour à une des réceptions officielles, le roi feignit de l'ignorer et adressa la parole aux deux personnes qui étaient à ses côtés. Heureusement Shelburne n'était pas de ces natures tendres et faibles qu'un regard plus sévère, un accueil plus froid, ont plongées dans une tristesse inconsolable et qui en sont morts. Il supporta noblement sa disgrâce, accompagné dans sa retraite par la faveur populaire.

Pendant que ses amis de cour accablaient le ministre tombé et s'acharnaient à noircir son caractère, lord Shelburne goûtait ces charmes de la vie à la campagne qu'il avait vantés autrefois à Fox lors de ses premières déceptions. Dans ce magnifique domaine de Bowood, qui avait été détaché des forêts de l'état pour être concédé à des courtisans de Jacques I[er], il s'occupait d'agriculture, faisait creuser un lac, donnait des fêtes, recevait des amis et ne négligeait pas les lettres. Il achetait des manuscrits sur l'histoire d'Angleterre, depuis le règne d'Henri VI jusqu'à la chambre étoilée, et depuis cette époque jusqu'au règne de George III, collection précieuse qui a bien manqué d'être dispersée à la mort de Shelburne. Ses héritiers immédiats paraissent avoir partagé le sentiment de l'ignorant de la fable, « le moindre ducaton serait bien mieux mon affaire, » et, sans l'intervention d'un commissaire-priseur un peu plus intelligent, ils auraient livré les manuscrits de Julius Cæsar, l'archiviste de Jacques I[er] et de Charles I[er], à un marchand de fromage qui en avait offert 10 livres (1).

Tout en vivant à la campagne, Shelburne allait souvent à Londres et y entretenait de nombreuses relations dans la haute société. Il était le centre de ce petit *groupe de jeunes orateurs* dont parle Walpole, qui avaient l'habitude de se rendre dans Hill Street, où ils se rencontraient avec des hommes de lettres d'un autre âge et d'opinions politiques très diverses, Johnston, Goldsmith, Reynold. Là venait aussi Blackstone, qui rêvait d'être placé à la tête d'un collége et qui développait tout un plan de réformes, reprochant aux universités d'être organisées pour former des prêtres et de négliger l'instruction des laïques. Là aussi venait pour un moment Hume, qui, en retournant en Écosse, écrivait à Shelburne une lettre d'adieu pleine de grâce et d'esprit.

« Je suivrai toujours vos succès dans la politique avec un intérêt affectueux, et je n'aurai qu'un regret, c'est d'en jouir de si loin. Je me

(1) Le British-Museum les possède aujourd'hui. Voyez l'étude de M. George Perrot dans la *Revue* du 1[er] décembre 1875.

rappelle avoir vu chez vous un tableau qui représente un Hottentot retournant dans les bois rejoindre ses compagnons d'enfance et jetant derrière lui tous les beaux habits de la civilisation. Je ne me compare pas tout à fait à lui, car je retourne vers un peuple très sociable et très civilisé. Seulement je veux indiquer par cette allusion que la force de l'habitude finit par rendre tout à fait impropre au commerce du grand monde un savant voué à l'étude et à la retraite, et que c'est une preuve de sagesse de fuir le monde, quand l'âge vous a fait de cette habitude une seconde nature. »

De cette société, Walpole ne faisait pas partie; il poursuivait même celui qui en était le centre et le chef d'une haine profonde, autant du moins que sa nature légère le permettait. Il était de la même trempe que cet Écossais qui, pendant la plus grande partie de sa vie, était convaincu que son frère et lui étaient les seuls membres de l'église visible, et qui vers la fin commença d'avoir des doutes sur la *fidélité* de son frère. Walpole avait cru trop longtemps que « le général Conway et lui étaient les seuls qui eussent de l'intelligence et de la moralité; mais, vers la fin, il n'avait plus la même confiance dans le général. »

Au commencement de l'année 1765, Shelburne épousa lady Sophia Carteret, la fille de lord Grenville, dont la beauté, dit Walpole, ne ressemblait à aucune autre. M. Disraeli a supposé que cette alliance n'avait pas été étrangère aux appréciations et aux sympathies politiques de Shelburne. Quoi qu'il en soit, sur le chapitre des vieux whigs, Shelburne était bien à l'unisson avec son beau-père, qui avait eu à souffrir plus d'une fois dans sa carrière de leur étroitesse et de leur esprit de camaraderie. Par une étrange coïncidence, ce fut pendant que Shelburne se mariait que se traita au parlement cette grosse question de l'acte du timbre, qui devait exercer une influence capitale sur toute sa carrière politique. Il ne put assister que de loin à ces mémorables débats et féliciter son ami Barré, qui avait eu l'honneur de prononcer un de ces mots qui sont le lendemain populaires et ne s'effacent plus de la mémoire de ceux dont ils ont traduit les sentimens. Il avait appelé les Américains *les fils de la liberté.*

Le roi donna pour la première fois en 1765 des signes de cette affection mentale qui se développa dans la suite et fut connue sous son vrai nom. Préoccupé lui-même, dans l'intérêt de sa dynastie, des conséquences que pouvait avoir cette maladie, il rédigea de sa main un projet de loi de régence, qui lui faisait la part du lion. Lord Shelburne se fit un grand honneur en attaquant vigoureusement le bill dans la chambre des lords. Après avoir déclaré

que le bill n'était ni sage ni nécessaire, il montra que le roi était exposé, comme toute autre personne, à se tromper, et tout particulièrement dans les questions qui touchaient à ses intérêts ou à ceux de sa famille; puis il revendiqua fièrement les droits du parlement, qui ne peut pas être réduit à la simple fonction d'enregistrer les vœux de la couronne, et il continua en ces termes :

« Le parlement actuel ne me paraît pas avoir le droit de faire des lois qui lieront les parlemens futurs, et précisément sur les points qui n'intéressent que l'avenir, à moins que sa sagesse et son pouvoir ne soient tels qu'il puisse découvrir les événemens qui ne sont pas encore nés, ou arrêter le cours des affaires humaines. S'il n'a pas ce pouvoir, comment pouvez-vous croire que l'avenir fera le sacrifice de ses droits particuliers? Et quel rôle fait-on jouer au parlement? Sauf les personnes de la famille royale, tous les autres membres du conseil de régence sont abandonnés au choix du roi : le nom même du régent est jusqu'ici inconnu et par conséquent ne peut pas être approuvé. Les dix grands officiers de l'état seront ceux qui se trouveront en fonction au moment de la mort, or il se peut que ces dix personnages soient les plus dangereux de tout le royaume et que, tout en étant des instrumens utiles entre les mains d'un roi sage et tenant le gouvernail, ils soient de leur personne tout à fait méprisables sous le double rapport de la moralité et de l'intelligence, et, si c'est le cas, la nation pendant une minorité peut être gouvernée par les hommes les plus incapables, à l'exclusion de ceux qui occupent le premier rang et qui possèdent la fortune, le mérite, les talents et toutes les capacités. A ces objections, on opposera comme un argument irréfutable la haute sagesse du roi; mais voilà une argumentation qui n'est pas parlementaire : c'est le langage des esclaves, non des hommes libres. La sagesse du roi peut être un motif allégué dans le privé; ce ne doit jamais être un argument à produire en public. Quand le salut de l'état est en jeu, il faut supposer que tous les hommes sont faillibles. Bien plus, nous ne devons pas oublier que cette nomination du régent et du conseil de régence sera probablement le dernier acte de sa majesté, alors que la vieillesse et les infirmités auront affaibli son esprit, et que l'intrigue pourra être toute-puissante. Passe encore si cette loi ne devait pas produire d'autre mal qu'une mauvaise administration pour une courte période; mais ce qu'il y a de plus à craindre, c'est que le mépris, le ressentiment, la violence, ne l'emportent après, et que l'autorité légale d'une pareille régence ne soit ouvertement bravée! »

Ces argumens n'eurent pas de succès auprès d'une assemblée que le roi avait intimidée ou séduite; à la votation, six pairs seulement se levèrent avec Shelburne. La conduite du ministère, dans

cette question de la régence, lui avait fait perdre beaucoup de terrain, et George crut le moment favorable pour se débarrasser des longues dissertations de Grenville, qui, tout en soutenant la politique du roi, l'avait blessé au cœur, en refusant d'inscrire le nom de la reine-mère dans l'acte de la régence. Après des essais infructueux de confier les affaires à Pitt, le roi, ne pouvant plus supporter les insolences de Grenville et de Bedford, chargea le marquis de Rockingham, le chef du jeune parti whig, de former un ministère. Shelburne fut sollicité d'en faire partie; mais il répondit que sa présence au ministère serait plus nuisible qu'utile aux intérêts de sa majesté, et que sa ligne de conduite à l'endroit du nouveau cabinet était tout entière dans ces mots : « les mesures et non les personnes. » Il tint parole en effet, et il contribua par un discours très énergique au rappel de l'*acte du timbre;* mais il est des victoires qui sont funestes à ceux qui les remportent : tel fut le cas pour lord Rockingham. L'opinion publique était persuadée qu'il n'avait consenti à faire rapporter l'édit du timbre que sur les objurgations de Pitt, et réclama hautement que le grand député fût placé à la tête du ministère. Rockingham courba la tête sous l'orage; il essaya d'entrer en négociation avec Pitt et de traiter avec lui sur le pied d'égalité. Le roi détestait ces ministres qui avaient conservé leur indépendance et n'avaient pas voulu servir sa politique personnelle; il s'empressa de profiter de la défaveur qui s'attachait à leurs derniers actes pour les remercier et s'adresser à Pitt. Il comptait sur son influence pour désorganiser tout le parti libéral et laisser libre carrière à la prérogative royale. Pitt cependant ne se laissa pas dicter le choix de ses collègues par le caprice du roi; tout courtisan obséquieux qu'il fût, il conserva son droit d'initiative, et en juillet 1766 il appela au poste de secrétaire d'état Shelburne, malgré le déplaisir très vif de sa majesté, qui n'oubliait pas la conduite passée de ce jeune ministre.

Nous laissons lord Shelburne au comble de ses vœux; le second volume de lord Fitzmaurice nous promet des détails inédits sur le rôle du parti whig pendant la révolution française et nous introduira dans la société dont Bowood était le centre, au milieu des Priestley, des Price et des Bentham.

Cette histoire du parlement anglais au jour la journée, qui nous conduit derrière la scène et nous montre tous les ressorts du drame qu'on applaudit d'en bas, est implacable pour toutes ces théories majestueuses qui prétendent nous expliquer la solidité du régime monarchique en Angleterre et l'irrémédiable fragilité de cet établissement dans notre pays. On insiste d'ordinaire sur le *loyalisme* de l'Anglais, sur ce sentiment de fidélité et de respect qui l'attache

à son souverain ; on en fait une vertu de *race*, comme si quelque bonne fée, celle qui décide du sort politique des peuples, déposait cette vertu dans le berceau de tout enfant qui naît sur le sol de la libre Angleterre. Et cependant au XVIIIe siècle, pendant que le Français léger, irrespectueux s'éprenait d'enthousiasme pour son roi, lui décernait le doux nom de *Bien-Aimé*, et frissonnait de douleur et d'effroi à la pensée de le perdre, le maréchal de Berwick, engagé dans une intrigue qui avait pour but de rétablir les Stuarts, pouvait écrire sans être démenti, pour justifier ses promesses de succès : « L'Anglais naturellement volage se courbera devant le fait accompli et accueillera avec joie le prétendant quand il le verra conduit au parlement par la reine Anne. » Et à la veille de la révolution, en 1785, un Anglais qui voyageait en France, entendait les Français reprocher à ses compatriotes d'avoir décapité Charles Ier et se glorifier d'avoir toujours gardé à leur propre roi un attachement inviolable, une fidélité, un respect que nul excès ou sévérité de sa part n'avait pu ébranler (1). Tant il est vrai que les peuples, comme les individus, sont *ondoyans et divers*, que leur caractère se forme et se trempe au feu des expériences et des circonstances successives de l'histoire et que les fatalités de race ne sont pas la clé de tous les problèmes. Le *loyalisme* ne pousse pas spontanément sur le sol britannique, et il n'est pas incapable de s'acclimater et de fleurir sous d'autres zones : comme tous les sentimens et toutes les vertus de l'humanité, il s'est développé lentement, sous l'influence des épreuves et des luttes de la réalité, et il n'a vraiment pris racine dans le cœur de la nation que le jour où il a été démontré que les intérêts du peuple, sa grandeur et sa liberté n'avaient pas de garantie plus sérieuse, de boulevard plus assuré que la dynastie de Hanovre.

De toutes les théories qui veulent expliquer pourquoi la monarchie anglaise n'est pas exposée à ces tourmentes périodiques qui s'abattent sur le continent, il n'en est aucune de plus ingénieuse que celle de cet Anglais dont parle Jackson dans ses *Mémoires*. Ce personnage, dont le nom méritait d'être conservé à la postérité, avait passé à Paris le mois de novembre de l'année 1802. Or l'automne cette année avait été particulièrement beau : pas de brumes, ni de pluie, toujours un ciel d'azur sans nuages. L'insulaire n'y comprenait rien ; ce beau temps lui paraissait insolent, comme un défi à son pays natal. « Ce n'est pas le temps de la saison, » s'écria-t-il en songeant aux brouillards de la Tamise ; « le caractère dépend, plus que vous ne pouvez l'imaginer, de l'état de l'atmosphère. Quand l'air est pesant et lourd, il met du

(1) Taine, *Ancien régime*, p. 15.

plomb dans la cervelle, et nous autres Anglais nous devons une bonne partie de notre bon sens, de notre respect pour Dieu et pour sa majesté notre souverain, pour les lois du pays, à l'action calmante de notre climat, tandis que cet air vif et léger, ce ciel brillant surexcite les esprits de ce peuple; on dirait qu'ils se sont tous mis au régime du vin de Champagne. C'est une nourriture qui manque de corps, de substance et qui les prédispose à toute sorte de folie; avec le temps, ils finissent par être atteints d'une espèce de *delirium tremens* moral qui en fait des sauvages. Ils jettent tout à bas, palais et églises, rois et nobles, tout ce qui se trouve sur leur chemin, jusqu'à ce que l'accès soit passé. Alors, s'il se rencontre un homme qui ait conservé son sang-froid et qui ne perde pas la tête, il peut les tenir tous sous le talon de sa botte. » A cette théorie d'un Anglais en l'honneur du climat insulaire, on peut opposer un autre essai de généralisation tout aussi solide et non moins piquant, que le prince de Talleyrand développait un soir avec une certaine complaisance à lord Aberdeen dans une de ces réceptions brillantes de Holland-House où se rencontraient tous les talens, toutes les célébrités de l'Angleterre et du continent. La théorie est moins brutale et moins fataliste; elle asservit moins l'homme aux influences de la nature et elle reflète bien ce sentiment délicat du charme et du danger de la vie sociale, comme le cultivait l'ancienne société française. « Je m'explique parfaitement la vigueur, la virilité du caractère anglais, et cette dissipation, cette frivolité, qui nous enlèvent notre énergie et font du Français un être léger et inconstant : cela vient tout simplement de votre habitude de séparer les sexes après le dîner. » Les deux théories, malgré leur origine bien diverse, ont ceci de commun qu'elles font d'une certaine lourdeur et pesanteur d'esprit, qu'elle soit le produit naturel du climat ou le fruit des libations prolongées après le départ des dames, la condition essentielle d'un établissement politique fort et durable. Si, sous cette forme humoristique, il faut reconnaître cette vérité que la précipitation, l'impatience, la mobilité, l'esprit de salon, n'ont jamais rien fondé, et que, pour doubler le cap des tempêtes et ne pas sombrer, les nations comme les navires ont besoin de *lest*, pardonnons à nos théoriciens leur prétention dogmatique et souvenons-nous de la leçon.

Ces Mémoires de lord Shelburne, il faut bien en convenir, ne nous présentent pas toujours le régime parlementaire sous les couleurs les plus attrayantes, et ceux qui sont à l'affût pour saisir au passage et dénoncer les misères, les lenteurs ou les infamies de ce système, pourront ramasser dans ce récit d'un témoin et d'un acteur, plus d'un trait empoisonné; mais, si nous ne voulions accepter que les hommes et les institutions qui sont à l'abri de tout reproche,

nous devrions nous retirer de l'arène où nous cherchons à tâtons à serrer toujours de plus près la vérité et la justice, et nous réfugier sur les hauteurs vertigineuses de la vie mystique. Il faut bien en prendre notre parti : le bien et le vrai ne descendent pas du ciel, tout parés, comme un beau saint George qui terrasse Satan sans avoir subi ses étreintes, et dont l'armure resplendissante n'a été ni ternie ni salie dans la lutte. C'est l'excellence du régime parlementaire de suffire, comme tout organisme sain et vigoureux, à la double tâche de réparer chaque jour les dépenses de la vie et d'expulser progressivement les élémens morbides qui provoquent la fièvre et le désordre. S'il est vrai, comme le dit le cardinal de Retz, qu'assembler les hommes, c'est les émouvoir, il est tout aussi juste de soutenir qu'assembler les hommes, c'est les moraliser. M[me] de Staël a bien marqué ce caractère de toute réunion d'hommes : « Il est souvent arrivé, dit-elle, de séduire un individu, en lui parlant seul, par des motifs malhonnêtes; mais l'homme en présence de l'homme ne cède qu'à ce qu'il peut avouer sans rougir. » Cette remarque suffit à la justification du système parlementaire et nous explique comment ces parlemens anglais du XVIII[e] siècle, composés par des procédés si impurs, où les députés n'avaient pas plus de honte à accepter des liasses de billets de banque que les ministres à les offrir, ont cependant servi d'une manière efficace la cause de la liberté et du progrès. On put croire un moment que les temps prédits par Montesquieu étaient arrivés et que, le pouvoir législatif étant aussi corrompu que le pouvoir exécutif, le pays était perdu. Il l'eût été, si le parlement avait délibéré à huis-clos sans souci de l'opinion publique; mais la nécessité de plaider sa cause devant le public, le besoin d'entretenir des relations constantes avec la nation qui écoute et qui juge, l'obligation de former l'opinion, voilà les agens irrésistibles qui finissent par faire sortir le bien du mal, la sagesse de la passion, et qui assurent le triomphe de l'intérêt général sur toutes les intrigues et les compétitions personnelles. Le système parlementaire offre plus de prise à la critique et à la déclamation, parce que tous les jours il soumet le gouvernement à la malignité du public et qu'il ne dissimule aucune de ses plaies; mais le despotisme, sous ses formes diverses, a-t-il bien raison de triompher parce qu'il cache sous des draperies flottantes toutes les parties gangrenées sur lesquelles il faudrait appliquer le fer et le feu? Et vouloir supprimer dans le gouvernement d'un pays les agitations et les luttes parlementaires, n'est-ce pas, comme l'a dit Macaulay, « enlever au serpent ses sonnettes et lui laisser son dard? »

ERNEST FONTANÈS.

IVAN LE TERRIBLE

ET

LES ANGLAIS EN RUSSIE

M. Iouri Tolstoï : I. *Anglia i eïa vidy na Rossiou v XVI[m] viekè*, dans le *Viestnik Evropy* d'août 1875. — II. *Pervyia sorok liet snochenii mejdou Rossieou i Anglieiou, 1553-1593* (*England and Russia*), Saint-Pétersbourg 1875.

Dans le tableau du commerce européen avec la Russie, la France occupe le troisième rang, tant pour les importations que pour les exportations. Elle n'est primée que par l'Angleterre et l'Allemagne, c'est-à-dire la Prusse accrue des états de la confédération du nord. La supériorité de l'Allemagne s'explique par le voisinage, la facilité des communications, l'étendue des frontières qui la mettent en contact avec la Russie, et aussi par cette circonstance, que dans le chiffre des importations allemandes doivent figurer beaucoup de produits d'origine française. La supériorité des Anglais tient à un plus vaste développement de leur marine marchande, à une activité plus grande de leur industrie, à la variété infinie des produits qui, des cinq parties du monde, naviguent sous leur pavillon. Tandis que la France a repris l'avantage sur certaines nations dont les vaisseaux avaient précédé les siens dans les ports russes, sur la Hollande par exemple, dont le chiffre d'affaires avec l'empire des tsars est de moitié inférieur au nôtre, nous sommes restés en arrière des états britanniques. Les Anglais sont arrivés les premiers

en Russie, et dès lors ont gardé la première place dans son système d'échanges.

L'histoire des plus anciennes relations de l'Angleterre avec la Moscovie appartient à l'âge héroïque de la navigation et du commerce européens. C'est le temps où la fureur des voyages, passant des Espagnols et des Portugais aux peuples riverains de la Manche, pousse les Français, avec Jean de Léry au Brésil, avec Jacques Cartier au Canada, avec nos colons protestans à la Floride (1). C'est le temps où, envieux des découvertes de Colomb, de Cortez et de Gama, jaloux de s'ouvrir une route vers la richesse des Indes, les marins anglais se répandent d'un pôle à l'autre, à la recherche de nouveaux passages, où les Cabot vont reconnaître le Labrador, Walter Raleigh découvrir la Louisiane, Drake renouveler, après Magellan, le miracle du tour du monde, où Jean Dawis et Frobisher s'enfoncent dans les passes glaciales de l'Amérique du Nord. Parmi toutes ces témérités auxquelles s'essayait la marine naissante de l'Angleterre, on reconnaît bientôt un vaste plan d'ensemble dicté par Giovanni Cabotto ou *John Cabot*, ce Vénitien qui fonda la gloire maritime de la Grande-Bretagne, et poursuivi par son fils Sébastien. Sous eux, la marine anglaise, trouvant trop étroite pour elle ce monde que se partageaient les Espagnols et les Portugais, veut se frayer une issue pour s'en échapper et découvrir à son tour des mers vierges et des océans inexplorés. En 1497, John Cabot tente le passage par le nord-ouest et n'aboutit qu'au Labrador et à Terre-Neuve; de 1526 à 1530, Sébastien s'ingénie vainement à chercher une solution de continuité dans l'immense barrière que lui opposait à l'ouest le continent américain, et ne rencontre que des estuaires de fleuves là où il espérait des détroits; il propose alors de risquer le passage par le nord-est en s'élevant le plus possible vers le pôle et en débutant par le formidable périple de la Scandinavie lapone. Sans doute on arriverait dans cette mer étrange dont parle Tacite, « mer paresseuse et immobile, qui forme la ceinture du monde, où l'on entend la rumeur du soleil qui se lève. » Une compagnie de *marchands aventuriers* se forma pour la découverte « des régions, royaumes, îles et endroits inconnus, encore non visités par la voie de mer. » Sébastien Cabot, *grand pilote* d'Angleterre, en fut nommé gouverneur à vie. Trois vaisseaux, sous la conduite de Willoughby et Chancellor, cinglèrent vers les espaces mystérieux du nord. Il fallait des hommes fortement trempés pour une telle entreprise; l'envie d'ouvrir au commerce anglais de nouveaux débouchés n'eût pas suffi pour les soutenir au milieu de périls inouïs;

(1) Voyez le récent livre de M. Paul Gaffarel, *Histoire de la Floride française.*

il y fallait de plus cette héroïque aspiration à l'inconnu qui fit les Colomb et les Gama. Certes ce n'était pas un vulgaire chercheur d'épices que ce Willoughby, qui, expirant d'une mort lente et cruelle par le froid et la faim, au milieu de son équipage décimé, de ses mains raidies et glacées essaya de consigner sur son livre de bord et de faire part à la postérité des derniers secrets entrevus dans l'ombre de la mort.

Sur les côtes de la Scandinavie, les trois vaisseaux furent assaillis par une formidable tempête. Chancellor, qui commandait l'*Édouard Bonne-Aventure*, perdit de vue les deux autres navires. Vainement il relâcha à Vardehuus en Norvége, dont le port avait été indiqué d'avance comme lieu de rendez-vous : il y perdit sept jours à les attendre, et se décida à poursuivre seul le terrible voyage. Il doubla heureusement la Laponie et le cap Sacré, s'engagea dans la Mer-Blanche et vint aborder à l'embouchure d'un large fleuve, auprès d'un monastère. Grande fut la surprise des pauvres pêcheurs du littoral en voyant apparaître ce monstre inconnu, le vaisseau géant des mers d'Europe. On apprit d'eux que ce fleuve était la Dvina septentrionale, ce monastère celui de Saint-Nicolas, et qu'on se trouvait dans les états du tsar de Moscou. Quant à Willoughby, on ne sut que plus tard sa tragique destinée. Pendant l'hiver de l'année suivante, les autorités russes de Kholmogory eurent enfin des nouvelles : des pêcheurs avaient trouvé à l'embouchure de l'Arzina, dans la Mer-Blanche, deux grands vaisseaux; ils étaient retenus par les glaces et les gens qui les montaient étaient morts. Sur l'ordre du prince, on envoya des employés chargés de mettre les scellés sur leur riche cargaison et de les amener dans la Dvina. Voilà dans quelles circonstances dramatiques les Anglais firent la découverte de l'empire des tsars, alors presque aussi peu connu de l'Europe occidentale que l'empire de la Chine ou le royaume fabuleux du Prêtre-Jean. Le développement tout particulier de son histoire, sa situation exclusivement continentale, loin de toute mer fréquentée, l'invasion tatare, qui en avait fait longtemps un pays vassal du grand khan, isolèrent la Russie du reste de l'Europe. Ses voisins immédiats, Suédois, Polonais, porte-glaives, étaient seuls à en savoir quelque chose : les Français ou les Anglais avaient à la découvrir à nouveau pour renouer les relations interrompues depuis le mariage de notre Henri I[er] avec une fille d'Iaroslaf. Chancellor arrivait en Moscovie par la voie de mer, peu d'années après qu'Herberstein y fut parvenu par la voie de terre ou, comme les Russes disaient alors, par la *voie des montagnes*. Chancellor avait lu peut-être les curieux *Commentaires* d'Herberstein, dont la première édition remonte à 1549; mais il eut le mérite d'arriver en

Russie par des voies inconnues avant lui et de la retrouver en quelque sorte sous le pôle. Dès lors, entre les deux lointains empires d'Angleterre et de Moscovie, les relations ne cessèrent plus; mais dans les quarante premières années le commerce anglais avec la Russie rencontra des difficultés de toute sorte. Il fallut expédier bien des envoyés de Londres à Moscou et de Moscou à Londres avant d'arriver à un état de choses régulier.

Sur cette période, le livre de M. Iouri Tolstoï, adjoint au procureur général du saint-synode, nous apporte des lumières nouvelles. Hakluyt au XVIe siècle, dans ses *Navigations des Anglais*, A. Tourguénief en 1842, dans ses *Historica Russiæ monumenta*, M. Hamel en 1854, dans ses *Voyages des Anglais à la Mer-Blanche*, M. Bond en 1856, dans sa *Russia at the close of the XVIth century*, avaient déjà publié un certain nombre de documens se rapportant à la même période; mais M. Tolstoï, lors de son voyage à Londres en 1858, put se convaincre que ses devanciers n'avaient pas épuisé tous les matériaux du sujet. Dans les collections du *State Paper Office*, il retrouva une trentaine de documens en langue anglaise, de la vieille écriture du XVIe siècle, pour le déchiffrement desquels il eut à faire un noviciat. Ces papiers comprennent les lettres échangées entre les souverains, les instructions données aux envoyés anglais près de la cour de Moscou, la relation de leurs entretiens avec le tsar. En y joignant une vingtaine de documens conservés au *British-Museum*, ceux du *Musée Ashmole* à Oxford, ceux des archives de Moscou, M. Tolstoï a pu donner une collection, plus complète que ses prédécesseurs, des pièces relatives à la période de 1553 à 1593. Sur quatre-vingt-deux documens publiés par lui, trente-sept sont absolument inédits. Ils se rencontrent parfois en plusieurs langues, en slavon-russe, en anglais, en latin, même en un latin fort élégant lorsqu'ils émanent de la chancellerie britannique. Pour ceux de ces documens qui ne se rencontrent qu'en une seule langue, M. Tolstoï en a donné une traduction, en anglais moderne, s'il s'agit d'un vieux texte russe, en russe moderne, s'il s'agit de vieil anglais. L'étude historique fort curieuse qu'il a publiée d'abord dans le *Messager d'Europe* d'août 1875, et qui sert aujourd'hui d'introduction aux documens originaux, est également rédigée dans les deux langues. Son livre sera donc également utile et commode aux lecteurs d'Occident et de Russie.

I.

Willoughby et Chancellor savaient si peu sur quel point inconnu des terres boréales ils étaient appelés à débarquer, que les lettres

d'Édouard VI dont ils sont porteurs sont adressées indistinctement « à tous les rois, princes et seigneurs, à tous les juges de la terre, à leurs officiers, à quiconque possède quelque haute autorité dans toutes les régions qui sont sous le ciel immense! » Avec cette suscription un peu vague, elles parvinrent cependant à Ivan IV Vassiliévitch, le *Terrible.* A l'embouchure de la Dvina, il n'y avait pas encore de cité d'Arkhangel : elle devait naître vers la fin du siècle du mouvement d'échanges inauguré par Chancellor. Les officiers du tsar, qui résidaient au fort de Kholmogory sur la Dvina, annoncèrent à leur maître la surprenante nouvelle. Le 23 octobre 1553, sur un ordre venu du Kremlin, Chancellor partit pour cette mystérieuse capitale de Moscou où trônait le *tsar terrible.*

Le système politique des états occidentaux prenait chaque jour un développement plus considérable qui tendait à embrasser le monde entier. Déjà François I[er] avait mêlé le Turc aux affaires européennes, et contre les Ottomans Charles-Quint avait fait appel aux Persans. La Russie ne pouvait longtemps rester en dehors du mouvement : au temps du père d'Ivan IV, le baron de Herberstein fut deux fois envoyé d'Autriche en Moscovie. La relation de ce qu'il y avait vu eut un grand succès de curiosité, attesté par de nombreuses éditions (1). Plus tard, on devait s'arracher les livres de Guagnino, qui est plutôt un pamphlet contre Ivan IV et son peuple, — du jésuite Possevino, qui s'occupe surtout de la Russie en vue d'une union possible avec l'église romaine, — de Fletcher, qui montre le sens pratique d'un véritable Anglais (2). Tous ces ouvrages sont dédiés à quelqu'une des têtes couronnées d'Occident : celui d'Herberstein au roi de Hongrie et de Bohême Ferdinand, celui de Guagnino au roi de Pologne Étienne Bathory, celui de Possevino au pape Grégoire XIII, celui de Fletcher à la *reine vierge* Élisabeth. Rien ne montre mieux combien des notions à peu près exactes sur la Russie furent rares jusqu'à la fin du XVI[e] siècle et quelle importance on commençait à y attacher.

Le livre même d'Herberstein prouve aussi à quel point le grand empire du nord était encore en beaucoup de ses parties une *terra incognita.* Herberstein, aussi consciencieux et aussi exact qu'Hérodote pour les régions qu'il a visitées, donne comme lui dans les

(1) Herberstein, *Rerum moscovitarum commentarii*, Vienne 1549, Bâle 1556, Anvers 1557, Bâle 1571, Francfort 1600; traduit en allemand, Vienne 1557-1618, Bâle 1563, Francfort 1579; en italien, Venise 1558.

(2) Guagnino, *Sarmatiæ europeæ descriptio,* Spire 1581. — Possevinus, *Moscovia, seu de rebus moscoviticis,* Vilna 1586, Anvers 1587, Cologne 1595. — Fletcher, Londres 1590, 1623, etc., réédité dans la Bibliothèque russe et polonaise de Franck, Paris 1864, sous ce titre : *la Russie au seizième siècle.*

fables quand il veut aller au-delà. L'ambassadeur autrichien reproduit presque dans les mêmes termes qu'Hérodote la légende de ces Scythes qui, rentrant chez eux après une longue absence, trouvent leurs foyers occupés par des bâtards d'esclaves et qui brisent la résistance des rebelles en leur faisant entendre le claquement trop connu de leurs fouets. Hérodote place la scène dans la Tauride, Herberstein à Novgorod-la-Grande; on retrouve aujourd'hui cette légende à Mangoup-Kalé (Crimée). Herberstein a entendu parler d'une grande chaîne de montagnes qui barre comme une muraille le chemin de la Chine et qu'on appelle la *ceinture du monde*, l'Oural : le prince Kourbski, célèbre comme historien d'Ivan IV, a même conté à l'envoyé de Hongrie que les Russes avaient mis dix-sept jours à en faire l'ascension. Au-delà, à l'embouchure de l'Obi, s'élève l'idole colossale de la *Zlata Baba*, la *vieille femme d'or*, qui tient un enfant dans ses bras, et devant laquelle des trompettes d'airain plantées en terre sonnent d'elles-mêmes une fanfare perpétuelle. Au-delà encore, sur les bords de l'Océan-Glacial, habite la nation des *Loukomores*, qui meurent tous à la saint George pour ressusciter au printemps. Il y a là de grands fleuves où se rencontre « une certaine espèce de poisson qui a la tête, les yeux, le nez, la bouche, les mains et les pieds d'un homme, qui reste muet pourtant et qui est fort bon à manger. » Or c'est précisément cet *au-delà* plein de mystères, ces régions peuplées dès les temps d'Hérodote d'êtres fantastiques qui attiraient surtout les Anglais. Cette contrée miraculeuse n'est-elle pas le chemin de *Cathay?* On voit aussi dans Herberstein de quels réels dangers et de quelle effrayante fantasmagorie est entourée la navigation dans ces mers sauvages du nord qu'allaient braver les *découvreurs* britanniques. Il a tout un chapitre sur la Mer-Glaciale, sur ce Cap-Sacré qui se dresse sur les flots semblable à un nez gigantesque, sur ces gouffres qui pendant six heures engloutissent la mer et pendant six autres heures la revomissent avec les carcasses brisées des navires, sur cet océan qui a, comme celui de Barthélemy Diaz, ses caps des tempêtes et ses génies menaçans, sur les merveilles des longs jours et des longues nuits polaires. Quoique le voyageur autrichien ait assez bien décrit certaines provinces de la Russie et noté la distance en verstes d'une ville à l'autre, il se trompe souvent; les cartes qui accompagnent les éditions successives de son ouvrage montrent quelle fausse idée on se faisait de la configuration générale du pays. La Russie y est tellement déprimée du nord au sud que la Mer-Blanche et le Palus-Méotide semblent vouloir fraterniser et confondre leurs flots comme à l'âge préhistorique de la période glaciaire. Le dessinateur du XVIe siècle, sans tenir compte des steppes nues et des déserts de

sable, étend sur tout cela, de la Baltique au Volga, une épaisse forêt, tout d'une tenue. Près de l'Oural, on n'oublie jamais de représenter la *Zlata Baba*, comme chacun se l'imagine, tantôt parée comme une courtisane vénitienne, tantôt enveloppée d'un long vêtement comme une Turque, tantôt faite comme une madone qui tient le divin *bambino* dans ses bras.

Du reste, plus on étudiait la Russie, plus l'étonnement redoublait. Il semblait que tout y fût au rebours de l'Occident. C'était un peuple chrétien peut-être, mais à coup sûr point européen. On eût dit des musulmans baptisés. Dans nombre de relations au XVIe et au XVIIe siècle, la Russie n'est jamais décrite qu'en compagnie de la Perse ou de la Grande-Tartarie : on la prenait toujours pour ce qu'elle fut longtemps, une dépendance de l'Asie. Les hommes y étaient vêtus de longues robes ou *cafetans*, de longues pelisses, de bottes orientales à bouts recourbés, de bonnets de fourrure qui ressemblaient à des turbans et qui, pas plus que des turbans, ne quittaient leur tête. L'élégant courtisan des fêtes d'Élisabeth, avec ses pourpoints courts, ses chausses étroites qui collaient sur ses jambes et ses cuisses, sa barbe bien taillée, ses moustaches coquettement relevées, n'en revenait pas de se voir au milieu de ce peuple d'Orientaux, cachant leurs formes sous d'amples vêtemens avec une sorte de pudeur bizarre, comme celle qu'Hérodote prête aux barbares de son temps, nourrissant de longues barbes touffues que jamais le fer ne touchait. Ivan IV estimait que se raser la barbe était un crime que tout le sang d'un martyr ne pouvait racheter. Ces hommes allaient-ils à la guerre, leur équipage ressemblait à celui des Tatars. Malgré les progrès des armes à feu, on voyait leurs premiers capitaines conserver tout l'équipement asiatique, armés de sabres recourbés, d'arcs, de flèches, hissés sur de hautes selles turques, les genoux remontés jusqu'à l'arçon. Ils avaient bien des arquebusiers et des canonniers; mais leur point d'honneur à propos d'artillerie était précisément l'opposé de celui des Occidentaux. Un canonnier italien qui avait sauvé ses pièces au péril de sa vie fut durement réprimandé par Vassili IV. « Je pourrai toujours fondre des canons, lui dit ce prince irrité; mais où retrouverai-je des canonniers? » Le voyageur européen qui avait vu les cours galantes de France ou d'Italie, ces printemps de dames dont s'entouraient un François Ier ou un Médicis, s'étonnait en Russie de ne pas même apercevoir de femmes. On se fût cru à Constantinople, tant leur réclusion était sévère, tant l'appartement d'une matrone russe ou la litière d'une tsarine étaient environnés de voiles épais et de redoutables mystères. Ce qui frappait encore les observateurs, c'était l'esclavage sous toutes ses formes, affectant tous les phénomènes de

la vie sociale. En Occident, le servage s'adoucissait ou se transformait; en Pologne, le paysan était attaché à la glèbe, mais du moins le noble était libre. Dans la Russie d'alors, pas une échappée de liberté pour personne. Esclave était le *mougik* sous le joug domanial le plus dur, bien que son asservissement ne fût pas encore devenu le servage légal; esclave, la femme de toute condition, paysanne ou boïarine, livrée à l'autorité absolue de son époux et à l'arbitraire des corrections conjugales; esclaves même les propriétaires d'esclaves, puisqu'à leur tour ils tremblaient devant le tsar, armé de son terrible bâton, maître de leur vie et de leur mort. Esclave enfin le tsar lui-même, garotté dans les liens de l'étiquette byzantine, environné d'intrigues et de sourdes haines, assailli d'angoisses et de terreurs continuelles. Dans aucun pays, on n'avait encore vu une aristocratie aussi servile. Une pétition s'appelait en russe un *battement de front* (*tchélobitié*). On n'approchait du souverain qu'en se prosternant; on ne lui écrivait qu'en s'intitulant *son esclave* (*kholop*); les plus grands seigneurs signaient leurs requêtes non pas de leur nom, Ivan ou Pierre, mais d'un nom de laquais, Jeannot ou Pierrot (Vania ou Pétrouchka). La formule byzantine « Puis-je parler et vivre? » se retrouve dans celle-ci : « N'ordonne pas de me châtier, ordonne-moi de dire un mot. » Le caractère asiatique de cette société se manifestait dans toutes ses œuvres. Les cités qu'elle bâtissait rappelaient les bourgades royales du Turkestan. Il suffisait de passer d'une ville polonaise dans une ville russe pour être frappé du contraste. Là-bas des rues tortueuses, mais bien bâties, de hautes maisons de pierre; ici des chaumières de sapins, des huttes de torchis mêlées à des palais le long de chemins fangeux. Pour qui avait vu Paris, Londres ou Florence, Moscou, malgré les splendeurs du Kremlin, était une capitale qui n'était pas une ville.

Sans doute l'observateur le plus attentif devait se tromper dans mainte appréciation. Cet effroyable esclavage qui semblait d'institution séculaire, qu'il eût pu prendre pour la loi même de cette société, était bien plus récent qu'il ne l'imaginait. En réalité, le paysan croyait toujours à son droit d'homme libre; le noble n'était devenu le *kholop* du prince qu'après une lutte acharnée. On était asservi, mais on avait conscience d'une dégradation. Fletcher, qui vint en Russie après le sanglant règne d'Ivan IV, trouva cette aristocratie mutilée, décimée, écrasée, nullement pacifiée. Pour éteindre les grandes familles, empêcher que des naissances ne vinssent combler les vides laissés par la hache, le pouvoir en était venu à interdire le mariage à certains noms fameux. « Mais, ajoute l'auteur, ces mesures tyranniques ont rempli le pays de haines et de mortelles ran-

cunes qui ne pourront s'assouvir que dans les feux d'une guerre civile. » De ces paroles de Fletcher, la *période des troubles* allait faire une prophétie.

Il y avait déjà plusieurs siècles que durait la lutte entre les grands-princes de Moscou et l'aristocratie russe. Depuis qu'il n'existait plus de principautés indépendantes, elle se continuait dans une arène plus circonscrite, dans la cour et dans les conseils du prince. Il s'agissait de savoir si les nobles russes annuleraient le tsar et établiraient une république royale et oligarchique comme en Pologne, ou s'ils deviendraient les esclaves d'un autocrate. Pendant la minorité d'Ivan le Terrible, les princes et les boïars semblaient avoir reconquis une partie du terrain perdu sous son père et son aïeul; mais le jeune souverain annonçait de puissantes capacités. Vainement on s'étudia à corrompre ses mœurs : son intelligence native n'en fut pas atteinte. Il en devint plus cruel peut-être et plus dépravé, mais non moins habile et redoutable. Il se manifesta brusquement lorsqu'à l'âge de treize ans il fit arrêter en plein conseil le plus insolent de ses boïars et le fit dévorer par ses chiens. Pourtant les années qui suivirent cette soudaine révélation furent assez paisibles : il se laissa même entourer de conseillers favorables aux idées anciennes et aux anciens droits. Ce moment de répit dans la lutte intestine fut profitable à la Russie. C'est alors qu'eut lieu un événement mémorable dans les annales russes : la conquête du royaume de Kazan, qu'allait bientôt suivre celle du tsarat d'Astrakhan. Ivan le Terrible à cette époque était un beau jeune homme, de haute taille, avec de fortes épaules et une large poitrine : des yeux bleus, petits et vifs, le nez aquilin, trait caractéristique de cette race de proie qui, de rapines et de coups de bec, avait fait la Moscovie. Il avait de la lecture, était fort instruit pour l'époque. Il aimait, chose bizarre chez un despote, à expliquer ses actes par la plume et la parole. A plusieurs reprises, il harangua le peuple sur la place publique; ne pouvant se venger autrement de *son traître* Kourbski, il engage avec lui, par-delà la frontière qui le dérobait à son courroux, une polémique fameuse. Les Anglais allaient trouver dans Moscou à qui parler.

II.

Lorsque Chancellor arriva dans la capitale du tsar, la gloire de Kazan était encore récente : on bâtissait alors pour la célébrer la magnifique et singulière église de Vassili-Blagennoï; mais Ivan comprenait que la conquête du Volga ne suffisait pas : affranchi de l'Orient, il voulait renouer avec l'Occident. Il rêvait d'as-

surer à la Russie un débouché sur les mers germaniques par la conquête de la Livonie. Or il pressentait que les ennemis qu'il allait trouver sur son chemin, les Suédois, les Polonais, les chevaliers porte-glaives, les Allemands, seraient plus redoutables que les Tatars. Pour vaincre ses adversaires européens, il lui fallait les armes et les arts de l'Europe. Comment se les procurer? Ses voisins savaient que l'infériorité de la Russie vis-à-vis d'eux tenait surtout à l'état arriéré de sa civilisation. Ils se souciaient peu de lui donner ce qui lui manquait. Au contraire ils faisaient bonne garde aux frontières moscovites, arrêtant les artisans et les ingénieurs que le tsar faisait venir d'Occident. Leur jalousie isolait la Russie mieux que ne l'avait fait le *joug tatar*. La *voie des montagnes* étant fermée par ses ennemis, il ne lui restait que la voie de mer, celle de la Mer-Blanche; mais savait-on seulement si elle communiquait avec les mers d'Europe? L'apparition d'un navire sur ces flots désolés semblait un miracle impossible. Ce miracle, Chancellor l'avait accompli. On comprend avec quelle joie Ivan reçut à Moscou le hardi marin, avec quel empressement il se fit traduire cette lettre banale adressée à des princes inconnus où la chancellerie anglaise développait avec complaisance les lieux-communs sur les avantages du commerce en général et la sagesse infinie de la Providence, qui avait réparti inégalement les productions des divers pays afin que tous les hommes fussent obligés d'entrer en relations fraternelles. Après avoir admis Chancellor à « voir sa majesté et ses yeux, » il le renvoya porteur d'une réponse amicale à Édouard VI.

Marie Tudor venait de succéder à son frère. Elle partageait le trône avec son époux espagnol Philippe II. Ils s'empressèrent de confirmer l'établissement de la compagnie des *merchants adventurers*. La société avait le droit d'arborer les enseignes, drapeaux et étendards de la couronne, de conquérir et de recevoir sous le protectorat britannique les îles et les cités infidèles; de repousser par la force ses ennemis et même les concurrens qui oseraient s'engager dans les voies nouvellement découvertes. Enfin, clause importante, il était défendu à tout Anglais qui ne ferait pas partie de l'association, ou ne serait pas muni de son autorisation, de commercer dans les mêmes parages, à peine de confiscation de ses navires et marchandises. C'était à peu près la même constitution qui fit la compagnie de l'Amérique du Nord et la compagnie plus fameuse des Indes orientales. Qui pouvait savoir si cette belliqueuse oligarchie des marchands de la Cité, disposant de vaisseaux de guerre et de bandes armées, n'allait pas trouver sous le pôle un Indoustan? Mais il y avait une notable différence entre l'Hindou et le Slave : le Russe n'était un Oriental qu'en apparence et par accident.

En 1555, Chancellor reparut en Moscovie avec deux membres de la nouvelle compagnie, Grey et Killingsworth. Il était porteur d'une lettre de ses souverains rédigée en trois langues, le polonais, le grec et l'italien. Personne alors ne savait le russe en Angleterre. Tous les Anglais qui prirent passage sur ses bâtimens durent prêter serment sur l'Évangile qu'ils serviraient fidèlement la compagnie. On était tenu de respecter les lois et la religion du pays. Cette prescription était d'autant plus nécessaire que la rage des controverses commençait à gagner tous les sujets d'Élisabeth; il y avait sûrement parmi les voyageurs des types de prédicans et de puritains comme ceux qu'a mis en scène Walter Scott; dans la Rome moscovite, toute peuplée de moines, livrée à des superstitions qui rappelaient celles des papistes, ils ne manqueraient pas de signaler les abominations de Bélial et les idolâtries chananéennes; il était bon de se mettre en garde contre les dangers que pouvaient susciter leurs déclamations. Les prêcheurs de 1857 ont poussé à bout les musulmans et les brahmanistes de l'Indoustan. Les orthodoxes russes du XVIe siècle eussent été encore moins endurans. En revanche, on devait s'appliquer à exploiter la Russie de son mieux. On devait fixer aux marchandises anglaises les prix les plus élevés et n'offrir que les plus bas aux denrées indigènes, « ne perdant pas de vue que c'est sur les prix du commencement qu'on se règle toujours par la suite. » Les envoyés anglais n'étaient pas depuis dix jours à Moscou qu'ils furent admis à l'audience du tsar. Il leur accorda une charte qui autorisait la compagnie à commercer, sans payer de droits, dans toute l'étendue de l'empire. Les différends entre marchands anglais et sujets russes durent être jugés par le tsar lui-même.

Le commerce britannique allait rencontrer dans la Moscovie des conditions toutes particulières. On y trouvait en abondance les cuirs de bœuf, les fourrures de zibeline, de castor, d'hermine, de renard bleu et de renard noir, la cire, le miel, le chanvre, le suif, l'huile de phoque, les poissons secs. Dans les bazars de Moscou et les foires du Volga s'entassaient le thé de la Chine, les soieries de la Perse, les étoffes et les épices des Indes; mais la Russie d'elle-même ne donnait guère que des produits bruts. Peu d'industrie nationale, le despotisme l'avait tuée. Le commerce indigène y était languissant, faute de sécurité. Le tsar se croyait tout permis : Ivan le Grand, l'aïeul du Terrible, avait ruiné pour toujours le commerce de Novgorod en mettant une fois la main sur les marchandises allemandes; c'était tuer la poule aux œufs d'or, mais la leçon devait être perdue pour ses successeurs. « C'est l'oppression, dit Fletcher, qui ôte au peuple russe le courage de travailler; il est devenu

ivrogne et paresseux et ne sait ce que c'est que l'épargne. » Le marchand russe, dès qu'il a gagné quelque argent, se hâte de l'enfouir. « J'en ai vu, dit le même écrivain, quand ils avaient étalé leurs marchandises pour qu'on fît son choix, regarder derrière eux et du côté de la porte, comme s'ils craignaient quelque surprise. Si je leur en demandais la raison, ils me disaient : « J'avais peur qu'il n'y eût ici quelque noble ou quelque militaire pour me prendre de force mes marchandises. » Par un trait qui rappelle encore l'Égypte ou l'Orient, le souverain opposait à ses propres sujets une déloyale concurrence. Au Kremlin, le tsar avait ses manufactures de tissus, ses magasins où s'amassaient les fourrures précieuses. Quand il envoyait un ambassadeur en Europe, il le chargeait d'en vendre au profit de la couronne une certaine quantité. A certains momens, il taxait arbitrairement tout un ordre de produits indigènes, les peaux ou la cire par exemple, contraignait ses marchands à les lui céder pour un prix dérisoire et les revendait quatre ou cinq fois plus cher aux étrangers. Il agissait de même pour les produits du dehors, accaparant d'un seul coup toutes les soieries d'Orient ou tous les draps d'Allemagne. Il exerçait sur les foires et dans les ports un droit de *préemption* : ainsi, quand on apprenait l'arrivée des navires britanniques, ses commis se rendaient à Arkhangel, et déclaraient que les Anglais ne pourraient rien vendre aux indigènes avant que les magasins de la couronne ne fussent pourvus : les étrangers ne devaient se livrer à aucune opération avant d'avoir satisfait à cette exigence; pendant qu'on se récriait sur les prix offerts par la couronne, qu'on se débattait et protestait, le temps s'écoulait : on avait bientôt fait, dans ces courts étés du nord, de perdre toute une saison. Défense d'importer en Russie le tabac, dont l'usage y fut longtemps interdit sous les peines les plus graves, l'eau-de-vie dont le tsar se réservait la vente dans tous les cabarets de l'empire. Défense d'en exporter certaines denrées précieuses. Qu'on ajoute à toutes ces entraves les exactions des employés subalternes, les habitudes tyranniques et les brusques caprices d'une autocratie sans contrepoids, l'insécurité qui résultait d'une loi si incertaine que Fletcher croyait qu'il n'y a pas de loi en Russie, une justice vénale et souvent féroce, les soudaines explosions des haines populaires, toujours en éveil contre les étrangers et les hérétiques, la mauvaise foi insigne du marchand moscovite, qui « ne croit rien de ce qu'on lui dit et ne dit rien qui mérite créance, » on comprend que le commerce avec la Russie ressemblait beaucoup à ce qu'était, il y a quelque cinquante ans, celui de la Chine ou de la régence d'Alger. L'étranger s'y sentait sur une terre hostile; on pouvait même dire que tout commerçant y était comme un étranger. Le mot *gost* a con-

servé la double signification d'*hôte* ou étranger et de *marchand*. Les bazars, quoique entièrement occupés aujourd'hui par les nationaux, ont retenu l'ancienne dénomination : *gostinnii dvor*, la *cour des hôtes*. Or les *hôtes* anglais de ce temps-là, confinés dans leur petite *slobode*, enfermés dans leur factorerie comme dans une forteresse, n'osant trop s'en écarter, autant par crainte de quelque mauvaise affaire que par respect de leur règlement, qui leur défendait de s'absenter la nuit sans autorisation, subissant le contre-coup de toutes les révolutions, exposés aux caprices d'en haut comme aux fureurs d'en bas, ne pouvaient subsister que sous le régime du privilége. La charte conférée par le prince seule les protégeait, et bien imparfaitement.

Il ne suffit pas à Ivan le Terrible de bien accueillir les Anglais : il voulait entrer en relation pour son compte avec cette tsarine d'Angleterre qui de si loin lui adressait des visiteurs. Son envoyé, Osip Népéi, qui, en sa qualité de gouverneur de Vologda, une des villes où s'établirent les Anglais, s'était déjà un peu dégrossi par la fréquentation de ces étrangers, prit passage avec Chancellor sur la *Bonne-Entreprise*, qu'accompagnaient le *Philippe-et-Marie* et les deux vaisseaux de l'infortuné Willoughby. Le voyage du premier ambassadeur russe en Angleterre eut lieu dans des circonstances aussi émouvantes que l'arrivée des Anglais en Russie. Assaillis par une furieuse tempête, les deux vaisseaux qui, malgré leurs noms d'heureux augure (la *Bonne-Confiance* et la *Bonne-Espérance*), avaient déjà eu une si triste destinée avec Willoughby, périrent corps et biens. La *Bonne-Entreprise*, que montaient Chancellor et Népéi, fut lancée par la tempête dans une baie d'Écosse et s'y ouvrit contre les rochers. Chancellor s'oublia lui-même pour ne songer qu'à sauver Népéi : il périt avec son fils et presque tous ses matelots. Il semblait que ce terrible « océan germanique » de Tacite n'eût voulu épargner aucun de ceux qui avaient violé son secret. Les débris du navire et les marchandises furent pillés par les sauvages habitans de la côte. Népéi, après deux mois d'attente, put enfin quitter l'Écosse et partir pour Londres. Une réception magnifique y attendait le premier envoyé de la Russie. Quatre-vingts marchands, montés sur de superbes chevaux, dans leurs plus riches vêtemens, avec de lourdes chaînes d'or sur la poitrine, allèrent au-devant de lui jusqu'à 12 milles de Londres. Népéi put voir là une race de négocians qui contrastaient singulièrement avec les pauvres *mougiks de commerce* qu'il avait connus en Russie : audacieux, énergiques, orgueilleux de leur liberté et de leur puissance, étalant cette richesse qu'ailleurs on enfouissait, race presque héroïque d'exploiteurs du globe, ils tissaient alors le premier fil de ce réseau

d'échanges dont ils devaient envelopper les deux mondes et les cinq océans. A 4 milles de Londres, on fit une halte pour la nuitée; de nouveaux escadrons de marchands, suivis d'innombrables commis, vinrent rejoindre la chevauchée. Ce fut à la tête d'une armée que ce naufragé fit son entrée dans Londres. Aux portes de la ville, il fut harangué par le lord-maire, entouré de ses conseillers en robes rouges. Les jours suivans, audience du roi et de la reine, service solennel à la cathédrale de Westminster, dîner splendide dans la salle de l'honorable corporation des drapiers. L'envoyé moscovite fit d'ailleurs une bonne impression; les commissaires chargés de négocier avec lui se louaient de son intelligence et de la noblesse de ses manières. Il repartit pour la Russie avec une lettre de Philippe et Marie qui accordait aux marchands russes en Angleterre toute sorte de priviléges. L'Angleterre n'avait rien à perdre à cette réciprocité.

III.

Népéi était accompagné du capitaine Antoine Jenkinson, destiné à jouer un rôle important dans les relations des deux pays. C'était un admirable type de marin anglais, hardi, infatigable, propre à tout, commerçant, administrateur, diplomate à l'occasion. Il avait visité tous les états de l'Occident, toutes les îles et tous les rivages de la Méditerranée, la Grèce et la Syrie, Damas et Jérusalem, Malte et les côtes barbaresques. Un tel homme qui avait tant vu devait plaire à Ivan, qui, dans sa vive et intelligente curiosité, comprenait qu'il avait tout à apprendre. Ce n'était pas seulement la Russie qui s'ouvrait à l'Europe, c'étaient aussi l'Europe et le monde entier qui s'ouvraient à cette casanière Russie. Resserré dans sa petite Moscovie, étouffant entre l'hostilité de la Pologne et la poussée du monde musulman, Ivan s'intéressait à ce qu'il y avait par-delà la Pologne et l'Allemagne, par-delà les états de l'ancien monde, par-delà cet océan qui dans les légendes russes marque le bout de l'univers et sur les rivages duquel s'élèvent les colonnes qui soutiennent le ciel. Ivan le Terrible aimait à écouter; il s'entourait volontiers de conteurs ambulans et de chanteurs de ballades; mais quels contes valaient les récits que pouvait lui faire Jenkinson : les merveilles de la civilisation occidentale, les prouesses inouïes des marins d'Europe, l'Afrique tournée par Gama, l'Amérique devinée à travers les espaces par Colomb, la main-mise d'Albuquerque sur les empires de l'Inde? A ce prisonnier du Kremlin, captif de ses terreurs et de ses préjugés, Jenkinson agrandissait les horizons, révélait le monde. Il lui montrait ces routes lointaines des océans sur

lesquelles Ivan rêvait peut-être une marine russe qui suivrait ses aînées. A ce jeune prince qui ne respirait que guerre et conquêtes, il parlait des nouvelles sciences militaires. Il eut sans doute plusieurs entretiens avec le tsar : autrement comment expliquer la confiance qu'il sut lui inspirer et les longs regrets que laissa son départ? Jenkinson ne perdait pas de vue les intérêts de la compagnie. Il fit augmenter ses priviléges et demanda pour lui-même l'autorisation de suivre le Volga pour rechercher la route des Indes. Ivan IV ne savait rien refuser à son ami *Antone Jankine*. Celui-ci descendit le grand fleuve de l'est, sillonné aujourd'hui de centaines de vaisseaux, peuplé sur ses rives de vivantes cités, mais qui coulait alors parmi les déserts et les faméliques campemens des Nogaïs. Après Astrakhan, Jenkinson atteignit la mer, et, le premier des Européens, déploya le pavillon de sa nation sur les flots de la Caspienne. Il prit terre sur le rivage du Turkestan, chargea ses marchandises sur des chameaux, et, renouvelant les témérités de Marco Polo, s'engagea hardiment dans les déserts infestés de brigands, ignorant les langues du pays, constamment menacé par les nomades, sans autre escorte que des barbares à peine plus sûrs que les bandits, avec deux Anglais seulement pour tout réconfort. Il atteignit Boukhara et eut la chance d'en revenir avant le sac de cette ville par le khan de Samarcande. De retour à Moscou, il présenta au tsar des ambassadeurs que lui envoyaient les princes de l'Asie, un mouton de Tartarie et vingt-cinq prisonniers russes rachetés de l'esclavage. En somme, les résultats de son voyage étaient négatifs : la route du Turkestan était décidément trop peu sûre. Il fallait essayer celle de Perse.

En 1566, Jenkinson fit une seconde fois le voyage d'Angleterre à Moscou, non plus comme agent de la compagnie, mais comme envoyé de la couronne et porteur d'une lettre d'Élisabeth. Dans les instructions qui lui sont remises par son gouvernement, on voit percer les premières jalousies de l'Angleterre contre ses rivaux. Par la voie de terre, les Italiens essayaient de se glisser à Moscou. Par mer, les vaisseaux hollandais et flamands venaient disputer aux Anglais le marché d'Arkhangel. Jenkinson avait ordre de demander l'expulsion d'un certain Rafaëlo Barberini, qui osait faire concurrence à la compagnie de Moscou, et qui, pour comble d'audace, s'était présenté au tsar avec une recommandation surprise à la reine d'Angleterre. A l'égard des Hollandais, Élisabeth priait le tsar, en considération des grands dangers et des pertes d'hommes et de biens qu'avaient affrontés les Anglais pour découvrir le passage du nord-est, de vouloir bien leur assurer le privilége exclusif de ce commerce.

Au moment où Jenkinson arrivait à Moscou, une première transformation venait de s'y accomplir. Ivan, après de longues hésitations, avait brusquement rompu avec ses conseillers Silvestre et Adachef, recommencé la guerre contre les nobles. Il venait de perdre sa femme, il les accusait même de l'avoir empoisonnée. Son second mariage eut une fatale influence : ce demi-barbare épousait une vraie sauvage, une Tcherkesse, qu'on dut baptiser pour en faire une tsarine orthodoxe. Avec elle approchèrent du trône ses parens, de farouches Asiatiques, qui renforçaient encore l'aspect tatar de cette cour. Il y eut à ce moment plusieurs exécutions. La fuite du prince Kourbski chez le roi de Pologne, sa lettre provocante où il révélait l'entente de tous les grands seigneurs contre le nouveau régime, achevèrent d'exaspérer le tsar. Malgré ses victoires de 1564 sur les Polonais, les Livoniens, les Tatars, il croit ou affecte de croire qu'il n'est plus en sûreté. Subitement il quitte Moscou avec toute sa famille, se retire à la *Slobode Alexandra*, abandonne l'empire à lui-même, laisse la Russie veuve de son tsar; puis, quand le peuple entier accourt en suppliant, que les boïars « apportent leurs têtes, » que le clergé lui-même promet de ne plus intercéder pour les nobles disgraciés, il consent à reprendre l'autorité; mais quelle singulière organisation il donne à la Russie ! Il en fait pour ainsi dire deux empires, l'*opritchnina*, dont il se réserve l'administration, et la *zemchtchina* ou le *pays*, qu'il laisse gouverner aux boïars. Entouré d'une garde choisie et d'une cour de dévoués, de sa capitale nouvelle de la *Slobode Alexandra*, il guerroie contre la Russie des boïars et accomplit d'effrayantes justices. Le *Terrible* se révèle complétement. Jenkinson arrive aux portes de Moscou au moment où l'on célébrait ses noces avec la Tcherkesse. « Le tsar avait ordonné, raconte-t-il, que pendant les trois jours que dureraient les fêtes de ce mariage, les portes de la capitale resteraient fermées, en sorte que personne, ni Russe, ni étranger, ne pût de ces trois jours entrer en ville. La cause d'une telle mesure est restée inconnue jusqu'à présent. » Quand Jenkinson lui fut présenté, il trouva chez le jeune souverain, mûri par les épreuves et la maladie, le même accueil bienveillant. Plus il se défiait des siens, plus augmentait son goût pour un brave et intelligent étranger. Il lui donna des lettres de recommandation non-seulement pour le sophi, mais pour d'autres princes d'Orient. Jenkinson fut reçu en Perse assez froidement et n'y fit pas long séjour. En chemin, il reçut pour Ivan IV les avances de plusieurs potentats qui voulaient être reçus sous la protection du *tsar blanc*. Celui-ci récompensa son diplomate bénévole en autorisant les Anglais à commercer non-seulement sur la Dvina, mais sur tous les fleuves du nord, la Mezen, la

Petchora, l'Obi. Ils s'établissaient dans presque toutes les villes de l'empire, à Pskof, Astrakhan, Kazan, les deux Novgorod, Narva, qui venait de tomber au pouvoir des Russes.

Les défiances d'Ivan s'accroissaient contre son entourage; il croyait à une entente de ses ennemis du dedans avec ceux du dehors, le roi de Pologne et le khan de Crimée. Contre ceux-ci, les Anglais l'aident puissamment en lui amenant des armes, des canons, des ingénieurs. Le mécontentement de Sigismond se traduit par les notes singulières que, de 1561 à 1569, il fait passer à Élisabeth, et dans lesquelles il assimile les Russes à des Barbaresques auxquels nulle nation chrétienne ne doit porter secours. « Nous voyons par cette navigation nouvelle le Moscovite, qui n'est pas seulement notre adversaire d'aujourd'hui, mais l'ennemi héréditaire de toutes les nations libres, se munir et s'outiller puissamment, non-seulement de canons, de boulets et de munitions, mais surtout d'artisans qui continuent à lui fabriquer ces armes, jusqu'alors inconnues dans cette barbarie... Nous ne permettrons pas qu'une telle navigation reste libre. » Sigismond est tellement irrité de voir le tsar presqu'en mesure de lutter contre lui à armes égales, qu'il laisse échapper cet aveu singulier : « il semble que nous ne l'ayons vaincu jusqu'ici que parce qu'il ignorait les arts de la guerre et les finesses de la politique. Or, si cette navigation continue, que lui restera-t-il à apprendre? » Sigismond en vient même à des menaces qui, de la part de la Pologne à la première puissance maritime du temps, pouvaient paraître déplacées. « Notre flotte saisira tous ceux qui continueront à naviguer par ce chemin : ils seront en danger de perdre leur vie, leur liberté, leurs femmes et leurs enfans. » Les Anglais, contre l'ennemi du dehors, rendaient au tsar le service de tenir libres la Baltique et la Mer-Blanche, de mépriser les déclamations de Sigismond sur les Barbaresques du nord, de braver cette terreur maritime que le roi de Pologne voulait faire planer sur les côtes de la Russie, d'armer Ivan contre l'Europe hostile de tous les arts de l'Europe. A l'intérieur, il attendait d'eux un service plus grand. Jamais peut-être on n'a vu spectacle plus étrange. Voilà un souverain absolu, le plus absolu de son siècle, dont les sujets n'approchent qu'en se prosternant, dont un signe fait tomber les têtes et dont un regard fait mourir. Voilà un prince dans la force de l'âge, un victorieux qui naguère a conquis deux royaumes, brisé pour jamais la puissance des porte-glaives, subjugué la Baltique allemande et dont les succès arrachent à Sigismond des cris de rage. Eh bien! ce tsar environné de terreur est en proie lui-même à la terreur; la confidence de ses angoisses, il n'osera la faire qu'à des étrangers; ni les triomphes de ses armées, ni le si-

lence d'une cour d'esclaves ne le rassurent. Dans l'ombre muette, il montre à ses nouveaux amis quelque chose d'effrayant, qui n'est visible que pour lui. Il n'espère de refuge que sur ces vaisseaux qui fortuitement sont arrivés dans la Mer-Blanche, d'asile inviolable que dans la lointaine Angleterre, malgré les mers glacées et les océans furieux. Pour assurer sa retraite éventuelle de Moscou à la Mer-Blanche, il a fait fortifier à la hâte Vologda, qui se trouve à mi-chemin. Jenkinson a vu 10,000 ouvriers employés à ce travail. Par une nuit obscure, à travers mille détours compliqués, le capitaine anglais est amené au Kremlin, dans l'appartement du tsar, et là, en présence d'un seul interprète, il devient le dépositaire du redoutable secret dont la révélation rendrait courage à la rébellion et ferait dresser la tête à la trahison. Ivan IV demande à Élisabeth un traité d'alliance offensive et défensive; puis, comme clause secrète, l'engagement réciproque entre les deux souverains de se donner asile dans le cas où les succès d'un ennemi, une révolte des sujets, les obligeraient à fuir de leurs états. Le Terrible se hâte ensuite de renvoyer Jenkinson; il l'expédie par la voie plus rapide *des montagnes*. « Et surtout, lui dit-il, reviens vite, il me faut une réponse avant la Saint-Pierre. » (Le 29 juin 1568.)

IV.

La réponse ne vint pas. Un point surtout dans le message d'Ivan embarrassait le gouvernement anglais : c'était moins cette demande d'asile que la proposition d'alliance offensive et défensive. Ivan s'imaginait-il que l'Angleterre irait pour lui complaire rompre avec tous les ennemis qu'il s'était mis sur les bras : avec la Pologne, le Danemark, la Suède, l'empire d'Allemagne? Il faut bien se rendre compte de ce qu'était alors la Russie : un simple marché, et non pas même le marché le plus important du Nord; le commerce avec la Suède et la Pologne était autrement actif et sûr. La proposition d'Ivan parut vraiment absurde aux ministres d'Élisabeth : c'était presque comme si aujourd'hui le roi de Dahomey, en échange d'une liberté absolue de commerce dans ses états, proposait à la France une alliance offensive et défensive contre l'Angleterre, l'Espagne et le Portugal. Pour s'éviter l'embarras d'une réponse, on se garda de renvoyer Jenkinson, on choisit plutôt un autre ambassadeur qui à l'occasion pourrait arguer de son ignorance, de celle de son gouvernement, dire qu'on a mal compris, rejeter la faute sur les drogmans qui ont mal traduit les paroles du tsar. Cet émissaire fut Randolph. Les instructions qu'on lui donne sont des plus curieuses : il dira que Jenkinson a fait la communication secrète du tsar, mais

qu'elle a si fort étonné qu'on a cru qu'il y avait erreur. D'une part, grâce à Dieu, la reine ne se trouve pas en danger dans ses états; d'autre part, « nous n'avons aucune information fâcheuse sur la situation des affaires dudit empereur, de la sagesse et de la puissance duquel nos sujets qui trafiquent dans ses états nous rendent le plus flatteur témoignage. Aussi pensons-nous que notre serviteur Antoine Jenkinson a mal saisi le sens des paroles prononcées par l'empereur. » Sur le point de l'alliance, la mission de Randolph consistera à éluder toutes propositions formelles : « l'alliance ne nous serait d'aucune utilité, sinon pour faire accorder quelques privilèges à nos marchands. » L'aveu est ici dépouillé d'artifice : on ne considère la Russie qu'au point de vue commercial; en politique, elle ne compte pas. Randolph devait remettre à Ivan, comme présent de la reine, une coupe artistement ciselée : il aurait soin de lui faire remarquer, à ce barbare, le fini du travail, la nouveauté de l'ornementation, dont le prix rehausse singulièrement celui du métal. En passant légèrement sur les propositions politiques du tsar, l'Angleterre insistait d'autant plus sur ses propres réclamations commerciales. Nous avons vu qu'Ivan avait conquis Narva et pris pied sur la mer Baltique, percé, deux siècles avant Pierre le Grand, « une fenêtre » sur les mers d'Europe. Quelques Anglais étrangers à la compagnie de Moscou s'étaient empressés de fonder un établissement à Narva. Par là ils étaient en mesure de fournir des armes et des canons à Ivan plus rapidement encore et plus sûrement que par la mer Baltique. C'était contre eux surtout que Sigismond manifestait son irritation. Or précisément parce que le port de Narva est mieux situé que celui d'Arkhangel, ils menaçaient de ruiner la compagnie de Moscou. Celle-ci poussa les hauts cris : de Londres, on envoya Manley et Middleton pour verbaliser contre eux; les gens de Narva prirent les devants, dénoncèrent les deux messagers au voïévode moscovite comme des imposteurs, des espions de Sigismond, des faussaires qui avaient supposé des lettres de la reine. Ils furent assez maltraités et coururent risque de la vie. Élisabeth demandait réparation de ces mauvais traitemens, la fermeture du comptoir de Narva et le châtiment des Anglais récalcitrans. Elle expliquait longuement au tsar comment s'était formée la compagnie de Moscou, comment elle avait été approuvée par le parlement, qui « est le conseil suprême de notre royaume, et qui est formé des trois ordres de la nation, clergé, noblesse, peuple. » Cette leçon de parlementarisme touchait médiocrement Ivan IV. Il se souciait bien de la distinction entre les communes et la chambre haute, les lords spirituels ou les lords temporels! En revanche, il trouvait que le gouvernement britannique en prenait trop à son aise; de sa propo-

sition d'alliance pas un mot; sur sa demande d'asile, on feignait d'avoir mal entendu; à tout ce qui intéressait sa puissance, sa sécurité, sa vie même, on faisait la sourde oreille. On demandait tout, on ne voulait rien donner; on exploitait la Russie en la méprisant. Dans cette crise suprême qu'il traversait, dans une situation tellement tendue que chaque minute pouvait être décisive, sa bonne sœur Élisabeth ne cherchait qu'à gagner du temps, à créer des malentendus, envoyant Randolph, qui affectait de ne rien savoir, retenant Jenkinson, qui d'un mot eût tout expliqué. Pendant qu'il avait sur les bras les Livoniens, la Pologne, les Tatars, les Suédois, ses émigrés du dehors, ses conspirateurs du dedans, on ne voulait l'entretenir que de réclamations de marchands, de rivalités de comptoirs entre les Anglais et les Hollandais. On n'en voulait qu'à ses pelleteries, à son chanvre et à son goudron. Bien plus, on lui demandait de fermer son port de Narva, de ne voir l'Europe que par les yeux des Anglais de Moscou, de renoncer à la Baltique. Ivan paraît d'abord avoir voulu faire sentir tout son dépit au malencontreux ambassadeur. Il laissa Randolph se morfondre près de quatre mois à Arkhangel sous divers prétextes; mais le vrai motif, il sait bien le faire entendre à la reine : c'est qu'il est furieux de ne pas revoir Jenkinson. « D'*Antone Jenkine*, je n'avais aucune nouvelle; un de tes envoyés est venu à Narva, d'autres sont venus en divers lieux, se disant tes envoyés. Je leur ai demandé à tous si *Antone* était de retour auprès de toi, et quand on le renverrait ici; mais ces gens, pris d'orgueil, n'ont pas daigné répondre. Ils ne s'occupaient que de leur gain, méprisant nos hautes affaires d'empire, et pourtant en tout pays c'est l'usage que les affaires des princes passent avant le gain des particuliers. » Quand Randolph fut enfin autorisé à venir à Moscou, défense aux Anglais d'aller au-devant de lui, de lui faire une réception; on lui fixa une heure indue (huit heures du matin) pour son audience, on le fit attendre deux grandes heures dans l'antichambre. Après l'audience, on ne l'invita pas à dîner. Cet ambassadeur si maltraité devait être pourtant un diplomate de quelque mérite, ou bien le tsar avait malgré tout grand besoin des Anglais, car après quelques entrevues très secrètes avec le tsar, où il se rendait déguisé en Russe, il obtint de lui tout ce qu'il voulut. La compagnie de Moscou vit étendre ses priviléges; celle de Narva fut supprimée. Seulement, comme Ivan n'entendait plus être dupe des habiletés britanniques ni laisser prendre aux affaires des *mougiks de commerce* le pas sur les affaires d'état, il envoya avec Randolph un ambassadeur moscovite, André Sovine, avec mission d'obliger les Anglais à s'expliquer. Et il fallait qu'on s'expliquât! car Ivan se trouvait alors au plus fort de la crise intérieure.

C'est le moment où meurt sa seconde femme, également empoisonnée, à ce qu'il prétend, par ses boïars; c'est le moment où il fait périr son cousin Vladimir avec tous les siens, c'est le moment où il extermine la noblesse russe par familles entières (*vserodno*) avec les femmes et les enfans, où, sur le bruit d'un complot pour livrer Novgorod aux Polonais, il part pour cette ville et y exécute, de son propre aveu, 1,505 habitans, où, sur la Place-Rouge du Kremlin, il fait périr de divers supplices 120 condamnés. On a voulu révoquer en doute la sincérité de ses terreurs. Parce que les preuves des complots nous échappent, il ne s'ensuit point qu'ils n'aient pas existé. Ivan nous apparaît en sûreté sur le trône environné de silence et de servilité; nulle résistance apparente, mais mieux que personne il pouvait saisir les murmures suspects, les chuchottemens de cette foule prosternée, le sourd travail de termites qui minait son trône. De là peut-être ses fureurs soudaines, inexplicables, ses emportemens de taureau sauvage contre un ennemi invisible. En 1571, les boïars chargés de surveiller les gués de l'Oka laissent passer les Tatars. Moscou est brûlée : 190,000 personnes périssent. Ivan, moins effrayé de l'invasion que de l'attitude de ses généraux, s'enfuit à Iaroslavl : de là il eût gagné Arkhangel et les vaisseaux anglais. Dans son testament, qui est de 1572, il déclare à ses enfans que sa famille et lui ne sont pas solides sur le trône de Russie, et, ajoute-t-il, « si, pour la multitude de mes péchés, la colère de Dieu s'étend sur moi, si, proscrit par mes boïars, chassé par leur révolte de mon trône, je suis forcé d'errer par le monde, ne vous découragez pas. » Vers cette époque s'opère dans la physionomie d'Ivan un changement singulier. Ce n'est plus le bel adolescent qu'a connu Chancellor : à quarante ans, c'est un vieillard, usé par les excès, mais bien plus encore par les soucis et les angoisses, la crainte du poison et des sorciers. Sa barbe et ses sourcils sont tombés : il est chauve, pelé comme ces vieux tigres qui, dit-on, ont pris goût à la chair humaine et en contractent une morbide âcreté du sang. Et cependant en 1582, quand il s'entretiendra avec Possevino, que de courtoisie et même de bonhomie, quel esprit d'à-propos, quelles piquantes leçons de tolérance au missionnaire latin !

D'Angleterre Sovine ne lui apporta qu'une réponse peu satisfaisante. Élisabeth consentait bien à faire alliance avec lui, mais elle voulait d'abord être mise au courant de ses démêlés avec ses voisins et employer ses bons offices pour une médiation. Élisabeth lui promettait un asile honorable dans ses états pour lui, pour sa « noble impératrice, » pour les princes « ses chers enfans, » pour tous les siens. Cet engagement était contre-signé du grand-chancelier Nicolas Bacon, des lords Parr, Arundell, Francis Russell,

Robert Dudley, Edward Cleaton, Howard d'Effingham, Knolles, Croft, William Cecil. La reine ne stipulait pour elle aucune réciprocité et ne prévoyait pas qu'elle pût jamais avoir besoin d'un asile. Pourtant n'avait-elle pas, elle aussi, des adversaires à redouter, l'Espagne qui préparait l'Armada, l'Irlande frémissante, le pape qui lui cherchait partout des ennemis, les moines qui d'avance justifiaient son assassinat, sa captive même Marie Stuart, dont la prison était comme le centre des intrigues domestiques et étrangères? Elle avait mêmes ennemis que le tsar : Sigismond de Pologne était dans le nord ce que Philippe II était au midi, l'instrument de la grande réaction jésuitique; mais, précisément parce que la situation était fort sérieuse, Élisabeth ne pouvait se prêter au caprice du tsar moscovite, avouer dans un traité des craintes que d'ailleurs elle n'avait pas, prévoir le cas où elle pourrait déserter le combat et fuir de ses états. A ce moment-là même, la marine anglaise rendait à Ivan un glorieux service. Les eaux de la Baltique étaient alors infestées de corsaires polonais et suédois qui cherchaient à réaliser les menaces de Sigismond contre les importations d'armes. William Harrard, avec treize vaisseaux, les attaqua auprès d'un îlot situé à quelques lieues de Narva. Sur six navires, il en brûla cinq, fit 82 prisonniers, les offrit en présent à « sa hautesse tsarienne; » mais ni les bonnes paroles d'Élisabeth ni le présent d'Harrard ne purent calmer la fureur d'Ivan. Ainsi donc on méprisait ses affaires d'état, « ses hauts intérêts, » on les sacrifiait aux vils intérêts des négocians anglais! Ce fut sur eux que tomba son courroux. Tous leurs priviléges furent révoqués, toutes leurs marchandises saisies; l'existence même de la compagnie fut en danger. Il écrivit à Élisabeth une lettre irritée. Il lui rappelait comment il avait accueilli les premiers Anglais sous Chancellor, et cependant dans la lettre d'Édouard VI à tous les princes du nord « il n'y avait pas un mot qui nous fût adressé personnellement. » Plus tard il avait chargé Jenkinson d'une mission d'état et n'en avait jamais eu de nouvelles. Envoyés sur envoyés étaient venus, Manley, Middleton, Goudman, Randolph. Pas un mot de Jenkinson; toujours des affaires de commerce. Il avait expédié Sovine à Londres, et à Sovine les boïars d'Angleterre n'avaient encore parlé que d'affaires de commerce. Le document relatif au grand secret avait été bâclé à la hâte, comme un passe-port, sans qu'on eût daigné le lui faire apporter par un ambassadeur. « Nous croyions que dans tes états tu étais souveraine, que tu gouvernais toi-même et toi-même veillais à ton honneur de souveraine et aux intérêts de ton état. Voilà pourquoi nous voulions traiter avec toi de telles affaires. Est-il vrai que tes ministres gouvernent sans toi, et non-seulement des ministres,

mais des *moujiks de commerce*, qui se soucient peu de notre autorité et de notre honneur de souverains, et qui ne rêvent qu'à leur gain de marchands? Et toi, ajoutait-il avec une intention piquante pour la *reine-vierge*, tu n'as donc, comme une simple demoiselle, qu'un rôle de jeune fille?.. Tes *mougiks de commerce*, ils vont voir quel commerce ils auront chez moi! L'empire de Moscou jusqu'à présent s'était bien passé des marchandises anglaises. Toutes les lettres et privilèges que je leur avais octroyés, je les annule. » Comme la reine affectait de ne pas comprendre les motifs de sa colère, il précisa de nouveau ses griefs : « On ne s'occupe pas de la grande affaire dont il a parlé avec Jenkinson; on s'obstine à ne pas lui envoyer Jenkinson... Sache que tes marchands resteront dans notre disgrâce tant que tu ne nous auras pas envoyé un ambassadeur sérieux, et avec lui Jenkinson. » C'était toujours le brave capitaine anglais qu'il redemandait à tous les coins de l'horizon avec une fureur croissante et l'irritabilité maladive d'un despote d'Asie. Nul moyen de l'apaiser et de sauver la compagnie, si on ne lui renvoyait son ancien favori.

Jenkinson enfin débarqua à Kholmogory. Il trouva le commerce anglais dans une terrible situation. Toutes les marchandises étaient sous le séquestre; les employés, à l'exemple du maître, se croyaient tout permis envers les *hôtes* anglais. Jenkinson lui-même eut à subir leur insolence. Dans le désastre de Moscou, le bazar anglais avait été incendié. Ivan IV d'ailleurs avait bien autre chose à faire que de s'occuper des marchands d'Angleterre. D'abord il dut acheter au khan de Crimée une paix humiliante; puis, sa troisième femme étant morte, il ordonna de rassembler à la *Slobode Alexandra* deux mille jeunes filles parmi lesquelles il fit un nouveau choix; enfin il s'occupa à célébrer ses quatrièmes noces. Dans l'intervalle, il avait châtié un certain nombre de boïars qu'il accusait d'intelligence avec l'ennemi. C'est au milieu de tant de soins divers qu'il reçut son cher *Jankine*. Celui-ci a raconté l'entrevue qu'il eut d'abord avec le tsar dans la *Slobode Alexandra*, qui chez la plupart des écrivains nationaux devient le Plessis-les-Tours du Louis XI russe, la Caprée de ce Tibère asiatique. La *Slobode* était une forteresse avec des palais de bois polychromes et des églises à coupoles d'or. Au milieu, séparée des autres édifices par un fossé profond et par un rempart, s'élevait la splendide demeure du tsar. « Pas une fenêtre ne ressemblait à l'autre, dit un romancier (1), pas une colonne n'était faite et ornée comme les suivantes; une multitude de

(1) Feu le comte Alexis Tolstoï dans son *Prince Sérébranny*, traduit en français sous ce titre : *Ivan le Terrible, ou la Russie au seizième siècle*, Paris 1872, p. 81.

coupoles couronnaient l'édifice. Elles se pressaient les unes contre les autres, s'amoncelaient et se pénétraient réciproquement. L'or, l'argent et les faïences peintes, semblables à de brillantes écailles, revêtaient le palais du haut en bas. Quand le soleil l'éclairait, on ne savait si c'était un palais, un bouquet de fleurs géantes ou des oiseaux de paradis volant en troupes immenses et étendant au soleil leur plumage d'or. » Lorsque Jenkinson eut baisé la main du tsar et fait son compliment, Ivan, suivant l'étiquette de sa cour, se leva et dit : « Ma sœur, la reine Élisabeth, est-elle en bonne santé? » A quoi l'envoyé répondit : « Dieu a donné à sa majesté la santé et la paix; ce sont les grâces qu'elle te souhaite, à toi, milord, son frère bien-aimé. » Le tsar se rassit, ordonna aux assistans de se retirer, à l'exception de deux ministres, et fit signe à Jenkinson d'approcher avec son drogman. Pour répondre aux griefs allégués par le tsar, Jenkinson entreprit l'apologie de son gouvernement, rappela quels périls avaient bravés les Anglais pour ouvrir la route de la Mer-Blanche, lui apporter malgré les menaces de Sigismond les armes nécessaires à la victoire, enfin le venger des écumeurs de mer. Ces raisons firent-elles impression sur Ivan, ou céda-t-il à ce goût si vif, tant de fois manifesté, pour la personne du capitaine anglais? Dans une seconde audience, à Staritsa, le tsar parut sur son trône, en vêtemens éblouissans, la couronne sur la tête, son fils aîné assis à côté de lui. Il déclara qu'il remettait à un autre temps les négociations sur la grande affaire : la situation avait changé, il ne se croyait plus en péril. « Dans la suite, si les mêmes circonstances se représentaient, on reprendrait les négociations sur le même sujet. » Il lui dit qu'à sa considération il oubliait les mécontentemens que lui avaient donnés les marchands anglais, et leur rendait sa faveur et tous leurs privilèges. Il l'aurait fait plus tôt, si la reine lui eût envoyé plus tôt Jenkinson. Comme celui-ci insistait pour connaître ceux dont le tsar avait à se plaindre : « Tu ne sauras pas leur nom, répondit Ivan. Je leur ai pardonné toutes leurs offenses. Que signifierait mon pardon impérial, si je les faisais punir par votre reine? » Alors il se leva de nouveau, ôta son bonnet et dit : « Transmets à notre sœur bien-aimée notre salut cordial. » Il étendit sa main pour que Jenkinson la baisât, et ordonna à son fils d'en faire autant et de saluer également la reine d'Angleterre. Il fit apporter du vin et des liqueurs qu'il offrit de ses propres mains à l'envoyé. L'audience de congé était terminée. Jenkinson repartit pour l'Angleterre.

Pourtant il y avait une clause dont l'obstiné Moscovite ne démordrait pas facilement. Élisabeth lui avait assuré un asile sûr dans ses états d'Angleterre, — où toutes les personnes royales n'étaient pas en sûreté, — le libre exercice de sa religion et tous les

honneurs dus à son rang. Elle refusait toujours de stipuler pour elle, le cas échéant, les mêmes avantages. Ivan attribuait ce refus à un orgueil déplacé, presque insultant pour lui, en tout cas peu fraternel. Le 20 août 1574, il lui écrivait : « Si tu veux que nous te portions grand amour et amitié, avise à la grande affaire. » Dans la même lettre, il recommence ses doléances contre les marchands anglais. Ils sont d'intelligence avec ses ennemis, avec *ses traîtres.* « Un homme de commerce, dans les pays étrangers, doit s'occuper de ses affaires et non d'espionnage et de brigandage; plusieurs de tes gens ont mérité de ce chef la peine de mort; mais, comme nous sommes un souverain chrétien, ne voulant pas verser le sang de ces scélérats, j'ai défendu de les châtier. » Singulier scrupule de clémence chez le Terrible! En outre il sait que dans les rangs suédois il y a des Anglais qui guerroient contre lui. C'est sur ces points et beaucoup d'autres que portera la mission de Daniel Silvestre à Moscou en 1575. Dans les instructions qui lui sont remises au nom d'Élisabeth, on trouve la liste complète des griefs d'Ivan et les excuses ou explications que leur oppose Élisabeth. Si l'on a exporté de Russie des marchandises prohibées, si l'on a trompé sur l'origine des produits importés, si l'on a fait le commerce de détail en violation des traités qui n'autorisent que le commerce en gros et au détriment des négocians russes, tout s'est fait à l'insu de la reine, à l'insu même de la compagnie, et déjà on y a mis bon ordre. Que des Anglais se soient permis de railler la foi et les rites orthodoxes, qu'ils aient pu s'exposer au danger évident d'irriter un si puissant prince, cela est à peine croyable : des mesures sévères seront prises; les Anglais ont à célébrer leur culte dans l'intérieur de leurs maisons, paisiblement et conformément aux privilèges octroyés par le cher frère de Moscou. Des bannis, des aventuriers qui ont fui d'Angleterre pour échapper à la vindicte des lois, ont pu se mêler d'intrigues ou prendre du service chez les ennemis d'Ivan; mais le cas a dû rester isolé. Le tsar a pris pour anglais certains régimens écossais, d'environ 4,000 hommes, qui sont passés au service de Suède. Ces Écossais parlent la même langue que les Anglais, mais ils ont un souverain particulier, et la reine d'Angleterre, *de France* et d'Irlande n'a pas d'autorité sur eux. La reine supplie son bon frère de considérer que, « si nos sujets apprenaient que nous avons manifesté, même dans un traité secret (or le secret finira toujours par s'éventer), la moindre crainte d'un changement dans leurs dispositions, cela suffirait pour exciter chez eux un si grand mécontentement que notre sécurité en serait atteinte. Nous savons que notre bon frère ne voudrait pas nous exposer à un tel danger. Nous espérons donc qu'il se contentera de notre réponse. »

L'empire de Moscou, malgré son apparente unité sous un pou-

voir absolu, subissait alors un si violent travail de transformation, que d'année en année il se manifestait aux étrangers sous les aspects les plus divers. A quelques mois d'intervalle, on ne le reconnaissait plus : chaque nouvel ambassadeur avait affaire à une situation nouvelle. La Moscovie et son tsar étaient inépuisables en surprises pour les hommes d'Occident, et ces surprises dépassaient en étrangeté tout ce que présente l'histoire des autres peuples. La Russie était comme un kaléidoscope qui, secoué dans la main fiévreuse d'Ivan, offrait sans cesse des combinaisons inattendues. Pour les Russes eux-mêmes, beaucoup de faits restent aujourd'hui inexpliqués. Chancellor avait trouvé Ivan dans son triomphe de Kazan; Jenkinson l'avait vu en 1566 démembrant lui-même son empire, créant deux Russies ennemies, se ménageant le refuge de Vologda sur la route de la Mer-Blanche; Randolph était tombé au milieu des massacres de Novgorod et de la Place-Rouge. Daniel Silvestre allait assister à une nouvelle évolution. Ivan avait abdiqué; lui-même avait donné un nouvel empereur à la Russie, un Tatar baptisé l'année précédente, l'ancien mourza Saïn Boulat, devenu le prince orthodoxe Siméon; lui-même lui adressait des *battemens de front* et signait : « Jeannot, le fils à Vassili. » Ivan restait le chef de l'*opritchnina*, Siméon était le prince du *pays*, un fantôme d'empereur, né d'un caprice du Terrible, qu'un nouveau caprice pouvait replonger dans le néant, un sosie du tsar, une fausse proie par laquelle Ivan IV semblait vouloir amuser la haine de ses ennemis, une victime dévouée qu'il faisait asseoir sur son trône ébranlé, sous la menace des poignards levés. Cette bizarre imagination, qui semble empruntée à l'Orient d'Hérodote ou des *Mille et une Nuits*, ce conte bleu en action, était bien propre à brouiller les idées d'un étranger. La Chine ou le Thibet, le Mexique ou le Pérou des Incas, aux *découvreurs* et aux conquérans du XVI[e] siècle, n'avaient rien offert d'aussi fantastique. Ivan semblait prendre plaisir à augmenter encore l'embarras et l'incertitude des Anglais. Un jour, il disait à leur envoyé : « Tu le vois, la raison qui nous avait porté à entrer en relations avec notre sœur était la sûre prévision des trahisons qui menacent les princes et qui les exposent comme les derniers des hommes aux retours de la fortune. Alors déjà nous n'avions plus confiance en notre grandeur, et cette défiance s'est justifiée : nous avons remis notre royauté, l'empire que nous gouvernions de si impériale façon, aux mains d'un étranger qui ne nous est rien, ni par le sang, ni par la race, et qui n'a pas de droit au trône. Voilà à quoi nous a réduit la conduite scélérate et perfide de nos sujets, qui murmurent, regimbent contre le devoir d'obéissance, et trament des complots contre notre personne. Tout cela ne serait pas arrivé, si la reine eût consenti à ma proposi-

tion. Une bonne alliance avec elle eût affermi notre autorité... Elle n'a pas fait sagement en nous repoussant. » Un autre jour, il disait tout le contraire à ce même Silvestre : « Ne t'imagine pas que nous n'ayons pas le pouvoir de faire ce que nous promettons. Il est vrai que nous avons remis l'empire à un autre, mais nous pouvons le reprendre à notre gré, quand il nous plaira. Le tsar n'a pas reçu la confirmation du couronnement solennel et de l'élection populaire. Nos sept couronnes, notre sceptre, nos ornemens tsariens et nos trésors sont restés entre nos mains. » Puis il accusait les Anglais eux-mêmes d'être d'intelligence avec *ses traîtres* et d'avoir fait échouer la négociation qui lui eût assuré un asile au jour du danger : accusation grave qui dut faire trembler Silvestre pour l'existence de la compagnie. L'envoyé pouvait croire que tout cela n'était qu'une mise en scène pour lui en imposer et pour forcer la main à la reine. On doit regretter que Silvestre, préoccupé uniquement comme ses pareils d'intérêts mercantiles, n'ait pas essayé une explication de ce qu'il avait sous les yeux. Jamais on ne saura ce que pensaient de tout cela les courtisans aux faces blêmes, muets de terreur, courbés sous cette sinistre fantaisie du maître, comme des sénateurs romains devant le turbot de Domitien ou le cheval-consul de Néron.

Élisabeth vit sans doute qu'avec un souverain si têtu et si fantasque toutes les habiletés étaient perdues. Dans l'intérêt du commerce anglais elle consentit à tout. Silvestre repartit d'Angleterre pour la Russie avec une lettre telle que le désirait le tsar. Elle ne devait point parvenir à son adresse. Silvestre venait de débarquer à Kholmogory; un coup de foudre tomba sur la maison où il était descendu, le tua avec son chien et l'un de ses serviteurs, réduisit en cendres ses papiers et la lettre que le tsar attendait avec tant d'impatience. Le superstitieux Ivan ne put manquer d'y voir un fâcheux présage. Dieu même s'opposait à ce qu'il pût trouver un asile en Angleterre. Il s'inclina et dit : « Que la volonté de Dieu soit faite! »

V.

Vers 1580, la fortune de la guerre tourne décidément contre Ivan IV. Il a échoué dans la tentative impossible de conquérir, avec des armées à demi-asiatiques, la Livonie, défendue par les troupes régulières de la Suède, de la Pologne et des Allemagnes. Bien plus, les vieilles provinces russes sont entamées : Étienne Bathory a pris Polotsk et mis le siége devant Pskof. Dans sa détresse, Ivan s'adresse encore à la reine d'Angleterre, au commerce britannique. Comme il était pressé par le temps, il lui fallut expédier

son messager par la voie de terre, à travers les dominations ennemies. Surpris avec une lettre du tsar, la mort de l'envoyé était certaine. Bathory n'eût pas épargné un traître à la cause chrétienne, qui allait chercher des armes pour les Barbaresques du Nord. Un homme se présenta pour remplir cette dangereuse mission; ce fut Horsey, de la compagnie de Moscou. La lettre à Élisabeth fut glissée dans un petit tube que l'on cacha dans la crinière du cheval. Horsey passa heureusement, s'embarqua à Hambourg, s'acquitta de son message, et au printemps suivant ramena en Russie treize bâtimens chargés d'armes et d'artillerie.

Ivan vieillissait. La mort de son fils que, dans un accès d'aveugle fureur, il tua d'un coup de bâton, semblait l'avoir abattu. Pourtant cette âme énergique que tant de passions n'avaient pu briser finit par se ressaisir. En 1582, Ivan songe à répudier sa septième femme, Maria Nagoï, à se remarier. Ce sauvage précurseur de la réforme européenne en Russie voulait cette fois renoncer aux femmes d'Orient, aux Tcherkesses, aux Russes ignorantes et incultes, épouser une femme d'Occident. Il avait pensé à une cousine de sa bonne amie d'Angleterre, à Marie Hastings, comtesse de Kent. L'idée d'un tel mariage avec une *musulmane*, une hérétique, faisait horreur à la Russie. L'Anglaise fût venue deux siècles trop tôt en cette Moscovie attardée; les temps de Catherine Ire la Livonienne, de Catherine II l'Allemande, étaient encore éloignés. En ceci comme en beaucoup de choses, le Terrible anticipait désespérément sur son époque. Cette vitalité d'Ivan, cette activité sans trêve, cette énergie sans cesse renaissante qui, du plus profond du deuil, de la défaite, de la décrépitude, le relançaient sans cesse vers de nouveaux projets, avaient quelque chose d'effrayant et de démoniaque. Justement on venait de brûler à Moscou comme sorcier un de ses anciens confidens allemands, le médecin Bomélius. D'autres étrangers suspects l'entouraient; c'étaient ces intrus maudits qui sans doute surexcitaient ce prince demi-mort, faisaient sans cesse revivre le vieux diable, lui soufflaient cette idée sacrilége d'un huitième mariage, et avec une hérétique. La nouvelle fantaisie d'Ivan n'était guère mieux goûtée en Angleterre. Elle effraya la reine autant que sa cousine. Sans doute la tyrannie d'Ivan n'était pas faite pour faire reculer une Anglaise de ce temps, qui avait vu celle d'Henri VIII et ses sept mariages. Les places publiques de Londres, où avaient flambé tour à tour les bûchers des catholiques et ceux des protestans, n'avaient rien à reprocher à la Place-Rouge du Kremlin. Ce qui rebutait plutôt, c'étaient les lacunes étranges de cette civilisation, cette absence de culture et de *confort*, ce mélange de luxe et de grossièreté, cette splendeur crasseuse de l'Asie chrétienne; c'était ce despote chauve et usé, qui avait maltraité brutalement sa belle-fille

enceinte et qui avait le sang d'un fils sur les mains; c'étaient la détestable réputation des oligarques moscovites, qui, dit-on, empoisonnaient leurs souveraines, et cet air malsain de l'appartement impérial où tant de tsarines à la fleur de l'âge étaient mortes mystérieusement de maladies inconnues (1). Toute l'habileté d'Élisabeth consista dès lors à gagner du temps. L'envoyé Pisemski fut longtemps sans voir la fiancée : elle était alors attaquée de la petite-vérole, et la reine ne voulait ni la laisser voir à l'ambassadeur, ni faire faire son portrait avant que toute trace de la maladie eût disparu. On amusait le tapis avec l'éternel projet d'alliance entre les deux états. Enfin, après avoir été reçu en audience par Marie Hastings, Pisemski repartit pour la Russie, accompagné de Jérôme Bowes.

Qui était ce Jérome Bowes? Dans l'instruction qui lui fut remise, il est dit que le tsar avait demandé l'envoi d'un ambassadeur doué de telles et telles qualités, « précisément celles qu'à notre avis vous possédez complétement. » On verra jusqu'à quel point Bowes répondait à l'idéal d'Ivan IV. Sur la question commerciale, Pisemski avait proposé à Élisabeth de rétablir la liberté absolue du commerce avec toutes les nations européennes : c'est de ce principe de liberté que les Anglais s'alarmaient; Bowes avait ordre d'insister auprès du tsar pour le maintien de leur monopole; il devait protester également contre toute taxe imposée à leur commerce. La question matrimoniale était encore plus délicate. Bowes avait à représenter au tsar que la santé de la *lady* était restée si faible par suite de sa dernière maladie qu'on désespérait de lui voir recouvrer les forces nécessaires pour soutenir les obligations du rang impérial : un si long voyage sans doute lui porterait le dernier coup. « En outre il nous plaît que vous employiez les meilleures raisons qu'il se pourra pour le détourner de cette idée, invoquant aussi les difficultés auxquelles il faut s'attendre du côté des parens. Il est peu certain qu'ils consentent à une séparation qui les privera de toutes les consolations qu'on espère trouver chez ses enfans; vous expliquerez que sans leur libre consentement, lequel est encore fort douteux, ce mariage ne pourrait avoir lieu, car en pareil cas, même sur les familles de nos plus humbles sujets, encore moins sur les nobles maisons, nous n'avons d'autre autorité que celle de la persuasion. » Bowes devait avoir quelque peine à faire entrer ces idées sur la famille anglaise et la liberté du père de famille dans la tête d'un homme qui disposait des enfans comme des biens de ses sujets et qui, lorsqu'il voulait se marier, exerçait

(1) Voyez, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er octobre 1873, *les Tsarines de Moscou et la Société russe à l'époque de la renaissance.*

une sorte de *presse* ou de conscription de toutes les belles filles de l'empire. Comme on se proposait avant tout de gagner du temps et de payer le tsar de bonnes paroles, il était inutile que l'envoyé prolongeât trop son séjour. Sans faute, il devait revenir par les départs maritimes de l'automne. L'ambassade de Bowes nous est surtout connue par ses propres doléances et par les critiques d'Horsey. A peine a-t-il mis le pied sur le sol russe que les difficultés surgissent. Il accuse devant le tsar le boïar Chtchelkalof de s'être laissé corrompre par les rivaux de l'Angleterre, les Hollandais. Il se plaint des agens chargés de son escorte, qui lui ont manqué de respect et ont voulu le noyer dans la Dvina. Le jour de l'audience, il refuse l'attelage qu'on met à sa disposition sous prétexte que les chevaux n'ont point assez bonne mine et se rend à pied au Kremlin. Il prend plaisir à rudoyer le tsar, à le contredire sur les points les plus délicats, notamment sur celui de la conversion de Marie Hastings à l'orthodoxie. Quand on lui cite en exemple l'empereur d'Allemagne ou le roi de France, il répond que ces souverains ne peuvent se comparer à sa reine. Ivan le Terrible, devenu tout à coup débonnaire, prend patience, cherche à amadouer l'intraitable insulaire, à caresser le hérisson; il rosse de ses propres mains Chtchelkalof, fait jeter en prison les *tchinovniks* dont Bowes dit avoir à se plaindre. Parfois aussi la patience lui échappe : il le traite « d'ambassadeur absurde et ignorant » et le fait chasser du palais. Puis il en revient aux moyens de douceur, l'apaise en augmentant son train de maison, en étendant les privilèges des Anglais. Pris d'un accès de galanterie chevaleresque bien étrange chez cet incorrigible épouseur, il déclare que si on ne lui envoie Marie Hastings, il passera la mer pour la conquérir. Le dogue britannique devient auprès du tsar une manière de favori : tous les courtisans recherchent ses bonnes grâces. On avait entendu dire au tsar : « Plût à Dieu que j'eusse des serviteurs aussi fidèles ! »

Un beau jour circule dans le palais une étrange nouvelle. Ivan le Terrible, au milieu d'une partie d'échecs avec le prince Belski, est tombé tout à coup en défaillance. Le Terrible est mort. Le palais fut aussitôt en proie à une violente réaction nobiliaire. L'Anglais Bowes éprouva le sort des favoris insolens. Il s'était fait trop d'envieux, trop d'ennemis pour ne pas les retrouver à ce moment critique. « Ton tsar anglais est mort ! » lui cria Chtchelkalof. Ici nous allons résumer les doléances de l'ambassadeur : on l'enferme dans son propre hôtel avec ses gens et on l'y retient prisonnier pendant cinq semaines si rigoureusement qu'on ne laisse même pas entrer son médecin et que ses gens, lorsqu'ils mettent le nez aux fenêtres, sont aussitôt assaillis de pierres et d'ordures par les sentinelles. Chtchelkalof (*Shalkan*, comme il l'appelle) se présente un

jour chez lui, accompagné d'un autre boïar, et lui signifie que le nouveau tsar entend ne pas continuer les négociations commencées par son père. On le saisit, on l'entraîne violemment pour recevoir son audience de congé; on lui ôte son épée, on désarme ses gens, outrage inoui à un ambassadeur. Vainement il fait observer qu'on l'a pris en pourpoint court et qu'il ne peut décemment, en cet état, sans épée, se présenter devant l'empereur : son valet, qui lui apportait un long vêtement, est à moitié assommé par les Moscovites. On prive Bowes de son drogman pour lui ôter toute facilité de se plaindre à l'empereur. Bref, on était si bien disposé à lui faire un mauvais parti que Chtchelkalof disait le lendemain au médecin Jacobi : « Il peut remercier Dieu ; s'il avait regimbé, on l'aurait taillé en pièces et jeté ses morceaux par la fenêtre. » Après l'audience du tsar, qui fut courte et froide, on l'entraîna au dehors avec la même violence. Pour partir, on ne lui fournit que des chevaux non sellés : ses gens furent obligés de monter à cru. On lui jeta pour ainsi dire au visage les présens qu'il avait faits au feu tsar, et de la part du prince actuel on lui apporta en cadeau trois lots de zibeline, qui ne valaient pas, dit-il, 40 livres, les plus pelées qu'on eût pu trouver dans Moscou. Il fut trop heureux quand il se vit en sûreté sur le pont d'un vaisseau anglais; il y reprit aussitôt toute son arrogance et donna carrière à une fureur longtemps contenue. Il jeta les zibelines sur la plage, renvoya outrageusement la lettre impériale et en écrivit lui-même une autre où il exprimait l'espérance que le nouveau prince ferait couper la tête à ces deux coquins, Chtchelkalof et Nikita Romanof. Il eût voulu obliger les marchands à faire retraite avec leur ambassadeur outragé. On n'eut garde de lui obéir; le commerce anglais lui donnait tort, et Horsey écrivait à Londres : « Pourquoi est-il venu ici ? Dieu ait pitié de nous tous! »

Sous les deux successeurs du Terrible, son fils Feodor et l'usurpateur Boris Godounof, les négociations de l'Angleterre avec la Russie ne manquent pas d'intérêt. En 1588 eut lieu cette ambassade de Fletcher qui nous a valu une précieuse relation sur la Moscovie du XVI[e] siècle. Pendant cette période, les rapports commerciaux prennent plus de régularité, plus de sécurité. Le marché russe s'agrandit indéfiniment vers l'est : il semble que ce soit pour les Anglais que les Moscovites ont conquis la Sibérie, pacifié le Volga, pris pied dans le Caucase. En revanche, les Russes, avec une finesse diplomatique déjà remarquable, une intelligence très nette de leurs intérêts propres, obligent peu à peu les Anglais à renoncer à un privilége exorbitant. « Nous ne voulons pas de concurrence, » avait dit Bowes : il leur fallut bien tolérer celle des Hollandais, des Flamands, des Français. Ils avaient la prétention de

trafiquer sans payer de droits à la couronne : on leur fit entendre qu'en ne payant que la moitié des droits ils pouvaient se considérer encore comme une nation favorisée. La Russie ne voulait plus être exploitée comme une colonie conquise par les armes britanniques. Les Anglais crièrent qu'on les ruinait : ils ne se ruinèrent pas, et ils sont si bien restés dans le pays qu'au bout de trois cents ans leur commerce y a conservé le premier rang. Dans les documens publiés par M. Tolstoï, on voit reparaître sous les règnes de Feodor et de Boris beaucoup de questions déjà débattues sous le règne précédent : je n'y reviendrai pas. D'ailleurs je n'ai pas voulu seulement exposer les débuts du commerce anglais en Russie, j'ai voulu montrer la Russie du XVI[e] siècle à la lumière de documens nouveaux. J'ai laissé au premier plan Ivan le Terrible, un des personnages les plus considérables et les plus discutés de l'histoire russe. Après tout, son règne semble un épisode du grand combat qui s'est livré du XV[e] au XVII[e] siècle dans la plupart des états d'Occident entre le principe oligarchique et le principe d'unité. Ivan IV appartient au groupe historique des Charles VII, des Louis XI, des Richelieu de France, des Ferdinand d'Espagne, des Henri VII d'Angleterre. Il a livré la même bataille aux forces du passé; mais dans un pays tout asiatique il a employé les atroces moyens de l'Asie. Quant à son caractère moral, on ne pourra bien le juger que lorsque les archives du XVI[e] siècle auront livré tous leurs secrets, lorsqu'on trouvera l'explication des faits obscurs qui abondent dans cette histoire. A cette enquête nécessaire, M. Iouri Tolstoï apporte de nouveaux matériaux. Bien qu'il semble incliner lui-même vers l'ancienne et peu bienveillante appréciation de Karamzine, on entrevoit dans les documens publiés par lui un Ivan IV violent et fantasque, mais d'esprit pénétrant et vigoureux, supérieur à son siècle, ayant le pressentiment d'une Russie nouvelle dont il prépare l'avénement en renouant les anciennes relations avec l'Europe. Ce n'est point un prince vulgaire que nous montrent les rapports de Jenkinson, de Randolph, de Daniel Silvestre, de Bowes. Dans une barbarie encore crue, il a des instincts de civilisateur, sinon de civilisé. Dans un siècle de fer, chez une nation encore tout imprégnée de férocité tatare, il a déjà bien des traits qui annoncent Pierre le Grand. Ses premiers rapports avec l'Angleterre préparent l'entrée de la Moscovie dans la famille européenne. Ivan IV laissera la Russie moins asiatique qu'il ne l'a trouvée.

ALFRED RAMBAUD.

LA

PEINTURE DE BATAILLES

LE NOUVEAU TABLEAU DE M. MEISSONIER. — L'EXPOSITION DES ŒUVRES DE PILS.

I.

La peinture de batailles est presque aussi ancienne que la peinture elle-même. L'art, consacré à son origine à la seule représentation des types divins, ne tarda pas à se faire humain. Il descendit de l'Olympe; après avoir montré les dieux, il montra les hommes. L'homme, il le peignit tout d'abord dans son acte le plus terrible et le plus sublime : le meurtre et le sacrifice de sa vie. Le premier tableau de batailles dont parle l'histoire de l'art date du VIIIe siècle avant l'ère chrétienne. C'était une *Bataille des Magnésiens*, peinte par Bularque, qui fut payée son pesant d'or par le fameux roi Candaule. Les peintres grecs de la grande époque ont aussi pris plus d'un sujet dans les fastes militaires de la Hellade. Fresques et panneaux, œuvres de Panaenos et de Polygnote, tout a péri dans le grand naufrage de la peinture antique, et les descriptions de Pline et de Pausanias sont à la fois trop succinctes et trop confuses pour qu'elles puissent donner une idée juste de la manière de traiter les tableaux de batailles chez les anciens. On en jugera avec plus de certitude par la grande mosaïque de la *Bataille d'Arbelles*. Cette œuvre est une vraie page d'histoire militaire. Inspirée par le récit de Plutarque, elle en retrace le principal épisode. Darius debout sur son char et entouré d'une troupe de cavaliers perses, la lance basse, prêts à recevoir le choc de l'ennemi, occupe la droite de la

composition. Devant le char royal, au milieu d'un amas de blessés, un cheval et son cavalier frappés en même temps d'une flèche ou d'une pierre de fronde roulent l'un sur l'autre. A gauche, Alexandre, superbe de mouvement, sans casque, l'épée à la main, charge à la tête de ses hétaires d'élite. Son cheval, piqué aux naseaux par la javeline d'un soldat perse, se cabre; mais on sent que rien n'arrêtera l'élan d'Alexandre et de sa troupe. Les Perses ont beau se défendre, ils ne pourront trouver que la mort et non la victoire. Il faut admirer dans cette œuvre, indépendamment du mouvement des figures, la simplicité et la précision de la composition. On sait tout de suite de quoi il s'agit. On voit l'action, on conçoit les péripéties qui l'ont précédée, on en pressent le dénoûment. Eussent-ils les mêmes costumes, on n'en reconnaîtrait pas moins les Perses des Grecs par les positions qu'ils occupent.

Cette unité de composition, cette netteté et cette précision dans l'interprétation d'un sujet militaire, on les chercherait en vain, hormis chez Raphaël, chez les héritiers des artistes de l'antiquité, chez les grands maîtres de la renaissance. Michel-Ange et Léonard de Vinci, luttant l'un contre l'autre, ont fait les cartons de deux batailles mises au concours par la république de Florence. Ces deux œuvres rivales ont péri, mais pas les descriptions de Vasari, de Cellini, de Léonard lui-même; il est facile sinon de se les représenter, du moins d'avoir l'idée des principes auxquels les deux maîtres avaient obéi. Léonard avait à peindre la bataille d'Anghiari, Michel-Ange le siége de Pise. Or tous deux avaient conçu la bataille dans son caractère archétypique de lutte, non dans son expression de vérité locale; ils l'avaient généralisée au lieu de la particulariser; ils avaient représenté la bataille, ils n'avaient pas représenté une bataille. Léonard avait bien d'abord songé à peindre la bataille d'Anghiari dans tous ses épisodes. Il avait résumé pour lui-même, d'après les récits et les documens écrits, les principales alternatives du combat : le début de l'action, le pont pris et repris par trois fois, l'artillerie placée sur une hauteur à la fin du jour et décidant la victoire en jetant le désordre dans les épais bataillons de Guido d'Astorre et de Faenza. Il avait étudié son sujet, et il le connaissait à fond. Son projet de tableau pourrait être signé Thucydide ou Guicciardini; mais devant son carton le peintre oublia l'historien, et la bataille se réduisit à une épique mêlée de cavalerie combattant pour se disputer un étendard. Michel-Ange, qui voulait à tout prix que sa science du nu ne fût pas perdue sous les cuirasses et sous les jambards, imagina de représenter les soldats se baignant dans l'Arno, avertis par la trompette de l'approche de l'ennemi, et courant reprendre leurs armes. L'idée était ingénieuse, les figures admira-

bles de formes et de mouvement, mais Michel-Ange n'avait pas là peint le siége de Pise dans sa vérité locale. Ces guerriers sortant tout nus de l'eau étaient aussi bien des Grecs surpris par les Troyens au bord du Scamandre, des Carthaginois surpris par des Romains au bord du lac de Trasimène, des croisés surpris par des Sarrazins au bord du Jourdain, que des Florentins surpris par des Pisans au bord de l'Arno. C'était peut-être agrandir le sujet que de le concevoir ainsi, c'était aussi perdre de vue l'idée même de la composition, le but du concours, le siége de Pise par les Florentins, la consécration d'un des fastes de l'histoire de Florence.

Raphaël, qui, dit-on, vint tout exprès de Rome pour voir ces cartons, les admira sans doute; mais, lorsque plus tard il eut à exécuter les dessins de la *Bataille de Constantin contre Maxence*, il ne s'en inspira pas. Il revint à la sage ordonnance des traditions antiques. Dans la fresque que Jules Romain a peinte d'après les cartons du maître, l'influence de l'art de l'antiquité est manifeste, les réminiscences des bas-reliefs et des frises des arcs de triomphe et des colonnes sont visibles. On pourrait dire que c'est la même composition que la *Bataille d'Arbelles* de la mosaïque. Au premier plan, Constantin charge à la tête de ses cavaliers, dont les chevaux foulent aux pieds cadavres et blessés. Quelques fantassins engagent une lutte désespérée avec les gardes de l'empereur, saisissant les chevaux à la bride, tandis qu'ils frappent de l'épée et de la pique. A droite, dans le Tibre, Maxence éperdu tâche de maintenir son cheval emporté par le courant. Autour du vaincu, des cavaliers tentent de gagner la rive opposée du fleuve, tout couvert de cadavres flottans. Dans le fond, au milieu d'une mêlée atroce, un gros de cavaliers s'engage sur le pont du Tibre en sabrant tout sur leur passage. Raphaël donc n'a pas dédaigné, comme l'ont fait Léonard et Michel-Ange, de se limiter dans son sujet. Il a su peindre la bataille dans toute son horreur, luttes corps à corps, agonisans foulés aux pieds, mêlée et massacre, mais il a su représenter aussi la victoire de Constantin, la défaite de Maxence.

Cette composition eût pu être un enseignement pour les contemporains et les successeurs de Raphaël. Tous cependant suivirent les principes appliqués par le Vinci dans le carton de la *Bataille d'Anghiari*. Pietro della Francesca, Vasari, Marto Fiore, Andrea Vicentino, Dominique Tintoret, Palma le jeune, Bassano, Marco Vecellio et tous les Vénitiens dont l'école a pour caractéristique le dédain absolu de la vérité historique, peignirent beaucoup de combats, d'assauts, de victoires et de déroutes, soit dans des tableaux, soit dans les décorations du palais ducal à Venise et du palais de la Seigneurie à Florence; mais ni combats, ni assauts, ni victoires,

ni déroutes ne montrent quelles troupes combattent, quelle ville est assiégée, qui est victorieux et qui prend la fuite. Ce sont des mêlées mouvementées et confuses, avec forêts de lances, têtes de chevaux qui se cabrent, croupes de chevaux qui reculent, guerriers écrasés, étreintes d'homme à homme, tournoiemens d'épées, de panaches et d'étendards. Pendant la première moitié du XVIIe siècle, le même style, la même ordonnance, ou à mieux dire la même absence d'ordonnance, la même insouciance de la vérité locale, restent à la mode parmi les peintres de batailles, en Italie comme dans les Flandres, en France comme en Hollande. Liberi, Tempesta, Cerquozzi, dit le Michel-Ange des batailles, Castelli, Anielo, Salvator Rosa, qui résume la manière de tous ces peintres dans son admirable bataille du Louvre, sont pleins de feu, de fougue, de mouvement, mais ils n'y atteignent que par la plus absolue confusion. On a surnommé Anielo « l'oracle des batailles. » Dans ses toiles pourtant, cet oracle ne fait jamais pressentir de quel côté se décidera la victoire. Faut-il parler ici de la *Bataille d'Arbelles* de Breughel de Velours? Il serait peut-être plus facile de faire le fameux calcul des étoiles du ciel, des gouttes d'eau de la mer et des grains de sable du désert que de compter les innombrables figures de ce tableau. C'est une immense mêlée de cavalerie, s'étendant en masses confuses et serrées des premiers aux derniers plans, ainsi qu'un vaste champ de blé. Lorsqu'on est prévenu par le catalogue, on parvient, après avoir longtemps cherché, à découvrir, relégué au troisième plan, un petit Alexandre secourant la femme de Darius. Que nous sommes loin de la mosaïque antique! La *Bataille d'Arbelles*, de Breughel, est d'ailleurs un ravissant tableau, animé, pittoresque, amusant, car la gamme des couleurs, trop vive et trop gaie pour un tel sujet, empêche de le prendre au sérieux. C'est un combat pour rire en dépit du sang qui coule des blessures et des cadavres qui jonchent la terre. On sent que la bataille finie, les plaies se fermeront d'elles-mêmes, les têtes décollées reprendront leur place, les bras coupés reviendront s'attacher aux épaules, comme après ces combats de la Walhalla, le paradis des héros scandinaves. Dans les chocs de cavalerie, les assauts, les prises de ponts de Bourguignon, de Wouvermans, de Joseph Parrocel, le combat est encore compris selon le style du Vinci, dans son caractère générique. On ne saurait dire la fougue, le relief, l'effet de ces cavaliers qui lancés au galop sur leurs gros chevaux de guerre aux larges croupes blanches, se sabrent furieusement ou se tirent des pistolades en plein visage.

Charles Lebrun, ce peintre épique à qui il n'a manqué pour être un grand peintre que le génie de l'exécution, revint le premier à la méthode de composition de la *Bataille de Constantin* de Raphaël.

Les *Batailles d'Alexandre* nous montrent toujours en belle place, au premier plan, le héros de l'action et le héros du tableau, Alexandre; mais pourquoi Lebrun morcelle-t-il ses seconds plans et ses fonds en une infinité d'épisodes qui nuisent au groupe principal et enlèvent son unité à la composition, au lieu de peindre de grandes masses de combattans, comme l'a fait Raphaël, indiquant par leur position, la direction de leur marche, leur allure plus ou moins rapide, plus ou moins assurée, la situation présente et le but final de l'action?

C'est de Van der Meulen que date la peinture officielle de batailles telle qu'elle est encore en honneur de nos jours. Nous entendons par *peintures officielles de batailles* les grands tableaux où il s'agit moins de représenter l'ensemble ou l'épisode saillant d'une action de guerre, que le héros qui a vaincu ou au nom duquel on a vaincu. Dans la peinture officielle, la bataille est personnifiée par le vainqueur, souverain, prince ou général, que ce vainqueur ait ou non pris une part effective au combat, que sa grandeur l'ait ou non retenu au rivage. Le *Passage du Rhin*, de Van der Meulen, excellent tableau en toutes ces parties, est à la fois le prototype et un des chefs-d'œuvre de ce genre. Au premier plan, à cheval, bien en vue, Louis le Grand, entouré de généraux et de gentilshommes, indique du bout de sa canne à un officier le lieu où celui-ci doit se porter. Derrière l'état-major, au troisième plan, des pièces en batterie canonnent la rive droite du Rhin pour protéger le passage. La partie gauche du tableau, en perspective, est remplie de cavaliers traversant le fleuve à gué par groupes de trois ou quatre. Aux derniers plans se dessine la rive ennemie avec ses villages, ses bouquets de bois, ses tertres verts, d'où font un feu nourri l'artillerie et l'infanterie des Hollandais. Le sujet est bien exprimé. C'est le portrait de Louis XIV que l'œil aperçoit d'abord, et l'action cependant n'est pas toute sacrifiée au roi. Les cavaliers qui passent le Rhin ne sont pas tellement éloignés qu'on ne puisse parfaitement les distinguer et s'expliquer leur action. Il en est ainsi de la plupart des tableaux de Van der Meulen. Voyez le *Combat près du canal de Bruges*. C'est la même composition avec Louis XIV au premier plan, donnant des ordres à un officier-général qui galope chapeau bas à ses côtés, et dans le lointain des troupes traversant le canal. Voyez la *Prise de Valenciennes :* le roi n'a pas quitté le premier plan et continue à donner des ordres à un officier. A gauche, au second plan, deux compagnies d'infanterie sont rangées en bataille. Au fond, à l'extrémité d'une grande plaine sillonnée par des troupes marchant vers la place, s'estompent dans la fumée les fortifications de la ville assiégée.

On ne peut pas dire que le siècle qui a vu la mort de Charles XII, la vie tout entière de Frédéric II et la naissance de Napoléon ne soit pas un siècle guerrier. On compte à peine cependant trois ou quatre peintres de batailles au XVIIIe siècle. Il y a Martin, dit *Martin des batailles*, il y a Charles Parrocel, il y a François Casanova. Tous trois suivirent la tradition de Van der Meulen. Les premiers plans de leurs tableaux sont occupés par le roi ou le général commandant l'armée entouré de son état-major; les fonds par des pièces en batterie, des troupes d'infanterie et de cavalerie marchant à l'attaque ou chargeant l'ennemi. En Italie, Simonelli peint des mêlées confuses et mouvementées à la Salvator Rosa.

La grande épopée de la république et du premier empire donne une vie nouvelle à la peinture de batailles. Swebach peint les batailles de Valmy, de Fleurus, de Jemmapes, exprimant avec une vive couleur l'élan, l'énergie et le désordre des armées improvisées de la convention : fusiliers pieds nus, canons traînés par des attelages de charrue, hussards Chamborand à la perruque poudrée, généraux empanachés, commissaires aux armées dans leur sévère costume. Carle Vernet fait de la *Bataille de Marengo* une vaste toile, plutôt panorama et carte stratégique que tableau, où l'on suit, livre et plan en main, tous les mouvemens des deux armées. Gros vient enfin porter à l'apogée la peinture de batailles. Nul mieux que Gros n'a su peindre la guerre dans ses grandeurs et dans ses horreurs. Quel mouvement, quel élan dans son *Bonaparte au pont d'Arcole*, dans son esquisse du *Combat de Nazareth*, dans ses tableaux de la *Charge de la cavalerie à Aboukir* et de la *Bataille des Pyramides!* Quelle désolation, quelle morne tristesse dans son *Champ de bataille d'Eylau le lendemain de la bataille!* Comme le peintre a bien su exprimer là les paroles que cette plaine de neige, couverte de milliers de cadavres, de blessés, de chevaux morts, de canons démontés, de maisons incendiées, avait arrachées à Napoléon : « ce spectacle est fait pour inspirer aux princes l'horreur de la guerre! » Le style de Gros est à la fois typique et particulier. Gros généralise le sujet par la profonde impression que son tableau inspire; il le particularise par l'expression de la vérité locale. Épique comme un poète, Gros a le tempérament naturaliste du peintre. De ce double don viennent l'effet et la grandeur de sa composition, l'énergie, le mouvement et le relief de ses figures. Déshabillez ces soldats, vous aurez des hommes. Sous ces tuniques, ces cuirasses et ces dolmans, il y a de la chair et des muscles.

Gérard est inférieur à Gros à tous les points de vue; mais nous n'étudions ici les peintres de batailles que dans leur esthétique, nullement dans leurs qualités de peintre. Sa *Bataille d'Austerlitz*

est absolument officielle, plus officielle que toutes les toiles de Van der Meulen réunies. Napoléon entouré de son état-major et placé au centre d'un cercle de fantassins l'arme au bras et de cavaliers caracolant, brandissant leurs sabres et agitant des drapeaux pris à l'ennemi, voilà la bataille d'Austerlitz. Ce n'est point une bataille. Ce n'est point non plus Austerlitz, du moins rien ne le montre. Ce pourrait être tout aussi bien Wagram, Iéna ou Friedland. Ce tableau a toutefois un mérite, celui d'avoir servi de modèle au metteur en scène de l'ancien cirque olympique pour le cinquième acte des pièces militaires.

La peinture de batailles ne tomba pas avec l'empire le jour de Waterloo. L'épopée avait pris fin. Il appartenait au poète comme Victor Hugo, à l'historien comme M. Thiers, au peintre comme Vernet, de la chanter, de la raconter, de l'illustrer. L'expédition d'Espagne, la conquête de l'Algérie, la création de la galerie des Batailles à Versailles, allaient bientôt d'ailleurs donner et sujets et commandes aux peintres de batailles. Si Charlet n'a pas la puissance et la grandeur de Gros, il a autant que lui le sentiment du combat, l'expression de la vérité locale, plus que lui la profonde connaissance du soldat. La *Retraite de Russie* n'a certes pas l'effet du *Champ de bataille d'Eylau*, mais elle inspire peut-être une impression égale. Cette longue colonne perdue dans l'immensité de la steppe blanche, marchant à l'aventure sous un ciel gros de neige et semant sa route incertaine de cadavres et de moribonds, est comme une vision de cette tragique retraite. Ces soldats, grenadiers, chasseurs, vélites, cuirassiers et dragons démontés, dont le visage qu'ont pâli la souffrance, la fatigue, la faim, conserve encore un caractère de farouche résolution, sont pris sur le vif par la double vue du poète et de l'artiste.

Horace Vernet a livré autant de batailles sur la toile que Napoléon en a gagné sur le terrain. Le nombre de tableaux militaires que ce maître fécond a peints est incalculable. Aussi a-t-il cru devoir souvent varier sa manière. Malheureusement pour lui, dans la plupart de ses œuvres, il s'inspira plutôt de la composition de Gérard que de celle de Gros. De cinq de ses œuvres capitales, la *Bataille de Bouvines*, la *Bataille de Fontenoy*, la *Bataille d'Iéna*, la *Bataille de Friedland*, la *Bataille de Wagram*, aucune n'est une bataille. *Bouvines* montre Philippe-Auguste déposant sa couronne sur l'autel pour l'offrir à celui de ses barons qui serait plus digne que lui de la défendre. *Fontenoy* représente un groupe de cavaliers apportant à Louis XV deux drapeaux pris à l'ennemi. *Iéna*, c'est l'empereur haussant les épaules au cri d'*En avant!* proféré dans le rang par un jeune soldat; — une vignette de Raffet dans une

toile de 20 mètres carrés! *Friedland*, c'est l'empereur donnant des ordres au général Oudinot. *Wagram*, c'est Napoléon entouré de cavaliers et lorgnant de l'éminence où il est placé une vaste plaine où l'on aperçoit, perdues dans la fumée, quelques lignes de troupes. Dans sa *Bataille de Somo-Sierra*, Vernet n'a su montrer aussi qu'une halte de chevau-légers polonais près d'un canon démonté, quand il y avait à représenter l'incroyable charge de ces cavaliers sur les hauteurs occupées par les batteries ennemies qui est peut-être le fait le plus curieux de l'histoire de la cavalerie. Donc, au point de vue de la compréhension et de l'expression du sujet, il est hors de doute qu'il faut préférer à ces tableaux la *Prise de la Smalah*, encore que ces groupes isolés ayant tous la même importance tiennent du panorama, et surtout l'*Assaut de Constantine* et la *Bataille de Hanau*. Dans la *Prise de Constantine*, Horace Vernet a peint le moment décisif où le colonel Combes, commandant une des colonnes d'assaut, escalade la brèche, suivi d'une foule de soldats du 2e léger, la baïonnette en avant. Les Kabyles abandonnent la position et se retirent en tiraillant. Dans la *Bataille de Hanau*, il a peint le moment critique où la cavalerie austro-bavaroise vient sabrer sur leurs pièces les artilleurs de la garde du général Drouot. A droite, une compagnie de grenadiers s'avance pour dégager les canonniers qui se défendent à coups d'écouvillons, de leviers et de crosses de carabine. A gauche, les cuirassiers et les dragons vont charger la cavalerie ennemie. C'est une véritable bataille, très animée, très précise, très pittoresque; mais Horace Vernet, doué d'une facilité miraculeuse, travaillait vite, ne se préoccupant jamais que de l'effet et se contentant souvent de l'à-peu-près. Aussi ses œuvres ne donnent-elles pas une impression profonde.

Encore que Delacroix n'ait pas été un peintre de batailles dans l'acception exclusive du mot, on ne saurait ne pas le citer au nombre des maîtres de ce genre. Sa *Bataille de Taillebourg* compte parmi les plus beaux tableaux de la galerie de Versailles. Ces cavaliers bardés de fer, aux heaumes empanachés, qui courent frappant de la lance et taillant de l'épée, sont d'un mouvement et d'une *furia* indicibles. L'âme de la bataille, le caractère typique de la guerre, n'existent pas moins là que dans les mêlées de Salvator; mais les chevaliers et les gens d'armes de Delacroix ne combattent pas pour le plaisir de combattre, il est bien clair qu'il s'agit pour eux d'enlever le pont de Taillebourg. Dans plusieurs tableaux de chevalet, Eugène Delacroix a peint des chocs de cavaliers arabes où l'on retrouve le même mouvement furieux, la même composition raisonnée. Ary Scheffer a été appelé aussi à décorer la galerie des batailles. Sa *Bataille de Tolbiac* est bien comprise et bien exprimée, quoiqu'il l'ait conçue

dans un style un peu théâtral. Clovis, entouré de cadavres, de blessés et de guerriers plus disposés à lâcher pied qu'à résister à l'effort suprême des Germains qui s'avancent, lève la main au ciel pour implorer le Dieu de Clotilde. Scheffer a été moins heureux en traitant un autre sujet militaire. Sa *Bataille de Ravenne* représente non pas une bataille, mais Gaston de Foix ramassé mort sur le champ de bataille. C'est un *Larmoyeur* exécuté en grand. La *Bataille de Tours*, de Steuben, a des qualités de composition et de mouvement. Au premier plan, la mêlée : Abd-el-Rahman, le chef sarrasin à la longue barbe blanche, se défend furieusement contre trois soldats francs. La cuisse percée d'une flèche, le genou appuyé contre un tertre, il tient à distance avec les moulinets de son large cimeterre les plus hardis assaillans. Au fond, Charles Martel, brandissant sa francisque, arrive à la tête d'un gros de cavaliers. Dans le *Siége de Paris par les Normands*, Schnetz a représenté une sortie de la garnison assiégée. Les Normands, surpris et ayant à peine le temps de se mettre en défense, sont taillés en pièces par la cavalerie parisienne. Au fond se dressent sur le ciel les tours crénelées et les hautes murailles de la ville. Heim s'est inspiré de Bossuet pour sa *Bataille de Rocroy*. C'est Condé arrêtant le carnage, « joignant au plaisir de vaincre celui de pardonner. » Dans la *Bataille des Dunes*, de Franz Larivière, Turenne n'est pas à sa place. A cheval, chargeant entre deux escadrons, il a plutôt l'air d'un capitaine que d'un maréchal de France. Eugène Devéria a peint d'un pinceau coloré la *Bataille de La Marsaille*. Catinat, dominant un champ de bataille plein de figures et très mouvementé, donne l'ordre de faire avancer les réserves. Dans la *Bataille de Denain*, de Jean Alaux, œuvre bien composée, Villars à pied, à la tête du régiment de Navarre, enlève les retranchemens ennemis. La *Bataille de Lawfeld*, de Couder, très harmonieuse et très énergique dans sa gamme enfumée, représente un général anglais amené prisonnier au maréchal de Saxe. Le *Débarquement de l'armée française en Algérie*, par Raffet, est ingénieusement composé. Au premier plan, des cavaliers arabes dispersés fuient à toute bride. Dans le lointain s'avancent plusieurs bataillons d'infanterie précédés par un rideau de tirailleurs qui font le coup de feu avec les Arabes; puis, tout au fond, la mer et les voiles blanches de l'escadre. Hippolyte Bellangé a fait une *Bataille de la Moskowa* superbe de mouvement. Le tableau représente la célèbre charge de cuirassiers commandée par Murat. Rangs serrés, corps penchés en avant, têtes collées aux cous des chevaux, épées tenues horizontales et pointes en avant à hauteur de la botte, les cuirassiers courent comme une trombe de fer sur la redoute russe. Les premiers escadrons sont déjà entrés dans la

redoute et sabrent les canonniers terrifiés. Il est à regretter que l'exécution de l'œuvre soit trop lâchée. Si cette bataille, qu'on reconnaît tout de suite pour la bataille de la Moskowa, parce que Bellangé a su mettre en scène l'épisode saillant et décisif de cette grande action de guerre, avait été peinte par un vrai peintre, ce serait un des chefs-d'œuvre de la peinture de batailles.

Les nombreuses campagnes du second empire mirent fort à la mode les tableaux militaires. Combien qui saisirent le pinceau aux échos du canon de la Crimée, de la Kabylie, de l'Italie, de la Chine et du Mexique! Combien de batailles et d'épisodes militaires, depuis la *Prise de Malakof*, d'Adolphe Yvon, jusqu'à la *Bataille de Solferino*, de Meissonier, depuis *les Francs-tireurs*, de Beaucé, jusqu'à l'*Embuscade de chasseurs*, d'Armand Dumaresq, depuis le *Débarquement en Crimée*, de Pils, jusqu'à l'*Attaque du Mamelon vert*, de Hersent. La *Bataille d'Inkermann* a révélé chez Gustave Doré une vive entente de la composition d'une bataille. Le jeune peintre a représenté la prise de la redoute des sacs à terre, opiniâtrément défendue par les Russes. Au premier plan, les zouaves s'avancent au pas de course contre la position ennemie. Au second et au troisième plan, occupés à gauche par l'état-major des généraux Canrobert et Bosquet, deux autres colonnes de troupes, Anglais et tirailleurs indigènes, s'élancent à l'assaut de la redoute. Un peloton de turcos qui l'a déjà escaladée y livre aux fusiliers et aux artilleurs ennemis un terrible combat, effroyable tuerie où l'on s'étreint corps à corps et où l'on risque fort de mourir étouffé si les baïonnettes vous épargnent. M. Protais, dont les deux tableaux *Avant le combat*, *Après le combat*, sont devenus populaires, n'a peint le plus souvent que des épisodes d'une campagne. Il connaît bien le soldat, avec lequel il a vécu côte à côte en Crimée. Ses troupiers sont à l'ordonnance et pittoresquement campés; on ne peut que leur reprocher un petit air sentimental qui séduit les âmes sensibles, mais qui n'est nullement dans le caractère du soldat français. Dans la *Bataille de Solferino*, M. Meissonier a montré au premier plan l'empereur et son état-major regardant la bataille; au loin, on pourrait dire à la cantonade, des lignes d'infanterie qui marchent contre les positions ennemies.

Isidore Pils et Adolphe Yvon personnifient la peinture de batailles sous le second empire. L'exposition ouverte ces jours derniers nous permettra d'étudier plus en détail l'œuvre de Pils. Pour M. Yvon, chacun connaît, soit par l'original, soit par les gravures qui en ont été faites, la *Prise de la tour Malakof*. Conçue un peu à la façon de la *Prise de la Smala*, cette toile, avec ses divers groupes étagés en amphithéâtre, a le défaut de rappeler quelque vaste panorama.

Les figures du premier plan sont théâtrales; les Français pensent plus à poser qu'à combattre. A la vérité, ils n'ont guère à combattre, car les Russes se défendent bien faiblement, — beaucoup trop faiblement même pour l'effet pictural et pour la vérité historique. M. Yvon a peint encore une *Bataille de Solferino*, qui se réduit à un défilé de voltigeurs de la garde devant l'empereur. Un tableau d'Adolphe Yvon, moins connu que l'*Assaut de Malakof*, quoique infiniment plus original, est la *Gorge de Malakof*. Les zouaves et les turcos occupent l'ouvrage, mais une poignée de Russes en tient encore la gorge. Il y a un effet très juste et très grand dans ces hommes placés face à face presqu'à portée de baïonnettes. A leurs gestes, à leur attitude, à l'expression sombre et résolue de leur visage, on sent qu'aucun d'eux ne faiblira. On ne fera pas de quartier parce qu'on n'en demandera pas. Les coups de feu éclatent dans les rangs; bientôt l'arme blanche jouera son rôle terrible. Déjà un mur de cadavres et de mourans, la tête fendue ou la poitrine trouée, s'élève à l'entrée de la redoute.

On aurait pu croire qu'après la funeste guerre de 1870 c'en serait fait de la peinture de batailles. Cette peinture ne doit-elle pas naître de la victoire et mourir par la défaite? Mais loin que ce genre soit près de disparaître, il est plus que jamais en faveur. Dans les dernières années de l'empire, le public était las des tableaux de batailles; aujourd'hui la foule se presse au Salon devant les œuvres de MM. de Neuville, Dupray, Detaille, Berne-Bellecour, Lewis-Brown. On est heureux de constater ce fait qui paraît d'un bon augure. Le vif attrait qu'ont les scènes de guerre pour la génération présente semble indiquer que l'esprit militaire, qui sera sa sauvegarde, gagne peu à peu la France. M. de Neuville et la légion de jeunes peintres militaires qui marchent avec lui n'ont pas, à la vérité, fait de grands tableaux représentant l'ensemble ou l'acte décisif d'une bataille. Ils s'arrêtent au côté épisodique de la dernière guerre : escarmouches, attaques de maisons, défenses de fermes, grand'gardes surprises, combats d'avant-poste, témoins de tant d'actes héroïques. Ils peignent avec un accent de vérité saisissant, une connaissance profonde du caractère de la guerre moderne, un sentiment très juste du soldat au feu. Rien de théâtral, rien de forcé; pas de phrases, en un mot, dans le tableau, pas plus qu'il n'y a de phrases au combat. Pour le soldat, c'est une fonction que de tuer et de mourir; il l'accomplit simplement comme on accomplit une fonction. Il faut citer la *Retraite d'artillerie sous bois* de M. Detaille, *la Grand'garde* de M. Dupray, *le Bastion* de M. Berne-Bellecour, enfin et surtout *la Dernière Cartouche*, le *Combat sur une voie ferrée*, l'*Épisode de Villersexel* de M. de Neu-

ville. Voici de vrais soldats et de vrais combats. C'est une puissante évocation de « l'année terrible. » En voyant ces tableaux, qui peut s'empêcher de songer à l'humble rôle qu'il a joué alors et ne pas dire : C'est cela? Cette jeune école, très sincère et très personnelle, ne saurait manquer d'appliquer à quelques grands tableaux de batailles ces qualités de composition, d'observation, de vérité locale et de sentiment juste du combat. Ce jour-là, si la main n'a pas trahi la pensée, nous aurons à saluer un vrai peintre de batailles.

II.

Le nouveau tableau de M. Meissonier a pour titre : *1807*, rien de plus. Les gens bien informés assurent que le peintre a représenté la bataille de Friedland. En effet, le seigle est vert, le ciel est bleu. Ce ne saurait donc être la bataille d'Eylau. L'empereur est présent, il ne s'agit donc pas des combats de Deppen, ni d'Heilsberg. Il y a une charge de cuirassiers, et les cuirassiers du général Nansouty chargèrent à Friedland. Ainsi, tout le prouve, c'est bien la bataille de Friedland, livrée le 14 juin 1807, et cependant ce n'est pas la bataille de Friedland, ou il faudrait admettre, ce que nous nous refusons à faire, que M. Meissonier, si consciencieux et si exact dans l'imitation des choses extérieures, a commis un grave anachronisme d'heure, sinon de jour. La bataille de Friedland, qui fut une des plus longues de ce siècle, — elle dura de trois heures du matin à neuf heures du soir, — eut trois phases bien marquées. Dans la matinée, Lannes, seul avec son corps de 27,000 hommes, eut à résister près de huit heures durant à l'effort des 75,000 hommes de l'armée de Benningsen. Napoléon arriva vers une heure sur le lieu de l'action, mais il n'avait pas encore autour de lui les forces nécessaires pour attaquer les positions ennemies. Toute l'après-midi, les deux armées restèrent sur la défensive, Napoléon attendant des renforts, Benningsen reformant ses bataillons décimés. Le soir, ce fut au tour des Français de prendre l'offensive. Ils attaquèrent les Russes de toutes parts et les mirent bientôt en pleine retraite. Or les 3,500 cuirassiers du général Nansouty, détachés du corps de cavalerie de Murat, chargèrent à trois ou quatre reprises pour arrêter la marche en avant des colonnes ennemies; mais ces diverses charges eurent lieu dans la première période de la bataille. Avant même l'arrivée de l'empereur, les cuirassiers furent placés en réserve et ne bougèrent plus de la journée. Ce fut l'infanterie, secondée par l'artillerie, qui eut alors tout le rôle. Le *1807* de Meissonier n'est donc pas Friedland, ni aucune autre bataille; c'est une

revue, c'est la grande revue des 18,000 cavaliers du prince Murat, passée par l'empereur dans les plaines d'Elbing quelques jours avant la reprise des opérations. « Cette masse énorme, dit l'historien de l'empire, avait tellement ébloui Napoléon, si habitué pourtant aux évolutions des grandes armées, qu'écrivant une heure après à ses ministres, il n'avait pu s'empêcher de leur vanter le beau spectacle qui venait de frapper sa vue. »

Il semble que dans l'œuvre de Meissonier deux tableaux de dimension différente, mais conçus d'après la même idée, se fassent pendant, se complètent, s'expliquent l'un par l'autre : le *1807* et le *1814*. Le peintre a voulu résumer en deux pages plastiques toute l'épopée impériale; 1807, c'est le nœud glorieux et éblouissant d'une action dont 1814 est le tragique dénoûment. En 1807, Napoléon a vaincu toutes les armées de l'Europe; il a eu Austerlitz, il a eu Iéna, il a eu Eylau; il tient sur les frontières mêmes de la Russie la dernière armée moscovite presqu'en son pouvoir, il va l'anéantir à Friedland, et six jours après cette bataille il signera la paix de Tilsitt. Jusque-là, pas un revers, pas un échec. Napoléon a parcouru sur un char triomphal une route radieuse de gloire, dont chaque étape a été une grande victoire. Ses soldats le saluent du titre d'empereur d'Occident; pour plus d'un d'entre eux il est un dieu. Si en effet, au lendemain du traité de Tilsitt, Napoléon fût mort subitement par quelque cause inconnue, n'eût-on pas été en droit de voir en lui un de ces héros demi-dieux des âges légendaires enlevé dans l'Olympe au milieu des divinités? Sa mort eût été une apothéose.

C'est l'apothéose humaine de Napoléon que M. Meissonier a voulu figurer dans le *1807*, de même que dans le *1814* il avait symbolisé la chute du titan. Or, dans ce tableau exposé en 1867, il n'avait pas peint Napoléon au milieu d'une bataille désespérée; non, il l'avait représenté chevauchant par quelque triste plaine de la Champagne, avec sa dernière armée en pleine retraite. Perdu dans de sombres pensées, la tête penchée, comme courbée par la fatalité, l'empereur, se laissant conduire par son cheval, les brides lâches, plutôt qu'il ne le conduit, passe au premier plan, suivi d'un état-major décimé, aux physionomies aussi mornes, aussi désespérées que la sienne même. Au second plan, dans la neige, sous un ciel gris et bas, chemine avec le froid au corps et le froid au cœur, une longue colonne d'infanterie, qui tient plus d'un troupeau que d'une armée. L'effet est sinistre, l'impression poignante. De même pour l'apothéose, M. Meissonier n'a pas peint la bataille, il a peint la veille de la bataille, qui est gagnée d'avance. Il a montré Napoléon voyant défiler devant lui les soldats enthousiastes de cette

immense et magnifique armée qui aime son empereur comme un père, l'adore comme un dieu et est prête, s'il lui plaît, à poursuivre la conquête du monde.

Compris ainsi, comme une revue, non comme une bataille, le tableau de M. Meissonier gagne en clarté; la composition se précise, le sujet apparaît. Au centre de la toile, au second plan, l'empereur domine toute la scène du tertre herbeux où il se tient à cheval. Son état-major se groupe à ses côtés. Derrière l'état-major, à droite, est arrêté l'escadron de service des guides, qui masque en partie un régiment d'infanterie, l'arme au pied. A droite aussi, mais à quelques pas en avant de l'empereur, quatre guides, le sabre au poing, avant-garde de l'escorte impériale, maintiennent leurs chevaux immobiles. Non loin de ces guides et sur le même plan, on voit un canon démonté et un schako de fusilier abandonné. Au fond, une longue colonne de cavalerie légère et d'artillerie à cheval, courant à fond de train, fuit dans la perspective. A la gauche de l'état-major s'allonge, du troisième au dernier plan, une longue colonne de grenadiers, massés par divisions. Venant de la gauche au premier plan, ou, si on peut dire, en avant même du premier plan, sortant de la toile, débordant sur le cadre, un escadron de cuirassiers lancés au grand galop, passe comme un tourbillon devant l'empereur. Emportés dans une allure vertigineuse, debout sur les étriers, agitant les lattes en l'air, les cuirassiers crient tous d'une même voix un retentissant *Vive l'empereur!* Chevaux bondissans ou enfoncés jusqu'au poitrail dans le blé vert, gestes désordonnés, épées tournoyantes en tout sens, corps haussés sur la selle, jambes raidies sur les étriers, visages animés, yeux brillans, bouches grandes ouvertes, tout crie l'enthousiasme. Excités par la rapidité de la course, par le vent qui leur siffle aux oreilles, par l'allure redoublée des sabots des chevaux, par l'éclair et le cliquetis des armes, électrisés par la vue de leur empereur, ces hommes ne savent pas s'ils vont à la tuerie ou à la parade. Et que leur importe? Ils sont lancés, et rien ne saurait arrêter leur élan. Ils enfonceraient un carré ennemi avec le même entrain qu'ils foulent ce champ de seigle aux pieds de leurs chevaux.

L'empereur, à ces acclamations, à la vue de ces héros obscurs qui ont sauvé l'armée à Eylau par cette terrible charge de quatre-vingts escadrons, alors que, cerné dans le cimetière, il avait dit à Murat en lui montrant les profondes colonnes des Russes : « Nous laisseras-tu manger par ces gens-là? » l'empereur se découvre avec un geste plein de noblesse et de majesté, exempt de toute emphase et de tout caractère théâtral.

Derrière le premier escadron de cuirassiers, on voit d'autres es-

cadrons prenant déjà le galop de charge, et dans les derniers lointains d'autres escadrons encore arrivant au trot. L'empereur se trouve ainsi au centre d'une sorte d'hémicycle dont la base est formée par les colonnes d'infanterie et de cavalerie, les côtés par les escadrons qui vont ou qui viennent de défiler, le sommet par l'escadron qui passe devant l'état-major. Le mouvement général est presque clairement indiqué. La cavalerie, massée derrière et à la gauche de l'empereur, défile devant lui en faisant un long circuit, et, après le défilé, elle regagne ses cantonnemens en passant à sa droite. Si au contraire il s'agit d'une bataille on ne s'explique rien du tout. Il ne paraît pas douteux en effet que ces cuirassiers vont tourner à la droite de l'empereur et suivre le mouvement des batteries d'artillerie qui les précèdent. Dans ce cas, Napoléon et toute sa garde tournent le dos à l'ennemi. En admettant que les cuirassiers se portent en avant, face au spectateur, que signifient ces cavaliers lancés à fond de train dans la direction diamétralement opposée? Ils sont donc en fuite. Or M. Meissonier n'a pas voulu mettre une déroute dans l'apothéose de Napoléon, ni personnifier 1807 par un corps de cavalerie française abandonnant le champ de bataille de toute la vitesse de ses chevaux. Les gens bien informés, qui tiennent pour la *Bataille de Friedland*, nous objecteront qu'il n'y a pas de pièces démontées sur un simple champ de manœuvres, et que les trompettes, dans un défilé, ne sont pas placés sur le flanc des escadrons. Quoi qu'il en soit, tout ceci prouve que, pour être bien comprise, la composition du tableau de M. Meissonier aura besoin d'une longue note dans le livret du prochain *Salon*. C'est déjà un grave défaut, car, si la composition d'un tableau doit, au point de vue pictural, être agencée selon certains principes traditionnels, le sujet lui-même doit être exprimé d'une façon claire et précise, frapper du premier coup l'esprit du spectateur, de même que l'effet général frappe du premier coup son regard.

Cette réserve faite, on ne saurait que louer l'habileté de la composition. Les trois groupes principaux, les guides, l'état-major, les cuirassiers, sont reliés ingénieusement entre eux par les lignes d'infanterie et de cavalerie des troisièmes et des derniers plans. Aucune place de la toile n'est vide. L'empereur et son état-major, quoiqu'au second plan, restent, par leur position sur une éminence, au centre du tableau, le groupe principal. Ils ne sont pas sacrifiés aux cuirassiers qui occupent cependant le premier plan. C'est sur l'empereur que tout d'abord se jettent les yeux. Un effet très grand naît du magnifique mouvement des cuirassiers opposé au calme souverain de l'état-major, des grenadiers et de l'escorte impériale et à la majestueuse simplicité de l'attitude de l'empereur. La cou-

leur est harmonieuse, mais froide. Tout le tableau est peint dans une gamme verte et blanche : verte par le champ de seigle du premier plan, l'herbe du tertre, les uniformes des guides, le frac de l'empereur; blanche par les nuages floconneux qui s'estompent sur le ciel, le cheval de l'empereur et celui du trompette, les plastrons, les culottes, les guêtres, les buffleteries et les gants des fantassins et des cavaliers. Les taches rousses et brunes des robes des chevaux, les notes rouge vif des plumets et des pelisses des guides et des fleurs des coquelicots ne parviennent pas à réchauffer cette froide tonalité.

L'ensemble jugé, nous arrivons aux détails avec d'autant plus de plaisir que, si M. Meissonier traite souvent en maître l'ensemble de ses œuvres, il est toujours impeccable dans les détails. Rien n'est sacrifié, rien n'est négligé, et la touche est si légère et si ferme à la fois, si vive et si spirituelle, que tout semble fait en se jouant. C'est la finesse du pinceau poussée à la perfection, c'est l'exactitude du « rendu » à ses dernières limites. Meissonier ne donne pas l'image de son modèle, il donne le modèle lui-même; après que, par quelque secrète opération qui tient de l'alchimie et de la sorcellerie, il l'a rapetissé de façon à le faire entrer dans un cadre. Beaucoup qui admirent autant que nous, plus que nous peut-être, dans les petits tableaux de Meissonier, comme *le Liseur*, *la Lecture chez Diderot*, *la Rixe*, *l'Amateur de tableaux*, ses qualités éminentes, son exquise finesse de pinceau, sa fermeté de touche, son savant modelé, son exactitude scrupuleuse, sont portés à les lui reprocher quand il expose des œuvres de plus grande dimension où il a à superposer des plans et à faire mouvoir des figures en plein air. Ils assurent que l'art de peindre se compose de sacrifices, que le peintre doit sacrifier cette partie de son tableau pour mieux faire valoir telle autre, qu'il doit atténuer ce ton-là pour donner plus d'éclat à celui-ci, qu'il doit traiter largement, par masses, les derniers plans, afin que les premiers aient plus d'effet et de relief. Tout ceci est fort juste, et M. Meissonier le sait aussi bien que ses critiques. Si, en effet, par sa minutieuse recherche des détails dans les derniers plans qui lui fait peindre ses artilleurs lilliputiens des derniers plans du même pinceau soigneux que ses guides et ses cuirassiers, il arrivait à confondre les plans, à les faire empiéter les uns sur les autres, pour mieux dire, à n'en avoir plus qu'un seul comme dans les tableaux primitifs, la critique aurait raison de crier; mais si, par sa science de la perspective aérienne, par un juste sentiment des dégradations de lumière, par quelque artifice qui est son secret, M. Meissonier traite avec autant de soin et d'exactitude les figures des derniers plans et celles des premiers, et

que toutes cependant restent parfaitement à leur place, qu'a-t-on à dire? Qu'importe qu'en s'approchant du cadre, en mettant le nez sur la toile, comme on dit, on distingue tous les détails de l'uniforme de soldats occupant le sixième plan, si, quand on s'en éloigne, tous ces soldats, peints chacun individuellement, forment une masse confuse et donnent l'impression de l'éloignement? C'est un tour de force, une difficulté vaincue. C'est même plus que cela, un réel effet de vérité, la nature prise sur le vif. Nous voyons un homme à 1,000 mètres, c'est un point sombre. Nous prenons une lorgnette, nous commençons à distinguer la coupe et la couleur de ses vêtemens, nous savons s'il est gros ou mince, s'il a une blouse bleue ou une redingote noire. Nous regardons dans une longue-vue marine, nous percevons alors ses traits, la nuance de ses cheveux, sa cravate, sa chaîne de montre. Cette chaîne de montre, à l'œil nu on ne la voit pas; cependant elle existe. L'effet donné par les derniers plans de Meissonier est un peu de même nature. A une dizaine de pas de la toile, nous apercevons une ligne confuse : en nous approchant nous savons que ce sont des soldats; nous nous approchons davantage, nous connaissons l'arme à laquelle ils appartiennent, presque le numéro de leur régiment.

La manière de M. Meissonier ne doit point pour cela être préconisée. Il vaudra toujours mieux appliquer à la grande peinture les procédés de la grande peinture, en traitant les derniers plans largement et par masses; mais, pour rester juste, le critique doit être éclectique et ne pas reprocher à Meissonier de ne pas peindre comme Delacroix : ce serait permettre à d'autres de reprocher à Delacroix de n'avoir pas peint comme Meissonier. Ce qui est bien est bien. Il importe peu qu'on parte de deux points opposés, si on arrive au même but.

Loin qu'ils soient à critiquer, les derniers plans du *1807* ont beaucoup de pittoresque et d'effet. Le peintre a très habilement tiré parti de la longue ligne de grenadiers qui se tiennent l'arme au bras, à la gauche de l'état-major. Il a su donner une variété de physionomies et même d'attitudes à tous ces soldats condamnés à l'immobilité dans le rang. L'un incline légèrement la tête comme répondant à une question de son camarade, qui a le visage tourné de son côté. Celui-ci se tient raide, pareil à un grenadier du gros Guillaume; un vieux sergent chevronné, placé en serre-file, se retourne pour regarder si le défilé est près de finir. Le capitaine de la première division, fatigué de porter son épée à l'ordonnance, laisse tomber la lame dans sa main gauche. Tous ces soldats, enlevés d'une touche légère et spirituelle, sont naturels et vivans.

Le groupe de l'état-major, qui attire tout d'abord les yeux, les

retient longtemps. C'est une galerie de portraits et un musée de costumes. L'empereur, monté sur un cheval blanc, porte la petite tenue de chasseur à cheval de la garde : le frac vert, les culottes et le gilet blancs, la grande botte et le fameux petit chapeau, qui paraît immense aujourd'hui, qu'on semble craindre de couvrir la tête des soldats et des officiers. Ses traits marmoréens sont nettement accusés. Napoléon, qui a été tour à tour César et Auguste, a eu tour à tour le masque énergique, inquiet, ardent, *romantique* de César et le masque impassible et sévère d'Auguste. A mesure que le nouvel empire français s'édifiait à l'imitation de l'empire romain, la tête de l'empereur se modifiait et s'accentuait dans le type classique. Meissonier a voulu peindre la transition du consul à l'empereur. C'est déjà Napoléon, et c'est encore Bonaparte. Le corps commence à prendre un peu d'embonpoint, il tient mieux à la selle que dans le *Passage du Saint-Bernard*, de David. Ce n'est plus le maigre et nerveux héros de Marengo, mais le visage reste jeune, énergique, animé, assuré. A première vue, on est un peu déconcerté par ce portrait, car on a toujours à la mémoire le *Napoléon à Eylau* de Gros, le corps grossi par son épaisse pelisse fourrée, la face déjà envahie par la graisse. Gros, qui a la touche un peu lourde, fait de l'empereur un portrait ressemblant, mais ressemblant par anticipation. Son Napoléon n'est pas le Napoléon de 1807, c'est le Napoléon de 1812. Si on consulte la collection des monnaies napoléoniennes depuis l'an x jusqu'à l'année 1814, on sera convaincu que le portrait de Meissonier réalise mieux le type des pièces d'or et d'argent frappées en 1806 (1) et en 1807 que ne le fait celui de Gros.

A la droite de l'empereur, cet officier qui porte en bataille son chapeau bordé de menues plumes blanches et dont le cheval impatient de la durée du défilé tire sur la bride en baissant la tête et fouille le sol du pied, c'est Berthier, maréchal de l'empire, major général de l'armée. La plaque de grand aigle de la Légion d'honneur étoile sa poitrine, et les aiguillettes de l'état-major s'arrondissent en tresses d'or sur son frac bleu foncé. A côté de lui, cet officier décoré aussi des aiguillettes, est Savary, aide-de-camp de l'empereur. A gauche de Napoléon, voici Bessières, maréchal de France, colonel général de la garde. Derrière ces maréchaux et ces généraux se tient un officier d'ordonnance de l'empereur, reconnaissable à son uniforme entièrement bleu de ciel. Trois cavaliers

(1) Particularité curieuse qui sans doute a été déjà signalée : les pièces de 5 francs de 1806 portent en exergue sur la face : *Napoléon empereur*, et au revers : *République française*. C'est toujours la méthode des césars romains, qui gouvernaient en despotes tout-puissans de l'Asie sous le couvert de l'étiquette républicaine.

vêtus du dolman et de la pelisse rouges, chamarrés d'or, apparaissent au fond; ce sont les aides-de-camp du major-général. Tous ces officiers ont la physionomie vivante et tranchée. Leurs divers uniformes s'harmonisent bien entre eux, les figures sont heureusement groupées de façon à encadrer et à faire ressortir celle de Napoléon. Il faut louer plus encore les quatre guides d'avant-garde. Là tout est accompli, il n'est rien à reprendre, la critique est muette. Solides à cheval, ne faisant qu'un avec leur monture, portant orgueilleusement leur bel uniforme : dolman et culotte vert foncé, pelisse rouge et épais kolback dont les poils retombent jusque sur les yeux, ces hommes ont une attitude aisée et martiale, une mine farouche et débonnaire. On voit qu'ils sont fiers d'être l'avant-garde de l'escorte impériale, de marcher devant leur empereur! Le cheval de l'un d'eux, qui, vu en raccourci, de face, s'encapuchonne sous la main rigide de son cavalier, est vraiment admirable.

Les cuirassiers du premier plan sont loin d'atteindre à cette perfection. Il y a certes dans l'ensemble de ce groupe un grand effet de mouvement et de vie : chevaux et cavaliers sont bien dans l'action. Ils courent, ils volent, ceux-là cherchant à se gagner de vitesse, ceux-ci s'efforçant de maintenir leurs montures dans le rang. Il y a certes dans les détails une touche sans pareille, un relief inoui, une exactitude merveilleuse; mais combien aussi il y a-t-il de fautes d'harmonie et de mesure! Comme Géricault, qui eut toujours une furieuse passion pour les chevaux, qui au collége rêvait de remplacer Franconi, et, raconte un contemporain, s'attachait des barres de bois le long des genoux, en dedans, afin de se courber les jambes en arc à la façon des cavaliers, qui en 1814 s'engageait dans la cavalerie et qui plus tard se promenait chaque jour à cheval aux Champs-Élysées et au bois de Boulogne, Meissonier aime les chevaux à la folie. Il connaît le cheval à la fois en peintre, en professeur à l'École d'Alfort et en sportman. Il l'a étudié à l'écurie, à la promenade, aux courses, dans les revues et jusque sur les champs de bataille. Peut-être est-ce cette passion des chevaux qui a nui à Meissonier pour peindre les chevaux des cuirassiers. Il semble qu'il se soit trop complu dans cette partie de son travail. Il a trop caressé, trop lustré de son pinceau ces croupes, ces avant-trains et ces encolures. Il ne s'est jamais résolu à les abandonner. Il a voulu aller au-delà de la perfection, tout montrer, tout accuser, ne laisser aucun muscle au repos, aucune veine sous le poil. C'est ainsi qu'il est arrivé à donner à ces chevaux l'apparence d'écorchés. Trop de muscles, trop de veines, trop de surfaces luisantes. « Un trop grand soin nuit souvent, » aimait à dire Apelles. Cette maxime s'applique à merveille aux chevaux de Meissonier. Un cheval lancé au galop ne saurait être peint

avec la minutie et la patience qu'on emploie pour une figure au repos. Le « morceau » ne convient guère aux figures en mouvement. Il faut qu'elles soient enlevées par des touches vigoureuses sous peine d'être glacées et immobilisées dans leur mouvement. Meissonier prouve que les théories ne sont pas absolues. Malgré le soin excessif de l'exécution, ses chevaux galopent, bondissent et se cabrent avec toute l'apparence de la réalité et de la vie. Encore quelques critiques de détail. Pourquoi ce même type d'Alsacien blond empreint sur toutes les têtes des cuirassiers? Nous ne savions pas que Napoléon eût appareillé les hommes par escadron selon leur type et la couleur de leurs cheveux, à l'imitation du tsar Paul Ier, qui avait créé le régiment des grenadiers au nez camard. On ne sait de quelle épaule sort le bras du cuirassier placé à l'extrême gauche du tableau. C'est un bras isolé, un bras perdu! Cette dislocation est peut-être vraie dans la nature, elle est choquante et inexplicable dans un tableau. Le cheval blanc du trompette d'ordonnance, vêtu de jaune, couleur distinctive du collet du 12e cuirassiers, est trop lourd. Il ne fournirait pas une charge. Les manches des tuniques ne sont peintes que par demi-teintes, ce qui leur donne un ton faux. Si les uniformes ne sont pas assez bleus, les cuirasses et les épées le sont trop. Elles n'ont ni les éclairs de l'acier fourbi, ni les tons mats de l'acier graissé. M. Meissonier a d'ordinaire la tonalité locale plus juste.

Tout le bruit qui s'est fait autour du *1807* vient surtout du prix excessif que ce tableau a été payé. Bien des gens admirent dans cette toile les billets de banque qu'elle représente, et s'amusent à calculer le nombre de louis que chaque figure a rapportés à l'auteur. D'autres, — sans parler des envieux, — s'irritent d'un tel prix, se demandant avec raison ce que vaudra un chef-d'œuvre incontesté, d'un maître ancien, si l'on donne 300,000 francs d'un tableau fort discutable d'un peintre encore vivant. Dans les ateliers et dans les salons, on discute moins en réalité le talent de l'artiste que la folie ou la sagesse de l'amateur. Le *1807* vaut peut-être 300,000 francs, mais mérite-t-il tout ce tapage? M. Meissonier n'y montre aucune face nouvelle de son talent, il y apparaît avec ses qualités accoutumées qui, poussées à l'excès, deviennent des défauts; mais il y reste ce qu'il a toujours été, un peintre de grande manière, quelle que soit la dimension de ses tableaux.

III.

La première impression qu'on ressent en entrant à l'exposition des œuvres de Pils est l'étonnement du petit nombre de tableaux

exposés. Lorsqu'on a vu les expositions si fournies, si variées, si abondantes de Delacroix et d'Ingres; lorsqu'on s'imagine ce qu'eût pu être une exposition de l'œuvre entier de Gros, de David, d'Horace Vernet, d'Ary Scheffer, de Delaroche; lorsqu'on se rappelle l'exposition à ce même palais des Beaux-Arts d'une seule partie de l'œuvre de Paul Baudry, les peintures destinées au nouvel Opéra, on est un peu surpris du maigre héritage de Pils. Quelques grands tableaux, la *Bataille de l'Alma*, le *Débarquement en Crimée*, le *Jeudi-saint*, une dizaine de petites toiles, *l'École à feu*, la *Tranchée*, les *Zouaves*, le *Rouget de l'Isle*, le *Retour de la chasse*, puis une multitude d'aquarelles, de dessins, d'ébauches, d'esquisses, de croquis, c'est là tout. On a compté sur une promenade dans une exposition et on ne fait guère qu'une visite à un atelier, à l'époque des envois au Salon. Au reste la fécondité n'est pas le génie. N'eût-il fait que le *Naufrage de la Méduse*, Géricault n'en serait pas moins au Panthéon de l'art. Mais Pils n'est pas de la famille des grands peintres. Sauf sa *Bataille de l'Alma*, le *Débarquement*, deux ou trois petits tableaux militaires et ses aquarelles, toutes marquées au signe de l'originalité, pleines d'air et de pittoresque, et lavées d'une touche légère, son œuvre sera vite oublié. Peintre convenable, soigneux, élevé à une bonne école, il n'a pas de qualité dominante. Dans presque tous ses tableaux d'histoire ou de genre, la composition est banale, le dessin indécis, la couleur sans éclat et sans vigueur. C'est à cause du sujet qu'on s'arrête devant le *Rouget de l'Isle chantant la Marseillaise*. Le *Retour de la battue*, peint tout entier dans une gamme gris-ardoise, nous montre une réunion de chasseurs devant un château à tourelles qui est un joujou. Jamais les chasseurs ne pourront entrer par ces petites portes, ni se tenir debout à ces petites fenêtres. L'esquisse de *la Mort d'une sœur de charité* est d'un beau sentiment, mais l'exécution du tableau ne vaut peut-être pas mieux que celle de la *Prière à l'hospice* et du *Jeudi-saint*.

Pour Pils, hésitant entre les tableaux religieux, les sujets mythologiques et les tableaux de genre, la campagne de Crimée fut le chemin de Damas. Fils d'un soldat, il se fit peintre de soldats. Au Salon de 1855, sa *Tranchée devant Sébastopol*, qui rachète sa couleur terreuse par l'attitude pittoresque des figures et une certaine originalité dans l'expression du troupier moderne, fut remarquée. Le prince Napoléon lui commanda alors le *Débarquement en Crimée*. Ce tableau, qui est exposé aujourd'hui à l'École des Beaux-Arts, justifie le succès qu'il obtint au Salon de 1857. Pils a heureusement agencé sa composition, de façon à contenter et le public et l'auteur de la commande. Au premier plan, le maréchal Saint-Arnaud, déjà malade,

est assis sur une cantine d'officier. Une carte dans la main gauche, il semble désigner de l'autre main étendue les positions que doivent occuper les troupes. Groupés debout autour du général en chef, le prince Napoléon, le duc de Cambridge et le général Canrobert écoutent ses instructions. Bosquet, déjà en selle, va gagner le poste qui lui est assigné. Derrière l'état-major, dont chaque figure, placée dans une attitude naturelle, est un portrait très ressemblant, et qui ne pose pas comme un état-major d'Horace Vernet, passe une colonne d'infanterie. De l'autre côté de la toile, un bataillon de chasseurs est arrêté en attendant l'ordre du départ. Les soldats ne sont point à une revue, aussi prennent-ils les poses familières au troupier lors des pauses des étapes. Les uns, assis par terre, allument leur pipe ou rajustent une guêtre délacée; les autres s'appuient les deux mains sur le bout du canon de leurs lourdes carabines ou donnent ce qu'on appelle le « coup de sac. » Le second plan est occupé par une batterie d'artillerie montée qui s'avance au pas et dont la longue file de cavaliers et de canons se prolonge en perspective jusqu'au rivage. Au fond, la mer couverte de voiles étend ses eaux transparentes sous un ciel bleu, un peu nuageux, d'une grande légèreté. La couleur est agréable par sa clarté, sans avoir pourtant ni l'éclat ni la puissance. La composition est habilement entendue. Chacun a sa place, le général comme le soldat, l'état-major comme l'armée. On a une juste idée de la confusion, des tâtonnemens, des marches et des contre-marches d'un débarquement en pays ennemi. Les généraux ont souci de leur haute mission, de leur grave responsabilité. Les soldats portent sur leur visage la gaîté d'hommes qui voient du nouveau et qui se réjouissent après une longue traversée de fouler ce « sacro-saint plancher des vaches, » si cher à Panurge.

Dans divers tableaux de petite dimension, tels que l'*Exercice à feu*, les *Zouaves à la tranchée*, et surtout dans les aquarelles, Pils a montré les mêmes qualités de composition, de pittoresque et de réalisation vivante du troupier. Voyez ces zouaves défilant dans la tranchée au pas de course, le corps courbé en deux, la tête baissée, le fusil tenu horizontalement, à hauteur de la hanche. A leur allure martiale on devine que s'ils se cachent ainsi ce n'est pas pour éviter les balles de l'ennemi; c'est pour ne pas attirer son attention sur le hardi coup de main qu'ils vont tenter. Dans une lettre que désavouerait peut-être le successeur de Montalembert à l'Académie, mais que reconnaîtrait bien le commandant en chef du 7[e] corps d'armée, le duc d'Aumale a caractérisé d'une façon toute pittoresque le talent de Pils, peintre de soldats. « Vous m'avez envoyé, écrivait-il, un vrai chef-d'œuvre, trois troupiers en chair et en os,

qui parlent, qui remuent, qui vont se battre et qui rosseront, j'en suis sûr, Arabes et Kabyles. Il me semble que j'ai vu ces trois figures-là et que je connais leurs noms. Celui de gauche est aussi bon sujet que brave; je l'avais fait caporal, il a dû faire son chemin depuis. J'ai donné quelque part une pipe au clairon. Quant au troisième, c'est un *remplaçant;* il est *pratique,* mais vaillant, et lorsqu'on l'a mis à la salle de police pour une *bordée,* on l'en fait sortir, car il se bat si bien! Enfin je suis ravi de voir qu'il y a encore un pinceau pour conserver à nos neveux le type de ce soldat français que nous connaissons et que nous aimons... »

L'œuvre capitale de Pils est la *Bataille de l'Alma.* Chacun voudra revoir à l'École des Beaux-Arts cette belle page d'histoire militaire. On connaît dans ses grandes lignes la marche de la bataille de l'Alma. L'armée russe occupait de formidables positions : elle était massée tout entière sur des hauteurs escarpées, dominant la plaine où s'avançait l'armée alliée. Une heure avant l'action, Menchikof écrivait à l'empereur Nicolas : « J'occupe une position formidable; dans six semaines, les Français, fussent-ils 100,000 hommes, ne m'auront pas débusqué d'ici. » Le lendemain, le général russe racontait sa défaite, mais il disait : « Il faut que les Français soient fous! » L'audace en effet avait été poussée jusqu'à la folie. A une heure de l'après-midi, alors que le gros des Français et des Anglais marchait en ligne, à découvert, contre les positions de l'ennemi et que l'artillerie entrait en action, la division Bosquet, qui occupait l'extrême droite de l'armée et que secondaient les canons de la flotte, franchissait l'Alma et, sous le feu des Russes, escaladait avec deux batteries de campagne ces hauteurs escarpées qui semblaient inaccessibles même pour les zouaves. Cette position enlevée, la bataille n'était pas encore terminée, mais elle était déjà gagnée.

Le tableau de Pils représente d'une façon claire et précise la position générale des deux armées ennemies et exprime bien l'important mouvement de la division Bosquet. Si on ne se bat pas corps à corps dans cette bataille, ce n'en est pas moins une bataille. La toile, d'une très grande dimension, embrasse la plaine de l'Alma, coupée par le cours sinueux de la petite rivière. Au fond s'étend, de la droite presque jusqu'à la gauche, la chaîne de collines aux pentes roides et aux arêtes vives qu'occupe l'ennemi. Dans la plaine, on aperçoit la fumée noire d'un village incendié et trois lignes de combattans perdus dans la fumée grise de la canonnade. Au milieu, presque au pied des hauteurs, c'est la division Canrobert; plus à gauche, en échelon en arrière, c'est la division du prince Napoléon; à l'extrême gauche enfin, c'est le corps anglais. Les premiers et les deuxièmes plans sont remplis par les fantassins et les artil-

leurs de Bosquet. Le général, qui a pour tout état-major un officier d'ordonnance et un porte-fanion, franchit l'Alma à gué. Autour du cheval de Bosquet, en avant, en arrière, se presse, dans le lit de la rivière, une foule de turcos, avec de l'eau jusqu'à mi-jambe, se poussant pour suivre leurs tambours et leurs clairons qui, déjà parvenus sur l'autre rive, se dirigent du côté des Russes. Un clairon s'est arrêté une minute pour prendre de l'eau. Agenouillé et la main gauche appuyée à terre, il remplit son bidon à la petite rivière. Derrière le groupe des tambours, vus de dos, une des batteries du commandant Barral, dont la silhouette se détache au-dessus d'un caisson, commence à gravir les premières pentes des hauteurs. On voit que ce n'est pas sans peine que s'accomplit ce tour de force. Les chevaux tirent de toute leur vigueur, les conducteurs fouettent à tour de bras, les servans de pièces, aidés par les tambours algériens, poussent énergiquement à la roue. Les premières pièces d'une autre batterie, engagées dans le cours d'eau, suivent le mouvement. A l'extrême droite, au troisième plan, les têtes de colonne des zouaves escaladent des hauteurs presque à pic. Sur la rive gauche de l'Alma, les régimens de ligne de la brigade d'Autemarre se mettent en marche pour seconder les zouaves.

L'aspect un peu panoramatique que donnent à cette œuvre la composition en amphithéâtre et les fonds presque vides ne lui retire pas son caractère de tableau. Il n'y a pas à la vérité de groupe principal, mais les masses du premier plan, bien liées ensemble, forment comme un seul groupe où le regard se porte naturellement. La composition est excellente, les attitudes des figures naturelles et animées, l'ensemble de l'œuvre enfin a de l'effet par le mouvement, l'entrain, le pittoresque; mais l'exécution est pauvre, sans accent, sans vigueur. Elle n'a ni la fougue, ni le premier jet, ni l'énergie grâce auxquels on est porté à pardonner les négligences et les incorrections; elle n'a pas non plus la fermeté de touche, la recherche de la ligne, la perfection du modelé, qu'on admire dans les œuvres où le génie s'est armé de patience. La couleur généralement terne et noire, sauf dans les fonds très légers et très aériens, a parfois de blessantes crudités. Le groupe des tambours de turcos est loin d'être harmonieux. Le cheval du général Bosquet et celui de son aide-de-camp ont le premier des tons d'acajou, le second des tons de palissandre qui appartiennent plus à l'ébénisterie qu'à la peinture. Les esquisses de Pils sont supérieures à ses tableaux. Celle de la *Bataille de l'Alma* est d'une tonalité plus fraîche et plus imprévue; il y a plus d'énergie et plus d'entrain encore dans les artilleurs qui poussent le canon, plus de *furia* dans les zouaves qui escaladent les hauteurs. Il a fait aussi, pour sa *Réception des*

chefs arabes, dont on se rappelle le détestable coloris, et qu'on a sagement agi en n'exposant pas, une esquisse pleine de feu, de mouvement et de couleur qu'aurait pu signer Delacroix. La main manquait à ce travailleur opiniâtre, qui, couché six mois par an pendant toute sa vie sur son lit de poitrinaire, travaillait le reste du temps avec un acharnement admirable, faisant pour le moindre tableau des esquisses par dizaines et des études par centaines.

Une heure, — un siècle à notre époque où la réputation est comme un château de cartes qui s'élève et s'écroule avec une égale rapidité, — Pils passa comme un grand peintre. On ne parlait alors que de la *Bataille de l'Alma*, du *Débarquement*, des *Zouaves*; mais l'opinion publique, qui s'égare facilement dans l'enthousiasme, a de cruels reviremens. Pils, d'ailleurs de plus en plus souffrant, eut le malheur de se faire oublier six ans. Devant la *Réception des chefs arabes*, en 1867, on ne se souvint du peintre de l'Alma que pour constater sa décadence. Découragé, miné par la maladie, Pils entreprit d'autres travaux. Il était presque humilié de s'entendre appeler sans cesse « peintre de soldats. » Il voulut consacrer les dernières années de sa vie de souffrances à une œuvre qui le classât parmi les peintres d'histoire. Il se rappela qu'il avait été prix de Rome, qu'il avait tout comme un autre fait des études d'après le nu et d'après l'antique. Il accepta de décorer l'escalier de l'Opéra. Pils se trompait : il n'était pas né pour la grande peinture mythologique. Il pouvait bien faire escalader par ses zouaves les crêtes de l'Alma, mais les cimes de l'Olympe ne se prennent pas d'assaut. Ses figures étaient trop lourdes de formes pour qu'elles pussent se soutenir sur les nuages dorés du ciel homérique. Ses qualités de vie, de mouvement, de pittoresque, son vif sentiment du type militaire moderne qui est la caractéristique de son talent, n'allaient plus que lui nuire. Pour réussir dans ce nouveau genre, il fallait qu'il se transformât, qu'il devînt un autre peintre. C'est ce qu'il fit. La métamorphose lui fut funeste. Il était Isidore Pils, il ne fut plus qu'un peintre comme il y en a tant, habile, ingénieux, expérimenté, mais dénué d'originalité, de puissance, de noblesse. Heureusement pour ce vaillant artiste, on aura vite oublié les peintures de l'Opéra, les *Chefs arabes*, le *Jeudi-saint*, et on se souviendra du peintre de l'*Alma*, ce nom qui affligeait tant Pils, et le seul cependant qui pourra le faire connaître à la postérité.

Cet aveuglement de Pils, dédaignant son plus beau titre de célébrité, méconnaissant son tempérament de peintre et abandonnant le genre où il s'était fait une juste réputation pour chercher ailleurs un insuccès mérité, n'est pas unique dans l'histoire de l'art. Gros, vaincu par les conseils de son ancien maître David qui du fond de

l'exil lui écrivait « d'abandonner les sujets futiles et les tableaux de circonstance pour faire enfin de beaux tableaux d'histoire, » Gros ne fit-il pas aussi des décorations allégoriques, et ce fameux tableau d'*Hercule et Diomède* dont les violentes critiques poussèrent au suicide le peintre immortel des *Pestiférés*.

D'après la rapide revue des peintres et des peintures de batailles que le *1807* de Meissonier et l'exposition des œuvres de Pils nous ont entraîné à faire, il semble que tous les tableaux de ce genre peuvent se diviser en quatre principaux groupes : les batailles typiques et généralisatrices, celles de Michel-Ange, du Vinci, de Salvator Rosa; les batailles stratégiques, celles de Carle Vernet d'Eugène Lami, de Durand Brager et de l'aquarelliste Jung; les batailles officielles, celles de Van der Meulen, de Parrocel, de Gérard; enfin les batailles épisodiques, celles de Charlet et de la jeune école contemporaine. Pour réaliser l'idéal qu'on se fait d'un tableau de batailles, ne faudrait-il pas que ce tableau participât à la fois de ces quatre styles, qu'il fût épique et mouvementé comme la *Bataille d'Anghiari*, précis comme la *Bataille de Marengo*, exact comme le *Passage du Rhin*, vrai comme le *Combat sur une voie ferrée?* Raphaël, Gros, Delacroix ont plus ou moins atteint à cet idéal. En résumé, un tableau doit représenter la bataille dans son caractère général de lutte, de tuerie et d'horreur, mais il doit aussi représenter une bataille déterminée. Pour cela, le peintre a à garder, malgré la confusion des mêlées corps à corps, un certain ordre qui fasse comprendre la marche et le but de l'action; il a à choisir dans les différentes péripéties de la bataille qu'il veut peindre celle qui est restée légendaire ou qui a décidé de la victoire : l'attaque désespérée de la colonne anglaise par la maison du roi à Fontenoi, la charge des cuirassiers à la Moskowa, la dernière défense de la garde à Waterloo, la charge de la cavalerie anglaise à Balaklava. Enfin, si le chef d'armée a été dans l'action même, comme Alexandre au Granique, César à Gergovie, François Ier à Marignan, Henri IV à Ivry, Bonaparte à Arcole, Napoléon à Arcis-sur-Aube, le peintre doit le mettre dans le tableau. Sinon, il doit lui préférer le véritable héros des batailles : le soldat.

HENRY HOUSSAYE.

LES

PRINCES COLONISATEURS

DE LA PRUSSE

II.

FRÉDÉRIC LE GRAND (1).

Hohenzollernsche Colonisationen, von Dr Max. Beheim-Schwarzbach, Leipzig 1874.

I.

Le règne de Frédéric le Grand ouvre une période nouvelle dans l'histoire des princes colonisateurs de la Prusse. Frédéric ne se contente pas en effet, comme le grand-électeur, comme les rois Frédéric Ier et Frédéric-Guillaume Ier, de mettre à profit des circonstances extraordinaires pour acquérir de nouveaux sujets : c'est en vertu d'un plan arrêté d'avance qu'il provoque une immigration régulière dans ses états. Disciple de l'école physiocratique, qui eut au XVIIIe siècle tant d'illustres adeptes, il professe que « les paysans sont les pères nourriciers de la société, » et, pour en accroître le nombre dans ses provinces, il fait d'extraordinaires efforts, commencés au début de son règne et poursuivis jusqu'à la dernière minute de sa vie. Avec lui, la colonisation devient une pure affaire économique; aussi ne se met-il pas, comme ses devanciers, en frais de zèle religieux et d'hypocrisie; on ne trouverait dans ses lettres,

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1875.

billets et notes marginales, aucune métaphore biblique : ses états sont, non point une terre promise, mais une terre en cours d'exploitation, et, comme il sait à un denier près le prix de revient d'un colon, pas une fois il ne parle de grâces spéciales octroyées par Dieu à la royale maison de Brandebourg. Certes ses prédécesseurs avaient beaucoup fait pour la colonisation de la monarchie, mais ils lui avaient laissé beaucoup à faire. A son avénement, Frédéric régnait sur un état de 2145 milles carrés, habités par environ 2,500,000 sujets; or la seule province de Brandebourg, dont la superficie ne mesure que 734 milles carrés, compte aujourd'hui 2,900,000 habitans! Il restait donc beaucoup de vides à remplir dans les anciennes provinces, et dans les nouvelles, dans la Silésie et la Prusse occidentale, ces conquêtes de Frédéric; la population était si insuffisante et l'élément slave si considérable qu'il fallait une large infusion de sang germanique. Enfin la guerre de la succession d'Autriche et celle de sept ans, se jetant au travers des efforts de Frédéric, décimèrent ses sujets et le forcèrent à redoubler de peine pour guérir les maux dont il avait été le témoin, en même temps que pour achever l'œuvre commencée par ses ancêtres.

Frédéric voulut que la colonisation devînt une branche spéciale de l'administration prussienne, comme la levée de l'impôt ou de la milice. Les chambres des diverses provinces, sorte de directoires administratifs, durent se rendre compte des besoins de leurs pays respectifs, faire le relevé des maisons inoccupées, des terrains abandonnés, évaluer le nombre de colons qui pouvaient être établis dans leur ressort, et classer avec méthode ces renseignemens dans des tableaux à plusieurs colonnes, dont le roi lui-même avait donné le modèle et qu'il examinait de fort près, car il surveillait à tous momens les chambres provinciales. On trouve mille traces de son intervention personnelle : que de promesses signées de son nom; mais que de menaces aussi! Il fallait stimuler le zèle de fonctionnaires déjà surchargés par la besogne d'une administration bureaucratique, et qui se voyaient par surcroît obligés de chercher des colons, de veiller à leur transport, de les établir, et de trouver les ressources nécessaires pour payer la dépense, car, si le roi consentait à les aider, comme il fit souvent, d'une main très généreuse, il voulait qu'à l'ordinaire les frais de la colonisation demeurassent à la charge des provinces qui en devaient profiter. Bien des demandes d'argent sont impitoyablement repoussées par lui. « Je n'ai pas le sou, » écrit-il en marge, ou bien : « Je suis pauvre comme Job, » ou bien encore : « J'ai aujourd'hui mal à l'oreille et je n'entends pas bien ce que vous voulez dire. » Cependant il voulait être servi à point nommé. L'infatigable activité de ce novateur déconcertait des gens habitués à la régularité d'un travail routinier. Comme

le neuf paraissait mauvais à ces vieux serviteurs, ils faisaient les plus respectueuses observations où revenaient sans cesse les mots « inutile » et « impossible, » qui ne plaisaient point à Frédéric. Des représentations véhémentes et des châtimens bien appliqués vinrent à bout de la résistance ouverte ou cachée. C'est avec une véritable indignation que le roi parle des récalcitrans : il les traite d'individus « méchans et sans conscience; » il les accuse d'avoir fait entre eux « une entente infernale pour maltraiter les colons qu'il appelle dans sa patriotique sollicitude; » il leur enjoint de cesser tout de suite une « conduite honteuse, impie et nuisible au pays. » Quand un prince comme Frédéric parlait un pareil langage, il ne restait plus qu'à obéir : c'est ce qu'on fit, et tel qui au fond de l'âme pestait contre les ordres du prince se fit gourmander pour des excès de zèle commis en les exécutant.

Les colons eux-mêmes causaient au roi de graves embarras. Il en arrivait de tous les pays du monde. Ce n'étaient plus, comme jadis, presque tous de graves et pieux réformés conduits par leur conscience, et si exacts serviteurs de Dieu qu'ils devenaient tout de suite les serviteurs du roi. Les chambres provinciales n'avaient pas tort de se plaindre qu'il y eût parmi eux des aventuriers. Plus d'un ne se fit pas scrupule d'exploiter malhonnêtement le bon vouloir du souverain. On en signala qui s'étaient fait payer à deux reprises les frais de voyage, ou qui plusieurs fois étaient sortis du royaume pour y rentrer et toucher chaque fois la prime d'arrivée. D'autres croyaient tout naïvement que leur présence suffisait au roi, et que celui-ci n'avait rien à leur demander, si ce n'est des enfans. « Voici la moisson mûre, disaient-ils aux inspecteurs; qui est-ce qui va la couper? » Ils s'estimaient des manières de personnages, et, quand ils étaient mécontens, ils menaçaient de s'en aller, en donnant, si je puis dire, leur démission de colons. Un jour l'un d'eux, des plus favorisés, eut l'audace de dire au roi en pleine figure qu'il allait, avec sa famille, chercher un pays où il fît meilleur à vivre. « Tu as cent fois raison, mon ami, repartit Frédéric; moi qui te parle, si je connaissais un endroit où je fusse mieux qu'ici, j'irais bien aussi. » Pourtant les désertions l'exaspéraient; mais c'est aux chambres provinciales qu'il les imputait. En vain cherchaient-elles à lui représenter que les déserteurs étaient des ivrognes, et leur départ un débarras : il se fâchait tout rouge, prescrivait un redoublement de surveillance, des revues deux fois la semaine. On lui proposa d'exiger des colons le serment de demeurer; il est inutile, répondit-il, de multiplier les sermens, car on en viole déjà bien assez. Il recourut pour empêcher ces sortes d'évasions à un moyen plus sûr en forçant les magistrats du lieu à payer l'argent dépensé pour les fugitifs. Il accordait volontiers à ceux qui se répandaient

en plaintes sur le caractère des étrangers que « la première génération ne vaut pas toujours grand'chose; » mais il travaillait pour l'avenir et voulait que tout le monde patientât comme lui, jusqu'à ce que la discipline prussienne eût fait son œuvre.

Pour aider les chambres provinciales dans le recrutement des colons, Frédéric établit deux agences spéciales, l'une à Francfort-sur-le-Mein, pour l'Allemagne du sud, l'autre à Hambourg pour l'Allemagne du nord : la dernière était chargée d'arrêter au passage les émigrans qui se disposaient à s'embarquer pour l'Amérique. Toutes les deux faisaient des annonces dans les journaux, ou bien elles envoyaient dans les pays où ces annonces étaient interdites des messagers spéciaux, qui faisaient de la propagande occulte. Le recruteur gagnait, comme on dit en allemand, une « douceur » par tête de recruté : c'étaient trois thaler pour un maître ouvrier célibataire, cinq thaler pour un maître ouvrier marié. Cette industrie avait sa belle et sa morte saison. « Voici le printemps, écrit à Frédéric l'agent de Francfort; le temps est bon pour chercher des colons; » mais pour que les affaires marchassent à souhait il fallait que quelque calamité s'abattît sur les pays circonvoisins. Frédéric n'en a pas laissé passer une sans en tirer quelque profit. La persécution religieuse sévit-elle en plein XVIIIe siècle, comme en Saxe, comme en Autriche, où l'on signale en 1752 des emprisonnemens et des transportations d'hérétiques, comme en Pologne, où la noblesse, élevée par les jésuites, ajoute l'intolérance aux maux dont ce pays allait mourir, aussitôt le roi de Prusse intervient officiellement auprès des gouvernemens, officieusement auprès des persécutés. Pour attirer ces derniers, aucun moyen n'est omis, si petit qu'il soit. En 1742, on mande de Glogau à Frédéric, que « le moment est opportun pour faire profiter la Silésie des persécutions dont souffrent les pays voisins. » Qu'il plaise seulement au roi de faire bâtir dans deux villages, à la frontière de Pologne et à celle de Bohême, deux églises protestantes où le service divin soit célébré en polonais et en bohémien; cela fera venir un grand nombre de colons de Silésie et en outre tous les dimanches environ sept mille personnes qui « par la consommation qu'elles feront de bière et d'eau-de-vie apporteront de l'argent dans le pays. » Les églises ne coûteront pas cher; il suffira qu'elles soient très simples, et même « il est inutile d'y mettre des portes. » Ne voit-on pas bien dans ces détails l'ingénieuse parcimonie d'une petite maison qui veut devenir grande? Mais le meilleur moyen d'attirer des persécutés, c'était de continuer l'heureuse politique des Hohenzollern. Frédéric n'y manqua point, lui qui voulait que dans ses états chacun gagnât le paradis à sa manière, et il prouva même sa tolérance d'une façon fort originale : à côté de tous ces persécutés, qui pour la plupart

étaient des victimes du zèle des jésuites, il fit place un beau jour, quand ils eurent été chassés des états catholiques, aux jésuites eux-mêmes.

La persécution religieuse n'était pas le seul fléau qui vînt en aide aux agens de la Prusse. En 1747, la Bohême est en proie à une terrible famine : rapport en est fait aussitôt à Frédéric, qui s'apitoie sur la « mauvaise qualité du pain » mangé par les pauvres Bohémiens, et qui espère que « ses sujets profiteront de la circonstance et réfléchiront aux moyens d'attirer chez eux » quelques-uns des affamés. En 1767, la ville de Lissa, pour la troisième fois depuis un siècle, est détruite par un incendie. « N'y a-t-il pas quelque chose à faire? » écrit-on à Frédéric. Le roi, sans tarder, publie en allemand et en polonais une patente où, après quelques mots de condoléance sur le malheur qui a frappé la pauvre ville, il déclare avoir entendu dire que plusieurs victimes du sinistre « laissaient voir de l'inclination à venir s'établir en Silésie, » et fait l'habituelle énumération des priviléges qui les attendent. Le mauvais gouvernement de la Pologne, où se perpétue l'anarchie, et de certains petits états, comme le Mecklembourg, où des potentats sans budget se ruinent à imiter la cour de Louis XIV, tout est prétexte à Frédéric pour débaucher les sujets de ses voisins. Ceux-ci se plaignent les uns après les autres. L'électeur de Saxe, un des plus éprouvés, écrit au roi de Prusse que « sa manière d'agir est contraire à toutes les règles du bon voisinage, » et qu'il espère la voir bientôt cesser : cette espérance fut trompée, car les agens reçurent seulement l'ordre d'agir avec une plus grande prudence. Une lettre de Frédéric à son représentant près de la cour de Vienne trace de point en point la ligne de conduite qu'un habile homme, bien pénétré des intentions de son maître, doit tenir en pays étranger pour pratiquer l'embauchage des colons, tout en gardant l'honnêteté des apparences. « Vous aurez soin de mettre en circulation les édits que je vous envoie, mais de la bonne façon et sans que vous ayez l'air de vous y intéresser. Si vous apprenez qu'une ou plusieurs familles ayant quelque avoir montrent du penchant à venir s'établir dans nos états, vous devez les fortifier de votre mieux dans leurs résolutions. Si elles signalent quelques *desiderata*, faites-m'en tout de suite un rapport bien détaillé. Soyez assuré de mes bonnes grâces spéciales pour vos efforts; mais mettez dans toute cette affaire de si grands ménagemens qu'on ne puisse jamais vous reprocher d'induire des sujets à quitter leur maître. » Il paraît que ces conseils étaient bien suivis, et que les souverains ne savaient pas mettre la main sur les recruteurs de Frédéric. Ils multiplient les édits contre « le crime de l'émigration, » et l'on en trouve où perce de la fureur contre les « émis-

saires et négociateurs d'émigration, » qui devront être « appréhendés au cou sur le moindre soupçon, et, suivant la gravité des circonstances, punis de diverses peines corporelles, même de la mort. » Rien n'y fit. Quand Frédéric avait un intérêt momentané à ménager un prince, il modérait le zèle des recruteurs, mais il était d'une parfaite indifférence pour ceux dont il n'avait rien à craindre ni à espérer. Sa conduite en Pologne fut odieuse; il tirait de ce malheureux pays tout ce qu'il y pouvait trouver d'ouvriers habiles ou laborieux : c'étaient pour la plupart des Allemands entre les mains desquels était presque toute l'industrie des grandes villes. Les agens prussiens n'y mettaient point de vergogne : « Je fais marcher l'émigration grand train, » écrivait l'un d'eux à Frédéric; mais il arriva que plusieurs seigneurs s'opposèrent au départ des immigrans. La Prusse était encore en paix avec la Pologne : c'était au mois d'avril 1769; le roi fit pourtant partir trois régimens. Cette petite armée, sous prétexte d'aller au-devant d'un convoi de chevaux de remonte, s'avança jusqu'à Posen, et ramena dans ses rangs les fugitifs, après avoir tué ou dispersé une poignée de Polonais qui avaient cherché à lui disputer le passage d'un pont. Ainsi ce n'était pas assez que les calamités de toute sorte dont étaient affligés les pays voisins enrichissent la Prusse, comme la peste « enrichit le noir Achéron. » Quand les sinistres auxiliaires de la propagande prussienne venaient à manquer, Frédéric ne reculait pas devant ces interventions à main armée qui ressemblent fort à du brigandage.

II.

Les colons recrutés par ces moyens divers furent répartis entre les provinces de la monarchie prussienne. Parmi les anciennes, la Lithuanie et la Prusse orientale en reçurent au moins 15,000; la province de Magdebourg et de Halberstadt, 20,000; la Poméranie, 20,000 également; la Nouvelle-Marche, 24,000; mais la plus favorisée fut le Brandebourg, c'est-à-dire le pays qui était immédiatement placé sous le regard de Frédéric, que ce prince aimait comme le berceau véritable de la monarchie, et dont il a voulu écrire l'histoire de sa propre main. Dès son avénement, le roi avait ordonné qu'on lui présentât un « exposé solide et bien travaillé, où l'on rechercherait si jadis, avant la guerre de trente ans, il y avait dans la Marche plus et de plus grands villages qu'aujourd'hui, et où l'on examinerait s'il ne convenait pas d'en créer de nouveaux et d'agrandir les anciens. » On lui répondit, qu'il y avait en Brandebourg plus de villages qu'autrefois, que tout y était pour le mieux, qu'on y pouvait cependant trouver place encore pour

111 familles, représentant 555 personnes : Frédéric approuva fort la conclusion; il remercia les auteurs du travail, et, de 1740 à 1756, il trouva place en Brandebourg pour 50,000 colons! Il est vrai que des marécages avaient été desséchés, les bords humides et malsains des rivières assainis et fertilisés; le bétail paissait et les paysans moissonnaient en des endroits où l'on n'avait vu, de mémoire d'homme, ni bêtes, ni gens; la population des villes s'accroissait énormément, car Berlin, si misérable avec ses 6,000 habitans, au temps du grand-électeur, et qui n'en avait encore que 68,931 à l'avénement de Frédéric, en comptait quinze ans après 100,336, c'est-à-dire près de 32,000 de plus! C'est au milieu de cette croissante prospérité qu'éclata la guerre de sept ans. Toute la monarchie fut couverte de ruines, et le Brandebourg très éprouvé; mais à quoi bon peindre encore une fois la désolation de cette province? On y retrouverait les misères que nous avons dépeintes en parlant de la guerre de trente ans, car peu de pays au monde ont, dans le cours d'une plus laborieuse existence, essuyé plus d'orages que ce pays de Prusse! Frédéric voulut mesurer l'étendue du désastre pour y proportionner son effort : il apprit que la population avait décru de 66,840 âmes, et il se mit à l'œuvre; il y apporta une telle énergie, déclara si nettement aux faiseurs de remontrances qu'il donnait des ordres et ne recevait pas de conseils, aux récalcitrans qu'il irait jusqu'au bout de ses desseins, « dussent les gens crier jusqu'au dernier jour, » qu'en 1778 le mal était plus que réparé. La population du Brandebourg a gagné, pendant le seul règne de Frédéric, 207,000 âmes. Il faut tenir compte de l'accroissement normal qui vient du surcroît des naissances et ne pas oublier qu'un assez grand nombre d'étrangers s'établirent dans la Marche sans être des colons proprement dits; mais une appréciation modérée porte le nombre de ces derniers au moins à 100,000!

Pour se rendre un compte exact de la prodigieuse activité du roi de Prusse, il faudrait faire, par le menu, l'histoire de la colonisation dans chaque province; mais on risquerait de se perdre dans la quantité infinie des détails. On ne peut pourtant parler si brièvement de la Silésie, car ici Frédéric n'a pas voulu seulement augmenter le nombre des habitans et accroître la richesse publique au profit de son armée et de son trésor. Il s'agissait de rendre prussienne une province dont l'acquisition fut la plus importante de son règne.

Située sur le revers septentrional des Carpathes, s'étendant entre la Bohême et la Pologne, la Silésie, pays slave, avait été, au moyen âge, rattachée à l'un et à l'autre des deux royaumes slaves, et elle était entrée en 1526 dans les domaines de la maison d'Autriche, quand les Habsbourg devinrent rois de Bohême. Comme les desti-

nées de l'Allemagne auraient été changées, si l'Autriche, au lieu de s'éprendre d'une ambition cosmopolite, de combattre pour des possessions espagnoles, italiennes, néerlandaises, hongroises, d'égarer sa politique et d'épuiser ses forces sur ce trop vaste échiquier, s'était appliquée à fonder solidement sa domination sur la Bohême et sur la Silésie. L'élément germanique y était assez fort déjà pour qu'elle pût consommer dans la haute vallée de l'Elbe et de l'Oder l'œuvre d'assimilation que les margraves de Brandebourg ont menée à si bonne fin sur le cours inférieur de ces deux fleuves, slaves jadis, allemands aujourd'hui. Une fois les Habsbourg fortement établis dans toute la région sud-est de l'Allemagne, aucune puissance n'eût été capable d'arrêter leurs progrès à l'ouest; la Prusse ne les eût pas empêchés, comme elle fit en 1779, d'annexer la Bavière, car la Prusse ne fût pas devenue grande puissance : la Silésie, avant-garde de l'Autriche dans la Basse-Allemagne, attachée au flanc du Brandebourg, poussant sa pointe septentrionale entre Berlin et Posen, rendait impossible tout développement ultérieur de la monarchie prussienne vers l'Orient.

C'est pour toutes ces raisons que, l'année même de son avénement, à la nouvelle que la mort de Charles VI ouvrait la succession d'Autriche, Frédéric, sautant à bas du lit où le retenait la fièvre, rassembla ses troupes et, laissant ses ministres arranger des mensonges diplomatiques, conquit en quelques mois une province de 600 milles carrés, habitée par 1,200,000 habitans : il augmentait ainsi d'un tiers l'étendue de ses états et le nombre de ses sujets. Aussitôt commença dans toute la province un merveilleux travail. Le premier soin de Frédéric fut de se fortifier dans sa conquête; il avait trouvé les forteresses dans un état complet de délabrement : en peu de temps, il les mit en état de défense. La province reçut un gouverneur particulier directement placé sous les ordres du roi. Une sage administration financière éleva les impôts sans provoquer de réclamation, parce que la charge en fut mieux répartie. D'ailleurs l'argent, au lieu d'être chaque année transporté au château impérial de Vienne, restait dans le pays pour être employé à sa défense et à des améliorations de toute espèce : sur 3,300,000 thaler, Frédéric n'en réclama que 17,000 pour lui. L'affranchissement intellectuel de la Silésie commença au lendemain de la conquête. On n'y pouvait guère lire auparavant, tant était longue la liste des livres interdits par la censure de Vienne, qui se montrait plus sévère même que la congrégation romaine de l'*Index :* des ballots de livres envahirent la province, et les Silésiens n'en purent croire leurs yeux en lisant des brochures où étaient critiqués, souvent avec hardiesse, les actes mêmes de leur nouveau souverain. Les haines religieuses

étaient vives entre les deux confessions qui se trouvaient en présence, et les protestans, longtemps opprimés, croyaient le moment venu de la revanche; mais Frédéric ménagea les catholiques. Tout en réduisant le nombre des jours fériés, qui étaient fort nombreux et qui causaient une perte de travail qu'un contemporain évalue à 5,100,000 journées pour dix fêtes et deux pèlerinages, il traita le clergé catholique avec beaucoup d'égards, laissant même, par un privilége inouï dans ses états, le droit de battre monnaie au prince-évêque de Breslau. Il ne toléra aucune atteinte à la liberté de conscience. Un jour, c'était au lendemain de la bataille de Striegau, — comme il se trouvait à Landshut, — 2,000 paysans vinrent le trouver, et, l'entourant, lui demandèrent de leur accorder seulement « la très gracieuse permission de mettre à mort tous les catholiques des environs. » Le roi philosophe eut alors une inspiration subite. « Aimez vos ennemis, s'écria-t-il, bénissez ceux qui vous maudissent, rendez le bien pour le mal, priez pour ceux qui vous insultent et vous persécutent, si vous voulez être les véritables fils de mon Père qui est au ciel. » Les paysans, qui ne s'attendaient pas à cette réédition du sermon sur la montagne, se retirèrent plus calmes et très édifiés.

Cependant l'immigration avait commencé. D'abord était arrivée l'armée des fonctionnaires prussiens : les commis d'octroi, pour la plupart anciens sous-officiers invalides, que l'on voyait assis et fumant à la porte des villes, assidus au poste de l'aube à la nuit, malgré la médiocrité de leur salaire, — les percepteurs, gardiens fidèles du coffre de bois où ils enfermaient leurs recettes, et qui était le seul ornement de leur modeste bureau. Raides, ponctuels, incorruptibles, ils donnèrent aux Silésiens une haute idée de l'état qui avait de si zélés serviteurs. En même temps qu'eux étaient arrivés les soldats prussiens. L'Autriche n'entretenait que 2,000 hommes dans la province : Frédéric en mit 40,000. Équipés, exercés comme s'ils étaient toujours à la veille d'entrer en campagne, disciplinés à la prussienne, ils firent faire aux habitans, accoutumés à voir les troupes autrichiennes s'endormir dans la vie de garnison, des comparaisons qui n'étaient pas à l'avantage des dernières. La Prusse avait à peine pris possession de sa conquête, et déjà ses nouveaux sujets sentaient que c'était pour l'éternité.

A leur tour arrivèrent les colons Frédéric avait refusé de s'occuper de colonisation la première année. « D'abord les forteresses! avait-il dit; il ne faut pas brûler la chandelle par les deux bouts! » Le roi de Prusse avait alors d'excellentes raisons pour ne pas faire double dépense : il lui restait, après la conquête de la Silésie, 150,000 thaler pour tout avoir; mais, dès qu'il put disposer de quelques ressources, il les mit au service de son idée favorite.

L'état de la province était lamentable. Telle avait été l'incurie de l'administration autrichienne qu'on trouvait en cent endroits la trace de ruines accumulées, un siècle auparavant, par la guerre de trente ans : dans les campagnes, des fermes abandonnées, dans les villes des quartiers ruinés, portant sur les murs noircis des maisons la marque de l'incendie. L'année même de la paix de Dresde, deux édits royaux appelèrent des colons, et bientôt les villages de la montagne se peuplèrent de fileurs qui blanchirent leurs toiles à l'eau des rivières, et les jours de marché remplirent les places de petites villes comme Hirschberg, Landshut, Waldenburg, dont la prospérité s'accrut tous les jours. En 1759 et en 1762, de nouveaux édits spécialement appliqués à la Silésie provoquèrent une immigration en masse.

Ici comme en Brandebourg, le travail fut interrompu par la guerre de sept ans, si glorieusement soutenue par Frédéric, précisément pour la défense de cette province que la reine de Hongrie ne pouvait se consoler d'avoir perdue. On sait que Marie-Thérèse aimait la Silésie au point qu'elle ne pouvait retenir ses larmes à la vue d'un Silésien ! Frédéric aimait aussi cette province, non point de cette sentimentale affection, mais de l'ardent amour d'un avare qui a conquis un trésor sans prix et qui a tremblé un moment qu'on ne l'arrachât de ses mains. Dès qu'il fut hors d'inquiétude, il se remit à l'ouvrage. Prix de la victoire, la Silésie avait été le théâtre principal de la guerre; c'est-à-dire qu'elle en était sortie méconnaissable. Pour de si grands maux, Frédéric voulut de grands remèdes. Il alla visiter, comme il disait, « l'enfant qui lui était né dans la douleur. » Rien ne put échapper à cet œil largement ouvert, à la fois énergique et lucide, qui voulait tout voir, et, par un don de nature, voyait toutes choses. Le roi devinait pour ainsi dire la qualité des terrains, comme eût fait l'agriculteur le plus exercé. Sa correspondance avec le gouverneur de la Silésie semble celle d'un grand propriétaire avec son régisseur. « Voyez un peu, écrit-il un jour, s'il n'y a pas lieu d'entreprendre des travaux considérables et qui promettent un bon revenu, comme desséchemens de marais... Je crois être sûr qu'il y a quelque chose à faire, par exemple à Oppeln et dans les environs. — Il n'y a rien à faire, répond le gouverneur: le sol est tourbeux; on n'y trouverait pas de quoi nourrir un colon. — Pensez-y tout de même, réplique le roi, et tenez en réserve l'argent nécessaire. » L'année suivante, nouvelle objurgation au gouverneur, nouvelles doléances de celui-ci sur la mauvaise nature du sol. « Donnez-vous donc la peine, écrit le roi, d'examiner le terrain soigneusement, au lieu de parler ainsi à la légère, et faites-vous aider par des gens qui s'y connaissent. » Or il se trouva que Frédéric avait raison, car l'agriculture finit par faire d'immenses con-

quêtes sur le sol en friche de la Silésie. Non content d'appeler des colons sur les terres de la couronne, Frédéric résolut de persuader aux grands seigneurs de fonder des villages sur les vastes territoires mal exploités qu'ils possédaient. Afin de triompher de toutes les résistances, il fit lui-même la propagande de ses idées. Il y mettait beaucoup de chaleur et il aimait à s'imaginer qu'il convainquait tout le monde : le moindre signe d'adhésion lui suffisait pour qu'il crût ou feignît de croire qu'on était de son avis. Un jour, étant à Cosel, il entreprit le comte Posadowski sur la nécessité de faire défricher les forêts silésiennes par des colons. Le comte, adversaire déclaré du projet, gardait un silence prudent, interrompu de loin en loin par quelque « oui » timide, arraché par la politesse et par la déférence. Frédéric n'en demanda point davantage; quelques jours après, occupé à convaincre un autre interlocuteur, il lui dit qu'il avait eu avec Posadowski une intéressante conversation où il avait gagné l'approbation sans réserves du comte. Celui-ci, à qui l'on rapporta le propos, en fut très effrayé, prévoyant que le compliment royal aurait quelque suite fâcheuse; en effet, il n'attendit pas longtemps avant de recevoir l'invitation officielle de « présenter un rapport sur ses projets ultérieurs de colonisation. »

Quiconque voulait faire sa cour au roi bâtissait un village sur ses terres. « Je ne puis plus servir comme soldat, écrit un vieux gentilhomme qui quittait le service; mais je veux, comme vassal, lui prouver mon zèle, car sa volonté sera pour moi jusqu'à la tombe le plus sacré des ordres, » et il fonde une colonie. Appeler des colons, c'était, pour le fermier des domaines, le moyen de se ménager la prolongation d'un bail avantageux, pour le condamné, qui avait quelque forte amende à payer, celui de se libérer honorablement. Un ambitieux souhaitait-il d'ajouter à son nom quelque titre envié, de s'appeler par exemple « monsieur le conseiller secret » : — « Créez un village, » disait Frédéric. A la fin, quand les esprits eurent été bien préparés, il publia un édit resté célèbre en Silésie sous le titre de « très haute déclaration, en vertu de laquelle de nouveaux villages doivent être bâtis aux endroits convenables, avec une large assistance en argent comptant, que sa majesté a très gracieusement résolu d'accorder aux propriétaires de domaines. » — « C'est notre très gracieuse volonté que chacun de nos fidèles vassaux doit bâtir un ou plusieurs villages sur ses terres, s'il se trouve en situation de le faire; » ainsi commence l'édit, et, pour juger par lui-même si ses fidèles vassaux étaient « en situation » de lui obéir, le roi demandait des renseignemens sur « la grandeur et la situation des forêts qui ne pouvaient être mises en culture que par des colons, sur les clairières qui s'y trouvaient, sur les marais qu'il était possible de dessécher à

l'aide de rigoles, sur les étangs, sur les champs situés trop loin des fermes pour pouvoir être commodément labourés. » Il indiquait l'étendue minimum que devrait avoir le territoire de tout village, pour l'établissement duquel il serait sollicité un subside, le plan des maisons et les matériaux qu'il y fallait employer. Il déterminait la part contributive de l'état dans les frais d'établissement, ordonnait que tous les colons fussent des personnes libres, que « l'on pensât à l'enseignement scolaire, qui est si nécessaire, » et que l'on réservât une maison pour un « bon maître d'école; » enfin qu'on se mît à l'œuvre sans retard, afin que l'année suivante « un nombre appréciable de villages nouveaux » fussent déjà debout. L'effet de cet édit fut extraordinaire. Les opposans, traqués par le gouvernement de la province, se soumirent. Le roi n'épargna ni son argent ni ses faveurs. Plusieurs fois par an, on lui envoyait le compte des créations nouvelles; il approuvait, félicitait, mais toujours il stimulait à faire davantage. A la fin de son règne, il put constater qu'il avait enrichi de plus de soixante mille sujets sa province de Silésie.

Non moindre fut sa sollicitude pour la Prusse occidentale. On sait que ce pays fut, avec l'évêché d'Ermeland et le district de la Netze, la part de Frédéric dans le premier partage de la Pologne. Prêt depuis longtemps à profiter de ce démembrement prémédité, il avait envahi sans bruit ces territoires, et le rapt s'était accompli sans qu'une goutte de sang fût versée. Trente ans avaient passé sur la tête de Frédéric depuis qu'il avait pris possession de la Silésie; pourtant c'est la même ardeur, la même intrépidité au travail. Il visite, comme il dit cyniquement, « son petit morceau d'anarchie. » Il n'est que trop vrai que l'état en était navrant. « Le pays est désert et vide, dit le rapport officiel sur le district de la Netze; le bétail est mauvais et dégénéré, les instrumens de labour sont grossiers, on ne connaît même pas la charrue de fer; les champs sont épuisés, couverts d'ivraie et de pierres, les prairies tournent au marécage, les bois sont dévastés par les tailles. Les forteresses, la plupart des villages et des villes sont en ruines. Les habitations ne semblent pas faites pour recevoir des hommes : ce sont de misérables huttes de boue et de paille, construites avec le goût le plus primitif et les plus simples moyens. La guerre sans fin, les incendies, les pestes, la détestable administration, ont dévasté ce pays et l'ont démoralisé. La classe des paysans est perdue; il n'y a point de bourgeoisie! Les marécages et les bois sauvages prennent la place où jadis (au temps de l'ordre teutonique), si l'on en juge d'après les cimetières allemands, vivait une population nombreuse. » Les sombres couleurs de ce tableau ne sont pas chargées; il est certain qu'un quart au moins du territoire avait été laissé sans culture et que les villes

étaient peuplées comme des villages : Bromberg, qui a aujourd'hui près de 30,000 habitans, en comptait alors 800 à peine!

Pour relever ce pays misérable, Frédéric employa tous les moyens à la fois, matériels et moraux : abolition du servage, proclamation de l'égalité devant la loi, de la liberté de conscience, fondation d'écoles, en même temps secours pécuniaires aux villes, prêts sans intérêts aux nobles campagnards indigens, introduction de races de chevaux venus de Dessau et de boucs importés d'Espagne, distribution gratuite de semences. Le pays fut divisé en petits districts, dont chacun avait son préfet, son tribunal, sa poste, son service de santé; pas une ville où quelque quartier ne s'élevât du milieu des ruines; partout on labourait, on piochait, on bâtissait. Au bout d'un an, Frédéric écrit à Voltaire : « J'ai aboli l'esclavage, j'ai réformé des lois barbares et j'en ai introduit de raisonnables; j'ai ouvert un canal qui met en communication la Vistule, la Netze, la Warta, l'Oder, l'Elbe; j'ai reconstruit des villes qui étaient ruinées depuis la peste de 1704, desséché vingt milles carrés de marécages, introduit dans ce pays la police, dont le nom n'y était pas même connu. » Le canal dont il est ici question fut construit avec une rapidité prodigieuse; en seize mois il fut achevé, grâce au travail de nuit et de jour de six mille ouvriers et à une dépense de 740,000 thaler. Dans l'été de 1773, Frédéric eut la joie de voir des bateaux chargés sur l'Oder descendre la Vistule. En même temps, il faisait d'énormes dépenses pour protéger le pays contre le fléau périodique des inondations. Et déjà les colons arrivaient de toutes parts. La chambre de la province avait reçu les instructions les plus précises. « *Quod bene notandum*, lit-on en marge d'un ordre de cabinet, tout ceci doit être observé à la lettre, ou bien gare à la chambre! Il faut que mes ordres soient exécutés ponctuellement et tout de suite! » On obéit. Il serait fastidieux de relever ville par ville le résultat de ces efforts. Pour ne parler que de Culm, la malheureuse ville, quand elle devint prussienne, avait conservé ses vieilles murailles et ses vieilles églises; mais d'un grand nombre de maisons il ne restait que les caves, béantes sur la rue, et habitées par des misérables. Des quarante maisons de la place du marché, vingt-huit n'avaient plus ni fenêtres ni toits. Frédéric donna l'argent à poignées : 2,635 thaler pour le pavage, 36,884 pour quinze établissemens industriels, 5,106 pour réparation de maisons, 3,839 pour les bâtimens publics, 80,343 pour construction de maisons bourgeoises, 11,749 pour une église et pour une école; 73,223 pour l'établissement de colons, cordonniers, tailleurs, jardiniers, maçons, charpentiers, drapiers, marchands, etc. Quand tout ce monde fut en place et tous ces bâtimens debout, Frédéric put se vanter d'avoir bâti une nouvelle ville. Quand le même travail eut

été fait dans tout le pays, il put se vanter d'avoir créé une province nouvelle.

III.

Somme toute, c'est 300,000 sujets que Frédéric II a introduits, pendant un règne de quarante-six ans, sur les terres de la monarchie prussienne. Il les a répartis entre les anciennes villes, neuf cents villages nouveaux et plusieurs milliers d'établissemens, tout exprès créés pour les colons. Qu'on se rappelle maintenant l'œuvre de ses devanciers et qu'on l'ajoute à la sienne, on arrive à cette conclusion qu'en 1786 presque le tiers de la population prussienne était composé de colons ou de fils de colons établis en Prusse depuis le grand-électeur. Pareil fait ne se retrouverait dans l'histoire d'aucun autre état moderne.

On sait déjà d'où sont venus, sous les prédécesseurs de Frédéric, ces voyageurs en quête d'une patrie nouvelle. Pendant le règne de Frédéric, c'est l'Allemagne qui a fourni le plus fort contingent, et, en Allemagne, la Saxe, le Wurtemberg, le Palatinat, l'Autriche. Hors de l'Allemagne, la Pologne a été le pays le plus exploité par les recruteurs prussiens; mais il n'est guère de nation au monde qui n'ait eu ses représentans parmi les colons de Frédéric. Des Français, en très petit nombre, il est vrai, vinrent s'établir en Silésie. Dans presque toutes les villes, des Italiens tenaient commerce de « galanterie » et de « délicatesses, » deux mots que les Allemands nous ont empruntés : galanterie désigne à peu près toutes les sortes d'ornemens, depuis la bijouterie jusqu'à la passementerie, et délicatesse toute sorte de comestibles, parmi lesquels la charcuterie. Frédéric voulut aussi attirer des Grecs, afin de nouer par leur entremise des relations commerciales avec le Midi et avec l'Orient. Il chargea un agent à Venise de vanter aux Grecs qui habitaient cette ville les douceurs de l'existence qui leur était réservée en Prusse. L'agent se mit en relations avec Theocletus de Polydes, prélat qui se donne le titre solennel de *Orientalis ecclesiæ Græcæ humilis prælatus, abbas infulatus et chorepiscopus Poliamiæ ea Bardorum in Macedonia,...* etc. » Le résultat fut médiocre d'ailleurs, et il ne vint en Silésie que quelques Constantins et quelques Démétrius. Les hôtes les plus extraordinaires de la monarchie prussienne furent assurément les tsiganes. Frédéric voulut attacher au sol de ses états jusqu'à ces étranges émigrés de l'Orient, qui, continuant la vie nomade des anciens jours, erraient par troupes nombreuses dans la Prusse orientale et en Lithuanie, détestés, mais redoutés par les habitans. Frédéric Ier avait lancé contre eux des édits terribles, ordonnant qu'on plantât à la frontière des potences

avec cette inscription : *châtiment de la canaille tsigane, hommes et femmes*, qu'à leur approche les milices fussent convoquées par la cloche d'alarme ; mais les tsiganes revenaient toujours, enhardis par la peur que faisait aux autorités prussiennes leur réputation de sorciers. Frédéric II, qui avait d'abord renouvelé contre eux les menaces de son père, finit par se demander s'il n'y avait rien à faire de ces vagabonds. Il s'en servit d'abord à l'armée comme espions ; il les fit ramasseurs de chiffons pour ses fabriques de papier, et il finit par en établir dans différens endroits quelques colonies dont on reconnaît aujourd'hui encore les descendans à leurs traits, à leurs mœurs de saltimbanques et de musiciens ambulans, à l'habitude de voler, qui a persisté surtout chez les femmes, victimes d'un atavisme séculaire.

C'est donc une mosaïque, patiemment et savamment composée, que la population prussienne au temps de Frédéric ; les pièces en sont encore distinctes, bien que le temps en ait terni et quelque peu confondu les couleurs. Pour ne parler que des principaux groupes d'immigrans, on reconnaît encore dans la Prusse orientale, à de certaines particularités du langage et du vêtement, au souvenir qu'ils ont gardé de leurs ancêtres, aux chansons et aux contes du foyer, les descendans des Salzbourgeois. Dans la Prusse occidentale, on retrouve d'un coup d'œil les Souabes qu'y a fait venir Frédéric II ; leurs cheveux noirs et leurs yeux de couleur foncée, leur taille svelte font contraste avec les têtes blondes, les yeux bleus, l'épaisseur des gens du nord. Ils ont plus que ceux-ci l'esprit d'initiative et l'entrain au travail. Ces Souabes sont arrivés presque tous pauvres dans leur nouvelle patrie, attirés par les édits de Frédéric, que des agens leur avaient lus sous le tilleul du village ou dans les cabarets. Bien rares furent ceux qui partirent alors, conduisant des chariots où ils avaient entassé tout ce qui se pouvait emporter, depuis les ustensiles de ménage jusqu'aux paquets de nippes inutiles ; bien rares même ceux qui poussaient devant eux quelque maigre troupeau de porcs ou d'oies : la plupart portaient leur fortune au bout de leur bâton. Presque tous étaient des manouvriers ; mais quand, arrivés en Prusse, on leur donna des terres, ils ne firent point de difficultés pour se transformer en laboureurs. Tel venu pour être maçon alla, ceint du tablier de sa corporation, ensemencer sa terre. On vit derrière la charrue de jeunes femmes qui prenaient vaillamment la place de leurs maris morts en route. Apres à la besogne, économes jusqu'à l'avarice, ils ont quintuplé la valeur du sol. Leurs descendans ont gardé quelque chose de leur humeur ; ils sont plaisans avec quelque dureté, aiment à railler le voisin au risque de l'irriter, et, comme jadis dans l'Allemagne du Sud, ils échangent de village à village de grosses plaisanteries mé-

chantes. On dit que les femmes d'origine souabe ne résistent guère aux tentations illégitimes, et que c'est encore là un souvenir de la première patrie. Les superstitions de ces fils de colons sont celles de la Souabe, d'où leurs pères ont rapporté leurs livres magiques ou prophétiques, parmi lesquels l'*Albert le Grand, ou les secrets sympathiques et naturels de l'Égypte, dûment conservés et approuvés, pour bêtes et gens.* Le patois souabe est demeuré la langue de leur foyer, celle des chansons licencieuses qu'ils chantent à de certaines fêtes, sur la pelouse des danses, ou devant la maison de la bien-aimée. Le maître d'école s'irrite contre « cette affreuse langue, » contre ce *Schwoabsch*, comme il le dit en parodiant la lourde prononciation des Wurtembergeois; mais ceux-ci persistent dans leurs habitudes, et, s'ils ont quelque secret à se dire devant des étrangers, ils parlent hardiment tout haut dans leur vieil idiome : le maître d'école lui-même n'y comprend rien.

A quelques minutes de Berlin se trouve un village qui offre à la curiosité de l'historien les plus intéressantes observations. Ce village, qu'on appelle Rixdorf, n'a pas moins de 7,000 habitans; une partie est habitée par des Allemands, l'autre par des Bohémiens. Ceux-ci sont divisés en plusieurs communautés religieuses, celles des calvinistes, des luthériens et des frères bohèmes. Reste des hussites, persécutés partout, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés sur la terre hospitalière du Brandebourg, les derniers ont conservé le souvenir de l'ancienne patrie aussi présent que s'ils y étaient arrivés hier. Ils vivent entre eux, formant une sorte de petite république dont les lois morales sont sévères, car toutes sortes de plaisirs, la danse et même le jeu de cartes, y sont interdits; contre les délinquans il y a une série de peines, la remontrance du pasteur, la citation devant « les anciens, » la sommation de s'amender, l'exclusion temporaire de la table sainte, enfin l'exclusion de la communauté même. Les frères bohèmes parlent l'allemand, et leurs pasteurs par ordre des rois prêchent en cette langue; mais ils n'ont point oublié le bohémien, qu'ils parlent à la maison et qui a place dans l'enseignement de l'école. C'est dans le texte bohémien qu'ils lisent la Bible; les psaumes sont écrits et chantés dans les deux langues, et, la nuit de Noël, après la prière, qui est faite en allemand, on entend tout à coup retentir le *Cas rodosti*, hymne bohémien à trois strophes, dont la vieille mélodie, originale et saisissante, remplit d'émotion l'âme des assistans. Longtemps les frères bohèmes n'ont pu s'entendre avec la communauté des calvinistes, ni avec celle des luthériens qui, elles-mêmes, ne s'accordaient pas entre elles. Ces trois membres exilés d'une même famille étaient fort animés les uns contre les autres, se querellant, s'injuriant, se comparant à diverses bêtes de l'Apocalypse. Il a bien fallu pourtant

qu'ils se tolérassent à la fin : les calvinistes et les luthériens ont encore leur église à part; mais ils entretiennent une école commune. Moins austères et moins fanatiques que les frères bohèmes, ils ont moins fidèlement gardé l'empreinte de leur origine. Pourtant ils n'ont pas oublié leur langue. Dans les rues de Rixdorf, on entend les Bohémiens se séparer après une conversation sur les mots : *Z panem bohem*, c'est-à-dire « avec Dieu Notre Seigneur, » qui remplacent l'*adié* des Allemands, et le soir, suivant qu'on se promène dans telle rue ou dans telle autre, on est salué par le *gute nacht* des Allemands ou par le *dobre noc* des Bohémiens.

La langue française n'a pas eu la même fortune que le patois souabe ou la langue bohémienne : elle a disparu de partout. S'il y a encore quelques églises où, comme à Berlin, le prêche se fait en français, il y a plus d'Allemands que de fils de réfugiés qui viennent écouter : c'est une manière d'exercice à l'usage des Berlinois. En quelques endroits, par exemple à Ziethen, dans l'Uckermark, où une colonie française, éloignée des villes, a mieux gardé ses souvenirs, il reste au milieu de l'allemand du pays bon nombre de mots français, mais défigurés. Les enfans disent aux parens mon *pir*, ma *mir;* un lit s'appelle une *kutsche :* c'est le mot couche prononcé à l'allemande; groseille est devenu *gruselchen*. Les noms de famille ont subi de pareilles altérations : Urbain s'est changé en *Irrbenk*, Dupont en *Dippo*, Vilain en *Villing*. Les noms de baptême demeurés français, Jean, Jacques, Rachel, sont rendus méconnaissables par la façon dont on les dit. Il est pourtant encore des morceaux de langue française que récitent les enfans dans les familles des réfugiés. Ce sont quelquefois les commandemens de Dieu, écrits en style du XVI[e] siècle, et l'on est un peu surpris d'entendre de petites filles réciter ainsi l'un des versets : « tu ne paillarderas pas. » Tous enfin savent répéter, sans la comprendre, la confession de foi calviniste : le dernier souvenir de la patrie vit dans ces quelques lignes pour lesquelles les arrière-grands-pères des Urbain et Dupont ont souffert les dangers et la douleur de l'exil!

Il y a d'autres signes auxquels on peut reconnaître les colons d'origine française. Leur physionomie est demeurée telle, qu'un Français, transporté d'un village de France dans ce village de Ziethen, éprouverait une singulière impression à voir aller et venir des paysans presque tout semblables aux nôtres, auxquels il serait tenté d'adresser la parole, mais qui ne la comprendraient pas et qui n'ont rien de commun avec lui! J'ai eu, dans un récent voyage en Allemagne, la preuve frappante de cette persistance de la physionomie française. Un soir, à l'orchestre d'un théâtre, comme je regardais pendant un entr'acte la salle, qui était très pleine, mon voisin me dit : — Vous avez un compatriote ici; cherchez bien et vous le trou-

verez. — Mon regard s'arrêta bientôt sur quelqu'un que je désignai, sans hésiter, à mon interlocuteur. Je ne m'étais point trompé : la personne que j'avais si vite découverte était un membre du parlement d'Allemagne, portant un nom tout français, et descendant d'un réfugié. En le regardant bien, j'aperçus pourtant quelque chose d'étranger sur sa figure : c'était la tête d'un Français, mais d'un Français triste. M. Beheim-Schwarzbach marque fort bien par quelques mots en quoi les fils des réfugiés diffèrent de leurs compatriotes, mais aussi en quoi ils leur ressemblent : « Ils sont, dit-il, presque tous châtains ; leurs yeux, de couleur foncée, sont brillans et curieux ; la stature est moyenne, élancée ; les doigts des femmes, gracieux, longs, effilés, se distinguent des gros doigts lourds des Allemandes ; mais sur les visages repose le calme, le flegme de la bonhomie allemande, qui transforme ces physionomies françaises. »

Plus le temps marche, plus les différences s'effacent : le mélange des familles de provenances diverses, autrefois rare, devient de plus en plus fréquent ; la rapidité et la commodité croissantes des communications font que tous les petits groupes d'étrangers, autrefois compactes, se dissolvent et s'éparpillent. Il y a longtemps que les priviléges juridiques, civils et autres, accordés aux colons, ont été supprimés, et que les fils des réfugiés sont rentrés dans le droit commun. Les seuls mennonites avaient su faire respecter jusqu'à nos jours l'exemption du service militaire qui leur fut octroyée par le grand-électeur et confirmée par le grand Frédéric. Après que la Prusse fut devenue un état constitutionnel et que la volonté du roi cessa d'être la loi unique, les ministres placèrent encore les priviléges des mennonites au-dessus de la constitution ; mais en 1867 le parlement de l'Allemagne du nord, malgré les protestations qui se firent entendre en faveur des disciples de Menno, vota l'article 57 : « Tout Allemand doit le service militaire, et ne peut se faire remplacer dans l'accomplissement de ce devoir. » Depuis ce temps, ces ennemis de la guerre émigrent en masse. Venus de Bohême en Prusse, ils vont de Prusse en Amérique ; mais qu'importe, dit M. Beheim-Schwarzbach ! « Ils ont donné depuis longtemps tout ce qu'ils pouvaient donner ! L'état les a récompensés assez généreusement, et l'état est un organisme vivant, soumis aux lois de la croissance, qui ne peut se laisser comprimer par des liens qu'on a jetés sur lui il y a plusieurs siècles. »

Ces étrangers venus de tous les points de l'Allemagne et de l'Europe se sont donc fondus dans la population : il n'y a plus que des Prussiens en Prusse. Tous ont aux heures de danger témoigné leur amour à la patrie adoptive : en 1814, les mennonites, ne pouvant combattre, avaient donné leur or. Il ne faut point s'aviser de parler

aux fils des réfugiés français d'une communauté d'origine : les plus bienveillans se hâtent de déclarer qu'ils sont de « vrais et sincères Allemands; » il en est qui choquent les Allemands eux-mêmes par l'intempérance de leur germanisme, comme a fait ce cuistre qui, au moment où allait s'ouvrir la guerre de 1870, a du haut d'une chaire de l'université de Berlin demandé pardon à Dieu et aux hommes de porter un nom français. S'il m'est permis d'invoquer encore une fois des souvenirs personnels, je dirai que, si j'ai reçu un très gracieux accueil dans la petite colonie française de Hanau, dont les dames avaient prodigué les plus charitables soins à nos prisonniers malades, c'est avec un Français berlinois que j'ai échangé les seuls mauvais propos que j'aie essuyés et rendus en Allemagne depuis la guerre.

En disparaissant dans la population prussienne, ces étrangers y ont versé leurs génies divers, et ils ont fait qu'elle ne ressemble à aucune autre. Une race nouvelle s'est formée du mélange de ces races. Qu'on veuille bien se souvenir que cette population elle-même, prise dans son ensemble, n'est point indigène (1). Les provinces sur lesquelles a régné Frédéric, Brandebourg, Poméranie, Prusse orientale et occidentale, Lusace, Silésie, n'étaient habitées, au VI[e] siècle, que par des Slaves. Pendant le moyen âge, des immigrans venant de tous les cantons d'Allemagne et de Hollande, se sont dirigés vers ces pays : moines apportant la parole chrétienne, marchands en quête de débouchés nouveaux, paysans séduits par l'appât d'une propriété libre, chevaliers cherchant aventures et fiefs au détriment du païen, margraves qui veulent s'agrandir, toute cette foule mêlée de prêcheurs, de vendeurs, de laboureurs, de combattans, pénètre dans les petits états slaves, et, se glissant ici parmi les anciens habitans, là se substituant à eux, elle a préparé l'extension de l'Allemagne bien au-delà des frontières que lui donnait Tacite. A la fin du moyen âge, il y avait une sorte de nationalité brandebourgeoise, parlant un dialecte spécial, le dialecte de la Marche, dont Luther vante les qualités dans ses *Propos de table;* mais les désordres des XIV[e] et XV[e] siècles, les luttes religieuses du XVI[e] et cette terrible guerre de trente ans ont un instant compromis le travail des siècles : c'est alors que les princes colonisateurs ont fait, pour réparer le mal, les efforts dont on vient de lire l'histoire, que de nouveaux colons, venus, comme les premiers, de tous les cantons de l'Allemagne, et auxquels s'en sont joints d'autres, venus de l'étranger, ont comblé les vides de l'ancienne colonie; qu'en un mot la Prusse, cette œuvre artificielle, savante et forte, commencée par les Ascaniens, a été achevée par les Hohenzollern.

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre 1875.

Faut-il faire remarquer que chaque fois qu'un ban nouveau d'immigrans est arrivé, il a provoqué dans le pays une recrudescence de travail? L'ancien habitant, qu'une catastrophe a plongé dans la ruine, reste comme anéanti sous le coup qui l'a frappé. Il ne dispute pas à la végétation sauvage le champ qu'elle envahit; il ne relève pas les quartiers déserts d'une ville : il reste cent ans, à Magdebourg ou à Breslau, sans balayer les décombres d'un incendie; mais le colon, qui de très loin est venu tout exprès pour labourer un champ ou pour bâtir une maison, arrache l'ivraie et déblaie les ruines : le plus nonchalant des désœuvrés d'Europe, transporté sur un terrain qu'on lui concède en Amérique ou en Algérie, ne sent-il pas en lui un réveil d'énergie? C'est en partie par l'exemple de ces étrangers que la population prussienne fut entretenue dans cette perpétuelle ardeur au travail qui a permis aux sujets de tirer d'un pays pauvre des produits inespérés, aux rois d'entretenir des forces militaires hors de proportion avec le nombre de leurs sujets, et de tenir tête, comme a fait Frédéric, aux premières puissances du monde coalisées contre lui.

M. Beheim-Schwarzbach a donc écrit un chapitre important de l'histoire de Prusse dans son livre *les Colonisations des Hohenzollern*. Nous avons loué déjà le soin et l'impartialité qu'il a mis dans ce travail; il y a pourtant des réserves à faire sur une opinion exprimée par lui dans la préface. Il est vrai que la Prusse a reculé vers l'Orient les frontières d'Allemagne de l'Elbe à la Vistule, et qu'on ne saurait apprécier avec justice sa fortune présente, si l'on ne compare à l'histoire de ses princes celle des princes du centre et de l'ouest de l'Allemagne, gens naïvement égoïstes et superbes, considérant l'état comme un instrument tout exprès inventé pour leur commodité personnelle. Le potentat allemand qui vendait ses sujets au roi George d'Angleterre pour être expédiés comme chair à canon en Amérique, où commençait la guerre d'indépendance, fait un contraste fort instructif avec son contemporain Frédéric II, qui achetait des sujets, pour ainsi dire, en distribuant aux colons de l'argent et des terres. Mais pourquoi donner à entendre que les créateurs de la Prusse aient jamais songé à travailler pour la gloire et le profit de l'Allemagne? Rome, qui fut jadis en Italie, comme la Prusse en Allemagne, une terre d'asile; qui prit ses citoyens d'abord parmi les tribus voisines, puis dans toute l'Italie, comme la Prusse a pris ses sujets d'abord dans les cantons voisins, puis dans toute l'Allemagne, — qui a formé de ces élémens divers une création artificielle, l'état romain, comme la Prusse a formé l'état prussien, — qui, ainsi fortifiée et toujours croissant, s'est retournée contre l'Italie pour la soumettre, comme

la Prusse contre l'Allemagne, Rome s'est-elle jamais vantée d'avoir vécu et travaillé pour l'Italie? Elle a vécu de l'Italie, et non pour l'Italie, comme la Prusse a vécu de l'Allemagne et non pour l'Allemagne.

M. Beheim-Schwarzbach aurait mieux fait de s'étendre, dans cette préface, sur la comparaison qu'il a faite entre la Prusse et « un organisme vivant, » et de retracer avec la froideur d'un savant l'histoire de cet organisme guidé par le besoin de vivre, attirant à lui, pour se les assimiler, tous les élémens nécessaires à son existence, croissant lentement, en un climat et sur un terrain médiocre, subissant des crises affreuses, mais se refaisant toujours, comme l'arbre refait sa branche arrachée par l'ouragan, puis après avoir franchi sa laborieuse adolescence, étonnant le monde par le déploiement subit de forces lentement et patiemment acquises. Bien juste est cette métaphore empruntée au monde physique, pour être appliquée à un état dont aucune loi morale n'a entravé les progrès. » Un moment, l'écrivain avoue que Frédéric, pour attirer des colons en Silésie, « n'a pas rougi d'employer la dissimulation, la ruse, la force ouverte, que souvent peut-être il ne s'est pas assez préoccupé du choix des moyens et n'a point connu de scrupules! » Il eût pu ajouter que les Hohenzollern ont annexé des provinces, comme ils ont annexé des colonies, reculé leurs frontières, comme ils ont accru la population de leurs états, avec ce mépris parfait des organismes faibles, que professent dans la nature les organismes forts. Enfin il avait qualité pour mêler quelques conseils à l'enthousiasme qu'il professe pour l'état des Hohenzollern. A la fin de son livre, il reproche au roi Frédéric-Guillaume II d'avoir pris trop de Pologne d'un coup, au lieu d'imiter la discrétion de Frédéric le Grand, qui, s'étant contenté d'un morceau plus petit, se l'est mieux approprié. Que pense-t-il donc du prodigieux accroissement de la Prusse contemporaine? S'il est conséquent avec lui-même, il doit craindre que le Palatinat et la Souabe ne se plient point aussi aisément au système prussien qu'ont fait les Palatins et les Souabes transportés par petites troupes au-delà de l'Elbe, et dont le patois résiste pourtant encore aux colères du maître d'école prussien. Les forts sont exposés à deux sortes de dangers : trouver plus fort que soi, — la Prusse n'en est pas là, — mais aussi abuser de la force, faire, comme on dit, des excès, d'où vient le malaise, avant-coureur de la maladie, puis la maladie elle-même. Celle-ci arrive quelquefois très tard, mais elle arrive. Tout organisme vivant est, par loi de nature, un organisme mortel.

ERNEST LAVISSE.

LES OBSERVATOIRES DE MONTAGNE

LES NOUVEAUX OBSERVATOIRES MÉTÉOROLOGIQUES DU PUY-DE-DOME ET DU PIC-DU-MIDI DE BIGORRE.

Monter au-dessus des nuages pour contempler à vol d'oiseau l'œuvre de ces dispensateurs de la pluie et du beau temps, voilà le rêve d'avenir des météorologistes. Habitans du lit de l'océan aérien, nous subissons les effets divers de ce qui s'élabore au-dessus de nos têtes, mais nous en sommes réduits à soupçonner ce qui se passe là-haut dans les couches où les météores prennent naissance. Observatoires flottans, les ballons pénètrent bien de temps à autre dans le domaine mystérieux de la foudre et de la grêle. Les faits qui ont été recueillis occasionnellement dans ces excursions par les hommes dévoués qui s'y sont aventurés offrent sans doute un très grand intérêt; mais la durée des voyages aériens est toujours fort limitée, l'observateur, entraîné par la brise, change incessamment de place, et les catastrophes qui se sont multipliées depuis quelque temps prouvent assez ce que nous coûtent de pareilles conquêtes arrachées à l'avare fortune. Évidemment ces sondages accidentels de l'atmosphère ne sauraient donner les résultats qu'on peut attendre d'un observatoire permanent établi au sommet d'une montagne élevée, à quelques milliers de mètres au-dessus du niveau de la mer.

La météorologie, depuis qu'elle est sortie de l'antique ornière des observations locales, isolées et sans lien, tend à devenir une

science pratique, à longues visées. En élargissant son horizon pour embrasser à la fois de vastes étendues de pays, elle a compris qu'elle pouvait désormais aborder la recherche des lois générales qui régissent le cours changeant des phénomènes, et que la connaissance de ces lois conduirait bientôt à prévoir l'avenir. Un vaste réseau d'observateurs couvre aujourd'hui la surface de la France; attentifs à tout ce qui se passe dans le ciel, ils accumulent des notes et des chiffres qui, réunis et groupés méthodiquement, constituent les archives du temps et préparent une mine inépuisable de données pour ceux qui entreprendront de discuter ces matériaux. Les États-Unis à leur tour ont résolûment attaqué le problème en organisant sur une grande échelle les observations simultanées; en 1872, ils consacraient à la météorologie un budget de 300,000 dollars (1,500,000 fr.), dont le chiffre élevé prouve assez l'importance que ce peuple pratique attache à cette branche des sciences physiques. La plupart des nations d'ailleurs entrent avec plus ou moins de succès dans la voie nouvelle, et les stations se multiplient à vue d'œil. Or tous les hommes compétens sont d'accord sur l'utilité des stations de montagne pour l'étude des phénomènes aériens. L'établissement d'observatoires météorologiques sur les hauteurs est considéré comme un *desideratum* pressant et comme une nécessité qui s'impose.

I.

Placées au centre du vieux continent, visitées chaque année par une foule de savans, les Alpes ont été le théâtre des premières tentatives d'observation dans les hautes régions. Aujourd'hui on pourrait citer une dizaine d'établissemens réguliers fonctionnant sur les versans suisses et italiens, à des niveaux qui dépassent 2,000 mètres. On sait que les religieux de l'hospice du Saint-Bernard, dont l'altitude est de 2,500 mètres, font depuis nombre d'années des observations météorologiques suivies sous la direction de M. Plantamour, qui de la comparaison des résultats obtenus au Saint-Bernard et à Genève a pu tirer des données précieuses sur la distribution variable des températures et des pressions dans cette couche d'air de plus de 2,000 mètres d'épaisseur. On peut citer encore les stations alpestres de Val-Dobbia, sur le Mont-Rose, de Julier et du Bernardin, dans les Grisons, du Saint-Gothard, du Simplon, dont les niveaux sont compris entre 2,000 et 2,600 mètres. N'oublions pas la station hibernale de Saint-Théodule, maintenue pendant plusieurs années, au-dessus des glaciers de la Viége, à une altitude de 3,333 mètres, par le zèle éclairé de M. Dollfus-

Ausset. Les Russes ont des postes d'observation à des altitudes considérables dans le Caucase, les Anglais en ont établi dans les monts Himalaya. Les Américains en ont plusieurs à des niveaux fort élevés; il suffit de citer le poste de Pike's Peak, dans le Colorado, qui se trouve à 4,340 mètres au-dessus de la mer, — ceux du Mont-Washington, dans le New-Hampshire, du Mont-Mitchell, dans la Caroline du Nord, de la ville de Santa-Fé, dans le Nouveau-Mexique, situés tous à des altitudes d'environ 2,000 mètres.

La plupart de ces stations sont établies dans des cols de montagnes et abritées au moins d'un côté contre les vents. On a choisi ces emplacemens à cause de la facilité d'accès, souvent aussi pour des raisons d'économie, parce qu'il y existait déjà des maisons de refuge où il était possible de s'installer à peu de frais. Malheureusement on n'a ainsi qu'un horizon très limité et l'on se trouve gêné par les sommets voisins. Or on sait combien des collines de faible hauteur ou même un simple mouvement de terrain dominant un observatoire peuvent modifier les élémens météorologiques. Les cols présentent donc des conditions tout à fait anormales; la température, le mouvement de l'air, la formation et la précipitation des brouillards, y sont influencés par les circonstances locales, par la radiation des murs de rochers voisins, par la déviation des courans qui s'engouffrent dans les défilés. Les observatoires de montagne devraient être placés sur des sommets isolés; encore faut-il que l'abord n'en soit point trop difficile.

Deux points surtout, en France, avaient paru depuis longtemps propres à l'établissement d'observatoires météorologiques de ce genre : ce sont deux sommets isolés qui commandent chacun un vaste horizon, — le Puy-de-Dôme et le Pic-du-Midi de Bigorre. Le Puy-de-Dôme est merveilleusement situé comme échauguette destinée à surveiller le pays. Sur d'autres montagnes plus hautes, on peut avoir d'admirables vues, mais non un tour d'horizon complétement dégagé comme du sommet de ce puy, avec les volcans éteints de l'Auvergne rangés en file sur 8 ou 10 lieues de longueur et dominés de haut par la cime du puy. Du sommet du Puy-de-Dôme, dont l'altitude est de 1,463 mètres, le regard embrasse un splendide panorama : au sud-ouest apparaît le massif du Mont-Dore; vers l'est, mais plus loin, on découvre les montagnes du Forez; à l'ouest, ce sont les vallées de la Creuse et de la Corrèze, au nord la fertile Limagne aux vingt villes.

On sait que la chaîne des puys, qui prend pied sur le plateau granitique de Clermont, se compose d'une série de cônes isolés qui dépassent le plateau de 100 à 300 mètres, et qui sont alignés à peu près du nord au sud. Chacun de ces cônes, excepté le plus élevé,

porte un ancien cratère soit à son sommet, soit sur le flanc; ils sont entièrement formés de scories et accompagnés de longues traînées de roches qui ressemblent à des coulées de lave figées d'hier. Le Puy-de-Dôme, bien que situé dans l'alignement de ces petits volcans, en diffère notablement par sa nature. Cette protubérance de roche trachytique, qui domine de 600 mètres le plateau de granit, apparaît vers le centre de la chaîne des Dômes comme une masse qui aurait été poussée de bas en haut à la manière d'un coin. On n'y trouve pas de cratère; c'est un cône assez régulier, à troncature légèrement convexe. Le sommet représente une plate-forme accidentée de quelques hectares d'étendue; au sud se montre le dos de la crête rocheuse qui règne sur tout le flanc méridional, dit M. Faye, « comme une goutte de cire qui aurait coulé le long d'une bougie; » au nord s'élève un petit mamelon qui semble être de ce côté le prolongement continu du grand dôme. C'est au pied de ce monticule, qui devait l'abriter contre les vents d'ouest, que fut bâtie au XIIe siècle une chapelle dédiée à saint Barnabé, dont quelques vestiges existent encore. Saint Barnabé s'y trouva en mauvaise compagnie. Pendant tout le moyen âge en effet, le Puy-de-Dôme passait pour le rendez-vous général des sorciers de France, qui y tenaient leur sabbat tous les vendredis : c'était le *Brocken* français. La chapelle fut abandonnée et détruite à cause des profanations qui s'y commettaient pendant les assemblées des sorciers. Les ruines de l'édifice ont disparu depuis près d'un siècle sous l'effort des nombreux visiteurs qui se sont donné le plaisir de précipiter les blocs de pierre et de ciment pour les faire rouler avec fracas sur les flancs de la montagne.

Au XVIIe siècle, le Puy-de-Dôme fut en quelque sorte désensorcelé et réhabilité par une de ces hardies tentatives qui ont inauguré la naissance des sciences d'observation. C'est là que Pascal fit entreprendre ce qu'il appelait « la grande expérience de l'équilibre des liqueurs, » c'est-à-dire l'expérience qui démontra définitivement la pesanteur de l'air. « Et parce qu'il n'y a, dit-il, que très peu de lieux en France propres à cet effet, et que la ville de Clermont en Auvergne est une des plus commodes, je priai M. Périer, conseiller en la cour des aides d'Auvergne, mon beau-frère, de prendre la peine de l'y faire. » Le 19 septembre 1648, Périer s'étant procuré deux tubes de verre fermés par un bout seulement, remplis de mercure et renversés sur une cuve contenant le même liquide, porta l'un de ces tubes au sommet du puy tandis que l'autre restait dans le jardin des Minimes à Clermont, entre les mains du père Chatin, qui devait « observer de moment en moment pendant toute la journée s'il arrivait du changement. » Au départ, le niveau de la

colonne mercurielle était dans les tubes à 26 pouces 3 lignes 1/2; au sommet de la montagne, Périer le vit descendre à 23 pouces 2 lignes, tandis qu'il n'avait point changé à la station inférieure. Il y avait donc une différence de plus de 3 pouces entre les hauteurs du baromètre aux deux stations extrêmes, et des différences moindres furent constatées aux stations intermédiaires. On sait que Pascal répéta l'expérience à Paris, au haut et au bas de la tour de Saint-Jacques de la Boucherie, qui porte aujourd'hui sa statue. Il fallut alors se rendre à l'évidence et reconnaître que les effets qu'on avait si longtemps attribués à l'horreur du vide étaient en réalité dus au poids de l'atmosphère. Pascal ne renonça pas pourtant sans effort à l'ancienne théorie. « Je n'estime pas, écrivait-il encore à son beau-frère quelques mois avant la grande expérience, je n'estime pas qu'il nous soit permis de nous départir légèrement des maximes que nous tenons de l'antiquité, si nous n'y sommes obligés par des preuves indubitables et invincibles; mais en ce cas je tiens que ce serait une extrême faiblesse d'en faire le moindre scrupule. »

La pensée d'utiliser la situation exceptionnelle de cette montagne pour des observations météorologiques devait se présenter plus d'une fois à l'esprit des savans : elle semble placée là en vigie, au sein de la région où s'élaborent les nuages; un observateur posté au sommet voit en quelque sorte le mauvais temps germer à l'horizon et arriver sur lui. Voici une expérience souvent racontée par M. Babinet. Un soleil brillant darde ses rayons sur la plaine fertile de la Limagne; pas un nuage dans toute cette vaste étendue, partout le calme de l'air et la transparence la plus parfaite. Tout à coup, du sommet du Puy-de-Dôme on voit s'opérer un mouvement dans cette masse si calme; les arbres, en inclinant leurs têtes vers la montagne, indiquent que c'est vers ce côté que se dirige le courant. La masse d'air devait forcément s'élever le long des flancs herbeux de la montagne, et, en montant, se dilater et se refroidir. En effet, on vit bientôt la tête du courant ascendant se troubler, s'obscurcir et former un nuage nettement défini. Peu à peu le nuage se développa et couvrit le pays jusqu'à mi-hauteur; la teinte du sol arrosé montra qu'il s'en échappait une pluie abondante. Un peu plus tard, quand le vent eut encore élevé le nuage, ce furent des flocons de neige qui en sortirent, donnant aux habitans de la plaine le spectacle d'une neige d'été. Les observateurs stationnés sur le pic étaient environnés de ténèbres; un caprice du vent fit plier le courant d'air à droite, vers la chaîne du Mont-Dore, et tira pour ainsi dire le rideau qui leur avait dérobé le spectacle de la Limagne d'Auvergne avec ses cultures, ses arbres, ses roches volcaniques et

ses rivières qui étincelaient au grand soleil. Il ne restait du météore qu'une plaine de neige qui blanchissait le sommet du puy, et plus bas les hautes herbes mouillées par la pluie. C'est là un exemple entre mille des facilités qu'offre une pareille station pour étudier ce qui se prépare dans le ciel.

Pourtant le projet sérieux de la fondation d'un observatoire au sommet du Puy-de-Dôme ne date que de sept ou huit ans, et il est dû à l'initiative de M. Alluard, professeur de physique à la faculté des sciences de Clermont-Ferrand, dont la persévérance a fini par vaincre tous les obstacles. C'est au commencement de l'année 1869 que M. Alluard fit ses premières démarches auprès du ministre de l'instruction publique à l'effet d'obtenir les fonds nécessaires à la création d'un observatoire météorologique au sommet du puy avec une station correspondante à Clermont, et qui formerait en quelque sorte une annexe de la faculté des sciences, dont il utiliserait les ressources. Ce projet fut bien accueilli par M. Duruy; mais, pendant qu'il réussissait à Paris, à Clermont il rencontrait une résistance sourde; on le traitait de chimère, et les objections se multipliaient.

Quand on parlait de la difficulté d'arriver au sommet du puy, on oubliait que les paysans y avaient porté bien souvent d'énormes fagots de bois pour y allumer des feux de joie, et que, le jour où l'évêque de Clermont était venu prendre possession de son siége épiscopal, ces paysans lui avaient fait à la hâte un chemin très confortable pour le mener à cheval jusqu'au sommet du puy et lui faire contempler de là son magnifique diocèse. On disait encore que les neiges supprimeraient les communications avec la ville pendant l'hiver. A ces craintes, il était facile de répondre que ceux qui traceraient la route sauraient éviter les endroits où les neiges s'accumulent habituellement. — Mais pendant l'été, reprenaient les pessimistes, vous risquerez d'être foudroyés par toutes les nuées orageuses qui passent au Puy-de-Dôme, — et ils montraient des éboulemens qu'ils attribuaient à des coups de foudre. Or il ne paraît pas que les bergers et les moutons qui fréquentent journellement la montagne pendant la belle saison aient jamais été frappés, et les éboulemens sont visiblement dus à l'action des eaux et de la pesanteur.

La disposition des esprits changea un peu après la visite d'un savant astronome que le ministre avait chargé d'étudier sur les lieux le projet de M. Alluard. Au mois de mai 1869, M. Faye, ayant fait l'ascension du Puy-de-Dôme, put se rendre compte de toutes les facilités d'exécution qu'on y rencontrait, et son rapport, de tous points favorable, contribua beaucoup à lever les dernières

difficultés. Il fut reconnu que les matériaux de construction pouvaient être en partie pris sur place : on avait sous la main la domite, roche légère, poreuse, facile à travailler; la crête rocheuse du sud pouvait fournir de la pierre plus dure, et un cratère voisin, *le Nid de la Poule* ou le puy de Parion, de la pouzzolane. L'eau était à mi-côte; il suffisait de porter au sommet la chaux, les pièces de charpente et les tuiles. En 1870, le corps législatif vota une subvention de 50,000 francs, qui fut maintenue par l'assemblée nationale au budget rectificatif de 1871; puis M. Alluard obtint du conseil-général du Puy-de-Dôme un crédit de 25,000 francs, et la ville de Clermont, malgré une situation financière peu brillante, accorda une somme égale. Après trois ans d'efforts, on disposait donc d'une somme de 100,000 francs; de plus le conseil-général du département consentait à prendre l'établissement sous son patronage spécial.

Les premiers travaux de terrassement entrepris au sommet du Puy amenèrent une découverte d'un haut intérêt. En 1873, les ouvriers qui creusaient une tranchée à 20 mètres plus bas que le sommet mirent au jour les fondations d'un temple romain. Et on avait prétendu que la montagne était inhabitable! L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont-Ferrand se chargea de continuer les fouilles. On eut bientôt mis à découvert les fondations de la façade sur une largeur de 70 mètres sans en atteindre les angles. Des fragmens de marbre très variés, — des marbres les plus recherchés de l'Italie, de la Grèce et de l'Afrique, — et de pierres d'ornementation plus dures, telles que le porphyre et la syénite, attestaient que le bâtiment était décoré avec luxe à l'intérieur. Des monnaies d'empereurs romains permettaient d'assigner une date à ces ruines. La partie déblayée présente le caractère des constructions de la belle époque romaine. Les maçonneries se composent d'énormes pierres de taille posées à sec, sans ciment ni mortier, et reliées par des crampons de fer; le remplissage et les parties secondaires sont en petit appareil. Ce sont, de l'avis des archéologues compétens, les ruines du plus important sanctuaire de la Gaule romaine. Grégoire de Tours, qui était né à Clermont, parle d'un temple appelé *Vasso* en langue gauloise, qui fut détruit au IIIe siècle par une incursion de barbares, et dont les ruines attestaient de son temps la magnificence; la description qu'il en donne s'accorde de point en point avec les débris trouvés au sommet du puy. Tout porte à croire que ce temple était dédié à Mercure, la principale divinité des Gallo-Romains, comme l'affirme César dans ses *Commentaires*. On sait que diverses inscriptions, trouvées dans le pays de Juliers et dans les environs de Dusseldorf,

rappellent des vœux faits au Mercure auvergnat, *Mercurio Arverno*. Strabon dit également que Mercure était le dieu principal des Arvernes, et Pline l'Ancien mentionne une statue colossale de Mercure, œuvre du statuaire Zénodore, qui aurait été érigée dans cette province. Peut-être cette statue était-elle placée au sommet même du Puy-de-Dôme. A chaque coup de pioche, on découvre des morceaux de moulures, de corniches, de frises sculptées; on a recueilli des armes de fer, des objets de bronze, des monnaies du haut-empire, des fragmens de vases et de statues. Enfin on a trouvé une petite plaque en forme de cartouche portant une inscription dont voici le sens : *dédié à la divinité d'Auguste et au dieu Mercure Dumias* (*Dômien*) *par Matutinius Victorinus*. La plaque avait été sans doute fixée à un objet votif. D'autres inscriptions plus ou moins lisibles confirment l'hypothèse que le temple du Puy-de-Dôme était un temple de Mercure.

L'établissement de la station de la montagne a été retardé par des difficultés de toute sorte dont la principale a été la nécessité de recourir à une expropriation pour cause d'utilité publique, le sommet du Puy-de-Dôme appartenant à un grand nombre de personnes. En 1872, on s'est occupé d'améliorer l'état des chemins qui conduisent à la base de la montagne; puis, sur le versant sud-ouest, on a refait un ancien chemin romain, auquel on a donné une pente de 15 centimètres et une largeur de 2 à 3 mètres, de sorte que l'ascension du pic est devenue facile à pied et à cheval. C'est par ce chemin qu'une voiture attelée de trois mulets portait, quatre et cinq fois par jour, des matériaux divers de la base au sommet de la montagne. La même année, on édifiait des baraques à la base et au sommet pour loger les ouvriers.

C'est dans le courant de l'année 1873 que furent commencés les travaux de construction. Le plan de l'observatoire comprenait : 1° une tour ronde au point culminant du Puy-de-Dôme; 2° un bâtiment d'habitation placé à 15 mètres au-dessous de la cime; 3° une galerie souterraine qui devait relier ce bâtiment à la tour. La tour a un étage souterrain, entouré d'un corridor destiné à l'assainir, puis un rez-de-chaussée complétement aérien éclairé par quatre fenêtres orientées suivant les quatre points cardinaux. Le diamètre de la salle circulaire du rez-de-chaussée est de 6 mètres; les murs ayant 1 mètre 1/2 d'épaisseur, le diamètre extérieur de la tour est de 9 mètres; elle se termine à une hauteur de 7 mètres au-dessus du sol par une plate-forme sur laquelle seront installés les instrumens météorologiques qui doivent être exposés à l'air libre.

On voit que, pour soutenir le choc des vents, qui ont parfois au sommet du Puy-de-Dôme une violence redoutable, on s'est attaché

à construire non pas un édifice élégant, mais de véritables casemates adossées au roc et capables de défier l'effort des tempêtes. Le bâtiment d'habitation, qui renferme le logement du gardien et quelques salles pour le directeur, est bien abrité au nord et à l'ouest, de manière à pouvoir être habité toute l'année. Pour diminuer l'isolement du gardien, une petite hôtellerie sera annexée à l'habitation; elle servira à loger les savans qui voudront profiter de cette installation pour y faire des recherches personnelles.

Le local de la faculté des sciences ne pouvait recevoir une station météorologique. On a loué pour dix ans, dans le voisinage, une maison avec un jardin et une portion de prairie. L'escalier de la maison est dans une tour carrée, terminée par une terrasse qui se trouve à 20 mètres au-dessus du sol. On y a construit deux salles situées l'une au-dessus de l'autre; la salle supérieure forme le cabinet de travail de l'aide-physicien, qui de là aperçoit la montagne et peut correspondre avec la station du sommet par le télégraphe qu'il a sous sa main. Dans la salle située au-dessous sont placés les appareils enregistreurs. Les autres instrumens sont disposés sous un abri dans la prairie. Des observations trihoraires s'y font régulièrement de six heures du matin à neuf heures du soir, depuis le 1er janvier 1874; on les avait faites l'année précédente dans le jardin de l'académie.

Les constructions de l'observatoire sont aujourd'hui à peu près terminées, et avant l'hiver un gardien a pu s'y installer avec sa famille. Grâce aux précautions prises, il a passé sans souffrance la période de froid, qui a commencé en Auvergne le 21 novembre, et qui n'a pris fin que le 12 décembre. Cette expérience a dissipé toutes les inquiétudes relatives à la possibilité d'habiter pendant toute l'année sur le sommet du Puy-de-Dôme. Depuis le 20 décembre, des observations météorologiques correspondantes sont faites régulièrement de trois heures en trois heures au sommet du puy et à la station de la plaine, qui est munie des mêmes appareils. Les deux stations, dont la différence de niveau est de 1,100 mètres et la distance à vol d'oiseau de 10 kilomètres environ, sont reliées par une ligne télégraphique. L'observatoire du Puy-de-Dôme peut donc être considéré comme définitivement fondé, grâce aux efforts persévérans de M. Alluard, grâce aussi à la libéralité de l'état, de la ville de Clermont et du conseil-général du département.

II.

Le Pic-du-Midi de Bigorre est un cône de gneiss isolé qui repose sur le point le plus avancé du principal contre-fort des Pyrénées

centrales; il s'élance à une hauteur de 640 mètres au-dessus du massif qui lui sert de base, et d'où il se détache au col de Sencours, un peu au-dessus du lac d'Oncet, au milieu d'une région pastorale formée de petits plateaux herbeux que fréquentent de nombreux troupeaux pendant environ quatre mois et demi de l'année. Le sommet, qui se termine par deux mamelons réunis par de très petites plates-formes, est à une altitude de 2,877 mètres au-dessus du niveau de la mer, inférieure seulement de 527 mètres au point culminant de la chaîne. Avant le nivellement entrepris par Reboul et Vidal en 1787, c'est même le Pic-du-Midi qui passait pour le point culminant. Situé vers le milieu de la chaîne des Pyrénées, il commande un des plus beaux panoramas de l'Europe. Sur une moitié de l'horizon, c'est l'immense plaine qui s'étend à perte de vue vers le nord; du côté opposé, on voit se dresser au loin les hautes cimes de la chaîne, depuis le Pic-du-Midi d'Ossau et la Rhune jusqu'à la Maladetta et aux sommets des Pyrénées orientales. Quand l'air est très pur, on distingue même à l'horizon les pinèdes du littoral océanien et l'immense ligne bleue de la mer, éloignée de 160 kilomètres. Le Pic-du-Midi de Bigorre se trouve ainsi exposé directement au choc des grandes vagues atmosphériques qui nous arrivent de l'Océan et balaient la plaine de la Gascogne. Placé d'ailleurs au centre des établissemens thermaux des Pyrénées, à quatre heures de Barèges, à six heures de Bagnères-de-Bigorre, à proximité de la belle route qui relie ces deux stations par le col du Tourmalet, le pic est facilement accessible soit à pied, soit à cheval (1).

De tout temps, la ville de Bagnères a tenu en bon état de viabilité un chemin bien tracé qui permet d'y monter sans danger. De plus elle entretenait au col de Sencours, au pied du cône, un *cortail* ou chalet à l'usage des pasteurs auxquels elle afferme ses pâturages; ce chalet et une cabane placée plus haut encore, qui avait été construite en 1787 par Reboul et Vidal, servirent longtemps d'abri aux touristes surpris par le mauvais temps ou l'orage. Depuis 1854, ces abris primitifs se trouvent remplacés par une hôtellerie confortable, composée de deux vastes et solides corps de logis avec leurs dépendances, qu'une société de Bagnerais a fait bâtir sur un monticule situé immédiatement au-dessus du lac d'Oncet, en contre-bas du pic. Cette hôtellerie, fondée sur l'initiative et sous la direction du docteur Costallat, n'était d'abord destinée qu'à recevoir les nombreux touristes qui chaque année visitent le Pic-du-Midi; on y

(1) Le col du Tourmalet, dont le niveau (2,120 mètres) est inférieur de 250 mètres à celui du col de Sencours (2,370 mètres), se trouve à environ 3 kilomètres de ce dernier; tous les deux font partie du faîte qui sépare les bassins de l'Adour et du gave de Pau.

a trouvé un local qu'on a pu provisoirement utiliser comme observatoire en louant à cet effet une partie des bâtimens.

Les premières cavalcades qui de Bagnères s'acheminent vers le pic partent très souvent en juin, quelquefois en mai ou même en avril; mais le pic a été visité aussi plus d'une fois par des cavalcades parties de Bagnères au cœur de l'hiver. A cette époque de l'année, par les jours clairs et froids, on y monte par les vallons d'Arises et de Sencours, et, quand la neige est dure, par le Tourmalet. En été, on a encore la route qui de Barèges conduit au pic par la vallée du Bastan; mais ce chemin est dangereux pendant l'hiver à cause des avalanches qui alors rendent la vallée inhabitable. On songe maintenant à relier le col du Tourmalet à l'hôtellerie de Sencours par une voie carrossable qui n'aurait guère plus de 3 kilomètres de longueur; ce tronçon de route achèverait de mettre l'établissement en communication facile avec les stations thermales des environs.

Depuis le siècle dernier, le Pic-du-Midi de Bigorre a fixé l'attention des astronomes, des physiciens et des naturalistes. Le premier savant qui ait songé à la création d'un observatoire au sommet du pic semble être l'astronome François de Plantade, à qui l'on doit aussi une des premières descriptions scientifiques de la couronne lumineuse des éclipses. Il fit plusieurs voyages au pic, et il y mourut subitement le 25 août 1741, ses instrumens d'observation à la main, sur un mamelon auquel on a donné son nom. C'est ensuite Darcet qui, après avoir mené à bonne fin diverses recherches dans les Pyrénées, obtient en 1786 de Philippe d'Orléans la promesse d'une somme de 80,000 francs qui doit être affectée à la fondation de l'observatoire du Pic-du-Midi. Les événemens qui survinrent empêchèrent l'accomplissement de ce projet; mais pendant les vingt dernières années du XVIIIe siècle beaucoup d'observations isolées ont été effectuées au sommet du pic à diverses époques. Il faut d'abord citer le nivellement exécuté en 1786 par Vidal et Reboul, « afin de graduer cette montagne pour les observateurs qui voudront s'y établir. » Les deux physiciens de Toulouse laissèrent sur la plateforme du sommet une cabane dont on a retrouvé les fondations sous le gazon quand la société Ramond fit construire au même point un petit abri appelé *Pavillon-Darcet*, qui est comme la pierre d'attente du futur observatoire. Le chevalier d'Angos fit au Pic-du-Midi de longues séries d'observations qui n'ont pas été publiées (1). Viennent ensuite les admirables recherches de Ramond, qui servent

(1) D'après M. Vaussenat, les manuscrits sont éparpillés entre les mains des héritiers et aussi au ministère de l'intérieur.

toujours de base à la mesure des hauteurs par le moyen du baromètre, et les travaux d'une foule de physiciens, de géologues et de botanistes qu'il est inutile d'énumérer. Mentionnons seulement les expériences comparatives faites en 1864 par MM. Charles Martins et Roudier à Bagnères et au Pic-du-Midi sur l'échauffement de l'air et du sol dû aux rayons solaires. Le Pic-du-Midi de Bigorre est enfin une excellente station géodésique. Le colonel Peytier, des géographes militaires, a campé sous la tente, sur la plate-forme du sommet, pendant quinze jours; lorsqu'il revint, lui et ses hommes étaient basanés comme après un voyage en Afrique; ils avaient les lèvres et les oreilles gercées et fendues par l'effet de l'air et du soleil trop vifs. Heureusement ces sortes d'accidens sont faciles à prévenir.

Comme emplacement d'un observatoire météorologique, le Pic-du-Midi a un grand avantage sur le Puy-de-Dôme : c'est que, grâce à une élévation presque double, la cime du premier est la plupart du temps au-dessus des orages. Les nuages orageux ont sur cette montagne un goulet naturel tout près d'un petit plateau, à environ 200 mètres au-dessous du sommet. Le pic se trouve ainsi constamment plongé dans une atmosphère lumineuse et légère et en dehors de toute influence due, soit aux courans des basses vallées, soit au rayonnement des autres sommets de la même chaîne, car il est comme une sentinelle avancée, détachée à 30 kilomètres du massif central, qui se développe devant lui de la Méditerranée à l'Océan. Il faut ajouter que, malgré sa grande élévation, le Pic-du-Midi se dépouille rapidement, aux premières chaleurs, des neiges de l'hiver, ce qui est une excellente condition pour l'établissement d'un poste permanent. La ligne des neiges éternelles, qui dans les Alpes descend jusqu'au niveau de 2,700 mètres, se relève dans les Pyrénées jusqu'à 3,000 mètres : elle passe bien au-dessus du Pic-du-Midi.

La question la plus grave de celles que soulève l'établissement des observatoires de montagne, c'est le problème de l'hivernage sur les hauteurs. A cela près que l'hiver dure ici moins longtemps, une station sur un pic élevé équivaut à un séjour sous le cercle polaire, et pour se faire une idée des difficultés de la vie dans ces conditions, on n'a qu'à lire les relations des Ross, des Parry, des Kennedy, ou celles des nombreux marins qui dans ces dernières années ont encore tenté d'approcher du pôle nord. Puis nous avons les rapports des courageux observateurs que M. Dollfus-Ausset avait installés sur les glaciers de la Viège, dans le Valais. Sans les avalanches, l'hôtellerie du Pic-du-Midi serait habitable toute l'année, malgré son altitude de 2,238 mètres, car elle est exposée au midi,

à l'abri des plus mauvais vents. Beaucoup de stations habitées dans les Alpes ne présentent point les mêmes avantages. Le fort de l'Infernet, à Briançon, suspendu au sommet d'un rocher presque à pic, à une altitude d'environ 2,400 mètres, et celui des Têtes, établi à 400 mètres plus bas sur un roc aigu, forts qui gardent le défilé du Mont-Genèvre, reçoivent tous les vents de l'ouest, du nord et de l'est. Le village chef-lieu de la commune de Saint-Véran, dans les Hautes-Alpes, qui renferme près de 200 âmes, est situé à 2,070 mètres, et il a des maisons régulièrement habitées bien au-dessus de cette altitude. On peut citer beaucoup d'autres villages perchés à des niveaux qui approchent de 2,000 mètres, comme ceux des Aygliers, près Briançon, de la Bérarde en Oisans, etc. Pendant l'hiver, les maisons y sont parfois ensevelies sous la neige, et l'on circule de porte en porte par des galeries de communication. Faute de combustible ligneux, on n'y cuit le pain qu'une fois l'an, et l'on garde les morts de l'hiver pendant plusieurs semaines au grenier, le sol étant trop dur pour les enterrer. Dans ces villages, l'habitation se compose généralement d'un rez-de-chaussée bas et voûté; le compartiment où se parque la famille n'est séparé de l'étable que par une cloison qui s'arrête à hauteur d'homme, afin de laisser arriver la chaleur dégagée par le bétail. Les habitans les plus riches font la cuisine avec une sorte d'anthracite décomposé, quelques-uns ont du bois de bouleau ou de mélèze; la plupart ne brûlent que des fientes de vache séchées au soleil. Dans le Haut-Dauphiné et la Maurienne, il y a des mines de fer exploitées à un niveau qui dépasse 2,000 mètres, et où les ouvriers passent l'hiver dans de mauvaises baraques ; on est obligé d'y travailler l'hiver, car ce n'est que sur la neige que l'on peut en descendre économiquement le minerai, dans des paniers en forme de traîneaux doublés en dessous d'une peau de bouc. La caserne des mines de cobalt et de nickel d'Allemont en Oisans, que M. Vaussenat, un des promoteurs les plus ardens du nouvel observatoire, a établie lui-même en 1853 et dans laquelle il a hiverné deux fois avec une centaine d'ouvriers, se trouve à une altitude de 2,150 mètres, sur une crête battue par tous les vents.

Les inconvéniens de ces habitations sont les mêmes que ceux qu'on aurait à supporter dans un observatoire construit au sommet du Pic-du-Midi. On les atténuerait beaucoup par une bonne installation : des locaux bas, voûtés, à demi enterrés, des murs épais, un toit balayé par les vents pour éviter l'enfouissement sous la neige, et des caves garnies de provisions. Par les temps clairs et froids, les habitans du pic pourraient facilement descendre à l'hôtellerie de Sencours. Enfin un fil électrique pourrait diminuer leur isole-

ment en les mettant en communication régulière avec Bagnères, dont la distance à vol d'oiseau n'est que de 10 kilomètres; en suivant les crêtes, le télégraphe n'aurait pas une longueur de plus de 15 kilomètres. Les villages échelonnés à la base du pic sont habités par des montagnards hardis qui en tout temps répondraient sans hésiter à un appel parti du sommet.

La Société Ramond, fondée il y a dix ans, avait repris cette idée d'un observatoire à ériger au Pic-du-Midi, l'avait faite sienne, et avait entrepris une active propagande en faveur du projet. En 1869, le *Journal officiel* annonçait la création prochaine de cet établissement. Malheureusement c'étaient les fonds qui manquaient. C'est seulement quatre ans plus tard qu'à l'aide des souscriptions et des dons recueillis on put enfin procéder à l'organisation provisoire d'une station météorologique sur le mamelon Plantade, à l'altitude de 2,370 mètres, à proximité de l'hôtellerie. Grâce au dévoûment du général de Nansouty, de MM. Vaussenat et Peslin, l'installation fut achevée le 21 août 1873. De plus un baraquement fut établi pour les ouvriers qui l'année suivante devaient exécuter les terrassemens au sommet du pic.

Une collection d'instrumens avait été mise à la disposition de la Société par M. Charles Sainte-Claire Deville, inspecteur-général des stations météorologiques, dont le zèle infatigable est toujours au service de toute bonne volonté, et qui vient de lire à l'Académie des Sciences un rapport étendu sur l'observatoire naissant. On avait trouvé un observateur consciencieux, M. Baylac, ancien instituteur et ancien militaire, qui fut maintenu pendant soixante-dix jours à la station Plantade, où il faisait les lectures de trois en trois heures, de sept heures du matin à sept heures du soir; en outre, chaque jour la même série de lectures était répétée au sommet du pic à neuf heures du matin. L'absence de fonds ne permit pas d'étendre cette première campagne au-delà du commencement d'octobre. « L'observatoire a été fermé le 9 octobre, à sept heures, les vivres manquant complétement, » dit le procès-verbal.

L'année suivante, on fut déjà en mesure de soutenir un établissement continu. L'observateur, installé dès le 1er juin, resta sur le pic avec le président de la commission, le général de Nansouty, qui avait tenu à payer de sa personne, et avec l'hôtelier Brau, jusqu'au 15 décembre, époque où un accident força les habitans de la station à une retraite précipitée.

Pendant ces six mois et demi, les observations trihoraires ont été faites régulièrement à la station Plantade, et, sauf quelques jours d'interruption, on a répété les lectures au sommet du pic à midi 43 minutes, heure concordant avec l'observation simultanée de

7 heures 35 minutes du matin à Washington, car ces données devaient être envoyées au général Albert Myer, chef du service météorologique des États-Unis. En prévision d'un long séjour, on avait apporté à l'hôtellerie de Sencours un ample approvisionnement de vivres, consistant en vin rouge, pain-biscuit, conserves de légumes et de viandes, extrait Liebig, sucre, café, thé, lait, rhum, bougie, coke, tout cela en quantité plus que suffisante, car on comptait en laisser encore en partant. Une petite pharmacie complétait ces provisions d'hivernage. L'hiver avait été sensiblement plus précoce que l'année précédente; par deux fois dans le courant de novembre on avait dû renoncer à l'observation du sommet, il y avait eu péril très réel. En fait de distractions, la chasse d'une hermine, la visite d'une martre qui, après avoir mangé quantité de noix, de lard et d'autres friandises, ne voulut pas se laisser prendre au piége qui lui fut tendu, les rares apparitions de quelques oiseaux, notamment du pinson des neiges (*fringilla nivalis*), étaient des événemens qui comptaient dans cette existence de stylites. Au commencement de décembre, quatre membres de la commission firent l'ascension du pic pour rendre visite à leur collègue.

C'est un accident survenu à la grille du poêle de fonte vers le 10 novembre qui fut la cause du départ prématuré des observateurs. Ils avaient d'abord essayé de raccommoder la grille, mais sans succès; il avait fallu modifier la forme du foyer en l'élargissant considérablement. De ce jour, la consommation du combustible avait doublé, tant par suite de cette transformation que parce que la couche de neige, en dépassant le sommet de la cheminée, l'avait en quelque sorte prolongée et par suite augmenté chaque jour le tirage à mesure qu'elle s'entassait. Les vents du nord-est et du sud-ouest apportaient de telles quantités de neige au col Sencours, que le 15 novembre il y en avait déjà 4 mètres contre la façade nord de la maison, et qu'on sortait de plain-pied du premier étage. A force de travail, on parvint à la maintenir à ce niveau jusqu'au 2 décembre. Le 3, on dut se décider à creuser dans la neige une galerie de 7 mètres de long, afin d'arriver sans trop de difficulté à la plate-forme de l'observatoire.

Jusqu'au 6 décembre, Brau avait toujours accompagné au sommet du pic M. Baylac, qui allait prendre le relevé de midi. Le 7, ces deux hommes ayant été renversés deux fois par le vent en côtoyant les couloirs d'Ardalos, M. de Nansouty décida que jusqu'à nouvel ordre l'observation du sommet serait supprimée. Le 9 et le 10, la tourmente commençait, préludant par le bouleversement de la neige et lui donnant des formes fantastiques. Des instans de calme plat succédaient à des rafales de neige où un homme n'eût

pu tenir debout. Pendant toute la journée du 11, l'ouragan fut formidable; à onze heures du soir, un bloc de neige glacée enfonça la fenêtre de l'hôtellerie, et cela par un froid de 19 degrés au-dessous de zéro. En un instant, le général et M. Baylac, qui s'étaient couchés tout habillés, étaient sur pied, et sacrifiant, le premier un matelas de sa couchette, l'autre sa paillasse et une couverture, ils parvinrent, après une heure de travail pénible, à masquer l'ouverture par où pénétraient la neige et le vent. Pendant cette opération, le thermomètre intérieur était tombé de 6 degrés au-dessus de zéro à 18 degrés au-dessous. « Privés de notre unique fenêtre, dit M. de Nansouty, nous fûmes obligés d'allumer les bougies toute la journée. Je me voyais, dans un avenir très prochain, sans combustible ni lumière. Cette situation me fit comprendre une fois de plus la nécessité de quitter la station dès que l'état de l'atmosphère le permettrait. »

Le 12, à six heures du matin, la porte de l'hôtellerie fut à son tour enfoncée. On mit trois heures à la rétablir en luttant contre les terribles rafales du sud-ouest qui s'engouffraient dans le rez-de-chaussée. Désormais ce rez-de-chaussée n'était plus habitable. Le 13, l'ouragan parut mollir, et, dans la soirée, il cessa tout à coup, comme il avait commencé le 11, par une secousse sèche qui fit vibrer et changer de place la vaisselle en fer battu sur les étagères. Toute la nuit, le baromètre resta immobile, et le matin il avait quelque tendance à monter, ce qui faisait supposer que le cyclone s'éloignait. M. de Nansouty donna aussitôt l'ordre de se préparer au départ.

La petite troupe quitta la station le 14, vers neuf heures du matin. Dans la nuit, le thermomètre était descendu à — 24°; au moment du départ, il marquait encore 14 degrés au-dessous de glace. La neige tombait verticalement; pas un souffle de vent. Chacun portait une boussole. Brau ouvrait la marche, frayant la route avec sa poitrine, ses mains et ses genoux; la raideur des pentes lui laissait la possibilité de pousser la neige. Baylac, derrière lui, élargissait le passage; puis venait le général, qui avait encore souvent de la neige au-dessus des hanches, et sa chienne Mira fermait la marche. Vers onze heures, voyant qu'on n'avançait qu'avec une lenteur extrême, on résolut de changer de route et de descendre au fond de la vallée d'Arises en laissant à gauche un précipice bien connu du guide. Malgré ses efforts pour ne pas se rapprocher de ce mauvais endroit, poussé insensiblement par la pression des neiges sur sa droite, trompé par un rocher qu'il prit pour un autre, aveuglé par la tourmente, Brau arrive sur le bord de l'escarpement. On se figure la stupeur de ces trois hommes en voyant le vide au bout de

leurs bâtons. Il fallut faire demi-tour et remonter 50 mètres à pic; on mit une heure à sortir de ce mauvais pas. Enfin on arrive, très fatigué déjà, au fond du vallon. Là, le terrain devenait presque horizontal; la neige, beaucoup plus molle et profonde de 2 mètres, ne cédait plus comme sur les pentes; il fallait des efforts inouis pour la déplacer.

Vers trois heures, on était au Pont-de-Bois. Il restait à franchir le goulet d'Arises, passage devenu méconnaissable par l'amoncellement des neiges. En sondant le terrain à chaque pas, on arrive enfin à l'endroit où le chemin en corniche longe le précipice. « Après un temps d'arrêt pour nous bien reconnaître, dit M. de Nansouty, je distingue un petit chêne, un coudrier et un églantier ayant encore ses feuilles, qui se trouvent sur le bord même du sentier, et que je reconnais parfaitement. Je les indique à Brau comme points de direction en lui recommandant de faire tous ses efforts pour les conserver à sa droite. Nous sommes passés à 25 centimètres de l'églantier, et je vous avoue sincèrement que j'ai eu froid dans le dos. »

A quatre heures et demie, on se trouvait devant une cabane fermée et abandonnée. M. de Nansouty souffrait horriblement de crampes dans le haut des jambes, et ne pouvait plus marcher qu'en se faisant faire des ligatures très serrées à l'aide de deux courroies. Il aurait voulu passer la nuit dans cette cabane; mais il eût fallu, pour y entrer, enfoncer la porte ou briser la fenêtre. On reprit, par les pentes, le chemin de la route thermale, que l'on atteignit à huit heures du soir. A partir de ce moment, il y eut de fréquens éclairs, et la neige nouvelle émettait une lueur phosphorescente bleu clair, surtout lorsqu'on la remuait. En arrivant à Gripp à une heure du matin, tout le monde était accablé par la fatigue et tiraillé par la faim. On avait mis seize heures à faire un trajet qui en demande trois en été. A l'hôtellerie de Gripp, les trois voyageurs trouvèrent enfin de quoi souper et dormir.

Dès le 1er juin 1875, M. de Nansouty et l'observateur s'étaient de nouveau internés à l'hôtellerie pour l'hiver entier. Quelques jours plus tard, ils étaient en mesure de donner une preuve de l'utilité de leur poste avancé, car le 22 juin, à la veille des perturbations atmosphériques qui devaient amener tant de désastres sur le midi de la France, ils purent transmettre aux communes les plus proches et jusqu'à Tarbes des avis qui seraient arrivés à destination plus tôt, si on avait eu un fil électrique sous la main.

Vers le milieu du mois d'octobre, leur séjour sur les hauteurs faillit être encore abrégé par un accident. Après une terrible tourmente qui avait duré du 12 au 14, une grosse avalanche vint s'a-

battre sur la maison le 16, à 1 heure 1/2 du matin. La neige de l'avalanche, en comblant tout le creux au nord de la maison jusqu'à 1 mètre au-dessus du toit, privait les habitans de leur escalier de communication et les séparait de leur combustible. Ne pouvant plus sortir du premier étage par la porte et n'ayant pas d'échelle pour utiliser leur fenêtre, ils furent obligés de percer le parquet pour descendre à l'étage inférieur. Il fallut ensuite dégager la cheminée, dont le conduit était plein jusqu'au rez-de-chaussée, puis allumer avec grand'peine un feu pour se sécher. Le fermier de l'hôtellerie était descendu la veille à Campan, et il était impossible qu'il pût remonter de sitôt; le chemin était devenu impraticable en raison des avalanches que l'on entendait ronfler à chaque instant. Heureusement on avait, pour aider au déblai, un paysan des environs qui, surpris par le changement de temps, se trouvait prisonnier à l'hôtellerie. Le gros de l'avalanche était allé s'engouffrer dans le lac d'Oncet, qu'il faisait déborder : le petit torrent qui s'en échappe laissait voir son lit dégagé de neige sur plus de 2 kilomètres. A huit heures du matin, pendant que le général faisait avec son aide l'inventaire des dégâts, deux vautours se présentèrent : ils venaient voir si l'avalanche leur avait préparé un festin ! On constata que le vent de l'avalanche et l'embrun avaient brisé et tordu l'abri météorologique, bien qu'il fût construit en fer et en fonte, et broyé les instrumens.

Cette catastrophe ne découragea pas nos observateurs. En quelques jours, le désastre était en grande partie réparé; les instrumens étaient remplacés et installés sous un abri de bois. Afin de diminuer les risques de l'isolement, M. de Nansouty a engagé deux solides montagnards pour le reste de l'hiver. Depuis ce moment, les observations ont été continuées d'une manière très régulière; on en publie un résumé tous les quinze jours. De temps en temps des visiteurs montent par la route de Bagnères : le jour de l'an a été fêté à la station Plantade par une nombreuse réunion d'amis de la science qui étaient venus saluer les habitans du pic. Tout fait espérer que la campagne de 1875 pourra être menée à bonne fin. Toutefois cette expérience de deux ans a suffisamment démontré que le col de Sencours est à peu près inhabitable en hiver : il est trop accessible à l'accumulation des neiges et trop ouvert aux coups de vent d'est, sud et sud-ouest. L'observatoire qu'il s'agit de bâtir au sommet, à l'endroit où l'on a installé le Pavillon-Darcet, ne serait exposé qu'aux vents du sud, et il serait facile de le défendre contre les neiges d'apport. La comparaison des températures notées à midi au sommet du pic et à la station Plantade prouve même que vers le milieu de la journée il ne fait pas toujours plus froid en haut qu'en bas, en dépit d'une différence de niveau de 500 mètres, à laquelle cor-

respond en moyenne un abaissement de température de 3 degrés. Dans la première quinzaine de janvier, le thermomètre a été parfois, vers midi, un peu plus élevé au sommet qu'à la station. En revanche, les minima notés au sommet ont été très sévères : 37° au-dessous de zéro le 9 janvier, et encore — 23° le 10, puis — 25° et — 30° le 12 et le 13, tandis qu'à la station Plantade le thermomètre à minima n'avait marqué que — 17°, — 15°, — 17° et — 19° les mêmes jours. C'est la seconde période de grands froids traversée cet hiver par les habitans du pic; la première avait duré trois semaines (du 21 novembre au 13 décembre), et n'avait pas été moins rigoureuse, car le 6 décembre on eut — 20° à la station.

A tous les points de vue, il est donc urgent de transporter le poste d'observation au sommet du pic. Un devis largement établi porte les frais de construction à 30,000 francs. La commission de la Société Ramond a fait appel à tous les amis de la science. Les conseils-généraux de six départemens et trois villes, Bagnères, Toulouse et Bordeaux, ont déjà répondu par des souscriptions. La ville de Bagnères abandonne la propriété de la portion de la cime qui lui appartient et autorise la Société à interdire, sur la pente de la montagne, le parcours des moutons, afin de rétablir le gazonnement de la surface. Grâce à ce concours empressé, on a pu, l'été dernier, poser les fondemens de la maison d'habitation, que l'on bâtit à 7 mètres au-dessous du sommet. Cette maison est en partie souterraine et n'aura d'ouverture que du côté du midi; elle communique par un tunnel à la pièce circulaire voûtée qui doit contenir le baromètre, les appareils magnétiques, etc. A peu de distance sera fixé solidement au roc l'abri destiné à protéger les instrumens qui doivent être exposés à l'air libre.

Pour rendre les observations du pic plus utiles, on a eu l'heureuse idée d'adjoindre à la station principale des postes secondaires situés à des niveaux inférieurs. On a choisi à cet effet quatre stations voisines, deux dans la montagne, — le lac d'Oredon (1,900 mètres) et Barèges (1,230 mètres), — puis deux dans la plaine, — Bagnères (550 mètres) et Tarbes (310 mètres). Les matériaux recueillis depuis trois ans par les hommes dévoués qui consacrent leur temps et leurs forces à cette œuvre sont déjà nombreux, et le peu qui en a été publié jusqu'à présent prouve que les observations sont faites avec un soin des plus louables. La comparaison des moyennes thermométriques et barométriques de 1874 avec les moyennes décennales du grand Saint-Bernard montre un accord très satisfaisant dans la marche des phénomènes. Elle tendrait à prouver aussi que la température des Pyrénées est, à niveau égal, de 3 degrés plus élevée que celle des Alpes, car la différence moyenne entre la station

Plantade et le Saint-Bernard est de 3°,6, et se réduit à 3°,0 lorsqu'on tient compte de la différence de niveau des deux stations, qui est d'une centaine de mètres. On en a conclu qu'au sommet du Pic-du-Midi la température moyenne ne doit pas descendre sensiblement au-dessous de celle de l'hospice du Saint-Bernard, bien que l'altitude du pic soit supérieure de 400 mètres à celle de l'hospice.

Voilà où en est l'observatoire du Pic-du-Midi de Bigorre. Une œuvre si bien commencée sera vite achevée, surtout si elle peut compter sur l'appui de l'état. Nul doute que la Société Ramond n'obtienne bientôt la déclaration d'utilité publique dont elle a besoin pour devenir légalement propriétaire des terrains que lui concèdent les communes de Bagnères et de Barèges, et des constructions qu'elle y élève.

Les services que les observatoires de montagne sont appelés à rendre sont très variés. La météorologie et la physique du globe ont singulièrement élargi leur cadre depuis vingt ans. Si les variations du baromètre sont encore jusqu'à nouvel ordre les symptômes les plus importans à consulter pour la prévision du temps, si la température est toujours l'élément qui intéresse le plus directement la vie organique, bien d'autres phénomènes cependant nous permettent, pour ainsi dire, de tâter le pouls de la nature. On mesure maintenant la quantité d'ozone contenue dans l'air, afin d'en apprécier la salubrité; on en détermine la transparence optique et la transparence chimique, en d'autres termes la proportion des radiations chimiques du soleil qu'il laisse arriver jusqu'à nous. M. Tyndall vient de démontrer que l'air dans lequel un rayon de soleil ne trace pas de sillon lumineux, qui par conséquent ne renferme pas de poussières capables de diffuser la lumière, a aussi perdu le pouvoir d'engendrer la vie, c'est-à-dire de semer les germes d'où naissent les fermentations et les maladies infectieuses. C'est une nouvelle défaite des partisans de la génération spontanée, et un beau sujet d'expériences pour les observateurs placés au-dessus des nuages.

Que d'autres phénomènes pourraient être en quelque sorte surpris dans leur *devenir* en ces hautes régions! La grêle, ce météore si redoutable et encore si mal connu, que nous ne voyons d'ordinaire que lorsqu'elle tombe sur nos récoltes, — les tourbillons qui naissent du contact des cirrhus glacés et des tièdes courans d'air qui montent de la terre, — les effluves électriques qui alimentent la foudre, mais dont on peut à chaque instant reconnaître la sourde présence en dressant un mât armé de pointes, — tout cela rentre dans le cadre d'études des nouveaux observatoires. On y songe encore à surveiller les oscillations du sol. Des *seismographes* enregis-

treront les tremblemens de terre, assez fréquens dans la région pyrénéenne. Pour constater les mouvemens lents du sol, on a placé en 1874 quatre repères au niveau de la surface du Lac-Bleu, au pied du Pic-du-Midi; ces repères sont formés par le rocher lui-même, dérasé horizontalement et recouvert d'une chape de ciment.

La limpidité de l'atmosphère des montagnes se prête aussi admirablement aux études d'astronomie physique. On peut citer comme une expérience concluante à cet égard l'expédition de M. Piazzi Smyth au pic de Ténériffe. A une hauteur de 3,000 mètres, des instrumens qui en Angleterre montraient tout au plus les étoiles de 10e grandeur atteignaient alors les étoiles de la 14e. Le Pic-du-Midi notamment serait un précieux belvédère. Déjà MM. Maxwel Lyte et Michelier y ont photographié l'éclipse de soleil du 18 juillet 1860 par un temps superbe, alors qu'immédiatement au-dessous la vallée de l'Adour était couverte de nuages qui cachaient le pic aux habitans, et qu'il pleuvait à Bagnères. Les travaux de spectroscopie, l'exploration de la surface si tourmentée du soleil, l'étude des comètes et des nébuleuses, pourraient s'y faire dans des conditions exceptionnellement favorables, comme le prouvent les résultats obtenus par M. Young sur le Mont-Sherman, aux États-Unis. Reste à savoir si un séjour prolongé à une altitude aussi considérable que celle du Pic-du-Midi (c'est exactement celle de la ville de Quito) ne finirait point par exercer sur les tempéramens l'action débilitante dont M. le docteur Jourdanet a signalé les effets, et qui commence à se manifester vers 2,000 mètres. Jusqu'à présent, les rapports du général de Nansouty et les récits des touristes qui sont montés à la station Plantade ne mentionnent aucun symptôme de ce genre, et on pourrait en tout cas y soustraire le gardien du pic en le relevant de temps à autre. Comme Lyncéus, le guetteur de Faust, le gardien pourra dire : « Ce n'est pas pour mon seul agrément que je suis placé en cet endroit et si haut. » Mais le pays, qui profitera de leur dévoûment, ne voudra pas marchander à ces énergiques pionniers de la science l'appui moral et matériel dont ils ont besoin.

R. RADAU.

LA

SOCIÉTÉ DES AGRICULTEURS

DE FRANCE

La septième session générale de la Société des agriculteurs de France va s'ouvrir le 15 mars à Paris. Composée de ceux que le progrès agricole intéresse, depuis le fermier le plus modeste jusqu'au châtelain le plus opulent, cette société a en outre ouvert ses rangs aux hommes les plus marquans dans l'industrie et les sciences, et elle a inscrit parmi ses membres honoraires de grandes illustrations aristocratiques de l'Italie, de la Russie et de l'Angleterre. Créée à peine depuis quelques années, elle a pris un grand développement, qui est la meilleure preuve de son utilité.

L'époque où nous vivons marquera en effet par une sorte de crise pour l'agriculture française. Le haut prix de toutes les choses de la vie a sans nul doute apporté une amélioration notable dans le sort des cultivateurs, qui les produisent et qui les vendent; mais ce progrès ne s'est point réalisé sans plus d'une compensation fâcheuse pour eux. Ainsi la construction des voies de communication qui facilitent l'écoulement des produits du sol a enlevé des bras nombreux à la culture. La population rurale en a été comme décimée. L'union patriarcale des familles de paysans traditionnellement nombreuses est à tout jamais détruite. Elle était autrefois la base du travail agricole. Jadis il était nécessaire de produire à peu près tout sur un même domaine; la liberté des échanges a fait succéder à cette antique nécessité la tendance obligatoire à la spécialisation des produits. Tous ces changemens sont arrivés d'une façon un peu subite pour notre agriculture, qui y était mal préparée par un manque trop général d'instruction. La tradition, d'autres diront la routine, lui avait pleinement suffi pour ses anciens erremens; mais cette

tradition la laissait un peu dépaysée sur ce nouveau théâtre où elle était amenée presque à son insu.

Plus que jamais notre agriculture avait besoin de s'instruire et de se renseigner. Sans nul doute les journaux spéciaux, les brochures, les livres sont fort utiles pour l'expansion de l'instruction; mais ils s'adressent surtout aux jeunes générations. Les réunions, les discussions publiques conviennent bien mieux pour l'enseignement des hommes déjà faits, de ceux qui écoutent, mais qui n'ont pas le temps de lire. Il était donc urgent de convoquer de grandes assemblées périodiques où les agriculteurs venus de tous les points de la France pourraient discuter en parfaite connaissance la grande cause du progrès agricole, pour lequel il ne saurait y avoir qu'une noble et patriotique émulation sans aucune mesquine rivalité. Il était urgent de réunir ces agriculteurs en une vaste association disposant d'abondantes souscriptions, grâce auxquelles elle pourrait distribuer des encouragemens efficaces.

Ce vigoureux projet de substituer ainsi l'initiative privée à la tutelle administrative a été conçu et mené à bonne fin par M. Lecouteux, écrivain agricole distingué autant qu'excellent praticien. Son plan d'une vaste association d'agriculteurs s'étendant sur toute la France reçut immédiatement un sympathique accueil de la part de tous les hommes de progrès que leurs goûts ou leurs intérêts rattachent à l'agriculture. Grâce aux persévérans efforts des promoteurs de l'œuvre, plus de deux mille adhésions furent acquises avec une promptitude étonnante dans un pays aussi peu habitué que le nôtre aux idées d'association. Il fallait à cette société naissante le patronage d'un homme éminent, capable de la garantir des ombrages d'un gouvernement peu soucieux du réveil de l'esprit public en France. M. Drouyn de Lhuys accepta une présidence temporaire que les suffrages de l'association lui ont constamment conservée depuis sa fondation.

La première session de la société a eu lieu au mois de décembre 1868. Depuis cette époque, une réunion générale s'est tenue chaque année à Paris, excepté en 1871, année malheureuse et fatale héritière de la déclaration de guerre de 1870. La durée des sessions est de huit jours environ. L'assemblée se divise en sections, dont les membres passent chaque matinée dans le huis-clos de leurs bureaux respectifs, étudiant les questions de leur compétence. Les rapports ainsi préparés dans les sections sont ensuite lus à tour de rôle dans la réunion générale qui suit dans la journée. L'affluence y est toujours nombreuse, et les débats sont souvent fort animés. Les grandes questions intéressant l'agriculture entière de la France, telles que les traités de commerce, les impôts, l'utilisation des cours d'eau pour l'irrigation et la fécondation du sol, les ravages du phylloxera, les progrès de l'industrie chevaline, les réformes à introduire dans les concours régionaux agricoles, les progrès de l'in-

struction dans les campagnes, toutes ces questions ont été traitées avec l'importance qu'elles méritent, par des hommes occupant de grandes situations agricoles dans le nord, dans le midi et dans le centre de la France. Fort souvent des vœux très sagement motivés ont été adressés aux ministres de l'agriculture et des finances, et ont été pris en considération dans les décisions administratives.

La société ne reste point inactive entre les sessions. Pour l'étude des questions demandant un mûr et long examen, elle nomme des commissions dont les membres viennent souvent de fort loin afin d'assister aux convocations qui leur sont faites. C'est ainsi que la question des engrais commerciaux est soumise à une commission permanente dont les travaux ont fourni aux cultivateurs les plus utiles moyens de contrôle. Une commission de législation donne gratuitement aux sociétaires des consultations de droit rural. Les travaux des sessions générales et les recherches des commissions sont publiés chaque année dans un annuaire d'un format important, et dans des bulletins mensuels expédiés aux sociétaires. Ces publications constitueront de très précieuses archives agricoles. C'est ainsi qu'au moyen d'une modeste souscription (1) annuelle, tout agriculteur peut prendre part à des réunions intéressantes, recevoir des publications instructives, et se faire directement renseigner sur les faits de culture, de zootechnie ou de jurisprudence rurale le concernant spécialement. Nous allons essayer de donner un aperçu rapide des questions qui ont excité le plus d'intérêt dans les réunions de la société.

Les instrumens de préparation du sol ont partout conservé jusqu'à ces derniers temps leurs antiques formes et leur primitive simplicité. C'est ainsi qu'on voit au musée égyptien de Boulak une colonne découverte par M. Mariette, sur laquelle sont représentés les divers travaux de la terre. Ces dessins agricoles, qui sont sans nul doute les plus anciens du monde, furent gravés à une époque bien reculée, au temps où les Celtes, nos ancêtres, vivaient misérablement de pêche et de chasse, étaient encore ignorans de toute espèce de travail. Eh bien! les outils figurés sur la pierre égyptienne sont absolument les mêmes que ceux avec lesquels les fellahs actuels préparent leurs champs limoneux. Plus loin en Asie, l'informe croc de bois muni d'un soc en porcelaine que le Chinois pousse tandis que sa femme le hale devant, se perpétue depuis des milliers d'années sur les bords marécageux du Yang-tse-kiang. Chez nous, la lourde charrue encore usitée en Normandie est bien la même que celle que la reine Mathilde a brodée sur ses tapisseries conservées à Bayeux.

(1) La société se compose 1° de membres ordinaires versant une cotisation annuelle de 20 francs, 2° de membres fondateurs qui, outre cette cotisation annuelle, paient une somme de 100 francs à leur entrée dans la société, 3° de membres donateurs ayant fait une donation de 1,000 francs au minimum.

Les progrès et l'accroissement de puissance des outils agricoles ne datent réellement que des progrès mêmes de la métallurgie. C'est seulement en substituant le fer au bois que l'on a pu, vers le commencement de ce siècle, fouiller le sol plus énergiquement et obtenir de lui de plus abondantes récoltes. L'introduction en France des instrumens de culture perfectionnés ne remonte guère au-delà de la fin de la restauration; elle est due à Mathieu de Dombasle, ce bienfaiteur de l'agriculture française.

Quand les instrumens agricoles sont mus par des animaux, la puissance s'en trouve bornée par les limites mêmes de la force de ces animaux. Pour aller au-delà, l'action de la vapeur doit être substituée à celle des chevaux ou des bœufs. Les premiers essais de l'emploi de ce moteur pour la culture ont été faits en Angleterre, dès le début de ce siècle; mais c'est seulement depuis une vingtaine d'années que la chose a passé dans le domaine de la pratique. Il est facile de se rendre compte du principe même de ce travail : une machine locomobile est amenée sur le bord du champ à cultiver; elle met en mouvement un tambour autour duquel s'enroule un câble en fil d'acier qui tire soit une charrue, soit une herse, un rouleau ou un semoir. Dès que l'instrument est arrivé au terme de sa course, il change de cap et se trouve tiré par un second câble, qui est mû au moyen de poulies de renvoi. Tel est l'appareil le moins coûteux; la locomobile pouvant servir aux divers travaux intérieurs de la ferme, les autres engins sont seuls imputables en totalité au prix de revient de la culture à vapeur. Mais ce mode de transmission de mouvement est fort compliqué, quelque ingénieuses que soient les dispositions inventées par les constructeurs anglais tels que MM. Howard, Fowler, Fisken, car ils sont habiles et nombreux, les fabricans anglais qui cherchent la solution pratique et économique de ce grand problème, avec une ardeur bien justifiée par la faveur publique s'attachant en Angleterre au labourage à vapeur. Pour obtenir un travail plus rapide et plus énergique, on a été conduit à l'emploi d'un double moteur; alors deux locomobiles se postent parallèlement à chaque extrémité du champ, tirant alternativement la charrue et avançant d'un pas à chaque nouveau sillon.

Pour adapter les instrumens aratoires à la culture à vapeur, il a fallu créer des types nouveaux de charrues, de herses et de semoirs, bien autrement puissans et coûteux que les anciens outils, auxquels ils ressemblent à peu près comme ces magnifiques paquebots traversant l'océan ressemblent aux modestes caravelles de Christophe Colomb qui l'ont passé les premières. A ce point de vue de l'outillage, la perfection semble atteinte dans la culture à vapeur. Les progrès à réaliser doivent désormais porter sur la mise en mouvement; il y a encore place à de grandes améliorations quant à la simplicité, au prix des appareils et à l'utilisation de la vapeur.

Les avantages et les difficultés de la culture à vapeur ont été sérieusement discutés dans les réunions de la Société des agriculteurs de France. En réduisant dans les exploitations le nombre des bêtes de trait, la vapeur réserve une plus large part aux animaux de rente; chaque kilogramme de charbon brûlé pour la préparation du sol équivaut à une certaine quantité de fourrage dont on peut disposer pour des bœufs ou des moutons destinés à l'alimentation publique.

A un autre point de vue, la vapeur a l'incontestable mérite de fournir, comme sans effort, des labours profonds que l'on ne peut obtenir des animaux qu'au prix d'une lenteur extrême et d'une fatigue excessive pour les conducteurs, aussi bien que pour les attelages. Énergiquement fouillée et ameublie jusque dans le sous-sol, la terre se dessèche moins au soleil et s'engorge moins d'humidité; elle donne de plus riches récoltes. Certes, si tous nos champs de France pouvaient obtenir graduellement la perméabilité à l'air, à la chaleur et à la lumière que donne la culture à vapeur, la production agricole s'en trouverait accrue dans d'incalculables proportions. Comme rapidité d'exécution, les appareils les plus puissans peuvent cultiver profondément quatre hectares par jour, et travailler superficiellement une étendue plus que double de celle-là, tout en n'exigeant que quatre hommes pour la manœuvre des outils ou l'approvisionnement des moteurs. Il est constaté que, pour exécuter un semblable travail dans un même temps, il faudrait au moins dix charrues des plus fortes, chacune étant conduite par deux hommes et attelée de quatre chevaux les plus vigoureux. Deux locomobiles et quatre ouvriers font donc le labeur de vingt laboureurs et de quarante forts chevaux. Dans ces conditions, il est possible de donner aux opérations agricoles une célérité inconnue jusqu'à nos jours. Les labours, les hersages, les semailles peuvent ainsi s'exécuter en temps opportun, moins exposés aux risques de mauvais temps que la culture traînant en langueur avec des moyens impuissans.

Ces contrariétés du temps sont d'autant plus grandes que le climat d'une contrée est moins beau. Dans le midi de la France, on peut profiter des magnifiques et lumineuses journées qui y sont si nombreuses, pour confier au sol la semence, espoir du laboureur; mais la période propice est déjà moins longue dans le nord de notre pays; elle se trouve encore raccourcie plus près du pôle. La culture à vapeur donne donc à l'homme une sécurité plus grande pour la production de sa nourriture, éternel sujet d'angoisses pour lui; en cela, elle marque un nouvel et important triomphe dans la lutte incessante qu'il soutient contre la nature, cette dure mère qui n'accorde ses dons qu'au labeur opiniâtre de ses enfans.

Les difficultés de cette culture sont en proportion de ses avantages. Un appareil ordinaire rendu d'Angleterre en France, coûte environ 40,000 francs. L'amortissement d'un tel capital, qui doit être réalisé

moyennement en dix ans, l'entretien et la réparation des divers engins, le charbon et la solde des mécaniciens, tout cela constitue de gros frais, dont le remboursement exige que l'appareil ne chôme guère dans l'année. C'est un fait acquis qu'un tel outillage ne paie ce qu'il coûte que s'il s'applique au moins à la culture de 500 hectares de terres. D'aussi vastes champs cultivés sont rares dans une même exploitation en France. Ce mode de culture ne saurait donc s'y généraliser qu'au moyen d'associations entre des propriétaires d'une même contrée ou au moyen d'entrepreneurs de labours, comme il en existe de l'autre côté du détroit.

Cet essai d'association et d'entreprise a été fait dans nos départemens de l'est, mais sans grand succès. On a vite reconnu que ces puissantes locomobiles, qui se changent en machines routières pour les déplacemens, se détérioraient très vite par suite des trépidations résultant de la marche sur les chemins mal empierrés. La clientèle d'un appareil à vapeur doit donc être étendue, et pourtant il la faut concentrée sur un étroit espace. Les champs eux-mêmes ne conviennent pas quand ils sont trop petits. Une parcelle mesurera au moins 3 hectares pour qu'elle vaille la peine que l'on y installe de lourds engins, peu commodes à remuer, surtout par les mauvais chemins. De plus les champs obstrués par des racines d'arbres ou des blocs de rochers nécessitent au préalable un coûteux défonçage opéré à bras; il faut les dégager de ces écueils cachés qui provoqueraient de ruineuses ruptures dans l'appareil. Quant aux terrains de montagne, quelle que soit leur qualité, ils resteront toujours hors la loi de la culture à vapeur.

Voilà de bien nombreuses réserves; elles expliquent comment le labourage à vapeur s'est moins répandu en France qu'en Angleterre, où un ciel moins clément impose une plus grande promptitude dans les travaux agricoles, tandis que le sol moins morcelé et plus assoupli par la culture s'y prête mieux à la manœuvre de ces puissans engins. En outre une plus grande rareté de la main-d'œuvre agricole y rend l'application de ces rapides machines plus nécessaire que chez nous.

Le premier agriculteur qui ait employé en France la culture à vapeur d'une façon continue est, je crois, M. Decauville, fermier de l'importante terre de Petit-Bourg, près de Paris. Il était presque le seul à en faire usage quand survinrent la guerre et l'invasion, nous assaillant en pleine sécurité de paix, avec l'incendie et la destruction pour sombre cortége. Privés de tous leurs attelages, quelques fermiers des environs de Paris ont alors songé à faire venir d'Angleterre des appareils qui leur ont été très utiles pour remettre leurs champs en culture, après le départ de l'ennemi ; mais leur exemple a fait peu de prosélytes. Pourtant ce mode de culture semblerait devoir s'appliquer judicieusement sur les fertiles plaines qui entourent la plupart de nos grands centres de

population. Dans ces régions, les cultivateurs sont à proximité des ateliers de réparation et des dépôts de charbon : les routes sont en général assez bonnes pour le déplacement des locomobiles ; le prix de la main-d'œuvre y est toujours plus élevé qu'en rase campagne, où le manque de capitaux, les difficultés des communications et les moindres facilités pour la vente des produits imposeront longtemps encore des procédés de culture plus simples.

Mais il est d'autres machines également d'origine anglaise, telles que les faucheuses et les moissonneuses, qui se sont répandues chez nous avec une rapidité étonnante dans un pays où le morcellement du sol prédispose peu à l'emploi d'engins coûteux. Il s'est même fondé en France plusieurs usines importantes exclusivement consacrées à la fabrication de ces machines, qu'elles construisent avec une perfection ne laissant rien à envier aux produits anglais ou américains. Néanmoins l'importation des instrumens de provenance étrangère est encore considérable chez nous. Nos constructeurs doivent donc s'efforcer de l'emporter sur leurs concurrens par l'excellence de leurs outils comme par la réduction de leurs prix, d'autant plus que les produits étrangers ont à supporter des frais de transport et des droits de douane très élevés. Avec quelques efforts de la part de nos fabricans, la construction du matériel agricole peut devenir l'une des branches les plus prospères du travail national.

Si le labourage à vapeur est destiné à soulager l'excès de fatigue des animaux, le fauchage et le moissonnage mécaniques sont surtout appelés à adoucir la trop grande peine de l'homme. C'est de grand matin, bien avant le jour, que le cultivateur s'arme de la faux ou de la faucille et se rend au travail ; saisi d'abord par une fraîcheur et une humidité pénétrantes, il reçoit bientôt les rayons du soleil, dont rien ne l'abrite, quand il s'épuise par les efforts musculaires les plus violens. Le labeur continue jusqu'à la fraîcheur du soir, parfois meurtrière pour sa poitrine baignée de sueur. Le plus souvent sa nourriture n'est pas assez substantielle pour réparer l'épuisement causé par ces travaux toujours exécutés au milieu d'une sorte de surexcitation morale. Il en résulte des maladies qui, suivant les prédispositions locales, prennent le caractère de fluxions de poitrine, de fièvres intermittentes ou typhoïdes, maladies qui déciment cet autre soldat sur son champ de bataille, et dont la crainte est l'une des causes de la désertion des campagnes. En rachetant l'homme de ses plus durs travaux, les faucheuses et les moissonneuses procureront une bienfaisante amélioration dans la santé publique à la campagne. A ce point de vue, l'économie qu'elles peuvent apporter est vraiment incalculable.

Préoccupée de la diffusion des machines par voie d'entreprise, la Société des agriculteurs a fondé en 1874 un prix de 1,000 francs et des

médailles pour les entrepreneurs de moissonnage mécanique pouvant justifier de la plus grande étendue moissonnée par leurs appareils. L'entrepreneur à qui le prix a été décerné a moissonné plus de 900 hectares dans le département de la Marne, à l'aide de cinq machines. Enfin la Société organise tous les ans un concours de moissonneuses à la colonie de Mettray, dont l'exploitation lui sert d'école expérimentale.

Cette société n'a pas encore créé de concours spéciaux pour les animaux de la ferme; mais chaque année elle décerne des médailles d'honneur aux exposans les plus méritans dans les expositions des comices cantonaux. Secondée par le zèle de ses membres, elle a institué une grande enquête sur l'état du bétail en France. Les résultats très intéressans en sont publiés dans ses bulletins mensuels.

C'est seulement depuis une trentaine d'années que la préoccupation de l'amélioration de nos races domestiques est devenue sinon générale, du moins très commune parmi tous les cultivateurs. Jusque-là de grands propriétaires isolés avaient seuls essayé d'acclimater quelques espèces étrangères, plutôt par faste que par véritable intérêt agricole; mais les attrayantes études sur l'agronomie anglaise, publiées dans la *Revue* par M. Léonce de Lavergne, ont puissamment contribué à éveiller le goût du progrès chez nos éleveurs et à appeler la faveur publique sur leurs essais. Leurs premières tentatives furent marquées par d'inévitables tâtonnemens et par un entraînement parfois irréfléchi vers certaines races que les Anglais ont poussées à un engraissement excessif; mais l'expérience a parlé : elle conseille sagement de conserver la plupart de nos races indigènes, dont quelques-unes présentent une haute valeur, tant par leur nombre que par leurs qualités héréditaires. Sans doute des croisemens faits avec réserve peuvent encore accroître la perfection de quelques-unes de nos espèces les plus fines; mais tout mélange doit être repoussé de nos races des pays montagneux, où un climat sévère, un sol peu fertile, ne se prêtent pas à l'introduction d'animaux trop délicats, dont l'effet serait du reste de compromettre la rusticité et l'aptitude au travail des espèces indigènes.

C'est donc par une meilleure nourriture et par le choix de bons reproducteurs, qui ne sont eux-mêmes que le résultat de soins antérieurs, que l'on doit surtout chercher à développer toutes les bonnes qualités et à atténuer les difformités de la plupart de nos vieilles races françaises. Aussi les agriculteurs se préoccupent-ils surtout de régulariser le régime de leur bétail, et de faire en sorte qu'à l'abondance qui règne en été il ne succède pas de trop grandes privations en hiver. Pour cela, les pays les plus fertiles ont la betterave, cette corne d'abondance de l'agriculture moderne, dont la pulpe reste au bétail après la fabrication du sucre. Les pays les plus pauvres utilisent l'ajonc toujours vert; ceux dont la fertilité est moyenne cultivent le maïs, qui, haché et mis en silos, donne une nourriture fermentée très agréable au bétail.

Les cultivateurs sont surtout excités à mieux soigner leurs animaux, depuis les facilités de vente apportées par le développement du réseau des chemins de fer. Sous cette influence, chaque contrée s'est vue, comme à son insu, entraînée vers la production spéciale la plus convenable à son climat et à son sol. L'élève du mouton l'a emporté dans certaines régions, tandis que la race bovine prédomine de plus en plus dans d'autres localités. Il s'est même établi des distinctions pour cette race; ainsi certains pays, particulièrement ceux de montagne, se sont spécialisés plus qu'autrefois pour l'élevage des jeunes animaux, qui sont vendus vers l'âge de deux ans pour les travaux de la plaine. Transportés sur un terrain plus fertile, et soumis à une alimentation plus nourrissante, ces animaux acquièrent en travaillant un développement plus considérable que celui qu'ils auraient atteint avec de plus maigres fourrages. Quand ils sont parvenus à leur complète croissance, ces mêmes bœufs sont dirigés vers les contrées aux gras pâturages, où ils sont soumis à un rapide engraissement. Depuis que ces contrées peuvent s'approvisionner facilement d'animaux tout formés, elles ont graduellement renoncé à l'élevage, qui peut s'opérer plus économiquement dans les pays de moindre fertilité.

Au moyen des chemins de fer, il s'est donc établi une sorte de division du travail dans la production agricole, en ce qui concerne la race bovine. Certains pays, tels que le centre de la France, encore très pauvres hier, se sont rapidement élevés à un état de notable aisance, par le développement que l'exportation de leurs jeunes animaux a pris dans ces dernières années. D'autre part, les contrées que leur nature prédispose plus à la culture des céréales qu'à celle des fourrages, n'ont plus à se préoccuper de la production de leurs animaux de travail, pour laquelle elles manquaient complétement de facilités. Dans ces nouvelles conditions, la population bovine de la France tend à prendre un développement dont elle aurait été incapable, si chaque pays était resté dans l'ancienne nécessité de faire naître, de faire croître et d'engraisser son propre bétail. La production agricole ne saurait faire exception aux lois de la division du travail qui régissent les autres branches de l'industrie humaine.

Malheureusement cette bienfaisante spécialisation se manifeste moins dans la production chevaline, qui est devenue depuis la guerre le sujet des plus vives préoccupations, à cause des intérêts les plus graves qui s'y rattachent. Ce n'est point une simple affaire d'économie pour les acheteurs et de gain pour les producteurs qui est ici en jeu, comme pour les autres industries agricoles. Notre agriculture doit s'efforcer de produire un plus grand nombre de chevaux, pour la sauvegarde même de notre nationalité sans cesse menacée. Le développement de la production chevaline est en effet une des nécessités de la réorganisation de notre armée de défense. Il faut bien plus de chevaux qu'autrefois pour

le service d'une artillerie devenue plus lourde et plus considérable, pour l'approvisionnement de corps de troupes plus nombreux, pour la remonte d'une cavalerie destinée forcément à être augmentée. Comme l'on ne saurait compter pour ce recrutement sur l'importation étrangère, qui ne fonctionne qu'en temps de paix, l'on voit que le développement de la production chevaline en France intéresse notre sécurité elle-même.

Quelque notables qu'aient été les progrès de cette industrie, elle n'a pu suivre d'un pas égal l'accélération de la demande. Si dans certains départemens la production a atteint une prospérité et même un éclat sans pareils, dans d'autres elle est restée stationnaire; elle a même complétement rétrogradé dans une grande partie de la France. La région du nord-ouest se trouve dans le premier cas. L'humidité du climat y favorise merveilleusement la végétation des fourrages, que la fertilité du sol et les soins de la culture contribuent à rendre aussi substantiels qu'ils sont abondans. Sous l'influence d'une bonne alimentation, les jeunes chevaux prennent de belles et vigoureuses formes; leur force est encore accrue par les travaux modérés de culture auxquels le sol, de nature légère et presque partout en plaine, permet de les utiliser. Cet exercice les assouplit et les développe, tout en diminuant leurs frais d'entretien.

Dans cette région se trouve la plantureuse Normandie, d'où viennent ces superbes attelages de voiture de luxe admirés dans nos grandes villes. Là se rencontre aussi la verte Bretagne, dont les chevaux plus robustes traînent vaillamment les lourdes charges à de rapides allures. L'élevage du cheval s'y pratique dans les conditions les plus économiques et les plus avantageuses; aussi les cultivateurs s'y sont-ils habitués de longue main à donner à leurs animaux ces soins attentifs que l'on prodigue à tout ce qui cause la fortune. Le paysan y est homme de cheval. D'autres régions, particulièrement celles du nord, seraient également aptes à l'industrie chevaline, grâce à la fertilité du sol; mais l'extension donnée à la culture de la betterave tend à y éliminer le cheval au profit du bœuf, qui convient mieux aux durs travaux de cette plante, dont il utilise du reste la pulpe nourrissante.

Arrivons à la région montagneuse du centre de la France. Le sol y est peu fertile, et les fourrages qu'il produit sont impuissans à donner aux animaux cette puissance musculaire, à laquelle la nerveuse ardeur de la race ne peut suppléer qu'imparfaitement. Doux, sobres, intelligens, résistans à de longues marches par les chemins les plus difficiles, pourvu que l'allure soit modérée, ces chevaux de montagne convenaient parfaitement au cavalier d'autrefois, allant *piano e lontano;* mais ils ne répondent plus aux exigences actuelles de rapide locomotion. Le type le plus remarquable de ces races était le cheval limousin, qui disparaît

chaque jour, comme ces êtres que la géologie nous montre s'éteignant dès qu'ils ne se trouvent plus dans le milieu convenable à leur existence.

On ne saurait non plus méconnaître que la production chevaline a fortement diminué dans une grande partie du midi de la France. La cause paraît surtout devoir en être attribuée aux modifications graduellement introduites dans la production agricole par les incessans progrès du morcellement du sol. De grands domaines capables d'entretenir de nombreux chevaux sur les vastes terrains livrés à la dépaissance, ont été divisés en exploitations moins étendues, qui ne peuvent que difficilement nourrir une poulinière et sa suite de poulains, car dans les conditions où l'élevage s'est jusqu'ici pratiqué dans le midi comme dans le centre, l'éleveur doit garder tous ses produits jusqu'à la période du complet développement, jusqu'à l'âge où il peut les livrer à la remonte ou au maquignon. Dans ces conditions, la petite propriété s'est trouvée frappée d'interdit au point de vue de cet élevage; elle s'est donc tournée vers la production de l'espèce bovine, dont elle écoule aisément les jeunes animaux. Elle évite ainsi l'encombrement de ses étables, et elle réalise à court terme la valeur de chaque produit, alors qu'elle aurait à courir durant trois et quatre ans des risques nombreux, avant de toucher le prix d'un cheval adulte. Les éleveurs deviennent de plus en plus rares dans le midi de la France aussi bien que dans le centre; mais tout changerait si l'écoulement des poulains était assuré dès le sevrage. Le prix élevé que ces jeunes animaux atteignent depuis quelques années, engagerait un grand nombre des petits propriétaires de ces régions à livrer à la reproduction la jument que d'ordinaire chacun d'eux emploie à son service. Ils pourraient ainsi sans grand embarras réaliser tous les ans un profit de 200 à 300 francs, qui les encouragerait à l'élevage.

En regard de ces régions aptes à faire naître et aptes à cela seul se trouvent sur les rives des fleuves, sur les bords de l'Océan, des contrées de gras pâturages consacrés à l'élevage de la race chevaline autant qu'à celui de la race bovine. Là sont entretenues comme poulinières un grand nombre de jumens dont on ne peut tirer aucune utilisation pour le travail. Cela augmente si fâcheusement les frais de la production chevaline, que les possesseurs de ces pâturages auraient un notable avantage à importer du dehors des poulains d'un an à deux ans. Ils se débarrasseraient ainsi d'un effectif de poulinières coûteux à nourrir, coûteux à remplacer en cas de mortalité, tandis que ces mêmes mères seraient rendues aux travaux de culture, ce qui est leur place véritable. Ces régions à pâturages sont donc propres à élever et non à faire naître.

On se demande naturellement par quelles causes cette répartition des rôles entre les pays de naissance et les pays de croissance ne s'est point déjà faite pour la race chevaline aussi bien que pour la race bovine. La

raison en est dans la lenteur extrême avec laquelle les chemins de fer ont pénétré dans les pays qui auraient pu faire naître des poulains en abondance. Pour en sortir, ces jeunes chevaux auraient eu à subir les fatigues d'un long voyage, auxquelles ils savent moins bien résister que les taureaux du même âge. A présent, le transport de ces jeunes animaux peut s'effectuer d'un pays à l'autre aussi rapidement qu'économiquement et sans le risque des maladies qui sont la suite des souffrances en route. Les chemins de fer ont donc levé l'obstacle le plus grave à l'établissement d'un tel courant commercial ayant d'autant mieux sa raison d'être qu'il enlèverait les jeunes poulains aux sols peu fertiles où ils sont condamnés à une croissance lente et chétive, et qu'il les amènerait dans de fertiles pâturages, où ils prennent un magnifique développement, tout en conservant cette élégance native du cheval méridional. Ces animaux pourraient quitter les pâturages vers l'âge de trois ans pour se rendre dans les plaines à sol léger, où la culture se pratique à l'aide de chevaux soumis à un labeur modéré; ils paieraient une partie de leurs frais d'entretien et deviendraient de robustes bêtes de travail ou de vaillans chevaux d'armes, au lieu des modestes montures qu'ils auraient été en restant sur leurs montagnes natales. Ces pays convenant à l'emploi agricole du jeune cheval devraient être spécialisés pour l'éducation des poulains de trois ans et débarrassés du soin de les faire naître.

Il y a donc d'utiles et indispensables rapports à établir entre les pays de naissance et ceux d'éducation; mais les poulains sont en si petit nombre sur les marchés du centre et du midi, que les acheteurs du dehors ne s'y présentent point, dans la crainte d'un dérangement inutile. Il n'y a point d'exportation faute de production, et point de production faute d'exportation. Pour sortir de ce cercle vicieux, il faut que dans chaque contrée susceptible de devenir un centre de production, il soit établi de grands concours de poulains suivis de ventes publiques. Encouragés par l'espoir des récompenses autant que par la confiance de trouver un facile débit de leurs jeunes animaux, les petits propriétaires livreraient leurs jumens de service à la reproduction, tandis que les acheteurs étrangers seraient amenés à ces grandes réunions hippiques par la certitude de ne pas manquer de choix au milieu d'animaux si nombreux. Pour cela, il ne serait pas nécessaire d'accroître beaucoup le chiffre des primes actuellement allouées par l'état, par les départemens et par les diverses sociétés agricoles; il suffirait de faire un meilleur emploi de ces ressources en ne les éparpillant plus dans des petits concours d'arrondissement et même de canton. De telles exhibitions sont généralement trop peu nombreuses pour constituer de vrais marchés ayant de la notoriété et attirant des acquéreurs du dehors. Elles ne sauraient être fructueuses au point de vue de la vente, ce qui est le but même de toute production. Il est du reste d'usage que le transport des animaux pre-

nant part à de tels concours, soit opéré par les chemins de fer avec des réductions de tarif qui favoriseraient singulièrement l'exportation des poulains même à de très grandes distances des lieux de provenance. Il appartient aux sociétés hippiques et agricoles, surtout à la grande Société des agriculteurs de France, de diriger les concours de poulains vers ces voies nouvelles, qui sont seules capables de provoquer une judicieuse répartition des rôles entre les diverses régions de la France, et de les appeler toutes à participer selon leurs moyens au progrès de la production chevaline.

Il ne suffit pas d'accroître la production, il faut encore l'améliorer; aussi s'est-on vivement préoccupé depuis la guerre d'un meilleur recrutement des haras de l'état. Après bien des tâtonnemens, on semble fixé sur cette difficile question du choix des races à employer dans les diverses régions chevalines. Sans abandonner le pur-sang anglais, il y a sans doute à en user d'une façon moins excessive que l'avait fait l'administration antérieure des haras. On paraît devoir le réserver, en se tenant à un dosage rationnel, pour les régions où la race a déjà acquis un suffisant degré de finesse et d'élégance. C'est ainsi que l'on finira de constituer en Normandie un croisement d'une inappréciable valeur. Quant à nos grosses races, on a d'abord cherché par une discrète infusion du pur-sang à leur donner plus de nerf, sans trop diminuer leur masse, qui est une des conditions de leur admirable force; mais, expérience faite, il est préférable de recourir à ce type anglais, autre que celui du cheval de course, qui provient du Norfolk. Fortement musclée, la race de ce comté produit plus sûrement le vrai modèle du cheval de trait. Quant aux races du midi, le choix est tout indiqué par les magnifiques croisemens que l'on peut obtenir avec le cheval arabe.

Jugeant avec raison que des sessions générales tenues chaque année à Paris ne sauraient faire pénétrer son influence jusque dans les masses profondes des cultivateurs, la société veut se mettre en rapports plus intimes avec le pays; pour cela, elle excite ses divers membres à se réunir périodiquement au chef-lieu du département qu'ils habitent. Tout en préparant pour la discussion en session générale celles des questions qui intéressent le plus leurs localités, ces réunions doivent surtout faire une active propagande en vue d'augmenter les souscriptions et d'accroître les ressources de la société.

Mais, à part quelques exceptions, ces assemblées n'ont pu encore aboutir à une sérieuse organisation. L'insuccès de ces réunions formées dans chacun de ces petits états politiques que l'on nomme départemens ne saurait étonner, quand on considère le déplorable état de division dans lequel est tombé notre malheureux pays depuis que des factieux, enhardis par des connivences administratives, jettent à pleines mains la dissension dans une nation qui, lasse des restaurations aussi bien que

des révolutions, ne demande que la paix du travail. Cet état d'agitation des esprits passera sans nul doute avec le nécessaire raffermissement des institutions actuelles, mais il laissera des traces profondes. Bien que la bannière de la Société des agriculteurs de France soit préservée de toute couleur de parti et qu'elle n'ait d'autre cri de ralliement que le mot de *bien public,* on doit éviter de la planter au centre même des luttes électorales.

Il faut évidemment élargir le théâtre de ces assemblées par l'adjonction de deux ou trois départemens, groupés autant par le voisinage que par la similitude des conditions agricoles. Tout porte en effet à croire qu'en adoptant à peu près l'ancienne division provinciale de la France on pourrait constituer des réunions agricoles, considérables par le nombre, et d'autant plus dégagées de tout souci étranger que les membres seraient plus éloignés de l'arène ordinaire de leurs compétitions politiques.

Il existe du reste déjà plusieurs de ces sociétés très florissantes, très utiles par l'ardeur d'étude qu'elles entretiennent en province, où les esprits manquent trop souvent des saines excitations du travail. Il suffit de citer l'association bretonne, qui, despotiquement détruite après le coup d'état, s'est relevée plus active que jamais depuis la guerre. Le programme de ces sociétés dépasse en général le cercle des préoccupations agricoles pour s'étendre aux études historiques et linguistiques, aux recherches archéologiques intéressant chaque province, de façon à offrir de l'attrait à toutes les activités intellectuelles. Néanmoins les sections de ces sociétés qui s'occupent des questions agricoles et des intérêts industriels, devenus étroitement liés, sont généralement très nombreuses; leurs membres, déjà pour la plupart affiliés à la Société des agriculteurs de France, pourraient devenir les correspondans tout trouvés de l'association mère. Leur groupement serait ainsi tout formé pour les concours régionaux d'agriculture, dans lesquels les délégations de la Société des agriculteurs sont naturellement appelées à se réunir. — Souhaitons bon succès à cette société, au nom même des intérêts agricoles, qui doivent être chers à tous, au nom de l'amélioration matérielle et du perfectionnement moral de la population des campagnes. C'est la réalisation de ces progrès, inséparables l'un de l'autre, que la Société poursuit avec le plus patriotique dévoûment.

Félix Vidalin.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 février 1876.

Les élections du sénat ont été la première et significative expression de l'opinion intime de la France, le premier signe sensible des dispositions que le pays porte à la formation des nouveaux pouvoirs publics. Elles ont évidemment trompé l'attente de ceux qui cherchaient avant tout et à travers tout une victoire de parti; elles n'ont répondu ni aux calculs ministériels, ni aux jactances bonapartistes, ni aux impatiences radicales. Elles ont créé tout simplement une première assemblée d'un caractère modéré, dont les élémens, assez disparates si l'on veut, ne peuvent se combiner et s'équilibrer que dans une politique de conciliation libérale et conservatrice, de sincérité constitutionnelle. Aujourd'hui il s'agit de savoir si le vote du 30 janvier qui a fait le sénat sera confirmé, modifié ou démenti par le vote du 20 février qui va faire la chambre des députés, si ces élections qui se préparent vont ouvrir une période d'ordre régulier et pacifique par l'accord de tous les pouvoirs, ou si elles vont livrer à de nouvelles crises d'incohérence le régime pour lequel M. le président de la république demandait récemment encore le bénéfice d'une loyale épreuve.

C'est la question qui s'agite dans la France entière comme à Paris, au milieu de ce tumulte de manifestes, de programmes et de réunions électorales, où les partis semblent une fois de plus se disputer le repos et l'avenir du pays. Avant huit jours, tout sera décidé, la France aura parlé. Jusqu'à ce moment, la campagne est ouverte, et vraiment elle offre une certaine variété d'incidens où tout le monde a son rôle. M. le vice-président du conseil, battu aux élections sénatoriales, croit sans doute relever sa politique par ses candidatures multiples et des âpretés d'humeur qui vont jusqu'à provoquer la démission de M. le préfet de police. Le « comité de l'union conservatrice, » présidé par M. le général Changarnier, rédige des listes variées et des bulletins à côté du « co-

mité national conservateur, » où se cache le bonapartisme le plus incorrigible. Le radicalisme parisien est occupé à donner des représentations de sa façon, et M. Gambetta déploie son éloquence voyageuse du nord au midi, de Lille à Marseille et à Bordeaux. Il est partout, excepté à Paris, livré pour le moment à l'intempérance des candidats et des discoureurs de fantaisie.

Il faut en prendre son parti, c'est un accès de fièvre à passer. Ce qu'il y a de triste pour les esprits sensés, c'est qu'évidemment cette lutte électorale est mal engagée; elle se ressent d'une situation toujours équivoque où se trouvent en présence des opinions qui, si elles venaient à triompher, ne tarderaient pas à jeter le pays dans des crises nouvelles sans s'inquiéter d'une constitution de plus ou de moins. On a l'air de se battre par-dessus la constitution, le plus souvent en dehors de la constitution. M. le vice-président du conseil semble, il est vrai, se faire un devoir de prolonger jusqu'au bout cette équivoque par toutes les tendances de sa politique, par ses alliances ou par ses exclusions passionnées; mais certainement aussi le radicalisme fait ce qu'il peut pour lui donner des armes et des prétextes. On dirait que les radicaux ont été créés tout exprès pour compromettre la république, pour la rendre suspecte, et malheureusement Paris a le dangereux privilége de rester leur théâtre de prédilection. Ce n'est pas que la grande ville en soit pour le moment fort émue ou qu'elle s'associe à ces banales et bruyantes représentations de salles enfumées; elle ne s'en occupe guère, elle ne s'en occupe même pas assez, et son indifférence sceptique est une facilité de plus pour cette démagogie quelquefois illustre, le plus souvent inconnue qui se croit le droit de parler en son nom.

Chose curieuse! c'est l'élection du sénat, qui n'a eu certes à Paris rien de réactionnaire, puisqu'elle a fait d'un ouvrier, de M. Tolain, un sénateur, — c'est cette élection du 30 janvier qui a mis le radicalisme en belle humeur et qui a donné le signal de l'explosion. Quoi! M. Victor Hugo n'a point été nommé le premier d'un vote unanime et enthousiaste, il n'a été élu que le quatrième et au deuxième tour de scrutin! Olympio a passé trois jours à dévorer l'offense, puis il s'est rendu dans une réunion électorale pour proposer à l'assemblée de protester par le suffrage universel contre le suffrage restreint. Il ne s'est pas souvenu, dans le puéril dépit de sa vanité, que peu auparavant il avait ambitionné l'honneur d'être le mandataire de ce suffrage restreint, un électeur du sénat, et qu'il avait trouvé ce titre suffisant pour écrire la « lettre du délégué de Paris aux 36,000 délégués de France. » M. Hugo, à la vérité, avait l'air de venger non sa propre injure, mais la défaite de M. Louis Blanc, qui n'a point été élu du tout et à qui Paris devait pour le moins la protestation d'un plébiscite solennel. Nous avons vu le moment où l'auteur de l'*Organisation du travail* allait être présenté dans

toutes les circonscriptions parisiennes; il a eu la modestie de se borner à accepter la candidature dans deux arrondissemens. Il y a quinze jours déjà que Paris a l'agrément de ces glorieuses représentations, qui n'ont sûrement rien de nouveau, qui ont leur histoire écrite dans la comédie grecque.

Si Aristophane assistait aux réunions électorales, il s'écrierait encore: « Voilà qui est parler! ah, bienfaiteur du genre humain, continue... Tu tiens ton homme, ne le lâche pas; avec de pareils poumons, tu auras bientôt fait de l'achever... » Il reconnaîtrait Cléon et les autres. « L'orge » et « les galettes » offertes au bon peuple, ce sont les programmes. Il y en a de toute sorte. Il y a le « programme Laurent Pichat, » le programme Accolas, sans parler de celui de M. Victor Hugo, que, par un heureux euphémisme, l'auteur se dispense de définir en assurant qu'il est le plus large de tous. Le minimum à tout événement, c'est le « programme Laurent Pichat, » l'amnistie pour les insurgés de la commune, la séparation de l'église et de l'état, l'instruction laïque et obligatoire, la réforme des impôts sur le travail, l'abolition du volontariat militaire,... etc. D'autres y ajoutent l'abolition d'un certain nombre de choses telles que la constitution, le sénat, la présidence, le gouvernement, les préfets et le gendarme! La palme est à celui qui va le plus loin. Si M. Spuller, candidat de M. Gambetta, a l'air d'hésiter et de se prêter aux transactions, M. Bonnet-Duverdier le serre de près et se dresse en concurrent devant lui. Le malheureux colonel Denfert, qui a eu la singulière idée de prendre sa retraite comme soldat et de se jeter dans ces bagarres, a été vu d'assez mauvais œil pour avoir fait quelques réserves sur la séparation de l'église et de l'état comme sur l'amnistie, et pour avoir avoué qu'il n'avait pas ses idées encore bien fixées sur la suppression des impôts. Voilà comment les choses se passent, et comment Paris se trouve en possession d'un certain nombre de candidats modèles de radicalisme, M. Clémenceau, M. Floquet, l'inévitable Floquet, M. Lockroy, — et M. Barodet, l'illustre M. Barodet, — sans oublier tous les conseillers municipaux, qui trouvent naturellement que la députation leur est bien due!

Qu'en sera-t-il de tout ce mouvement parisien, auquel la population, il faut le dire, ne prend pas une part bien vive? Sans doute, il y a heureusement d'autres candidats de diverses nuances mieux faits pour répondre aux nécessités du moment et de la situation du pays. M. Thiers se présente dans le IXe arrondissement, et son élection ne semble pas douteuse, dès qu'il a cru devoir solliciter les suffrages des Parisiens après avoir été élu sénateur à Belfort. Il n'est pas besoin de dire que M. Thiers, tout républicain qu'il soit, ne s'est pas donné la peine de recevoir ceux qui se proposaient de lui porter le « programme Laurent Pichat. » M. le duc Decazes, lui aussi, accepte courageusement la lutte

dans le VIIIe arrondissement. La candidature lui a été offerte par un comité composé d'hommes sérieux et actifs, et certes le commerce, l'industrie de ce quartier de Paris, ne peuvent mieux faire que d'assurer le succès du ministre qui depuis deux ans dirige les affaires étrangères de la France avec habileté, avec un soin vigilant pour la paix. L'élection de M. le duc Decazes aurait la valeur d'une sorte de manifestation pacifique de Paris. M. Vautrain est un autre candidat modéré dans le IVe arrondissement; mais quoi! M. Vautrain rencontre sur son chemin M. Barodet, qu'un radicalisme bruyant lui oppose.

Ainsi voilà un homme qui a rempli, il y a vingt-cinq ans déjà, une magistrature municipale dans le quartier, qui a rendu de réels services aux heures les plus difficiles, en 1848, puis pendant le siége, qui dans l'intervalle est resté absolument indépendant de l'empire, fidèle alors comme aujourd'hui à une république sage, éclairée : ce que les radicaux du IVe arrondissement ont trouvé de plus piquant, de plus naturel, c'est de susciter à ce galant homme la concurrence d'un étranger qui n'a d'autre titre que d'avoir eu un jour la baroque et plaisante fortune d'être préféré à M. de Rémusat, de contribuer à la chute de M. Thiers et de pousser la république dans le guêpier du 24 mai! Ils combattent M. Vautrain comme ils combattent M. Decazes, comme ils combattraient M. Thiers lui-même, s'ils l'osaient. Croyez bien que pour eux il n'y a pas beaucoup de différence entre un simple modéré constitutionnel et M. le baron Haussmann, qui relève le drapeau de l'empire dans le Ier arrondissement. Réussiront-ils? Ce n'est point impossible, puisque dans certains quartiers ils sont sans concurrens et que dans d'autres la lutte est entre radicaux plus ou moins nuancés. Ils réussiront toujours trop, et c'est là un de ces succès d'excentricité révolutionnaire qui sont aussi compromettans, aussi dangereux pour Paris lui-même que pour la république.

S'il y a en France une ville qu'on devrait respecter et faire respecter, c'est Paris, la cité du siége, la ville qui a été un jour la citadelle de l'indépendance nationale et qui pendant cinq mois a supporté faim et mort sans faiblir. Comment se fait-il que ce sentiment de respect existe si peu, que le nom de Paris excite si souvent la défiance, une inquiétude jalouse dans les provinces, et, pour tout dire, que le séjour du gouvernement, des assemblées à Versailles soit une de ces choses qui ne semblent ni extraordinaires ni injustes? C'est que Paris n'a pas été seulement la cité du siége, il a été la ville des séditions, des révolutions et surtout de la dernière, de la plus criminelle insurrection, de celle qu'il faudrait oser à peine nommer, parce qu'elle a été un attentat contre l'honneur national. Que font les radicaux? Ils se plaisent à exagérer tout ce qui rend la grande ville suspecte. Ils parlent comme si rien ne s'était passé, comme s'ils ne marchaient pas au milieu des

ruines et des souvenirs pénibles. Ils se figurent relever Paris en le flattant dans ses crédulités fanatiques, en l'appelant encore la cité sainte, la Jérusalem révolutionnaire, et à la tête de la bande M. Victor Hugo, la lyre en main, découvre qu'en ôtant à Paris son diadème de capitale on n'a fait que mettre à nu son large et puissant cerveau qui rayonne sur l'univers! M. Hugo ne s'aperçoit pas qu'en se couvrant lui-même de ridicule il livre aux railleries du monde une ville qui mérite plus d'égards. Ce n'est pas tout. Voici une cité puissante qui renferme en elle la science, les lumières, l'Institut, les plus grandes industries, la direction des plus grandes affaires, — et par qui allez-vous la faire représenter, cette cité souveraine? M. Louis Blanc a sa célébrité, nous n'en disconvenons pas, il a la célébrité du sophiste, du déclamateur, de l'homme du 15 mai 1848; puis on a M. Floquet, M. Clémenceau! A qui fera-t-on croire que c'est la vraie représentation de la grande ville? Est-ce des réunions électorales d'aujourd'hui que jaillit la lumière qui rayonne sur le monde? Soyez de bon compte, s'il n'y avait rien de mieux, ce serait assez humiliant, et la province aurait le droit de dire à Paris : nous vous envoyons sans cesse tout ce que nous avons d'hommes intelligens et supérieurs que vous retenez, que vous absorbez, et voilà tout ce que vous savez trouver parmi eux! Autrefois vous vous faisiez honneur de nommer les sommités libérales; aujourd'hui Casimir Perier s'appelle M. Barodet, et Benjamin Constant s'appelle M. Germain Casse! On aura beau voir dans ces choix des merveilles de progrès, la fleur des « nouvelles couches sociales, » on n'effacera pas ce qu'il y a de puéril et de pénible pour la fierté d'une grande population dans cette invasion de la médiocrité révolutionnaire, et en infligeant à Paris cette épreuve les radicaux compromettent bien plus encore peut-être la république elle-même.

Certes, s'il y a un fait sensible, c'est que depuis quelques années la république, en vivant, a commencé de s'acclimater. Elle s'est maintenue en partie sans doute par la force des choses, par l'impuissance de toutes les combinaisons monarchiques; elle s'est accréditée aussi parce que, rompant avec des traditions de violence, avec des souvenirs sinistres qui ont rendu si longtemps son nom odieux, elle est apparue comme un système de gouvernement possible, capable de se contenir, de se régler, de protéger la paix intérieure et la paix extérieure. De plus c'est par cette modération même, c'est par des transactions incessantes qu'ont pu se former entre diverses fractions parlementaires des alliances qui ont fini par avoir pour résultat l'organisation du 25 février 1875, un ensemble d'institutions sages, suffisamment conservatrices sans cesser d'être libérales. Eh bien! il faut parler, non comme d'imbéciles démagogues, mais comme des hommes qui voient la réalité. Est-ce qu'on croit que la république en serait aujourd'hui là où elle est arrivée avec

les programmes radicaux, avec des réformes prématurées déchaînant des luttes religieuses, avec des propositions d'amnistie réhabilitant les criminels sans oser dire un mot du crime et des victimes, avec des révolutions financières ébranlant le crédit et les conditions du travail national? Est-ce qu'on se figure que beaucoup de ceux-là même qui ont proposé ou voté la constitution du 25 février, qui l'acceptent sans arrière-pensée et sans mauvais vouloir, suivraient la république dans ses aventures? Supposez un instant une victoire du radicalisme dans les élections : est-il un esprit sérieux et clairvoyant qui ait un doute sur le résultat, sur la catastrophe qui attendrait la république? — Assurément, dira-t-on, il n'y a point de doute, le radicalisme est le plus grand ennemi de la république, d'autant plus redoutable qu'il est dans la place, et, s'il prenait une certaine prépondérance, il aurait bientôt frayé le chemin à l'empire par la réaction emportée de tous les instincts conservateurs; mais il est isolé, il ne peut rien, si ce n'est faire des programmes pour les réunions électorales de Paris où il est le maître. A merveille! cela veut dire que les radicaux restent libres de faire de Paris ce qu'ils voudront, et qu'ils ne sont des agitateurs provisoirement inoffensifs que parce que la province se charge de réparer ou d'empêcher par ses votes le mal qu'ils pourraient faire.

Les républicains sérieux et sincères, que la passion de parti n'aveugle pas, ne peuvent s'y méprendre; ils doivent voir aujourd'hui, par l'expérience qu'ils ont acquise, de quel côté ils peuvent s'étendre utilement et gagner des alliés efficaces, de même qu'ils peuvent voir, par les déchaînemens de radicalisme, de quel côté est le danger. Ils ont à choisir : c'est leur affaire encore plus que celle des monarchistes ralliés par raison à la constitution, puisque pour eux le régime actuel est la victoire d'une vieille préférence politique. Plus que d'autres, ils sont intéressés à ne pas laisser confondre leurs idées avec les chimères radicales, à maintenir la force conservatrice du gouvernement, — sous peine de prouver, selon le mot spirituel de M. Thiers, que la république n'est possible que sans les républicains. Le malheur de M. Gambetta notamment est de comprendre le danger et de ne pas aller jusqu'au bout de ses instincts, de ne point oser désavouer résolûment ceux qui le traiteraient en ennemi, s'ils n'espéraient pas encore se servir de lui. M. Gambetta joue, en vérité, depuis quelque temps un jeu périlleux où la dextérité ne suffit pas, où il peut tout simplement finir par rester seul avec sa verve méridionale, avec ses longues phrases qui vont de Flandre en Provence. Certainement, quand M. Gambetta est à Lille, il parle avec une intention visible de modération ; il défend la constitution, le sénat, il est pour la politique de transaction, pour le progrès patient et régulier, et il se défend des solutions violentes ou chimériques. D'un autre côté, que pense-t-il de la campagne électorale de

Paris? Comprend-il les problèmes financiers comme son ami, M. Spuller, qui a trouvé une solution toute simple, qui veut qu'on dégrève le travail pour replacer l'impôt sur ceux qui ont cessé de travailler? Est-il avec M. Louis Blanc, M. Barodet? croit-il la république tellement hors d'affaire qu'elle n'ait plus besoin d'alliés comme M. le duc Decazes? Si M. Gambetta est avec les radicaux parisiens, à quoi lui sert de parler de modération? S'il n'est point avec eux, s'il juge leurs programmes aussi dangereux que puérils, pourquoi ne point le dire, et faire croire qu'en jouant pour sa part à l'habileté, il laisse à ses amis le soin de pousser leur campagne révolutionnaire?

Eh bien! c'est dans cette situation que le gouvernement, au lieu de se raidir, aurait pu exercer une influence utile, sérieuse, en réduisant les radicaux à un isolement complet, en donnant rendez-vous à toutes les opinions sincères sur le terrain de la république constitutionnelle et conservatrice. Il aurait sûrement rallié dans la lutte électorale tous ces républicains de bonne foi qui ont résumé leur politique dans un mot : la république avec le maréchal! Malheureusement M. le vice-président du conseil semble éprouver une répugnance invincible à se placer ouvertement sur ce terrain, où le gouvernement eût trouvé une force réelle. Il ne peut se décider à marcher avec ses vrais alliés ou du moins avec tous les alliés qu'il pourrait avoir, et il en a d'autres qui sont pour lui une avant-garde aussi compromettante que peut l'être l'avant-garde radicale pour M. Gambetta. M. le ministre de l'intérieur s'agite dans l'impatience, et rien vraiment ne révèle mieux sa politique que cette démission, devenue nécessaire, de M. le préfet de police à la veille des élections, un mois après la crise à laquelle M. le ministre des finances a résisté. M. Léon Renault a été depuis plus de trois ans un préfet habile qui a dirigé la police de Paris d'une main souple et ferme, sans faiblesse et sans bruit. A l'approche des élections, il a eu l'idée de se présenter comme candidat dans l'arrondissement de Corbeil, et il a écrit une circulaire où il ne se borne pas à exprimer des opinions franchement constitutionnelles, où il explique de plus dans le langage le plus net comment il a été conduit, lui partisan de la monarchie parlementaire, à accepter définitivement et sans arrière-pensée la république conservatrice. On a parlé d'incompatibilité entre les fonctions de préfet et le rôle de candidat. L'incompatibilité n'est peut-être pas là, elle est bien plutôt entre le langage décidé, résolu, de M. Léon Renault et la politique de M. le vice-président du conseil. Vraisemblablement elle date de plus loin, elle a éclaté, comme toujours, au moindre prétexte. Cette fois le prétexte a été une lettre par laquelle un ancien républicain, M. Edmond Valentin, a engagé ses amis de l'arrondissement de Corbeil à voter pour le préfet de police. En réalité, M. Léon Renault n'avait point à s'occuper de cette lettre écrite par un homme

qui avait dû d'abord se présenter contre lui, qui a été depuis élu sénateur à Lyon et qui n'a que peu de relations à Corbeil. De là cependant paraît être venu le mal. M. Buffet aurait jugé aussitôt que le préfet de police ne pouvait se dispenser de répudier hautement cette recommandation d'un républicain, et M. Léon Renault, n'ayant pu se mettre d'accord avec son ministre sur les termes d'une lettre, a préféré donner sa démission.

Assurément, lorsqu'on ne s'entend plus dans un service aussi délicat, rien n'est plus naturel que de se séparer. M. le ministre de l'intérieur en était sans doute convaincu quand il s'est hâté d'accepter la démission de M. Léon Renault. Convenez cependant que M. le vice-président du conseil a du malheur dans tout ce qui lui arrive. Il ne peut faire un pas sans se heurter contre quelque modeste constitutionnel et sans paraître complaire aux bonapartistes. Il y a un mois, il provoque une crise ministérielle à propos de la candidature sénatoriale de M. Léon Say, et son grief principal est que son collègue des finances coure la fortune électorale avec le républicain le plus modéré, M. Feray. M. le ministre de l'intérieur reçoit des offres de candidatures, et il se trouve que quelques-unes de ces offres viennent de bonapartistes peu déguisés. Aujourd'hui M. le préfet de police est obligé de donner sa démission, et, par accident sans doute, M. Léon Renault a eu la mauvaise fortune de se signaler il y a quelque temps par une enquête sévère sur les menées impérialistes. Qui a considéré cette démission forcée comme une satisfaction? toujours les bonapartistes, et c'est ainsi que, par ses alliances comme par ses antipathies, M. le vice-président du conseil se se trouve conduit à soutenir la lutte électorale hors du terrain où elle devrait être engagée. La constitution devient ce qu'elle peut entre bonapartistes et radicaux. Où est la solution? C'est au pays maintenant de la trouver, de la faire prévaloir, et il le peut en choisissant des hommes modérés, libéraux, sincèrement constitutionnels, ralliés au programme exposé par M. Léon Renault, développé aussi l'autre jour par M. Henri Germain à Trévoux. Au bruit de ces conflits d'élections cependant voici un homme de l'ancienne politique parlementaire, un vieux collaborateur, M. de Carné, qui vient de disparaître. C'était un esprit fin, instruit, conciliant, qui a joué autrefois un rôle dans les chambres, et qui laisse de nombreux ouvrages d'un sentiment historique et politique élevé. De récens malheurs de famille avaient accablé la vieillesse de M. de Carné, et il n'a pu survivre longtemps à ces épreuves après une vie publique qui a eu son éclat.

Le parlement d'Angleterre vient de s'ouvrir. C'est la reine Victoria elle-même qui a ouvert cette fois la session, faisant violence à des habitudes de vie privée et de retraite qui l'ont éloignée depuis quelques années de ces solennités publiques, et qui ne laissent pas de donner de

temps à autre une certaine humeur aux Anglais. Un intérêt assez vif s'attachait aux premières explications parlementaires qui devaient nécessairement se produire au sujet de la politique extérieure de l'Angleterre depuis quelques mois. On était curieux de connaître l'opinion officielle du gouvernement sur les affaires d'Orient, sur l'adhésion qu'il a récemment donnée à la note autrichienne aussi bien que sur l'acte hardi par lequel il a fait de l'Angleterre la propriétaire de la moitié des actions du canal de Suez.

Si l'on s'attendait à de l'imprévu, l'attente a été un peu trompée. Les explications ont eu lieu en effet, elles ont été provoquées par les deux chefs de l'opposition dans la chambre des lords et dans la chambre des communes, lord Granville et lord Hartington, elles ont été largement fournies par lord Derby et par le chef du cabinet, M. Disraeli. En définitive, elles ne dépassent pas sensiblement ce qu'on savait, elles le précisent. Le chef du ministère a peut-être ajouté quelques détails de plus sur les petites péripéties qui ont précédé la transaction relative à Suez, et, quant au plan de réformes que la diplomatie des puissances du nord proposait de porter à Constantinople, ce qu'ont dit les deux ministres se réduit à une explication aussi modeste que simple. L'Angleterre ne pouvait ni conseiller au sultan une résistance qui l'eût compromise elle-même, ni se réfugier dans une abstention qui l'eût complétement isolée, ni proposer une nouvelle conférence européenne qui n'eût point été acceptée, et qui d'ailleurs n'aurait eu aucun avantage pratique, si l'on n'avait pas eu un plan différent à présenter. Dès lors elle n'avait plus d'autre alternative que d'accepter la situation qui lui était faite en adhérant, comme la France, comme l'Italie, à la note préparée par le comte Andrassy au nom des trois empereurs. C'était la politique la moins compromettante, sinon la plus brillante, et le ministère, en suivant cette politique, a eu la chance d'obtenir l'appui assez inattendu de M. Gladstone, qui s'est levé pour approuver en quelques mots ce qui a été fait. Ce qu'il y aurait de mieux aujourd'hui évidemment, ce serait que l'insurrection de l'Herzégovine, se sentant abandonnée à ses propres forces, de plus en plus resserrée dans ses frontières, déposât les armes, laissant les gouvernemens européens et la Turquie en tête-à-tête pour l'accomplissement des réformes proposées. Si cependant l'insurrection persistait, si l'impuissance de la Turquie devenait de plus en plus flagrante, si des combinaisons nouvelles ou peut-être des interventions plus effectives devaient être la conséquence d'un premier acte de diplomatie, qu'arriverait-il? Ici les ministres de la reine ont eu le soin de déclarer que l'Angleterre avait réservé sa liberté d'action, qu'elle ne s'était point engagée au-delà de la note du comte Andrassy.

Oui, sans doute, l'Angleterre a réservé sa liberté d'action, comme tous les autres cabinets se sont réservé le droit de prendre conseil de

leurs intérêts. Cela veut dire en d'autres termes que c'est une question dont tout le monde sent la gravité, et, malgré un certain penchant à faire aujourd'hui assez bon marché de ce qu'ils appelaient autrefois l'intégrité nécessaire de la Turquie, les Anglais ne sont pas les derniers à se préoccuper des dangers d'une crise qui mettrait en lutte, selon le mot de lord Derby, les populations musulmanes et les populations chrétiennes, qui pourrait avoir son contre-coup jusque dans l'empire indien. Nous ne parlons pas des dangers auxquels l'Europe entière serait immédiatement exposée.

Pour le moment du moins, ces perspectives semblent écartées par l'empressement qu'a mis la Porte à souscrire au plan de réformes préparé par le comte Andrassy, appuyé par les autres gouvernemens européens à Constantinople. C'est un premier gage de succès pour une politique d'apaisement, et rien n'indique après tout que même pour trouver maintenant des garanties efficaces de ces réformes turques, personne aujourd'hui en Europe soit disposé à se jeter dans des aventures, à braver des conflits. M. de Bismarck lui-même en vérité donne le signal de la paix universelle. Il s'est souvenu que l'an dernier il avait fait rendre un décret qui interdisait l'exportation des chevaux hors de l'Allemagne, et qui avait pu passer pour un signe belliqueux : il vient de provoquer l'abrogation de ce décret inutile ou onéreux, et ce n'est rien encore; il a prononcé ces jours derniers en plein *Reichstag*, à propos de la réforme du code pénal, un discours qui est une véritable protestation contre toute idée de guerre. De tous les discours que le chancelier allemand a pu prononcer, celui qu'il a fait entendre l'autre jour au *Reichstag* est assurément le plus original, le plus humoristique et le plus habilement calculé. Il est question de tout dans cette harangue, particulièrement des « journaux officieux » que le chancelier a fort maltraités, dont il avoue s'être servi souvent, mais dont il est décidé à ne plus se servir, parce que les journaux l'ont exposé à endosser la responsabilité de trop d'inepties. M. de Bismarck a surtout saisi cette occasion d'affirmer avec une sorte de surabondance de verve les intentions absolument pacifiques de l'Allemagne, de son vieil empereur et de son grand-chancelier. L'Allemagne n'a « rien à gagner, rien à conquérir, » elle est amplement satisfaite et n'aspire qu'à vivre tranquille.

Bien mieux, tout ce qu'on a dit au dernier printemps des périls de nouveaux conflits, de *la guerre imminente*, tout cela n'était « que de la fantaisie et du radotage! » Il n'y a jamais rien eu de vrai. Ce sont les journaux qui ont imaginé ces bruits, qui les ont propagés par les correspondances, par les télégrammes, dans un intérêt de spéculation. M. de Bismarck est d'avis que, s'il était allé ainsi au parlement proposer la guerre sans raison, sans aucun motif, le parlement n'aurait eu qu'à lui envoyer un médecin pour examiner son état mental. Il est stupéfait qu'on ait pu lui prêter cette « colossale bêtise » de dire : « Il est possible que nous

soyons attaqués dans quelques années; pour prévenir cette attaque, tombons sur notre voisin et massacrons-le avant qu'il ne soit relevé complétement. » Ce serait là ce que le chancelier allemand appelle « se suicider pour éviter la mort, et cela dans une situation tout à fait agréable, où personne ne songe à nous faire la guerre. » — Ainsi c'est entendu, il n'y a rien eu au printemps dernier. L'empereur Alexandre est allé pour son plaisir à Berlin, et c'est aussi pour son plaisir que le prince Gortschakof expédiait en toute hâte des dépêches rassurantes. L'Angleterre s'est donné beaucoup de mal pour provoquer des explications et pour dissiper des fantômes. Ce décret sur l'exportation des chevaux, qui vient d'être abrogé, c'était tout simplement pour favoriser le commerce allemand. L'Europe a cru traverser une crise et a été la dupe de sa crédulité. Voilà qui est au mieux! Voilà qui eût produit surtout un merveilleux effet au mois de mai 1875, et qui, pour venir dix mois après, ne garde pas moins son prix! La moralité est qu'il ne faut pas toujours croire à ce que répètent les journaux et les correspondans des journaux. M. de Bismarck ne dit d'habitude que ce qu'il veut dire; il n'y a aucune raison de mettre en doute la sincérité de ses paroles, et puisqu'un personnage comme lui qui a la faculté d'assembler et de dissiper les nuages, tient à se montrer pour le moment si rassuré, si rassurant, ces déclarations pacifiques peuvent certes être considérées comme un élément de quelque importance dans la situation présente des choses.

Le fait est qu'à l'heure où nous sommes, presqu'à la veille de cette saison toujours redoutée du printemps, l'Europe semble se reposer, sans de trop fâcheux pressentimens, dans une paix dont elle ne désire pas voir la fin prochaine. Un peu partout on est aux affaires intérieures. L'autre jour, le roi de Suède ouvrait son parlement dans les conditions les plus régulières. D'ici à peu l'Espagne aura son régime constitutionnel complétement rétabli par la réunion des deux chambres qui viennent d'être élues, pendant que son armée poursuit ses opérations aussi heureuses que pénibles contre les carlistes dans les provinces du nord. A son tour, l'Italie trouve dans une politique libérale et modérée la garantie d'une indépendance qu'elle a conquise par la guerre, qu'elle affermit par la paix. Le parlement italien, dont les travaux sont suspendus, va se réunir de nouveau prochainement. Il n'a guère en perspective que des discussions sur les finances ou les incidens que peut provoquer Garibaldi avec ses projets grandioses de rectification du Tibre. Ce qu'il y a de curieux en effet, c'est qu'il y a toujours une question du Tibre, qui divise Garibaldi et la commission du budget, l'un tenant à ses idées, la commission ayant d'autres vues et ne voulant livrer les premiers millions qu'à bon escient. Le président du conseil, M. Minghetti, s'efforce de mettre tout le monde d'accord. Ce n'est pas la première question sur laquelle on aura fini par s'entendre au-delà des Alpes en dépit de l'humeur et des sorties de Garibaldi.

L'Italie nouvelle, dans sa liberté, garde un mérite; elle sait honorer ses morts illustres, et elle vient de le prouver encore une fois autour de la tombe de ce vieux marquis Gino Capponi, qui vient de s'éteindre à quatre-vingt-trois ans, dans cette aimable Florence qu'il n'a cessé d'habiter. Capponi était le dernier descendant d'une ancienne famille qui a compté des prieurs, des gonfaloniers, des soldats, des diplomates. L'histoire de sa maison se confond avec l'histoire de Florence. Mêlé dans sa longue carrière à tous les événemens, personnage indépendant et libéral sous le régime absolu, ministre constitutionnel du grand-duc Léopold en 1848, sénateur depuis l'indépendance, il avait toujours gardé la modération des idées et l'honneur du caractère. C'était un esprit très cultivé, qui avait été l'ami dévoué encore plus que le patron bienveillant de tous les écrivains contemporains de l'Italie, qui s'était associé à toutes les tentatives pour réveiller le goût des études, et qui avait souvent écrit lui-même, qui laisse comme testament littéraire une *Histoire de la république de Florence,* publiée récemment. Il ne pouvait plus depuis longtemps avoir un rôle actif, il avait été atteint, il y a bien des années, d'une cécité absolue. Rien n'était plus imposant que ce grand et affable vieillard aux yeux fermés à la lumière, à l'intelligence toujours lucide, s'intéressant à tout, suivant d'une pensée attentive et ferme les affaires de l'Europe aussi bien que les affaires de son pays. On aurait dit, à le voir dans sa haute stature respirant la franchise et la force tranquille, une image du passé souriant au présent. Le peuple l'aimait et le vénérait; les passans s'inclinaient devant lui quand il allait chaque jour, conduit par un serviteur, à sa paroisse de l'Annunziata, car le vieux libéral italien était resté de religion simple. Sa mort a été un deuil de famille pour Florence, un deuil national pour l'Italie.

Il y a deux semaines, la ville de Pesth se pavoisait de noir et fermait ses magasins pour la mort de Deák. L'impératrice d'Autriche allait déposer elle-même une couronne sur le cercueil du patriote hongrois. Ces jours derniers, Florence, elle aussi, s'est pavoisée pour la mort de Gino Capponi. La bourse a été fermée, le drapeau national a été hissé couvert d'un crêpe sur le palais vieux. Le roi Victor-Emmanuel a pris part au deuil public, le président du conseil s'est rendu à Florence, et la population entière a suivi le convoi du vieux Florentin. Les peuples libres s'honorent eux-mêmes par ces hommages spontanés rendus non à des flatteurs de leurs passions et de leurs faiblesses, mais à ceux qui meurent comme ils ont vécu, fidèles jusqu'au bout au patriotisme et à l'honneur.

CH. DE MAZADE.

Speeches in England and India, by Earl of Mayo, edited by Gosto Behary Mullick, Calcutta 1873.

On n'a pas oublié la triste mort du vice-roi de l'Inde, lord Mayo, assassiné le 8 février 1872 par un fanatique dans une visite qu'il fai-

sait au pénitencier des îles Andaman. Ce déplorable événement mettait une sorte d'auréole au front de la victime. Lord Mayo n'était pas un grand homme, certes, ni même un administrateur renommé. Cependant il remplissait avec sagacité la fonction que le gouvernement anglais lui avait confiée. Doué par la naissance et par l'éducation d'un air de dignité que rien n'altérait, il tenait sans embarras le premier rang au milieu de princes indigènes dont la généalogie remonte quelquefois aux temps héroïques de l'histoire hindoue. Il était issu d'une famille irlandaise qui avait fourni plusieurs évêques à l'église anglicane. Entré jeune encore à la chambre des communes, il s'était associé à la fortune des tories, et avait obtenu un poste secondaire dans le gouvernement chaque fois que lord Derby revenait aux affaires. Serviteur zélé et fidèle, il se faisait ainsi une réputation sans que personne eût rien à lui reprocher. C'est dans cette catégorie d'hommes d'état de second ordre que le cabinet prend volontiers un vice-roi de l'Inde lorsque cet éminent emploi devient vacant. En 1868, il y avait vingt ans déjà qu'il appartenait à la chambre des communes, M. Disraeli lui offrit la vice-royauté, qu'il accepta. Lord Mayo avait toutes les qualités extérieures que réclame l'exercice d'une dignité où l'esprit de parti n'a rien à faire. Qu'on en juge par un seul fait. Le principal événement du règne de lord Mayo fut la réception à Umballah de l'émir Shire-Ali, le souverain de l'Afghanistan. En cette occasion, de même que dans les *durbars* solennels où il convoquait les princes déchus de l'Hindoustan, il donnait une haute idée de la puissance anglaise à ces peuples innocens, qui jugent du pouvoir d'une nation d'après l'éclat des fêtes que donne son représentant. Il montrait aussi, ce qui est plus louable, une sympathie marquée pour l'éducation, pour les œuvres de bienfaisance, pour tout ce qui touche au bien-être et à l'amélioration de la population conquise. En chacune de ces circonstances, il prononçait un discours d'apparat; c'est la collection de ces allocutions étudiées que l'on a publiée à Calcutta. Le plus curieux est que cette collection est l'ouvrage d'un Hindou et qu'elle est faite à l'instigation d'un prince indigène, le maharajah de Pultiala. N'est-ce pas un indice de l'influence que les idées anglaises exercent sur la population native de l'Inde? Les ouvrages de M. Gosto Behary Mullick sont nombreux déjà; celui qu'il a consacré à lord Mayo montre non-seulement qu'il sait écrire correctement l'anglais, mais aussi qu'il a su comprendre les mœurs européennes.

H. BLERZY.

Le directeur-gérant, C. Buloz.

TABLE DES MATIÈRES

DU

TREIZIÈME VOLUME

TROISIÈME PÉRIODE. — XLVIe ANNÉE.

JANVIER — FÉVRIER 1876

Livraison du 1er Janvier.

Livraison du 15 Janvier.

Livraison du 1er Février.

Livraison du 15 Février.

Paris. — J. CLAYE, Imprimeur, 7, rue Saint-Benoît.